



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



✓

22. d. 24.







RENAISSANCE
ET
R É F O R M E

ÉRASME — THOMAS MORUS — MÉLANCHTHON

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

FORMAT GRAND IN-18

MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.....	1 vol.
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.....	1 —
PORTRAITS ET ÉTUDES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE.....	1 —
LES QUATRE GRANDS HISTORIENS LATINS.....	1 —
SOUVENIRS DE VOYAGE. (2 ^e édition).....	1 —

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

RENAISSANCE
ET
R É F O R M E

ÉRASME
THOMAS MORUS — MÉLANCHTHON

PAR
D. NISARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

Droits de reproduction et de traduction réservés



PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION

Ces *Études* sont le premier écrit de quelque étendue que j'aie composé après mon ouvrage sur les *Poètes latins de la décadence*.

L'antiquité me menait à la Renaissance. J'ai voulu m'en donner le spectacle à la fois si brillant et si fortifiant. Je l'ai eu tout entier dans la vie de trois des plus illustres ouvriers de la Renaissance : Érasme, Thomas Morus, Mélanchthon.

Mais, en étudiant leurs travaux littéraires, je devais rencontrer leurs travaux de chrétiens. Ouvriers attachés à deux tâches héroïques, ils

restauraient à la fois les lettres classiques et les lettres chrétiennes. Pour eux, la Renaissance a été le réveil des deux antiquités.

Comme lettrés, ces grands hommes ont eu le même enthousiasme, la même foi. Comme chrétiens, la réforme en a fait trois types caractéristiques des trois grandes opinions chrétiennes qui ont partagé l'Europe, au commencement du xvi^e siècle. Thomas Morus représente le catholique, Mélancthon le protestant, Érasme le philosophe chrétien.

Je les étudiais avec le dessein de les juger : peut-être les ai-je plus aimés que jugés. Je les ai aimés jusqu'à épouser toutes leurs querelles, jusqu'à me ranger avec eux contre tous leurs ennemis. J'ai cru leurs paroles ; et tel a été le charme de ce commerce avec ces belles âmes, que, s'il ne m'a pas toujours empêché de voir leurs fautes, il a bien pu, par moments, me dérober leurs faiblesses.

Publiées pour la première fois, de 1836 à 1838, dans la *Revue des Deux Mondes*, ces Études ont été accueillies avec quelque faveur en France et à l'étranger. Je les réimprime aujourd'hui, revues avec un grand soin. Ce travail m'a été doux. Il me semblait retrouver, après une longue absence, des amis négligés plutôt qu'oubliés. Le plaisir que j'ai eu à les revoir m'aurait-il trompé sur l'intérêt que peuvent offrir au public des études si étrangères à ce qui l'occupe?

Avril 1855.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION

Depuis la dernière édition de ces Études, il a été publié, en France et à l'étranger, sur les trois hommes illustres qui en font le sujet, des travaux non moins importants par l'étendue des recherches que par la discussion critique des documents. Je n'ai rien trouvé dans ces publications qui m'ait donné des doutes ni des scrupules sur l'exactitude générale de mes jugements. En revanche, j'y ai trouvé, en grande abondance, des faits qui les confirment, et peut-être m'est-il permis de croire que la mention flatteuse qu'on veut bien y faire de ces Études a la valeur d'une approbation.

Conçues et écrites au temps actuel, avec le luxe de détail qu'on exige des œuvres d'érudition, une part

plus grande y eût été faite au goût du jour. J'aurais fait trois monographies : ce que j'ai voulu faire ce sont trois portraits. Ces études reparaissent donc, à quelques corrections de style près, et sauf un changement de titre, telles qu'on les a lues dans l'édition de 1855, et telles que je les ai écrites, il y a près de quarante ans, dans la ferveur de ma reconnaissance pour ces héroïques ouvriers de la Renaissance et de la Réforme, qui, en nous mettant entre les mains les livres des deux antiquités, exhumés, débrouillés et souvent imprimés par eux, nous ont, au prix de tant de labeurs, rendu si faciles les plaisirs de l'esprit.

Des trois imposantes et attrayantes figures que j'ai essayé de peindre, celle d'Érasme est la plus populaire. Érasme est le plus littéraire de ces trois grands lettrés de la Renaissance. Sans être un écrivain original, — on ne l'est pas dans une langue morte — le latin lui est si familier, que, toutes les fois qu'il pense juste ou qu'il sent vivement, il est écrivain. Il s'est gardé du travers qu'il a si spirituellement raillé chez les *Cicéroniens* ; il n'habille pas de phrases de Cicéron les idées de son temps. Il ne traduit pas en latin ce qu'il a pensé d'abord dans une autre langue ; il pense en latin. Le meilleur de sa langue adoptive lui vient d'inspiration, et lui est comme

une langue maternelle. Il n'est pourtant pas classique, bien que généralement correct. Il a quelque chose des deux sortes d'auteurs entre lesquels s'est partagée sa laborieuse vie, les auteurs romains et les Pères de l'église latine. Vous croiriez lire, tantôt du Pline le Jeune, et tantôt du saint Augustin.

C'est pour donner un échantillon de ce latin que j'ai ajouté à l'étude sur Érasme un choix de morceaux tirés de ses ouvrages les plus littéraires, et traduits en français. On y voit successivement, ou à la fois dans le même extrait, le satirique, le moraliste, l'ardent ami des lettres, l'homme. Pour le théologien, je l'ai laissé à son temps. Je n'ai voulu montrer au nôtre que le personnage supérieur qui, dans les choses de la civilisation et de la morale sociale, l'a plus d'une fois pressenti, et semble, en plus d'une page, y toucher.

Il est très-permis, même à l'homme le plus instruit, de n'être pas assez curieux des choses d'Érasme pour entreprendre de lire, d'un bout à l'autre, les ouvrages d'un écrivain dont le moindre défaut est d'être trop long. Mais on mériterait à peine le nom d'homme instruit, si l'on n'avait lu quelques parties de ses principaux ouvrages, ou tout au moins, certains de ses opuscules, qui, à beaucoup de qualités agréables, joignent celle d'être courts. Dans ces

limites, la curiosité est un devoir. Les extraits dont je fais suivre l'étude sur Érasme offrent de quoi la satisfaire. Le choix en a été fait de telle sorte, que le même extrait présente, à la fois, un coin du tableau qu'Érasme a tracé de son époque et un des aspects de la physionomie du peintre.

Pour cette partie de mon travail, j'ai eu recours à l'auteur d'un *Érasme* que l'Académie française a couronné l'année dernière, M. Gaston Feugère. Après les longues recherches dont est sorti ce volume aussi solide qu'agréable, toute l'œuvre d'Érasme lui était restée si présente, que nous n'avons pas mis beaucoup de temps à convenir des pièces dont il y avait à faire choix pour composer une sorte de portrait combiné d'Érasme et de son temps.

Élève de l'École normale supérieure, alors que j'en avais la direction, d'anciens et chers souvenirs me permettaient de demander à M. Gaston Feugère le secours de son excellente plume pour la traduction des extraits d'Érasme. Il m'y a si bien aidé, et si petite est ma part dans le travail commun, qu'il y a pour moi justice et douceur à lui en laisser tout le mérite.

Avril, 1876.

RENAISSANCE
ET
R É F O R M E

ÉRASME

I

Histoire de la statue d'Érasme. — Dispute entre Rotterdam et Ter-Gow-
Naissance d'Érasme. — Jules Scaliger la lui reproche.

Au centre de Rotterdam, dans la grande place de la ville, au bord d'un canal, s'élève une statue en bronze, posée sur un piédestal orné d'inscriptions et entouré d'un balustre de fer. Cette statue a dix pieds de hauteur; elle fut fondue en 1622, et passe pour le chef-d'œuvre d'Henri de Keiser. Le personnage qu'elle représente, revêtu du costume ecclésiastique, couvert du tricorne, tient de la main droite un livre qu'il semble lire avec attention. Son visage, quoique alourdi par les énormes proportions d'une statuaire colossale, exprime la douceur

et l'esprit; son nez fin et relevé marque une humeur railleuse; sa bouche, très-grande, est rieuse et prudente; on sent que la flamme d'une pensée prompte et piquante a dû briller dans ses yeux baissés, légèrement frisés par le coin, et dont le bronze n'a pu imiter que les contours. Cette statue rappelle un portrait d'Holbein, qu'on admire au Louvre, dans le salon carré. Le sculpteur s'est inspiré du peintre¹.

Que fait là ce docteur, un livre à la main, au centre de Rotterdam, au milieu de ces gens qui vont et viennent, la mine grave et froide, silencieux, calculant le gain et la perte, de ces bateaux pesants qui remontent le canal, de ces gens qui déchargent les marchandises d'importation et chargent les marchandises d'exportation; non loin de ce petit temple bâtard, à portique, la Bourse de Rotterdam, qui, par ses colonnes grecques, contraste si singulièrement avec ces maisons triangulaires dont les étages, en saillie les uns sur les autres, semblent regarder, derrière le rideau d'arbres qui le bordent, ce qui se passe dans le canal? Que fait-il là dans ce bruit si peu propice à la lecture? Si encore ce livre était un livre en partie double! Mais non;

1. Il a dû consulter aussi l'Érasme plus jeune, du même peintre, au musée d'Anvers. Le visage est épanoui et confiant. On dirait qu'il sourit à ces « premiers regards de la gloire », dont Vauvenargues dit avec tant de grâce qu'ils sont « plus doux que les premiers feux de l'aurore ».

ce livre représente les dix volumes in-folio sortis de la plume du personnage, où les bonnes choses lui appartiennent en propre, et le fatras à son époque. Ce personnage, c'est Érasme, Érasme de Rotterdam, la seule gloire littéraire de cette ville, où il y a toujours eu beaucoup de libraires et très-peu de littérature.

L'effigie d'Érasme, avant d'être en bronze, fut d'abord en bois, puis en pierre. La statue de bois fut érigée en 1549, dix ans après la mort d'Érasme. Celle de pierre, qui y fut substituée en 1557, renversée par les Espagnols en 1592 et jetée dans le canal, était remplacée, un demi-siècle après, par la statue en bronze dont nous parlons. Faut-il voir dans ces trois statues successives, dont la première est en bois et la dernière en bronze, la gradation des sentiments d'estime et d'admiration de Rotterdam pour son illustre enfant, sentiments d'abord très-discrets, ensuite un peu plus vifs vers 1557, enfin portés jusqu'à l'enthousiasme en 1622? Ou bien, dans les trois cas, la ville n'a-t-elle fait que ce que ses finances lui permettaient de faire? Les admirateurs d'Érasme ont dit qu'il avait eu cela de commun avec les divinités de l'ancienne Rome, lesquelles eurent des statues d'argile avant d'avoir des temples d'or. A la bonne heure.

Lorsque Philippe II, fils de Charles-Quint, fit son entrée solennelle dans Rotterdam, en qualité de prince souverain des Pays-Bas, le sénat bour-

geois, pour le recevoir plus dignement, fit planter, devant la maison où Érasme est né, un mannequin représentant ce grand homme au naturel, dans son costumé d'ecclésiastique, tenant une plume de la main droite, et, de la gauche, présentant au prince un rouleau dans lequel on lisait en vers latins :

AU SÉRÉNISSIME PRINCE DES ESPAGNES, DON PHILIPPE DE BOURGOGNE,
DIDIER ÉRASME DE ROTTERDAM :

Moi, Érasme de Rotterdam, je ne me manquerai pas à moi-même
Jusqu'à paraître abandonner mes concitoyens ;
Inspiré par eux, illustre prince,
Je prie Dieu qu'il te fasse entrer sain et sauf dans notre ville ;
Et, de tout le zèle dont je suis capable, je recommande ce peuple,
O fils de César ! à ta haute protection.
Tous te reconnaissent pour maître ; tous se réjouissent de leur prince,
Et n'ont rien, dans le monde, qui leur soit plus cher que toi.

Il était difficile de faire débiter un compliment plus plat par le mannequin d'un homme plus spirituel.

Philippe II et Marie, reine de Hongrie, après s'être fait traduire ces vers, entrèrent dans la maison, visitèrent la chambre de l'homme célèbre, et daignèrent se faire raconter les diverses circonstances de la naissance d'Érasme.

La statue en bronze courut un grand danger en 1672. Cette année-là, le peuple s'était soulevé dans la plupart des villes de Hollande : Rotterdam fut pendant quelques jours à la discrétion des insurgés.

Le peuple en voulait à tout ce qui sentait le papisme. La statue d'Érasme, apparemment pour son costume d'ecclésiastique, fut arrachée de son piédestal et portée dans la maison commune, où l'on délibéra de la faire fondre. Les magistrats de Bâle, l'ayant appris, chargèrent un marchand de leur ville, en ce moment à Rotterdam, d'acheter cette statue moyennant un prix fixé d'avance. Le correspondant bâlois entra en ouvertures pour cet achat avec les autorités de l'émeute, et peu s'en fallut que le marché ne fût conclu. La difficulté portait sur le prix offert; la commune le trouvait insuffisant. Le marchand en écrivit à ses commettants; ils l'autorisèrent à acquérir la statue au prix qu'on en voudrait. Sur ces entrefaites, les autorités de Rotterdam se ravisèrent. On persuada au peuple qu'Érasme, quoique clerc, n'était ni un saint ni un diseur de messes, et que sa statue ne voulait ni adorations ni prières; on décida qu'elle ne serait point vendue, mais replacée sur son piédestal, ce qui fut exécuté quelque temps après. On verra plus tard pour quels motifs Bâle désirait posséder cette statue.

Le nom d'Érasme, après avoir été élevé trop haut, est tombé fort au-dessous de ce que vaut l'homme qui l'a rendu célèbre. Cet homme éminent par tant de qualités, eut, comme écrivain, la mauvaise fortune de vivre dans un pays qui n'avait pas encore un idiome indigène arrivé à l'état de langue littéraire. Il a écrit d'admirables choses dans un

langage mort ; là est la première cause d'un si triste retour de fortune ; Érasme n'est plus un grand écrivain que pour les érudits.

Mais, de son vivant, et plus d'un siècle après sa mort, Érasme fut un des plus grands noms de l'Europe intellectuelle. Les villes se disputaient, comme pour Homère, l'honneur de sa naissance. L'illustre Bayle, si grave, si solide, si juste appréciateur des titres littéraires, n'établit-il pas une comparaison très-sérieuse entre la destinée d'Homère, lequel ne fut connu que longtemps après sa mort, et ne put avoir dans toute la Grèce, dont il avait chanté les glorieuses origines, un lieu de naissance authentique, et celle d'Érasme, connu et admiré pendant sa vie, qui eut le privilège de naître, au vu et su de tout le monde, dans une ville « qui a compris de bonne heure ses intérêts, dit Bayle, et a tellement affermi, pendant que les choses étaient fraîches, les titres de sa possession et la gloire qui lui revient d'être la patrie de ce grand homme, qu'on ne peut plus rien lui disputer sur ce sujet? »¹

La dispute, en effet, ne pouvant porter sur le fait de sa naissance, à cause des preuves que donnait Rotterdam de son droit et de son privilège, on disputa, le croirait-on ? sur le fait de la conception. La petite ville de Ter-Gow, voisine de Rotterdam, réclamait l'honneur d'être le lieu où s'était

¹. *Dictionnaire historique et critique*, art. ÉRASME.

consommé ce fait, lequel, remarquait-elle, dominait celui de sa naissance. Les magistrats et les légistes de Ter-Gow, mus d'ailleurs par une louable ambition, prétendaient qu'Érasme était plus bourgeois de Ter-Gow que de Rotterdam, parce que, selon les lois, le lieu où les enfants naissent par hasard n'est point censé leur patrie. « Si, dans le cours d'un voyage, disaient-ils, une femme accouche dans une ville où elle n'a pas l'intention de résider, où elle ne doit rester que le temps de relever de couches, l'enfant né dans cette ville en sera-t-il le citoyen, et non pas plutôt celui de la ville où sont domiciliés ses parents? La mère d'Érasme, grosse par suite d'une liaison illégitime, était allée faire ses couches à Rotterdam pour cacher sa faute; c'était là un pur accident : c'est à Ter-Gow qu'elle avait conçu et porté dans son sein le glorieux enfant. Donc Érasme devait être citoyen de Ter-Gow. » Des esprits de poids, des noms littéraires, prirent parti dans cette étrange querelle.

Érasme, comme on sait, naquit des amours d'un bourgeois de Ter-Gow, qui depuis se fit moine, et de la fille d'un médecin, femme de mérite, et, sauf sa faute, de mœurs honnêtes et d'une vie édifiante, qui pouvait, dit un écrivain du temps, se défendre comme Didon :

Huic uni forsan potui succumbere culpæ.

Cette femme mit au monde son enfant dans une

maison écartée de Rotterdam, sans le touchant honneur qu'on rendait aux mères dont l'Église avait béni le mariage. Cet honneur consistait en une pièce de linge blanc et fin dont on enveloppait le marteau de la porte, pour désigner à la sympathie des passants la maison de la nouvelle accouchée. L'enfant naquit inconnu dans les bras des hôtes inconnus à qui sa mère avait acheté l'hospitalité et le secret pour huit jours. Cette naissance fut un reproche sanglant dans les mains des ennemis de l'enfant devenu homme illustre. Le fameux Jules Scaliger, entre autres, ému d'une jalousie misérable contre Érasme, ne pouvant rien contre ses écrits, s'en prit honteusement à sa naissance. Les lettres qu'il écrivit à ce sujet, les réponses d'Érasme, le scandale littéraire qui en résulta, ne furent pas un des moindres événements du xvi^e siècle. Les honnêtes gens prirent le parti d'Érasme, lequel avait su se faire un grand nom malgré la faute de sa mère, et rester honnête homme malgré l'influence si souvent corruptrice d'une naissance irrégulière. Jules Scaliger se donna le ridicule d'écrire d'épouvantables grossièretés dans un latin barbare; et, malgré l'origine princière dont il se vantait, il est resté beaucoup plus étonnant par sa vanité diabolique que par sa confuse érudition et ses laborieux paradoxes littéraires.

II

Comment Érasme fut fait homme d'Église. — Son tuteur Guardian. — Érasme entre au couvent. — On veut en faire un moine ; sa résistance ; il prend l'habit. — Ses deux *Colloques* sur la profession monastique.

Érasme avait un frère, dont il parle en certains endroits de ses livres, et seulement pour s'en plaindre. Tous deux héritèrent de leur père de quoi suffire à leurs études. Des parents avides avaient rogné leur petit patrimoine, et, à peine le père mort, avaient mis la main sur l'argent. Ils laissèrent seulement ce qui ne peut se mettre en poche, à savoir quelque peu de biens-fonds et des créances. Les tuteurs firent ce que n'avaient pu faire les parents ; ils dissipèrent, par leur mauvaise administration et leur infidélité, le patrimoine des deux orphelins, et n'imaginèrent rien de mieux, pour se dispenser de rendre des comptes à leurs pupilles, que d'en faire des moines.

Celui des deux qui s'y employa le plus fut un certain Guardian, homme d'un *sourcil austère*, d'une grande réputation de piété, un saint dans l'opinion du monde, parce qu'il n'était ni joueur, ni libertin, ni fastueux, ni adonné au vin ; du reste parfait

apparences, et au dedans, vivant pour lui et à sa guise; homme très-peu porté pour les lettres, quoique anciennement maître d'école. Un jour qu'Érasme enfant lui avait écrit une lettre un peu travaillée : « Ne m'en écrivez pas d'autres de ce genre, lui dit sévèrement Guardian, à moins d'y joindre un commentaire. » C'était un de ces serviteurs de Dieu qui pensaient lui sacrifier une victime agréable en enrôlant dans les ordres monastiques quelque adolescent sans défense. Il comptait avec orgueil les recrues qu'il avait faites pour saint François, saint Dominique, saint Benoît, saint Augustin, sainte Brigitte, et autres chefs ou fondateurs de couvents.

Quand les deux enfants furent en état d'être envoyés aux universités, qu'ils surent passablement de grammaire et une bonne partie de la dialectique de Pierre d'Espagne, Guardian, craignant qu'ils ne prissent dans les universités des sentiments trop mondains, les fit entrer dans un couvent de frères quêteurs. C'était une sorte de moines « qu'on voit, dit Érasme, nichés partout », et qui se faisaient quelques revenus à instruire les enfants. S'il leur tombait entre les mains quelque sujet d'un caractère vif et d'une intelligence précoce, ils avaient coutume de l'éteindre sous les mauvais traitements, les reproches, les menaces, et ils le ployaient peu à peu par l'abrutissement à la vie monastique. L'ordre des frères quêteurs fournissait des néophytes

à tous les autres ordres, ce qui l'avait mis en grande faveur dans le monde monacal.

Ces frères étaient d'ailleurs fort ignorants, vivant dans les ténèbres de leur institution, étrangers à toute science, passant à prier le temps qu'ils n'employaient pas à gronder et à fustiger les enfants, incapables d'enseigner ce qu'ils ne savaient pas, et remplissant le monde de moines grossiers et indoctes, ou de laïques mal élevés. Érasme et son frère vécurent deux années dans ce couvent, sous un maître illettré et d'autant plus tranchant, choisi, non par des juges compétents, mais par le général de l'ordre, qui en était souvent le moine le plus ignorant. Cet homme avait un collègue plus doux, qui aimait Érasme et se plaisait avec lui. L'entendant un jour parler de son prochain retour dans son pays, il essaya de le retenir dans le couvent et de l'y enrôler, lui faisant toutes sortes de récits de la vie heureuse qu'il y mènerait, et le prenant par des caresses, des baisers et des petits présents. Mais l'enfant fit une résistance d'homme : il dit nettement qu'il attendrait, pour prendre un parti, que sa raison fût plus avancée. Le moine, homme d'un bon naturel, n'insista pas. Il n'était pas de ceux qui joignaient aux moyens de séduction des moyens de terreur, et qui employaient les exorcismes, les apparitions, les fantômes, pour ébranler les imaginations faibles et recruter pour l'ordre, à l'insu des parents, des jeunes gens riches et bien

nés en qui la crainte avait détruit la volonté ou troublé la raison.

Revenus à Ter-Gow, Érasme et son frère trouvèrent l'un des deux tuteurs mort de la peste, sans avoir rendu ses comptes. Le second, Guardian, devenait ainsi seul maître d'eux et du peu qui leur restait. Il commença de leur parler très-fortement du projet de les faire entrer dans l'Église. Faire deux moines d'un coup, c'était, pensait-il, acquérir deux titres à la vie bienheureuse. Érasme, pour mieux lui tenir tête, concerta un plan de résistance avec son frère, son aîné de trois ans ; lui-même en avait quinze. Ce frère était faible ; il avait peur de Guardian, et, se voyant pauvre, il aurait volontiers souffert qu'on disposât de lui, pour échapper à la difficulté de résister et aux incertitudes d'une vie précaire. Érasme parla de vendre les lambeaux de terre qui leur restaient, d'en faire une petite somme, d'aller aux universités, d'y finir leurs études, et de s'abandonner ensuite à la grâce de Dieu. Entraîné par cette confiance, son frère y consentit. Ils s'engagèrent par serment à se soutenir l'un l'autre contre leur tuteur ; mais l'aîné y mit pour condition qu'Érasme, comme le plus décidé et le plus habile, se chargerait de porter la parole. Érasme le voulut bien : « Mais, dit-il, ne va pas me manquer au moment décisif, car, si je suis seul, toute la tragédie retombera sur ma tête. » Le jeune homme prit les saints à témoin de sa fidélité à sa parole.

Quelques jours après, Guardian les fit appeler. Il le prit d'abord sur un ton doux, parlant longuement de sa tendresse paternelle pour ses pupilles, de son zèle et de sa vigilance ; après quoi il les félicita de ce qu'il venait de trouver pour eux une place chez les moines *deux fois canoniques* : c'était un des ordres du temps. Érasme répondit aux protestations par des remerciements ; puis, venant au vrai sujet de l'entretien, il dit que son frère et lui étaient trop jeunes pour prendre un parti si grave ; qu'ils ne pouvaient pas se faire moines avant de savoir ce que c'était qu'un moine. Après quelques années consacrées à l'étude des lettres, ajouta-t-il, nous verrons à traiter mûrement cette affaire ; un peu de réflexion n'y nuira pas. » Guardian ne s'attendait pas à un refus ; il éclata en menaces, et cet homme qui s'était fait une réputation de douceur, eut peine à retenir ses mains. Il traita Érasme de brouillon, abdiqua la tutelle, disant qu'il ne leur restait pas un florin, et qu'ils vissent à se procurer de quoi manger. Ces violences arrachèrent des larmes au jeune adolescent, mais n'ébranlèrent pas sa résolution. « Qu'il soit fait comme vous le désirez », dit-il. On se sépara dans ces termes.

Les menaces ayant échoué, le tuteur changea de plan : il confia la négociation à son frère, homme doux, poli et persuasif. Celui-ci fit venir les deux pupilles dans son jardin. On s'assit, on causa, on versa du vin aux jeunes gens. Quand les têtes furent

montées, le tuteur, après quelques paroles d'amitié, en vint à la grande affaire. Il prodigua les promesses et les prières; il raconta des merveilles de la vie monastique; enfin, il fit si bien, que l'ainé oublia ses serments aux saints et se laissa faire. Trop de penchants le portaient vers la vie du cloître : il avait l'esprit lent, un corps robuste, un esprit rusé; il aimait à boire et à faire pis; il était déjà moine, dit Érasme, avant d'être novice.

Érasme avait alors seize ans. Délicat, débile, languissant d'une fièvre quarte, qu'allait-il devenir, abandonné à lui seul, pauvre, malade? Le tuteur redoublait d'obsessions. Il déchaîna contre lui des personnes de toute qualité, de tout sexe, moines, demi-moines, parents, parentes, jeunes gens, vieillards, gens connus et inconnus. L'esprit du jeune homme était assiégé par toutes ces influences. L'un lui faisait un tableau aimable de la tranquillité monastique, insistant sur ses douceurs, sur ses avantages, « tout de même, dit Érasme, qu'on trouverait à louer dans la fièvre quarte. » Un autre lui peignait d'un style tragique les périls de ce monde, comme si les moines eussent été hors du monde. Celui-ci l'épouvantait du récit des maux de l'enfer, comme si le couvent ne menait pas quelquefois à l'enfer. Celui-là lui citait des exemples miraculeux : « Un voyageur fatigué s'était assis sur un serpent, le prenant pour un tronc d'arbre; le serpent s'éveilla, et, tournant la tête, dévora le voyageur.

Ainsi le monde dévore les siens. » — « Un homme était venu visiter un monastère; on l'invite à s'y fixer, il refuse; à peine sorti, il rencontre un lion qui le mange. » Quelques-uns lui parlaient de moines qui avaient eu l'honneur de s'entretenir avec Jésus-Christ; de sainte Catherine, qui lui avait été fiancée comme à un amant, et avait eu de longs entretiens avec lui. On mettait un grand prix à s'emparer d'Érasme; ses dispositions précoces promettaient un moine qui ferait honneur à sa robe.

Dans le temps qu'il était agité d'incertitudes cruelles, il alla voir, dans un monastère voisin de la ville, un certain Cantelius, dont il avait été le camarade d'enfance. C'était un jeune homme d'un esprit ferme et sensé, quoique ne pensant qu'à lui. Le goût du repos et de la table, et non la piété, l'avait fait entrer au couvent. Il était fort paresseux, peu curieux des lettres, où il n'avait pas réussi, mais bon chanteur; il s'y était appliqué dès le bas âge. Après avoir vainement cherché fortune en Italie, il avait pris la robe. Cantelius s'enflamma pour Érasme; il l'exhorta vivement à faire comme il avait fait, lui vantant le couvent comme un lieu de tranquillité, de liberté, de concorde, où les anges vivaient avec les hommes, où l'on avait le repos et des livres pour en occuper les longues heures. C'était l'appât auquel devait mordre Érasme : du repos et des livres, ce fut là le goût de toute sa vie. A entendre Cantelius, le couvent était le jardin des Muses. Érasme

sortit fort ébranlé de ce premier entretien.

A peine rentré dans la ville, de nouvelles attaques l'attendaient. On lui montra ses amis irrités de son obstination, leur amitié tournant à la haine, la misère et la faim qui l'attendaient dans le monde, le désespoir de toutes choses. Il revint voir son nouvel ami. Cantelius redoubla de soins, lui demanda la faveur de devenir son élève, et enfin le décida. Érasme, de guerre lasse, se réfugia dans le couvent pour éviter les obsessions présentes, mais sans dessein de persévérer. Cantelius mit à profit la science du jeune homme ; ils passaient les nuits à lire en cachette les auteurs anciens, entre autres Térence, singulière lecture pour un couvent. La santé d'Érasme en souffrait. Du reste, son esprit était assez tranquille ; il aimait cette égalité des frères. On ne l'obligeait pas aux jeûnes ni aux offices de nuit ; on ne lui demandait rien, on ne le grondait pour rien : le plan était que tout le monde lui sourît et lui montrât de la faveur.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi dans l'insouciance. Quand vint le jour de prendre l'habit, Érasme parla de nouveau de sa liberté ; on lui répondit par des menaces. Cantelius ne négligeait aucun des moyens qui lui étaient propres : il tenait à ne pas perdre un précepteur gratuit. Érasme fit vainement une dernière résistance ; à la fin, il tendit le cou, comme l'agneau du sacrifice, et on lui jeta l'habit.

Ce point obtenu, on continua les bons traitements

et les caresses. Une année tout entière se passa, sans de vifs regrets de sa part. Mais peu à peu le régime changea ; il s'aperçut alors que ni son corps ni son âme ne s'accommodaient de la vie du couvent. Il y voyait les études délaissées ou méprisées. Au lieu d'une vraie piété où il aurait eu du goût, c'étaient des chants et des cérémonies sans fin. Ses frères les moines étaient pour la plupart des hommes lourds, ignares, adonnés au ventre, disposés à opprimer quiconque, parmi eux, montrait un esprit délicat et plus de penchant pour l'étude que pour la table. Le plus robuste de corps y était le plus influent.

On l'avait d'abord exempté du jeûne ; bientôt on l'y astreignit. Or il était d'un tempérament si exigeant sur le point de la nourriture, que si le repas était retardé d'une heure, le cœur lui manquait, et il s'évanouissait. Le froid le faisait beaucoup souffrir, ainsi que le vent, et, pour quelques nuages qui passaient dans le ciel, tout son corps était troublé. Comment avoir chaud dans un couvent malsain, aux longs corridors humides, aux cellules mal closes ? Érasme y était sans cesse grelottant. Dans les jours de jeûne ou d'abstinence de viande, le repas consistait en poisson ; par malheur, l'odeur seule du poisson lui donnait la migraine, avec un mouvement de fièvre. Enfin il avait le sommeil léger, se rendormait avec peine, et seulement après quelques heures : au couvent, il fallait se lever dans la nuit,

pour les offices nocturnes, dont on l'avait exempté novice. Ses nuits se passaient à tâcher de se rendormir.

Érasme recommençait à soupirer tout haut pour la liberté. Mais c'était à qui lui donnerait d'horribles scrupules. « Ruses de Satan, lui disait l'un, pour enlever un serviteur à Jésus-Christ. » — « J'ai eu les mêmes tentations, lui disait un autre ; mais, depuis que je les ai surmontées, je suis comme en paradis. » — « Il y a danger de mort, lui insinuait un troisième, à quitter l'habit ; on en a vu qui, pour cette offense envers saint Augustin, ont été frappés d'une maladie incurable, foudroyés par le tonnerre, ou qui sont morts de la morsure d'une vipère. Le moindre des maux qu'on risque, ajoutait-il, c'est l'infamie qui s'attache à l'apostat. » Le jeune homme craignait plus la honte que la mort : ce fut la honte qui triompha de ses répugnances, et comme il s'était laissé mettre l'habit, il se laissa vêtir du capuchon. Se regardant dès lors comme un prisonnier, il chercha des consolations dans l'étude ; mais, les lettres étant suspectes au couvent, il fallait étudier en cachette, là où il était permis de s'enivrer publiquement. Une circonstance inespérée vint le tirer de sa prison et le rendre à la vie publique, éclatante, qui l'attendait au dehors. Je dirai bientôt quelle fut cette circonstance.

On sait l'influence des impressions de la jeunesse sur le reste de la vie. Cette entrée violente d'Érasme

dans les ordres religieux en fit un ennemi prudent, mais d'autant plus redoutable, des vœux monastiques et des pratiques odieuses qu'on employait pour les arracher aux caractères faibles. Ménageant les choses, il n'en frappa que plus fort sur les personnes; il poursuivit les moines de ses railleries, les peignant invariablement sous les traits d'ivrognes, d'illettrés et de libertins, opposant sans cesse le scandale de leurs orgies clandestines, de leur haine sauvage pour les lettres, de leur hypocrisie, aux vertus de leurs fondateurs, et, en même temps qu'il parlait avec révérence du principe, attaquant sous toutes les formes l'application.

Certes, il se souvenait de ses jeûnes au couvent et de ses défaillances de cœur, quand il se moquait de l'abstinence des viandes, et qu'il accablait les mangeurs et les apprêteurs de poisson de malédictions si plaisantes. Il se souvenait des prières de nuit dans la chapelle, sous les voûtes froides, avec le frisson d'un sommeil interrompu, quand il se railait de la fréquence et de la monotonie des prières. Il se souvenait surtout de ces menaces entremêlées de caresses, de ces obsessions, tantôt violentes, tantôt doucereuses, à l'aide desquelles on l'avait précipité dans les vœux éternels, quand il écrivait contre les vœux monastiques ces charmants *Colloques*, si fins, si spirituels, si tempérés de prudence et de concessions, afin de ne pas effrayer les gens scrupuleux, si éloquents çà et là, qui rappellent

la manière de certains dialogues de Voltaire ¹.

Dans le colloque *Virgo μισόγαμος* (la vierge ennemie du mariage), si clair et si agréable, malgré son titre grec, Eubulus (εὐ βουλή, l'homme de bon conseil), fait une promenade après dîner, avec Catherine, la jeune fille qui ne veut pas se marier. On est au printemps, dans la saison des fleurs. Catherine est triste; la douce joie qui paraît répandue sur toute la nature n'est pas dans son cœur. Eubulus en veut savoir la cause : « Vois cette rose, lui dit-il, dont les corolles se contractent à l'approche de la nuit; tel est ton visage. » Catherine sourit. « Va plutôt te regarder dans cette fontaine », continue Eubulus. Pourquoi donc Catherine est-elle triste? Elle vient d'avoir dix-sept ans; elle est belle, la santé brille sur son visage; elle a une bonne réputation, de l'esprit, toutes les grâces de l'âme qui font valoir celles du corps. Ses parents sont de bonne maison, probes, riches, tendres pour leur fille. Eubulus ne demanderait pas à Dieu une autre épouse, si *son astre* lui permettait d'y prétendre. « Et moi, dit Catherine, je ne voudrais pas d'un autre époux, si je ne haïssais le mariage. » D'où vient donc cette haine? Catherine est engagée à Dieu. Dès sa plus tendre jeunesse, elle a rêvé d'être sœur dans un couvent de nonnes. Ses parents ont d'abord résisté à son penchant; mais, à force de prières, de ca-

1. *Virgo μισόγαμος*. — *Virgo pœnitens*.

resses, de larmes, elle a obtenu qu'on la laissât libre si, à dix-sept ans, elle y persistait encore. Ses dix-sept ans sont venus; mais voici que ses parents refusent de tenir leur promesse; c'est là ce qui la rend triste. Si l'on ne cède à son désir, elle en mourra.

Eubulus s'informe d'où elle a pris ce goût pour le cloître. C'est un jour qu'on l'avait menée, toute petite fille, dans un couvent de religieuses. Ces vierges l'enchantaient par leurs visages frais et rians. Il lui semblait voir des anges. L'église était toute luisante de propreté, toute parfumée d'encens; les jardins étaient grands et pleins d'arbres et de fleurs. Tout lui souriait; ses yeux ne rencontraient que des images douces. Les entretiens de ces jeunes filles étaient aimables; deux d'entre elles, ses aînées de quelques années, l'avaient fait jouer sur leurs genoux quand elle était tout enfant. A ces images riantes Eubulus oppose une peinture satirique des couvents de filles. Il ne cache rien de ce qu'il en sait : la liberté du temps et la liberté du latin lui ôtent tout scrupule. « Si tu tiens tant à ta virginité, dit-il à Catherine, que ne la places-tu sous la protection de tes parents ?

— Elle n'y serait pas en sûreté.

— Mieux, à ce que je pense, que chez ces moines épais, dont le ventre est toujours tendu de nourriture... On les appelle pères, et ils font souvent en

sorte que ce nom leur soit justement appliqué ¹. » Et il ajoute : « Quand tu auras vu les choses de plus près, tu n'y trouveras pas le même charme qu'autrefois. Ne sont pas vierges, crois-moi, toutes celles qui ont le voile, à moins que plusieurs d'entre elles ne prétendent mériter la même louange que nous donnons à Marie, d'être vierge mère ². Tout n'est pas virginal chez les vierges. » Ma traduction est chaste; le latin l'est moins; c'est d'ailleurs une nouvelle ressemblance d'Érasme avec Voltaire; l'un n'osait guère moins dans son français que l'autre dans son latin.

Eubulus joint à ces raisons de mœurs des raisons de dogme. On ne discutait rien alors sans s'autoriser du dogme et de la tradition. Catherine est ébranlée; mais que peuvent de bons conseils contre des souvenirs d'imagination, contre des rêves de jeune fille exaltée? « Tu me donnes d'excellentes raisons, dit-elle à Eubulus, mais rien ne peut m'ôter ma passion. — Si je ne puis te persuader, répond Eubulus, souviens-toi du moins que je t'ai avertie. Je prie Dieu, par amour pour toi, que ta passion te réussisse mieux que mes conseils. » Ainsi finit le colloque ³.

1. Imo, ut ego arbitror, aliquanto tutius quam apud illos crassos, semper cibo distentos monachos. *Nec enim castrati sunt, ne tu sis insciens, etc.*

2. ..Ut dicantur et a partu virgines.

3. Eubulus aurait peut-être réussi à persuader Catherine, si Érasme lui eût prêté, entre autres raisons, l'idée, à la fois aimable et élevée, qu'il se faisait du mariage, et qu'il a exprimée dans un de ses

La *Vierge qui se repent*¹ en est la suite. Ce sont encore nos deux personnages, Eubulus et Catherine. Eubulus trouve la jeune fille tout en larmes. Le prieur du couvent est auprès d'elle. « Quel oiseau vois-je ici? demande Eubulus. — C'est le prieur du couvent; mais ne t'en va pas; on a fini de boire; assois-toi un moment; quand il sera parti, nous causerons. » Le prieur parti, les aveux commencent. La mère de Catherine, vaincue par ses larmes, avait fini par céder. Son père s'était montré plus ferme; mais, les machinations des moines ayant lassé sa constance, il s'était rendu. On l'avait menacé d'une mort prochaine s'il enlevait une épouse à Jésus-Christ. Son consentement donné, la jeune fille avait été tenue comme en prison, pendant trois jours, dans la maison paternelle. Des religieuses du couvent veillaient sur elle, empêchant que personne n'entrât dans sa chambre et l'excitant par leurs exhortations. Pendant qu'on préparait son costume de professe et qu'on disposait tout pour le repas d'usage, elle avait souffert quelque chose de si horrible, qu'elle aimerait mieux mourir dix fois, que de le souffrir encore. Il lui avait semblé qu'un fantôme lui apparaissait : les religieuses

opuscules les plus édifiants, le *Mariage chrétien*. Trop long, selon son défaut habituel, trop didactique, et surchargé d'un commencement où la jurisprudence et la théologie semblent vouloir à l'envi en éloigner les lecteurs, il est semé de traits ingénieux et délicats, et offre quelques passages pleins de grâce.

1. *Virgo pœnitens*.

qui étaient là n'avaient pas vu ce fantôme; mais, pour elle, cette vue l'avait fait tomber comme morte. Revenue à elle, on lui avait expliqué sa vision : c'était, selon ces femmes, un dernier effort du démon tentateur; pareille chose leur était arrivée à toutes, disaient-elles, à ce moment décisif.

« C'étaient, dit Eubulus, les folies de ces femmes qui t'avaient troublé l'esprit. »

Le quatrième jour, on l'avait revêtue de ses plus beaux habits, comme si elle avait dû se marier...

« A quelque moine grossier », interrompt Eubulus.

Puis on l'avait amenée, au milieu du jour, de la maison de son père au couvent, où l'attendait une grande compagnie d'amis et de curieux. Elle n'y était restée que douze jours, après quoi elle avait été se jeter aux genoux de l'abbesse, la conjurant de la rendre à ses parents. Ceux-ci, tout d'abord, ne voulaient pas la reprendre; mais, voyant sa douleur, ils lui avaient ouvert leurs bras. C'est ainsi que Catherine était redevenue libre.

Qui l'avait donc fait changer de résolution? Érasme le laisse à deviner. Il aimait à désappointer son lecteur; cela donnait à ses colloques un air de roman.

III

Érasme chez l'évêque de Cambrai. — Le collège de Montaigu. — Érasme donne des leçons. — La marquise de Wéere. — Érasme fait naufrage sur la côte de Calais. — Il est attaqué par des voleurs. — Ses flatteries, pour être payé de ses pensions. — Il va en Italie, et il y est témoin du triomphe de Jules II à Bologne. — La peste éclate dans cette ville. — Danger que court Érasme. — Ce qu'il dit de l'Angleterre et de la France.

Ce qui fit sortir Érasme du couvent et le lança dans le monde, ce fut l'offre du seigneur de Bergues, évêque de Cambrai, qui l'invitait à venir faire partie de sa maison. Érasme y consentit avec joie; mais, ne voulant pas partir sans s'être mis en règle avec tout le monde, il sollicita l'agrément de son évêque ordinaire, du prieur particulier du couvent et du prieur général de l'ordre; et, quoiqu'il ne fût pas tenu par son vœu, il garda l'habit, pour ne point blesser les personnes trop scrupuleuses. On voit déjà l'homme timide et inquiet, qui a une peur singulière de l'opinion, lui qui devait la mener un moment, et qui en fut le maître, tout en se courbant devant elle en esclave. Il resta peu chez cet évêque, dont il n'avait guère à se louer, et vint à Paris pour y compléter son instruction. Il entra au collège de Montaigu, alors très-famé pour ses études de théologie. « Les murailles mêmes, dit

Érasme, étaient théologiennes. » Mais le régime en était mortel. Jean Standonée, homme d'un bon naturel, mais d'un jugement médiocre, et dur pour lui-même comme les Pères du désert, en avait alors le gouvernement. Ayant passé sa jeunesse dans une extrême pauvreté, Standonée ouvrait volontiers son collège aux jeunes gens pauvres. Mais il prenait plus soin de leur esprit que de leur corps, les nourrissant de poissons et d'œufs gâtés, jamais de viande; les faisant coucher sur des grabats, dans des chambres humides, et, pour comble, les forçant à porter l'habit et le capuchon de moine. Plusieurs jeunes gens, contemporains d'Érasme, en étaient devenus fous, aveugles ou lépreux : quelques-uns en étaient morts. Lui-même en fut si malade, qu'il eut beaucoup de peine à se rétablir. « J'en aurais perdu la vie, dit-il, sans la protection de sainte Geneviève. »

Il paraît qu'encore au temps de Rabelais, lequel publia son livre après la mort d'Érasme, le collège de Montaigu n'avait rien changé à son régime, témoin ce qu'en dit Ponocrates, précepteur de Gargantua, à Grandgousier père de son élève ¹ :

« Seigneur, ne pensez que ie l'aye miz on col-
liege de pouillery quon nomme Montagu : mieulx
l'eusse voulu mettre entre les guenaulx ² de Saint

1. Livre I, chap. xxxvii.

2. Gueux qui ne quittaient guère le cimetière des Innocents.

Innocent pour l'enorme cruaulté et villenye que iy ay congnu ; car trop mieulx sont traictez les forcez (forçats) entre les Maures et les Tartares, les meurtriers en la prison criminelle, voyre certes les chiens en vostre maison, que ne sont ces malautruz on dict colliege. Et si i'estois roi de Paris, le diable m'emport si ie ne mettoys le feu dedans et feroys brusler et principal et regens qui endurent ceste inhumanité devant leurs yeulx estre exercee. »

L'amour des livres et de la théologie avait fait venir une première fois Érasme à Paris ; le régime du collège de Montaigu et la maladie l'en chassèrent. Il y revint bientôt pour continuer ses études : cette seconde fois ce fut la peste qui l'en fit sortir. Il erra en Flandre et en Hollande, fuyant devant le fléau, qui parcourait l'Europe en tous sens, tombait où on ne l'attendait pas, ne venait pas où on l'attendait. On était sur la fin du xv^e siècle. Érasme approchait de trente ans. Ses premiers écrits, ses lettres, l'avaient mis en renom ; c'était à qui le protégerait et lui offrirait des pensions, sauf à n'en payer que le premier mois. Il avait trouvé du même coup la célébrité et la pauvreté.

Il donnait des leçons çà et là, et vivait de leur produit ; mais, les leçons manquant, il fallait implorer ses protecteurs et leur demander comme une charité ce qu'il aurait pu exiger comme une dette. Les protecteurs ne répondaient pas ou répondaient qu'ils n'avaient rien, ou recommandaient Érasme à

leur intendant, qui gardait les arrérages pour lui. Plus d'une fois, Érasme fut obligé de prendre le ton d'un mendiant, et d'étaler sa pauvreté comme les mendiants étalent leurs plaies, faisant avec sa rhétorique ce que ceux-ci font avec leurs membres mutilés, forçant son esprit à d'incroyables tours de flatterie, pour tirer de la vanité de ses patrons l'argent qu'il ne pouvait obtenir de leur loyauté. C'était de la rhétorique de nécessiteux, fausse, misérablement éloquente, où l'esprit mendiait pour le ventre. Il s'en fallait qu'elle réussît toujours. Alors il s'irritait, il s'emportait contre des patrons qui s'étaient donné gratis le relief de protecteurs des lettres, et qui laissaient languir leur protégé dans le besoin. Il se dédommageait, dans ses lettres à quelques amis, des humiliations où on l'obligeait de descendre, et il se donnait le tort de médire par derrière de ceux qu'il adulait en face ; tristes contradictions de la pauvreté, que la postérité ne devrait pas juger après dîner.

Parmi ses bienfaiteurs d'intention, sinon d'effet, il y avait une grande dame, la marquise de Wéere, laquelle avait voulu voir Érasme et lui tenir lieu de l'évêque de Cambrai, qui l'abandonnait. Érasme se rendit à son château de Tournehens, en février 1497, par une neige que chassait un vent violent. Ce château était perché sur le haut d'une montagne. Il lui fallut la gravir à l'aide d'un bâton ferré, non sans danger d'être précipité par le vent ; à la fin il ar-

riva. La première vue de la marquise de Wéere fut pour lui un enchantement. Bonté, douceur, libéralité, elle avait tout en partage. « Je sais, écrit-il à milord Montjoye, que les amplifications des rhéteurs sont suspectes, principalement à ceux qui ne sont pas étrangers à leur art. Mais croyez-moi, l'amplification, loin de m'être d'aucun secours ici, est au-dessous de la réalité. La nature n'a rien produit de plus chaste, de plus sage, de plus candide, de plus bienveillant. Voulez-vous que je vous dise toute la chose en un mot? Elle a été aussi bienfaisante pour moi, à qui elle ne devait rien, que ce vieillard (l'évêque de Cambrai) a été malveillant, lui qui me devait quelque chose. Elle m'a comblé d'autant de bons offices, moi qui n'ai rien fait pour elle, que celui-ci de duretés, quoique m'étant redevable des plus grands services. »

Il écrivait cela du château de Tournehens, devant la haute cheminée de la marquise, avec cette ardeur de reconnaissance qu'un bon feu, le souvenir du voyage de la veille à travers les neiges, un accueil que la curiosité seule de la marquise eût rendu obligé, quelques promesses peut-être, devaient inspirer à l'homme que le lecteur connaît déjà, délicat de corps, faible de cœur, prenant volontiers les avances pour des engagements, et l'indifférence pour du mauvais vouloir.

Un an après, son langage n'était plus le même. La marquise avait promis une pension de deux

cents livres; Érasme n'en avait rien reçu. C'est par lui que nous devons apprendre que la marquise s'était ruinée pour un beau damoiseau, elle qui aurait dû, dit sérieusement Érasme, s'attacher à quelque homme grave et imposant, comme il convenait à une femme de son âge. « Tu déplores que la marquise perde ainsi sa fortune, écrit-il à Battus, un de ses amis; mais tu me parais malade de la maladie d'autrui. Elle dissipe sa fortune, et tu t'en affliges! Elle joue et badine avec son amant, et tu en prends du souci! Elle ne peut rien donner, dis-tu, n'ayant rien! Mais, quand je regarde les causes qui l'empêchent de donner, j'en conclus qu'elle ne donne jamais rien, car de telles causes ne manquent jamais aux grands personnages. Elle a de quoi engraisser l'oisiveté et les débauches de ces gens à capuchon, effrontés libertins, tu sais qui je veux dire; et elle n'a pas de quoi assurer le studieux repos d'un homme qui pourrait laisser des écrits dignes du regard de la postérité. »

Cependant la nécessité allait le faire tomber derechef aux genoux de la marquise. Depuis sa lettre à Battus, il lui était arrivé toutes sortes de malheurs. Il avait fait des pertes d'argent, lui qui en avait si peu à perdre. Dans un voyage en Angleterre, il avait emporté avec lui une assez bonne somme, produit de ses ouvrages; mais, arrivé à Douvres, on l'avait obligé de vider ses poches : les lois de finance du pays, ou plutôt la douane de pirates

qu'on décorait de ce nom, interdisaient l'entrée en Angleterre de l'argent étranger jusqu'à concurrence d'une certaine somme. Ses amis d'Angleterre étaient venus à son secours, et, après quelque séjour parmi eux, il était parti pour s'embarquer à Douvres, et de là retourner à Paris, à son Paris *bien-aimé*, comme il l'appelle quelque part. Il portait sur lui quelques angelots d'or dans une bourse de cuir. Le temps était gros. Érasme était monté dans une barque pour gagner le vaisseau, que les bas-fonds tenaient éloigné de quelques brasses de la côte. La barque ayant chaviré, il était tombé dans la mer, et en avait été retiré nu et plus pauvre qu'après la visite des douaniers anglais : ses angelots d'or étaient restés au fond de l'eau.

D'autres malheurs l'attendaient sur le rivage de France. Il s'était fait prêter quelque argent pour aller de Calais à Paris. Comme il cheminait à dos de cheval, dans la compagnie d'un Anglais, sur la route d'Amiens, les voleurs lui avaient fait la conduite pendant plus d'un jour, flairant s'il était de bonne prise. Mais, cette fois, sa pauvreté l'avait bien servi ; les voleurs s'étant aperçus qu'il était pauvre, n'avaient pas voulu l'assassiner gratuitement. Érasme leur avait ôté toute tentation en se laissant prendre le peu qui lui restait. Toutes ces pertes l'avaient réduit. « Tirez de la marquise tout ce que vous pourrez, écrivait-il à Battus ; arrachez, grattez ; j'en ferai autant de mon côté. Je sens combien ce

conseil est honteux et répugne à mon caractère; mais le besoin me force à essayer de tout. » Battus n'obtenait rien; son rôle était difficile. Précepteur chez la marquise, apparemment mal payé, à cause du désordre des affaires, il avait à penser à lui avant de penser à son ami. Érasme recourut à la rhétorique; il écrivit à la marquise de Wéere une lettre calculée pour l'effet. Il s'était frotté le front, dit-il, il avait faire taire ses scrupules, son caractère, cette pudeur jalouse qui sied à l'homme de lettres; il avait fléchi sous la nécessité.

La flatterie intéressée l'inspirait mal. Cet homme si habile à tourner un compliment librement donné, qui savait relever les gens sans se rabaisser lui-même, est plat et prétentieux quand il les loue pour en tirer de l'argent. Est-ce la faute de celui qui demande ou de celui qui promet? Cette marquise de Wéere, qui *folâtrait* tout à l'heure avec un amant, Érasme en fait une vierge. Lisez le passage qui explique cette métamorphose : « Je vous ai envoyé, à vous qui vous appelez Anne, un hymne que j'ai composé en l'honneur de votre patronne sainte Anne. Ces vers sont de ma jeunesse, car, dès mes premières années, j'ai rendu un culte tendre à cette sainte. J'ai joint à ces vers quelques prières de mon invention, qui pourront vous servir comme d'enchante-ments magiques pour faire descendre du ciel sur la terre, non point la lune, mais celle qui a enfanté le soleil de la justice (la vierge Marie). Il est vrai qu'elle

se montre facile aux vœux qui lui sont faits par des vierges; car je ne vous compte pas tant parmi les veuves que parmi les vierges. Quand vous vous êtes mariée toute jeune, c'était seulement pour obéir à vos parents et pour avoir des enfants : dans un mariage de ce genre, c'est moins le libre plaisir des sens qu'il faut regarder que la soumission passive. Mais qu'à l'âge où vous êtes, presque jeune fille encore, vous sachiez résister à la foule des prétendants qui aspirent à vos faveurs; qu'au sein d'une fortune si brillante, vous soyez si dure pour vous-même, c'est ce que je ne regarderai pas comme du veuvage, mais comme de la virginité. Si vous persévérez, il faudra que je vous place pieusement non pas dans le chœur des adolescentes, dont le nombre, selon l'Écriture, ne se peut pas compter; non pas dans les cinquante concubines de Salomon, mais parmi les cinquante reines, et cela, je l'espère, avec l'approbation de saint Jérôme. »

Dans le même temps qu'il écrivait cette trop ingénieuse demande d'aumône, il envoyait ses recommandations confidentielles à Battus. Il lui traçait tout un plan de campagne. « Qu'il lançât contre la marquise son fils Adolphe, avec des prières concertées en commun; qu'il prit soin de mettre à couvert le caractère d'Érasme en présentant sa lettre comme un cri que lui arrachait le besoin. Un homme, devait-il dire, d'une si délicate santé, voulant aller en Italie pour y prendre le grade de docteur, ne pouvait

faire ce voyage sans de grandes dépenses. Sa réputation, méritée ou non, ne lui permettait pas d'y aller à pied, et sans quelque espèce de train. Battus devait faire sentir à la marquise combien plus de gloire et d'honneur lui reviendrait des écrits d'Érasme que des théologiens qu'elle avait à sa charge. Ces hommes débitaient des choses communes, tandis qu'il écrivait, lui, des choses durables. Leurs indoctes sermons étaient entendus dans une ou deux églises, tandis que ses livres, à lui, seraient lus par toutes les nations. Ces grossiers théologiens abondaient partout, tandis qu'il fallait plusieurs siècles pour produire un homme comme lui; — « car, écrit-il à Battus, vous n'êtes pas si superstitieux, à ce que je sache, que vous ayez du scrupule à faciliter par de petits mensonges les affaires de votre ami. » — « Insinuez à la marquise, ajoutait-il, avec tout l'agrément que vous y pourrez mettre, que j'ai fatigué mes yeux et compromis ma vue par mes travaux sur saint Jérôme; que, selon Pline l'Ancien, un bon remède aux maux d'yeux, un spécifique pour les raffermir, c'est quelque pierre précieuse, quelque saphir, ou tout autre bijou de prix. Au besoin, faites confirmer l'opinion de Pline par votre médecin. »

Mais Érasme doutait de l'empressement de Battus. Le premier en titre dans la maison de la marquise, celui-ci voulait être le premier payé. Érasme essaye de lui donner le change; mais ses raisons sont bien

faibles contre l'instinct de l'intérêt personnel. « Je sais, dit-il, que vous avez grand besoin vous-même des libéralités de la marquise. Mais songez bien que les deux choses ne se peuvent pas faire à la fois. Puis donc que l'occasion est favorable, différez votre propre affaire et faites celle de votre ami; vous reprendrez la vôtre en son temps et avec plus de certitude du succès. N'allez pas craindre que le peu que je demande épuise la marquise. D'ailleurs, soyez juste, tous les jours vous êtes en demeure de demander et d'obtenir; il n'en est pas de même pour moi. Peut-être croyez-vous bien agir avec moi, si vous ne faites que m'arracher à la mendicité; mais, mon cher Battus, les études auxquelles je me livre demandent une vie qui ne soit ni gênée ni misérable. »

Cette dernière phrase indique de quelle pauvreté Érasme avait à sortir. C'était de la pauvreté relative, pauvreté pour un homme délicat, maladif, aimant à changer de place, achetant des manuscrits, ayant à sa solde des copistes, recherché et répandu, obéré par ses déménagements fréquents, ses hautes amitiés, ses domestiques, ses messagers, ses secrétaires, et ne pouvant être Érasme qu'à ce prix; c'eût été de l'aisance pour tout autre que lui. Ses ressources étaient fort précaires; le peu qu'il parvenait à arracher de ses différentes pensions, — il en avait en Angleterre, en Allemagne, en France, — ne le soutenait pas, mais l'aidait à faire des dettes.

D'ailleurs, cet argent si attendu, si demandé, en passant par les mains des intendants, des banquiers, des changeurs, des messagers, et en s'y grevant de toutes sortes de droits, n'arrivait à Érasme que diminué plus qu'à demi. Il lui fallait donner quittance du tout et ne recevoir qu'une partie. Encore cette partie, pour laquelle les patrons exigeaient de lui autant de reconnaissance que pour le tout, c'est-à-dire beaucoup de complaisances, de flatteries, de lettres à montrer et surtout de discrétion dans ses nouvelles demandes, cette partie si péniblement obtenue, courait-elle, dans la bourse d'Érasme, toutes les chances de ce que l'on appelle les événements fortuits.

Érasme n'avait vraiment à lui que ce qui allait passer de sa main dans celles de ses fournisseurs. Le reste pouvait appartenir, selon l'occasion, soit aux voleurs de terre ferme, soit aux matelots et marinières, à ces derniers surtout, qui levaient sur les passagers un tribut assez semblable à celui que lève le Bédouin, dans son désert, sur le voyageur détroussé. Ajoutez-y les vols domestiques, dont Érasme se plaint, et que ses préoccupations d'esprit, son abandon, son incurie, sa générosité, rendaient si faciles. « Croit-on donc faire beaucoup, disait-il, si Érasme ne meurt de faim¹? »

1. Il ne faut pas oublier, entre autres causes qui réduisaient notablement les ressources financières d'Érasme, les pertes considérables résultant des variations du change à cette époque, non-

Il finit pourtant par réaliser le projet de toute sa vie : il avait alors quarante ans. Il arriva à Bologne quelques jours avant l'entrée triomphale de Jules II, vainqueur de la Romagne. Mêlé à la foule du peuple qui battait des mains « au destructeur des tyrans », il dut sourire à l'aspect de cette papauté bottée et éperonnée, donnant à baiser aux populations ses pieds blanchis par la poussière des champs de bataille, brandissant l'épée en guise des clefs de Saint-Pierre, et poussant son cheval sur les brèches des murailles renversées pour lui faire honneur. J'aime à me le représenter, dans la grande rue de Bologne, adossé contre une muraille, enveloppé dans ses fourrures, la figure légèrement ironique, regardant passer le cortège, et méditant contre la papauté belliqueuse ces prudentes critiques dont ses adversaires devaient faire plus tard des hérésies dignes du feu. Cette entrée de Jules II lui inspira de belles pages sur l'amour de la paix.

Ce fut le mardi 19 novembre 1506 que le pape entra dans Bologne. Des astrologues et des marchands voulaient l'en détourner; il se moqua de leurs prédictions et dit : « Au nom de Dieu, avançons, entrons. » Avant d'arriver à l'église, il passa sous

seulement d'un pays à l'autre, mais, dans le même pays, de province à province, ni le taux usuraire auquel les banquiers et argentiers faisaient payer leurs onéreux services. Toutes ces misères ne justifient pas le ton obséquieux de certaines sollicitations d'Érasme; mais, en les expliquant, elles permettent d'en porter un jugement moins sévère.

treize arcs de triomphe, au front desquels on lisait : *A Jules II, triomphateur des tyrans*. De chaque côté de la grande rue s'élevaient des tribunes, en forme de longues galeries, d'où les grands personnages et les dames de haute maison de Bologne agitaient leurs mouchoirs et faisaient flotter leurs devises sur la tête du triomphateur. La rue, plantée d'arbres verts, était tendue de voiles cousus bout à bout, qui formaient comme un dais immense. Des armes, des peintures, des devises, pendaient de toutes les fenêtres; des tapis jonchaient le chemin. Cent jeunes nobles bolonais, portant des bâtons d'or à la main, la seule espèce d'arme qui convînt à des vaincus, précédaient le cortège. Puis venaient vingt-deux cardinaux, en robes rouges, avec leurs chapeaux galonnés d'or; puis des condamnés graciés par le pape, ou des victimes du tyran de Bologne rendues à la liberté, et portant un écriteau sur leur poitrine; puis, derrière une forêt d'étendards, dans un nuage de parfums, d'encens, de cierges en cire blanche, d'hymnes et de concerts, deux baldaquins portés à bras, l'un de soie blanche brodée d'or, pour le Saint Sacrement, l'autre plus magnifique, de soie cramoisie et de brocart d'or, pour le pontife, lequel foulait sous ses pieds des bouquets de roses offerts par les jeunes filles de Bologne, présent rare pour la saison. Enfin vinrent les harangues, la chose la plus propre à consoler les pacifiques de n'être pas victorieux. Il y en eut quatre des ambas-

sadeurs de France, d'Espagne, de Venise et de Florence, quatre de deux recteurs d'université et de deux sénateurs, six d'autant de nobles de Bologne; en tout quatorze; outre des pièces de vers et un psaume chanté à la face du pontife par l'évêque de Bologne. C'en était assez pour empêcher Jules II de se croire un dieu.

Après les fêtes vint la peste, peut-être à cause des fêtes. Pendant que le pape Jules II recevait à Rome un second triomphe, dans lequel, disaient les bons chrétiens de l'époque, on pouvait voir d'un même coup d'œil l'Église militante et l'Église triomphante, le fléau décimait cette foule encore toute pâle et toute troublée des excès de la veille. Érasme courut un grand danger. Quoique dispensé de l'habit complet de moine régulier, il en avait retenu le rabat-blanc, tel que le portait le bas clergé français. Or, par une circonstance singulière, on avait enjoint aux chirurgiens de Bologne qui soignaient les pestiférés de s'attacher sur l'épaule gauche une pièce de toile blanche, afin que les passants pussent éviter leur rencontre. Encore étaient-ils exposés, malgré cette précaution, à être lapidés dans les rues par la populace, « la plus pusillanime de toute l'Italie, dit Érasme, et qui a si peur de la mort, que l'odeur de l'encens la met en fureur, parce qu'on a coutume d'en brûler dans les funérailles. » Érasme sortait donc dans les rues avec son rabat blanc, ne pensant pas qu'on pût confondre un ecclésiastique avec un

médecin, ni prendre un rabat pour une pièce d'épaule. Cette imprudence faillit deux fois lui coûter la vie.

La première fois il allait voir un savant de ses amis. Comme il s'approchait de la maison, deux soldats de mauvaise mine s'élancent sur lui en poussant des cris de mort, et tirent leurs sabres pour l'en frapper. Une femme, qui passait par là, dit à ces malheureux qu'ils se méprennent; que l'homme qu'ils ont devant eux n'est pas un médecin, mais un homme d'Église. Cela ne les apaise pas; ils continuaient de menacer Érasme et de brandir leurs sabres, quand fort heureusement la porte de la maison s'ouvre du dedans, reçoit le pauvre Érasme tout tremblant de terreur, et se ferme sur les deux assaillants.

La seconde fois, comme il entrait dans une auberge où logeaient quelques-uns de ses compatriotes, tout à coup une foule s'amasse autour de lui, armée de bâtons et de pierres. Ces furieux s'excitent les uns les autres à le frapper, en criant : « Tuez ce chien ! tuez ce chien ! » En ce moment passe un prêtre, qui, au lieu de haranguer la foule, se met à rire, et dit à Érasme, à voix basse et en latin : « Ce sont des ânes. » Ces ânes auraient fini par mettre en pièces le pauvre étranger, ou tout au moins par lui faire un mauvais parti, s'il n'était survenu, d'une maison voisine, un jeune homme de noble maison, vêtu d'un riche manteau de pourpre. Érasme se sauve auprès

de lui comme un fugitif à un autel ; il ne savait pas la langue de ce peuple : il demande au gentilhomme, en latin, ce que lui veut cette foule. « C'est à votre rabat qu'on en veut, dit le jeune homme ; tenez-vous pour sûr qu'on vous lapidera si vous ne l'ôtez pas ; profitez de l'avis. » Érasme n'osa pas l'ôter, mais il le cacha sous son habit. Plus tard, il sollicita de Jules II d'être dispensé de l'habit, pourvu qu'il se vêtît en ecclésiastique séculier ; Jules II lui accorda cette dispense, qui lui fut confirmée par Léon X.

Avant d'aller en Italie, Érasme avait fait plusieurs voyages en Angleterre. Il se louait beaucoup de ce pays, où il avait de bons amis, Colet, Linacer, Montjoye, Wentford, Fischer, Thomas Morus, tous hommes d'élite, quelques-uns amis particuliers du prince de Galles, qui, devenu le roi Henri VIII, devait les faire mourir par la main du bourreau. Érasme s'était fait aux mœurs de l'Angleterre. Il était devenu presque bon chasseur, cavalier passable, courtisan assez adroit, saluant avec grâce, et s'accoutumant au langage de cour, tout cela « malgré Minerve », dit-il, c'est-à-dire malgré ses goûts pour la solitude studieuse et la discussion, si différente de la conversation, malgré sa gaucherie d'érudit et d'ecclésiastique s'essayant à des mœurs de laïque et d'homme à la mode. On sait ce qu'il a écrit des beautés britanniques, de ces nymphes « aux visages divins, caressantes, faciles, et que vous préféreriez

à vos muses », dit-il à un certain poète lauréat, Faustus Andrelinus; et de « ces baisers si doux, si embaumés », à travers lesquels il voyait l'Angleterre et la jugeait. C'est apparemment le souvenir de ces nymphes et de ces baisers qui le rendait si dur pour la France, jusqu'à dire au même Faustus, alors à Paris : « Comment un homme d'un nez si fin que vous se résignerait-il à vieillir dans les ordures de la Gaule? » Je dis ordures, qui est le nom générique; le latin désigne l'espèce ¹.

Plus tard il se montra plus bienveillant et sans doute plus juste pour la France. Il dit à Thomas Linacer : « La France me plaît tellement depuis mon retour, que je doute si j'ai plus de goût pour l'Angleterre, quoiqu'elle m'ait donné tant et de si bons amis, que pour la France, qui m'est si douce par mes anciennes relations, par la liberté, et par la faveur qu'on m'y témoigne. » Et plus loin : « La France me plaît d'autant plus qu'il y a longtemps que je suis privé de la voir. » On aime à retrouver dans les vieux livres ces hommages rendus librement au génie hospitalier de notre France, à son goût pour les grands esprits, à la liberté dont on y jouissait, même aux époques où la civilisation n'y était pas encore en harmonie avec la facilité de ses mœurs.

1. Quid te juvat hominem tam nasutum inter merdas gallicas consenescere?

Le voyage d'Italie accrut la réputation d'Érasme sans le rendre plus riche. Il revint en Angleterre, toujours pauvre, toujours nécessiteux, toujours faisant servir son esprit, devenu une puissance, à parer d'humiliantes demandes d'argent et à tendre la main sans qu'il y parût. Milord Montjoye et l'archevêque de Cantorbéry lui faisaient une pension. Ses autres amis y ajoutaient des dons de temps en temps, non sans se faire beaucoup prier. Quelques-uns lui refusaient tout net : amis, comme dit le proverbe, jusqu'à la bourse. D'autres lui reprochaient d'être si pressant, et blâmaient le ton de ses demandes, entre autres Colet, le doyen de Saint-Paul, homme fort serré.

Ces demi-secours étaient insuffisants, la cherté de toute chose étant grande et les temps fort durs. Il n'était bruit que de préparatifs de guerre; toutes les bourses se fermaient; les bienfaiteurs retiraient leurs bienfaits; le pain et le vin devenaient choses de luxe. Érasme avait gagné un commencement de pierre, à boire, en guise de vin, de la mauvaise bière. L'Angleterre étant bloquée du côté de la mer, ses lettres ne pouvaient sortir, et rien ne lui arrivait de ses protecteurs du continent. Aussi se plaignait-il amèrement des malheurs de son époque. C'est un trait commun à presque tous les hommes supérieurs; et pourtant, n'est-ce pas surtout des difficultés de leur temps qu'ils ont tiré leur force et leur gloire ?

IV

État de l'Europe au commencement du seizième siècle. — Caractère d'Érasme. — Sa santé. — Les puces de Fribourg. — Érasme tombe de cheval. — Les auberges d'Allemagne. — Le moine et le soldat. — Explication que donne un certain théologien du mystère de la Trinité. — Contrastes entre Érasme et les moines de son temps. — Le repas entre amis. — Éloge du vin de Bourgogne.

Pour comprendre quelle fut la vie d'Érasme, il faut se faire une idée de la confusion et du tumulte de son temps, se représenter cette Europe de la fin du xv^e siècle et des premières années du xvi^e, labourée par la guerre, décimée par la peste, où toutes les nationalités de l'Europe intermédiaire s'agitent et cherchent leur assiette sous l'unité apparente de la monarchie universelle d'Espagne; où l'on voit d'un même coup d'œil des querelles religieuses et des batailles, une mêlée inouïe des hommes et des choses, une religion naissante en lutte de violences avec la religion établie; l'ignorance de l'Europe occidentale se débattant contre la lumière de l'Italie; l'antiquité qui sort de son tombeau, les langues mortes qui renaissent, la grande tradition littéraire qui vient rendre le sens des choses de l'esprit à des intelligences perverties par les raffinements de la dialectique re-

ligieuse; du fracas partout, du silence nulle part; les hommes vivant comme des pèlerins, et cherchant leur patrie çà et là, le bâton de voyage à la main; une république littéraire et chrétienne de tous les esprits élevés, réunis par la langue latine, cette langue qui faisait encore toutes les grandes affaires de l'Europe à cette époque; d'épouvantables barbaries à côté d'une précoce élégance de mœurs; une immense mêlée militaire, religieuse, philosophique, monacale; enfin, — car j'ai hâte de quitter cette prétention à résumer une époque dont Dieu seul a le sens, — aucun lieu tranquille, nulle solitude en Europe où un homme pût se recueillir et se sentir vivre; il faut s'imaginer tout cela, et jeter au milieu de cette confusion un homme débile, languissant, avide de repos et enchaîné à l'activité, plein de sens et partant de doute, doux, bienveillant, haïssant les querelles, détestant la guerre comme les mères d'Horace; un petit corps, comme il s'appelle sans cesse¹, qui loge une âme souffrante toujours prête à s'échapper, qui n'a qu'une santé de verre², qui frissonne au moindre souffle, qui a des vapeurs comme une femme, et qui ne peut cesser un jour de se surveiller sans se mettre en péril de mort.

Nous l'avons vu, dès l'enfance, faible, souffreteux, d'un corps délicat, et, comme disaient les médecins

1. Lettres, édition in-folio de Leyde, 766. A.

2. *Ibid.* *Valetudo plus quam vitrea.* 1520. A. B,

du temps, d'une contexture très-menue¹, affecté de tous les changements de temps, comme une plante exotique qui n'a plus le soleil et les saisons de sa terre natale. Dans la jeunesse, la vigueur naturelle à cet âge, l'ardeur d'esprit, l'insouciance de l'avenir, le soutiennent contre les fréquentes défaillances de sa nature malade. Mais, quand il fut entré dans l'âge mûr, ses dérangements de santé devenant plus graves, et moins vives les distractions qui en détournaient sa pensée, il sentit amèrement l'obstacle d'une complexion valétudinaire dans un temps et au milieu d'affaires pour lesquels il ne fallait rien moins que le corps robuste et la vigoureuse santé de Luther.

Érasme était d'ailleurs l'homme aux accidents. Soit fatalité, soit qu'on ait d'autant plus à souffrir qu'on est plus vulnérable, soit qu'un être faible attire les mauvaises aventures, il n'y en avait guère auxquelles il échappât. Survenait-il quelque averse de neige, « la plus forte qu'on eût vue de mémoire de vieillard », quelque pluie furieuse, un ouragan, un froid subit, c'était pour lui. Pour lui, les chemins les plus sûrs étaient infestés de voleurs; pour lui, la mer était toujours mauvaise; toutes les barques chaviraient sous son petit corps si frêle, à peine assez lourd pour les faire pencher; pour lui, le cheval le plus sûr s'abattait tout à coup sur une route unie; le plus doux prenait le mors aux dents.

1. Lettres, 1512. A.

Il en faisait le sujet de jolies lettres à ses amis.

Une fois, c'est une nuée de puces qui se répand sur sa maison de Fribourg, et qui l'empêche de dormir, de lire et d'écrire¹. On disait dans le pays que ces puces étaient des démons. Une femme avait été brûlée quelques jours auparavant pour avoir, quoique mariée, entretenu pendant dix-huit ans un commerce infâme avec le diable. Elle avait confessé, entre autres crimes, que son amant lui avait donné plusieurs grands sacs pleins de puces pour les répandre dans la ville. Érasme, qui raconte ce fait à ses amis, n'est pas très-éloigné d'y croire lui aussi. Il a son grain de superstition, quoiqu'il se moque des franciscains disant au peuple que des moucheron, qu'il voit voltiger sur le cadavre d'un frère mort, sont des démons qui n'osent pas se poser sur la face bénie du défunt. Déjà, dans le danger mortel où l'avaient mis les œufs pourris et les chambres malsaines de Montaigu, n'avait-il pas attribué à l'intercession de sainte Geneviève son retour à la santé²?

Une autre fois, comme il chevauchait de Bâle à Gand, l'esprit tranquille, encore tout enchanté de l'accueil que venait de lui faire un abbé chez lequel il avait passé deux jours fort gaiement, son cheval s'emporte à la vue de quelques guenilles répandues sur le chemin³. Érasme, cavalier médiocre et peu

1. Lettres, 1476. D. E. F.

2. *Ibid.*, 1479. D. E. F.

3. Lettres, 160. B. C. D.

brave, quoiqu'il eût fait son apprentissage en Angleterre, au lieu de retenir son cheval, tourne la tête vers son domestique pour lui demander du secours. Le cheval, sentant que son cavalier a aussi peur que lui, fait un écart, et le jette hors de la selle, les pieds pris dans les étriers et la tête en bas. Érasme pousse des cris épouvantables. Le domestique parvient à arrêter le cheval et dégage son maître. Érasme essaye en vain de faire quelques pas ; la douleur paralyse ses membres. Ils étaient au milieu d'une plaine nue ; nulle auberge aux environs ; mais, çà et là, quelques cabanes sales et délabrées, où il lui répugne d'aller demander du secours. Dans cette extrémité, à qui s'adresse-t-il ? A saint Paul. Il lui promet, s'il échappe à ce danger, de terminer ses commentaires sur l'*Épître aux Romains*. Ce vœu fait, il reprend courage, remonte à cheval, et arrive à Gand, non sans de vives douleurs, mais évidemment sauvé de pis par saint Paul, auquel il s'empresse de rendre grâce à son arrivée à Gand, en même temps qu'il envoie chercher le médecin et le pharmacien.

Tous les goûts d'Érasme sont en contradiction, avec les habitudes et les usages de son temps. Par exemple, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, se chauffent au moyen des poêles : or l'odeur du poêle donne des vertiges à Érasme. La religion prescrit le jeûne : Érasme non-seulement ne peut pas jeûner, mais, s'il retarde son repas de quelques mi-

nutes, il a des défaillances. Le temps du carême, en défendant la viande, oblige les fidèles à se nourrir de poisson : Érasme n'en peut manger impunément. Un certain jour, les magistrats d'une ville d'Allemagne lui offrent un dîner d'honneur. Tous les poissons du Rhin abondent sur la table. Érasme ne goûte d'aucun ; les avoir vus et sentis suffit pour le rendre malade ; en sortant de table, il se met au lit. Un de ses amis, qui sait ses dégoûts, lui donne en cachette, au lieu de poisson, du poulet ; cet ami est accusé par tous les dévots, et peu s'en faut qu'on ne le recherche pour ce crime.

La guerre, la peste, les théologiens, les exigences de la réputation, peut-être aussi l'humeur voyageuse, quoiqu'il s'en défende, lui font souvent changer de lieu et renouveler ses excursions, surtout en Allemagne, qui est son centre. Vous connaissez l'homme : il lui faut en voyage quelque train, de l'aisance, des délicatesses, des soins particuliers ; qu'il ait une chambre sans poêle, une table sans poisson, une pièce à part pour se reposer, peut-être pour dérober des infirmités précoces à la publicité d'une chambrée commune. Or voici ce que lui offrait l'Allemagne, bien en arrière de notre France, où, dès ce temps-là, les bonnes auberges avaient, pour chaque voyageur, une chambre séparée, et un lit où dormir seul.

Érasme et son domestique, tous deux voyageant à cheval, cheminent sur une des grandes routes de

l'Allemagne rhénane. Ils arrivent, à la tombée du jour, dans une petite ville. Érasme se fait indiquer l'auberge la plus fréquentée. On lui en montre une, à l'enseigne de *Saint François*, saint à grande barbe, encapuchonné et ceint d'une corde aux reins, dont « le troupeau sale, superstitieux et violent », donne le cauchemar à Érasme. Ils se présentent à la porte. Personne ne les salue; l'aubergiste allemand est fier : il ne veut pas avoir l'air de capter un hôte par des salutations. Le domestique d'Érasme demande du dehors, à haute voix, si l'on peut loger son maître et lui, et les deux chevaux. Point de réponse : l'aubergiste rougirait de montrer de l'empressement. Nouvelle demande du domestique, qui cette fois frappe à la fenêtre de la salle des voyageurs. A la fin, une tête sort de cette fenêtre, « comme une tortue de son écaille » ; si elle ne dit pas non, cela équivaut à oui. Il faut que le voyageur soit son propre palefrenier. On lui indique une place pour les chevaux ; c'est d'ordinaire la plus incommode ; les bonnes sont réservées pour ceux qui doivent venir, et principalement pour les nobles. Si vous vous plaignez : « Cherchez une autre auberge », vous dit-on.

Les chevaux placés, les deux voyageurs entrent dans la salle commune, le maître et le domestique, les gens et les bagages. Chacun y vient au complet, avec ses effets, ses bottes sales, et, en cas de pluie, avec beaucoup de boue. On se déchausse en commun, on met ses pantoufles, on ôte son vêtement de

dessus, on le suspend autour du poêle pour le faire sécher. Si vous avez faim, il vous faut prendre patience : le dîner n'est servi que quand tous les voyageurs sont arrivés. L'aubergiste ne se met à ses fourneaux qu'après avoir compté tous ses convives. En attendant, on voit arriver des gens de toutes sortes ; jeunes gens, vieillards, gens de pied, cavaliers, négociants, matelots, muletiers, domestiques, femmes ; il vient des gens valides, il vient des malades. L'un se peigne ; l'autre essuie son front mouillé de sueur ; l'autre nettoie ses guêtres ou ses bottes ; autant de langues que de gens ; « c'est la confusion de la tour de Babel ». Mais, entre-t-il dans la salle un étranger de distinction, avec le maintien et le costume de son rang, toute cette foule fait silence et semble n'avoir plus qu'un regard attaché sur ce personnage : « vous diriez un animal curieux nouvellement venu d'Afrique ¹ ».

Quand la soirée est fort avancée et qu'on n'espère plus de nouveaux arrivants, un vieux domestique, la tête chauve, le regard dur, promène ses yeux sur tous les hôtes sans dire un mot, et compte les têtes. Après quoi, il met du bois au poêle et se retire. C'est en ce moment que je vois notre Érasme, à demi suffoqué, qui se glisse près de la fenêtre et l'entr'ouvre sans bruit pour faire entrer un peu d'air extérieur : « Fermez la fenêtre ! lui crient les

1. Colloques, *Diversoria*, passim. Voir aux extraits.

vieillards et les malades. — Mais j'étouffe! dit Érasme. — Allez chercher une autre auberge! » Érasme cède au nombre. Une heure se passe encore au milieu de cette atmosphère miasmatique, que la liberté de la langue latine lui permet d'analyser en détail ¹.

Enfin le vieux Ganymède arrive; il met des serviettes sur les tables, et quelles serviettes! vous croiriez de la toile à voiles. Après les serviettes, il apporte un pareil nombre d'assiettes et de cuillers de bois, puis des verres à boire, puis du pain : c'est le signal de s'asseoir. Une heure s'écoule encore en attendant les plats qui cuisent. Enfin viennent d'abord des tartines de pain baignées dans du jus de viande, ou, si l'on est en carême, du jus de légumes. Ensuite ce sont des salaisons, du poisson, — le poisson poursuit Érasme partout, — et, pour boire, du vin qui va augmenter sa gravelle. S'il se hasarde à en demander d'autre : « Nous avons reçu bien des comtes et des marquis, lui dit-on; aucun ne s'est plaint de notre vin; si vous n'en êtes pas content, cherchez une autre auberge. »

Au dessert, on met sur la table un fromage infect, où les vers fourmillent. C'est à ce moment que sont introduits dans la salle des bateleurs, des fous de profession, dont les grimaces mettent en train

1. Colloques, *Diversoria*. « Omitto ructus alliatos, et ventris flatum, halitus putres, » etc...

les convives. On les excite, on leur verse à boire, on les provoque par des éclats de rire : ce sont alors des cris confus, des danses, un tumulte à faire crouler la salle. Érasme est forcé de s'en amuser, bon gré, mal gré, jusqu'au milieu de la nuit ; car, de même qu'il y a une heure fixe pour le dîner, il y a une heure fixe pour le coucher : il n'est pas plus permis de dormir que de manger avant les autres. Enfin le vieux domestique entre gravement, portant un plat vide qu'il présente aux convives, debout, silencieux et attentif. Chacun sait ce que signifie ce plat, et y dépose son écot. Si le compte est exact, le vieux barbon le témoigne par un signe de tête. Cela fait, tous les convives vont se coucher dans un dortoir commun, et dans des draps « lavés tous les six mois ».

Qu'on s'étonne qu'Érasme, invité par le pape Adrien à venir en Italie, écrive au saint père : « Y aurait-il sûreté pour moi à voyager à travers les neiges des Alpes, et les poêles, dont l'odeur me fait mourir, et les auberges sales et incommodes, et les vins piqués, dont le goût seul met en danger ma vie? »

Si les usages de son temps offensaient sa délicatesse physique, les institutions n'étaient pas moins ennemies de son esprit et de son caractère. Homme de paix et d'étude, doux, inquiet, tant soit peu timide, pour ne rien dire de plus, ayant rêvé toute sa vie un monde de spéculatifs et de philologues

inoffensifs traitant en commun de la philosophie chrétienne et de l'antiquité littéraire, il vit au milieu d'un monde qui peut se personnifier dans deux classes d'hommes, l'une représentant le désordre, et l'autre l'ignorance : le soldat et le moine.

Le soldat, c'est le brigand armé, qui pille le pays qu'il défend, et qui dépense son butin dans les mauvais lieux; d'ailleurs, fort tranquille sur les suites, pour peu qu'il porte sur lui une image en plomb de sainte Barbe, ou qu'il ait fait une prière au saint Christophe charbonné sur la toile de sa tente. Il partage avec les collecteurs des indulgences l'argent qu'il a volé, ou, s'il ne lui reste rien pour acheter ces pardons qu'on vend à la foire, avec le vin, l'huile et le blé, il va s'agenouiller devant le prêtre, qui lui impose les mains, et le renvoie pur et sans tache avec ces deux mots : Je t'absous, *absolvo te*¹.

Le moine, c'est un personnage sans père et sans enfant, sans passé et sans avenir, tout entier au présent et à ses joies matérielles, espèce de pèlerin campé en maître sur une terre étrangère, qui s'y gorge de tous les biens que les peuples apportent à ses pieds; mélange d'ignorance intolérante, d'astuce, de cruauté, de libertinage, de superstition, d'oisiveté crasse, dont « le capuchon est plus fort que bien des couronnes ». Le moine est ennemi

1. Colloques, *Confessio militis*.

des livres, parce qu'il n'y sait pas lire; ennemi de la science, parce qu'elle tue son jargon scolastique qui pervertit le sens des peuples. Il est inquiet, furieux, au milieu de cette universelle renaissance des lettres et des arts; il baisse sa lourde paupière devant la lumière de l'antiquité ressuscitée, comme un oiseau de nuit devant le jour. Fort différent de ce moine austère, grave, abîmé en Dieu, type vénérable des beaux temps du monachisme, celui que nous peint Érasme, celui dont la corruption et la saleté lui donnent des nausées, c'est ce moine violent, haineux, menacé dans ses immunités d'ignorance et de libertinage, que vient de surprendre et de démasquer au fond de ses cloîtres, où la prostitution s'introduit par des poternes, cette formidable presse du xvi^e siècle récemment créée par Érasme; c'est le moine pesant sur le monde du poids de ses couvents relâchés, mettant sous son capuchon la lumière apportée par le Christ, en ce temps-là personnage bien moindre que saint Christophe, saint Benoît ou saint François; le moine, enfin, inutile quand il est pieux et honnête, plus destructeur que la peste et la guerre quand il est intrigant, actif et habile!

Savez-vous à quoi se réduit sa science religieuse? S'il veut parler de la charité, il débutera par un exorde tiré du Nil, fleuve d'Égypte; — du mystère de la croix, il s'étendra sur Bel, le dragon de Babel; — du jeûne, il commencera par les douze

signes du zodiaque; — de la foi, il préludera par la quadrature du cercle. Leurs habiles expliquent la Trinité par la réunion des lettres et des syllabes du discours, et par l'accord du nom et du verbe, de l'adjectif et du substantif. Écoutez ce raisonnement d'un de leurs casuistes : « Toute l'explication du mystère de la Trinité est dans le mot latin *Jesus*, lequel n'a que trois cas, le nominatif, l'accusatif et l'ablatif, premier symbole manifeste de la Trinité. En outre, le premier de ces cas se terminant par *S*, le second par *M* et le troisième par *U*, qui peut douter que ces lettres ne signifient *Summus*, *Medius*, *Ultimus*, le premier, le dernier, et celui qui est entre les deux, c'est à savoir le Père, le Fils et le Saint-Esprit ¹ ? »

Quant aux dialecticiens, voici quelques-unes de leurs thèses : « Par quel moyen le monde a-t-il été fait et ordonné? — Par quels canaux le péché originel s'est-il répandu sur la postérité d'Adam? — Par quelle manière, dans quelle étendue, en combien de temps le Christ a-t-il été formé dans le sein de la Vierge? — Combien compte-t-on de filiations en Jésus-Christ? — Cette proposition est-elle possible, que Dieu le Père hait son fils? » Quels titres les moines invoqueront-ils auprès de Jésus-Christ, au jour de la rémunération éternelle? « L'un montrera, dit Érasme, sa panse tendue de toutes sortes

1. Œuvres diverses, Μωρίας ἐγκώμιον.

de poissons; l'autre versera cent boisseaux de psaumes; celui-ci comptera ses mille jeûnes, interrompus par des repas où il a manqué de se rompre le ventre; celui-là présentera un tas de cérémonies, de quoi remplir sept vaisseaux de charge; un quatrième se vantera de ses soixante années passées sans avoir touché d'argent, si ce n'est avec ses doigts que protégeait un double gant, pour être fidèle à la lettre de son institution; un autre étalera son sale capuchon, si usé et si gras, qu'un matelot dédaignerait de s'en couvrir; un autre, les onze lustres qu'il a vécu cloué au même lieu, comme une éponge; un autre, sa voix enrouée à toujours chanter ou la léthargie qu'il a gagnée dans la solitude, ou sa langue engourdie par un vœu de silence éternel¹. »

Les idées d'Érasme, ses penchants, ses mœurs, son rôle littéraire et religieux, sa vie tout entière, devaient en faire l'ennemi déclaré des moines. N'ayant aucun de leurs vices et méprisant le peu de vertu oisive que pouvaient avoir les meilleurs d'entre eux, son être tout entier se révoltait contre la vie monacale et contre les hommes qui, après y avoir été entraînés par une sorte d'embauchage, se faisaient eux-mêmes embaucheurs à leur tour, pour perpétuer l'espèce et sa domination honteuse sur

1. *Μωρίς ἐγκώμιον*, Éloge de la Folie. Est-il besoin de dire que je laisse à Érasme la responsabilité de ces peintures, et que j'ai plus songé, dans cet écrit, à faire connaître l'homme qu'à discuter ses jugements ?

lès peuples. Il regardait comme une souillure ineffaçable, comme l'obstacle qui l'avait empêché de vivre plus heureux, son entrée forcée dans ce genre de vie. S'il n'avait pas renié hautement ses vœux, ni jeté tout à fait l'habit mi-parti de clerc et de laïque que le pape lui avait permis de porter, c'était moins par scrupule religieux que pour ne pas être une occasion de scandale. « J'ai été malheureux en beaucoup de choses, écrit-il à un ami, mais en cela surtout, qu'on m'a poussé dans un état pour lequel j'avais toutes sortes de répugnances de corps et d'esprit. J'aurais pu être compté, non-seulement parmi les gens heureux, mais encore parmi les gens de bien, si j'avais été libre de choisir un genre de vie à mon goût ¹. »

Il gardait aux moines la rancune d'un homme auquel ils avaient ôté la disposition de soi, et imposé pour tout le reste de sa vie une situation fausse qui l'avait forcé de se craindre lui-même, de suspecter ses penchants les plus chers, de surveiller les plus belles qualités de son esprit, de scandaliser quelquefois, par le contraste de son habit et de ses idées, de ses liens religieux et de sa liberté philosophique, ceux qu'il aurait édifiés par la convenance d'une vie ordonnée selon son caractère et sa vocation. Cette rancune le rendit amer, ironique, injurieux, parfois injuste, lui dont le caractère était si doux, et qui

1. Lettre à Servatius.

savait garder dans ses querelles plus de mesure même que ne lui en demandaient la grossièreté du temps et le sans-*façon* de la langue latine. Elle fit plus, elle lui donna de l'ardeur et du courage, à lui qui s'avouait médiocrement brave, et qui écrivait à Colet, avec une candeur que je préfère de beaucoup aux vanteries des faux braves, « qu'il avait l'âme honnête, mais faible » (*pusillus*); non pas *pusillanime*; c'est quelque chose de moins et de mieux ¹.

Ces moments de courage d'Érasme ne sont peut-être pas sa moindre gloire, si l'on songe que certains moines de cette époque ne s'abstenaient guère que du mal qu'ils ne pouvaient pas faire; qu'on parlait de prélats empoisonnés pour avoir attaqué un de leurs ordres, de malheureux enterrés tout vifs dans la crypte souterraine d'un couvent, pour ensevelir le secret de quelques scandales intérieurs; que sais-je? de vertueux prêtres étouffés pour avoir voulu faire entrer la réforme et les bonnes mœurs dans les cloîtres; rumeurs populaires dont Érasme se faisait l'organe, au risque de sa sûreté personnelle ².

Les moines étaient hommes de plaisir; ils s'y livraient avec scandale, allant porter dans la même maison la confession et l'adultère, ou cachant dans les murs de leurs couvents des débauches qui au-

1. Lettre à Colet. 40. D. E.

2. Colloques, *Exsequiæ seraphicæ*.

raient épouvanté la ville. Érasme, quoiqu'il eût été « souillé dans sa jeunesse par les voluptés », comme il le dit avec l'exagération de l'humilité chrétienne¹, ne s'y était jamais oublié. Ni sa frêle santé ni ses travaux ne se seraient accommodés d'une vie de plaisirs, et, s'il est vrai qu'il n'avait pas toujours été maître de ses passions, il n'en avait jamais été l'esclave. Les moines étaient de grossiers convives, vivant pour leur ventre et non pour le Christ, salissant leurs festins somptueux par des bouffonneries de carrefour ou des querelles mêlées d'injures, puis venant devant le peuple, d'un pas chancelant, vomir contre les gens de lettres et les réformateurs leur éloquence avinée. Érasme, au contraire, avait toujours eu horreur des excès de table.

Il aime ces petits repas d'amis, dont il parle dans ses *Colloques*, paisibles, sans bruit, où il n'a pas besoin d'enfler sa voix et de rompre ses poumons pour faire goûter à un auditoire de trois ou quatre convives sa causerie fine et spirituelle. Au sortir de table, on va s'asseoir dans le jardin, au milieu de fleurs étiquetées, portant des inscriptions qui indiquent leurs noms et leurs qualités médicinales, au bord du ruisseau qui coule à travers le jardin, et qui, après en avoir arrosé toutes les plates-bandes, va passer sous la cuisine pour en entraîner les ordures dans l'égoût voisin. Tout autour les murailles

1. Lettre à Servatius.

sont peintes à fresque. L'une représente des jardins et des arbres sur lesquels sont perchés, parmi les beaux fruits d'or de l'Amérique nouvellement découverte, des oiseaux de tous les plumages, étiquetés comme les fleurs du jardin. Sur l'autre est figurée la mer, avec des poissons également étiquetés dans ses eaux verdâtres, que quelque élève d'Holbein, qu'Holbein lui-même a peut-être peintes, tant l'art était populaire alors !

C'est là qu'Érasme est à son aise ; c'est là qu'il se plaît, après un modeste dîner qui lui a laissé toute la liberté de son esprit, à s'entretenir avec ses amis, tantôt de l'antiquité littéraire, tantôt de la philosophie chrétienne, science sublime qu'il a osé le premier mettre au niveau, sinon au-dessus du dogme, et dont il parle avec tant d'abondance et d'onction, principalement devant la petite chapelle du Christ qui est au fond du jardin. Sur le soir, les amis se quittent, emportant chacun un petit présent de leur hôte, celui-ci un livre, celui-là une horloge, cet autre une lanterne, Érasme un étui rempli de plumes de Memphis — ce sont les plus renommées, — présent délicat pour lui qui fait un si bon usage de la plume, comme ne manque pas de lui dire son hôte¹.

Les moines, attaqués par Érasme dans leurs excès de table, imaginèrent de lui renvoyer le re-

1. Colloques, *Convivium religiosum*, passim.

proche, et, disons le mot sans périphrase, le traitèrent d'ivrogne. Comme il se plaignait sans cesse du mauvais vin et vantait indiscretement le bon, il avait pu donner prétexte sur ce point. Mais de là à en faire un excès monacal, il y avait loin. Érasme avait sur le vin des opinions hygiéniques qui feraient sourire la médecine moderne. Il le croyait bon pour sa gravelle, et en prenait par régime; mais, comme en fait de vin le régime touche de bien près au goût, et le goût à l'abus, peut-être lui était-il arrivé parfois de s'abandonner.

Le passage suivant sur les effets du vin de Bourgogne, aurait pu servir de pièce victorieuse aux moines si la lettre d'où je l'extraits n'eût été en mains d'amis. « J'avais, écrit-il à Marc Laurin, goûté auparavant des vins de Bourgogne, mais durs et chauds; celui-là était de la couleur la plus réjouissante; vous auriez dit une escarboucle : ni trop dur, ni trop doux, mais suave; ni froid, ni chaud, mais liquoreux et innocent; *si ami de l'estomac, qu'en boire beaucoup n'eût pas fait grand mal*; et, ce qui se voit rarement des vins rougeâtres, relâchant légèrement le ventre, à cause, j'imagine, du surcroît d'humidité qu'il développe dans l'estomac. O heureuse Bourgogne! ne fût-ce qu'à ce seul titre; province bien digne d'être appelée la mère des hommes, elle qui possède un tel lait dans ses veines! Ne nous étonnons pas si les hommes des temps anciens adoraient comme des dieux ceux dont l'in-

industrie avait enrichi la vie humaine de quelque grande invention utile ! Celui qui nous a montré ce que c'était que le vin, qui nous l'a donné, encore que ce fût assez de nous le montrer, celui-là ne nous a-t-il pas donné la vie plutôt que le vin ¹ ? » Pour un homme sobre, je conviens que ce morceau est un peu bachique ; mais n'oublions pas qu'Érasme l'écrivait à cinquante ans passés, et qu'il était entré dans cet âge appauvri pour lequel on a dit que le vin est le lait.

V

Causes de la haine des moines contre Érasme. — La Renaissance en Allemagne, en France, en Angleterre. — Érasme et Voltaire.

Mais ce qui rendit surtout Érasme odieux aux moines et aux théologastres, comme il appelle les dialecticiens de l'école de Duns Scot, ce fut son rôle littéraire, si brillant et si actif. Chose singulière, il excita peut-être plus de haines par ses paisibles travaux sur l'antiquité profane, que par ses critiques des mœurs et des institutions monacales, ses railleries contre l'étalage du culte extérieur, ses insinuations semi-hérétiques contre quelques dogmes consacrés même par les chrétiens d'une foi éclairée. A quoi

1. Lettres, 756.

cela tient-il? Est-ce que la science fait plus peur à l'ignorance que le doute à la foi? Est-ce que la foi des moines, extérieure, disciplinaire, pour ainsi dire, mais nullement profonde, était plus tolérante que leur ignorance? Enfin, y avait-il moins de péril pour eux dans le tumulte des dissensions religieuses, que dans l'éclatante lumière répandue par les lettres sur le monde moderne, rentré dans la grande voie de la tradition ?

Quoi qu'il en soit, Érasme les irritait surtout par sa gloire littéraire. Ils attaquaient sa latinité comme trop étudiée pour ne pas cacher des pièges à la foi; et ils en parlaient devant le peuple comme d'une langue diabolique, anathématisant dans leurs chaires ces livres qui charmaient tous les gens instruits de l'Europe, et dont il se faisait des éditions à vingt-cinq mille exemplaires. Érasme lui-même sentait bien que des deux haines qu'il inspirait aux moines, au double titre de réformateur modéré et d'homme de lettres célèbre, la plus vive s'adressait à l'homme de lettres, et que si ses ennemis se contentaient de mettre au feu ses livres de controverse religieuse, ils auraient volontiers demandé le fagot pour l'auteur des ouvrages littéraires. La vraie querelle, dit-il en cent endroits de ses ouvrages, c'est celle qu'on fait aux lettres; les vrais ennemis, ce sont les anciens qu'on veut faire rentrer dans leurs tombes; le fond de la guerre religieuse, c'est une guerre de l'ignorance contre la lumière de l'antiquité.

Quel beau rôle que celui d'Érasme restaurant les lettres antiques ! Que l'écrivain avait de grandeur alors ! Plus respecté des peuples que le prêtre lui-même, plus écouté, plus obéi, il avait toute l'Europe pour patrie, et il parlait à une république universelle dans une langue encore maîtresse du monde ! Quand on vit à une époque où l'écrivain n'est l'organe que de soi, et n'a pas moins peur de penser comme le public que d'écrire dans la langue de tout le monde, où les peuples ne sont attirés vers l'homme de lettres que par une vaine curiosité, on est frappé d'admiration pour ce grand mouvement littéraire de l'époque d'Érasme, pour ce concours universel de tous les écrivains de tous les pays à une œuvre commune, œuvre de renaissance plutôt que de création, œuvre de débrouillement plutôt que de génie, d'où allaient sortir les trois grandes littératures de l'Europe occidentale, la littérature anglaise, l'allemande, et la plus grande des trois, la française.

Il n'y a pas de plus beau spectacle que celui de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France, renaissant à leur tour, comme l'Italie, et se rattachant à l'antiquité grecque et latine, comme trois membres, longtemps égarés et perdus, de la grande famille humaine, comme trois races d'hommes qui rentrent dans le sein de l'humanité. Il n'y a pas de plus grand rôle que celui des hardis écrivains qui portent le flambeau dans ces ténèbres du moyen âge,

et qu'on entend crier de tous les points de l'Europe occidentale, à chaque pas qu'ils font en avant : Italie ! Italie ! Tous sont à tout, tous essayent de lever le voile par un coin. L'un retrouve le système monétaire des anciens, l'autre leur médecine, celui-ci leur géographie ou leur système céleste, celui-là leurs usages domestiques. Ici on réédite leurs livres, là on les commente ; quelques-uns se vouent au grec, un plus grand nombre au latin, les plus ardents à ces deux langues à la fois, et encore aux langues intermédiaires, au grec et au latin du Bas-Empire, afin de retrouver à la fois tous les anneaux de la grande chaîne de la tradition.

La presse, cette nouvelle reine du monde, dès ce temps-là adorée et haïe, comme la plus grande de toutes les puissances ; la presse, avec ses cent mille bras, avec des hommes supérieurs pour ouvriers, les Alde, les Froben, suffit à peine à fixer toutes ces découvertes simultanées. C'est un éclatant réveil de toutes les intelligences, c'est le sens revenant aux hommes ; c'est le soleil se levant sur les brumes de la Germanie, de l'Angleterre et de la France ; c'est, comme ils le disaient dans leur langage alors si pittoresque, le génie de l'antiquité chassant devant lui les épaisses ténèbres de l'ignorance ! Quel moment ! quelle vie ! quel enthousiasme ! Combien j'admire Érasme, le premier de tous ces ouvriers, le plus fécond, le plus infatigable, travaillant debout, sans relâche, après le repas, entre deux som-

meils, corps d'argile, esprit de diamant¹, composant pour lui, pour ses amis, « qui lui extorquent çà et là quelques petits traités », se mettant au service de tout le monde, comme un homme « qui ne peut se résoudre à rien refuser », fournissant de la copie sans cesse, et sans cesse rendant des *épreuves*; logeant tout près de l'imprimerie de Froben, et presque à sa porte, pour économiser le temps. Il suffit à l'attente universelle qu'il excite. Il ne paraît ni surchargé, ni découragé, pas même aux deux époques de l'année où se tient la foire de Francfort, au printemps et au commencement de l'automne, époques où tous les libraires attendent ses livres, « où de tous les points du monde lui arrivent par tas » des lettres de toutes sortes de correspondants, avides de montrer à leurs amis une réponse où ils seront finement loués, papes, rois, princes, prélats, hommes, femmes, abbesses de couvent, nonnes, châtelaines, correspondants si nombreux, si exigeants, que, pour échapper aux réponses développées et catégoriques, il est obligé de faire à quelques-uns l'innocent mensonge qu'il a perdu leurs lettres, et qu'il lui est impossible d'y répondre de point en point!

Ce n'est pas la paisible universalité de Voltaire, riche, indépendant, pouvant faire des dons de ses livres, écrivant à qui lui plaît, à ses heures, hono-

1. Lettres. *Ingenium adamantinum*. 88. E.

rant ses correspondants, sauf les souverains, de billets plutôt que de lettres, attendu plutôt que pressé, ayant beaucoup de loisirs et pas un ennemi sérieux. Érasme ne s'appartient pas : malade, mourant, il faut qu'il soit à sa tâche ; il faut qu'il dicte pour se reposer d'écrire, qu'il écrive pour se reposer de dicter ; il faut qu'il use sa vie au service des autres, sans en garder une heure pour lui ; qu'il tourne de jolies phrases aux princes lettrés dans les angoisses de sa gravelle, et qu'il médite des flatteries raffinées sur son lit de souffrance ; martyr à la fois des plus grandes et des plus petites choses de son époque, de la liberté de conscience et de la manie des controverses, de l'opinion et de la mode. Et tout cela, parmi les incertitudes d'une vie précaire, sans autre fortune que les pensions intermittentes de quelques princes obérés, et le *casuel* de ses écrits, plus admirés que payés ; entouré d'ennemis puissants qui peuvent lancer contre lui les populaces catholiques de la Flandre et de l'Allemagne ; n'ayant guère qu'une patrie d'un moment, soit dans des pays envahis par la guerre, soit dans des villes en sédition ; non avec la santé de Voltaire, santé choyée et surveillée par un médecin à demeure, mais avec des crises de mort une ou deux fois l'an, et, pour se traiter, des médecins de passage !

Certes, si la gloire se mesurait au labeur de l'homme, il ne devrait pas y avoir un nom plus glorieux que celui d'Érasme ! Mais la gloire n'est que

la réunion de plusieurs convenances, qui ont manqué à Érasme et à son époque. C'était un esprit éminent, point un homme de génie. Son époque, inquiète et turbulente, n'avait l'oreille qu'aux débats de la polémique religieuse, où la vérité de tous les temps, la seule qui inspire la beauté littéraire, n'a qu'une petite place. Son public se formait à peine à l'intelligence de cette beauté ; il en était bien loin encore. Sa langue était une langue morte. Les livres qui restent sont ceux où il est parlé dans un beau langage des choses qui ne passent pas, du fond même de l'homme, des motifs de ses actions, de ce qu'il y a en lui de constant et d'immuable, même dans ses changements, et la gloire ne va qu'aux livres qui restent. Mais c'est une gloire d'assez grand prix que d'avoir été l'homme d'un temps, d'un moment, d'où devait sortir une longue et majestueuse suite de temps et de moments meilleurs. C'est là la gloire d'Érasme.

VI

Les amis d'Érasme, et ses principaux associés dans l'œuvre de la Renaissance. — Guillaume Budé. — Thomas Morus. — Colet. — Louis Vivès. — Alciat. — Sadolet. — Philippe Mélauchthon. — Situation d'Érasme dans l'année 1519.

Il est juste d'associer à cette gloire, à laquelle ils contribuèrent, par un commerce fréquent de lettres

et par un échange habituel de pensées et de sentiments, un certain nombre d'hommes éminents, ouvriers eux-mêmes, chacun pour sa part, dans le prodigieux travail qui préparait les voies à la société moderne.

C'était d'abord Guillaume Budé, espèce de Caton littéraire très-redouté, tonnant contre les mœurs de son siècle, en même temps qu'il débrouillait le système monétaire des anciens, et qu'il commentait les *Pandectes*; homme austère, à la paupière contractée, au visage souffrant et ironique, comme nous le représente une gravure d'après Holbein, le portraitiste de tous ces hommes célèbres, et l'ami de plusieurs. Des cicatrices de petite vérole autour de l'œil gauche, lui donnent l'air dur, sa bouche est légèrement déformée par un état de maladie habituel. Écrivain amer, aigre-doux, esprit difficile, mais prodigieux savant, dont toutes les lettres à Érasme sont mi-parties de grec et de latin, deux langues qu'il écrivait au courant de la plume, et avec une singulière énergie; il se disait le mari de deux femmes, sa femme légitime d'abord, et la philologie. S'il eut trop d'amour-propre et trop l'ambition du premier rang pour être l'ami de cœur d'Érasme, on peut dire qu'il fut trop honnête homme pour en être l'ennemi.

C'était Thomas Morus, caractère charmant, esprit plein de grâce. Cet homme que nous nous figurons volontiers sous les traits de l'inflexible censeur du mariage de Henri VIII avec Anne Boleyn, était en-

joué, souriant, de manières aimables, avenant, aimant la plaisanterie, dit Érasme, comme s'il eût été né pour cela, et paraissant plus destiné à égayer un festin de doctes et de femmes aimables qu'à porter noblement sa tête à l'exécuteur des hautes œuvres de Henri VIII.

C'était Colet, le doyen de Saint-Paul, homme d'une vertu héroïque, ayant eu toutes les passions qui peuvent ruiner la conscience et souiller la vie, et, à force de lutter, les ayant vaincues; chrétien austère, haïssant les moines et les couvents; ennemi des évêques, qui sont des loups, disait-il, et non pas des pasteurs; ouvrant des écoles pour l'instruction religieuse et littéraire des enfants, et en confiant l'administration et l'enseignement à des hommes d'une probité éprouvée, et mariés; méprisant la scolastique et ses puériles disputes, et bravant la haine des évêques scotistes; de mœurs douces, aimables, obligeantes, sauf en un point pourtant, l'argent, dont il était fort avare et dont il ne se séparait que s'il était tiré par une passion plus forte; du reste, ayant perfectionné l'art de refuser avec politesse et de payer les gens avec des compliments. Érasme lui demandait de l'argent, peut-être son dû, car je lis quelque part que Colet lui commandait de petits ouvrages pour sa classe¹ : « Les plaintes que vous faites de votre fortune, répond Colet, ne sont

1. Lettres, 107. A. B.

pas d'un homme courageux. Je ne doute pas que vos commentaires sur les saintes Écritures ne vous rapportent beaucoup d'argent, pourvu que vous ayez espoir en Dieu. C'est lui qui viendra le premier à votre aide et qui poussera les autres à vous soutenir dans une si sainte entreprise. J'admire que vous me proclamiez heureux ! Si c'est de ma fortune que vous l'entendez, ma fortune est nulle, ou si petite, qu'elle peut à peine suffire à mes dépenses. Ah ! je me croirais vraiment heureux, si, dans l'extrême pauvreté, je possédais la millième partie de votre science ! »

C'était Louis Vivès, de Valence, polyglotte, encyclopédiste, qui déclamait dans le style de Cicéron et de Sénèque. Homme d'une science immense, d'une modestie sincère, il disait à Érasme qui avait pris mille détours pour adoucir la sévérité d'une critique : « Vous voulez être si plein de ménagements avec vos disciples et vos amis, que vous leur en faites du chagrin ; car ils pensent que vous les traitez ou en inconnus ou en égaux. Comment Vivès n'a-t-il pas pu vous persuader encore, par tant de paroles et d'actions, que vous ne sauriez lui faire de peine ? »

Vivès se plaignait beaucoup des libraires, « gens qui mesurent et pèsent nos noms, disait-il, d'après leurs profits », ce qui n'a pas cessé d'être vrai. Il en dénonce un, d'Anvers, qui, pour éviter certain règlement de compte, n'est jamais chez lui quand Vivès s'y présente.

C'étaient encore, en divers pays de la république littéraire et chrétienne, Alciat, la lumière du droit, un des premiers qui pensèrent à rattacher l'étude des lois à celle de l'histoire, et à éclairer l'une par l'autre; — Bilibald Pirkhemeir, homme de guerre et philologue, qui s'occupait à la fois de recueillir des notes pour l'histoire de l'Allemagne, d'éditer la cosmographie de Ptolémée et de commenter les sermons de Grégoire de Nazianze; — Sadolet, l'évêque de Carpentras, cardinal, secrétaire du Pape Léon X, homme d'un esprit délicat, d'une rare douceur, païen par son amour intelligent et tendre pour l'antiquité, chrétien convaincu et tolérant, un de ces cicéroniens qui disaient, comme le cardinal Bembo et Léon X, *les dieux immortels*, au lieu de Dieu tout court, et qui terminaient leurs lettres comme l'abbé de Saint-Bertin à Jean de Médicis : « Puissent les dieux rendre ta Florence grande et florissante ! » Du reste, d'une modestie noble et forte, qui rappelle celle de Vivès, et qui lui inspirait ces belles paroles adressées à Érasme, auquel il envoyait un commentaire sur un psaume : « Si vous trouvez à y reprendre, mon cher Érasme, ne craignez point d'en agir avec moi franchement et librement, et montrez-moi, surtout dans cette épreuve, cette foi de l'amitié que je ne doute pas que vous n'ayez saintement gardée. »

C'était enfin Philippe Mélancthon, le doux Mélancthon, comme l'a peint Holbein, à l'œil spiri-

tuel et bienveillant, portant son nom, ses mœurs, sa douce intelligence, écrits sur sa figure. Homme supérieur, mais effacé, il ne semblait guère que réfléchir les qualités et les talents de ses illustres amis, Érasme et Luther; il les surpassait peut-être par ce désintéressement qui lui faisait aimer tous ceux qu'il admirait, et distinguer à travers les ténèbres des passions de ses amis et les fumées de leur rôle, leurs qualités réelles et ce qu'ils valaient aux yeux de Dieu.

Outre ces hommes d'élite, d'autres encore, inégalement utiles à l'œuvre commune, complétaient cette armée de dialecticiens, de théologiens philosophes, de philologues, d'annotateurs, d'éditeurs, dont Érasme était le roi. Royauté agitée, inquiète, elle avait comme toutes les royautés, ses ennemis et ses flatteurs, ses idolâtres et ses envieux; et elle tomba, presque au moment même où Érasme commençait à en jouir, devant celle d'un homme plus grand que lui, Luther, dont le nom, après avoir été quelque temps l'égal du sien, devait enfin l'effacer.

Nous en sommes arrivés vers l'an 1519. Érasme est en pleine possession de sa gloire. Trois jeunes rois, les plus grands de l'Europe, montés sur le trône environ dans le même temps, François I^{er}, Charles-Quint, Henri VIII, se disputent à qui l'aura pour sujet volontaire. Les papes lui écrivent pour lui mander leur avènement, et lui offrir l'hospita-

lité publique à Rome. Les petites royautés, à l'exemple et à l'envi des grandes, les provinces et les villes à l'instar des royaumes, le convient à venir dans leur sein jouir d'un repos glorieux ; tout le monde le flatte, même Luther. Toutes les presses d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie reproduisent ses écrits ; tout ce qui lit ne lit qu'Érasme. Une comparaison qu'il publie entre Budé et Badius, grand philologue d'alors, fait assez de bruit pour que François I^{er} s'en fasse rendre compte dans son conseil, comme d'une affaire d'État. Tout ce qui écrit imite sa manière, et ses adversaires mêmes ne peuvent l'attaquer qu'en lui répondant dans son propre style. Le monde, tout plein de guerres prochaines, tout ému de l'ébranlement que doivent y causer bientôt l'ambition de trois jeunes princes et les grands intérêts de civilisation universelle dont cette ambition sera l'instrument, fait un moment silence autour d'Érasme, d'Érasme qui a ressuscité l'antiquité et l'Évangile, comme disaient ses admirateurs. Il vient d'avoir cinquante ans. Il n'est pas beaucoup moins nécessaire qu'au commencement de sa vie. Sa santé est toujours chancelante, mais elle est soutenue par la noble fièvre de la célébrité. Eh bien, cette curiosité universelle dont il est l'objet, l'attention de tous un moment fixée par lui seul, tout à coup une grande voix partie de Wittemberg, une voix rude et injurieuse, la voix d'un moine la tourne d'un autre côté : Luther a détrôné Érasme.

VII

Érasme et Luther. — De la politique qui tendait à les confondre et à les supposer amis et de la même opinion. — Contrastes entre ces deux hommes. — La popularité de l'un et de l'autre. — Les hommes d'action et les spéculatifs. — La réforme dans les vœux et les écrits d'Érasme. — L'Europe chrétienne se partage entre lui et Luther. — Difficultés du rôle d'Érasme. — Première lettre de Luther à Érasme. — Réponse d'Érasme. — Sa lettre à J. Jonas à la même date.

Ces deux noms, que nous rapprochons aujourd'hui pour les opposer l'un à l'autre, ont longtemps signifié la même chose dans l'opinion des peuples contemporains d'Érasme et de Luther. Par une confusion, soit préméditée et artificieuse, soit involontaire, les moines et les théologiens embrassaient dans la même haine les lettres sacrées et les lettres profanes, la philologie et la discussion libre des matières religieuses, l'antiquité et l'Évangile, les lettrés et les docteurs. Renaissance littéraire ou tendance vers la liberté d'examen, commentaires sur Cicéron ou gloses sur saint Jérôme, étude de l'hébreu ou étude du grec, explication des apôtres ou interprétation des poètes, tout leur était également suspect. Le mouvement religieux les troublait dans leur inviolabilité monacale et dans leur opulente ignorance de la religion même qu'ils exploitaient. Le mouve-

ment littéraire les forçait à sortir de leur paresse, à ouvrir leurs yeux aux nouvelles lumières, à raffermir laborieusement, par la supériorité de l'esprit et de l'instruction, le pouvoir, de plus en plus ébranlé, qu'ils tenaient de l'aveuglement des peuples. Attaqués dans leur double privilège, surveillés tout à la fois dans leur religion de patenôtres et dans leur ignorance d'état, partout où se montrait un livre inspiré par les nouvelles idées, ils l'exorcisaient ou le faisaient brûler. C'est ainsi qu'un des pères de la philologie moderne dans l'Europe occidentale, Jean Reuchlin, après un long professorat, duquel étaient sorties plusieurs générations de philologues, avait eu à défendre la tranquillité de ses derniers jours contre les haines des théologiens de Cologne. Reuchlin, Érasme et Luther étaient confondus dans une inimitié commune ; ces trois noms, entourés d'injures, fournissaient la matière de tous les sermons ; c'était le même démon sous trois formes.

Mais les moines en voulaient surtout à Érasme et à Luther, et au premier plus qu'au second, apparemment parce qu'il était à la fois lettré et docteur. Les universités, foyers de toutes ces haines, où se perpétuait l'ignorance bavarde et intolérante de la scolastique, poursuivaient ces deux hommes de leurs bulles et de leurs cris. Les ordres de tous noms, franciscains, dominicains, prêcheurs mendiants, bicanoniques, lâchaient contre eux tous leurs prédicateurs. Les chaires retentissaient de bouf-

fonneries haineuses, auxquelles le peuple applaudissait, et chaque sermon se terminait par une laceration publique d'un de leurs livres, à défaut de l'auteur. La Belgique surtout, ce pays de passage où une seule chose avait pu prendre racine, la superstition, la Belgique tout entière était soulevée par les harangueurs de Louvain, de Tournay, de Bruges, d'Anvers.

C'était tantôt un dominicain, tantôt un frère mineur, affligé, dit Érasme, d'une lippitude précoce par suite d'excès de vin, lequel déclamaient contre les deux ennemis de l'Église, Érasme et Luther, les appelant tour à tour bêtes, ânes, grues, souches, hérétiques¹; hérétiques surtout : car que dire de plus? Il y avait hérésie à ne pas être de l'avis de Scot, hérésie à contredire saint Thomas, hérésie à nier l'excellence de la scolastique, hérésie à écrire dans une latinité littéraire, le bon latin étant nécessairement hérétique. C'est du moins ce que répondit un jour à un magistrat venu pour lui soumettre d'humbles doutes, un de ces prêcheurs fanatiques, « évêque bouffon, » comme l'appelle Érasme. « Où est donc l'hérésie dans les livres d'Érasme? demandait le magistrat. — Je ne les ai pas lus, dit le prélat; j'ai seulement jeté les yeux sur ses paraphrases; la latinité en était trop haute pour ne m'être pas suspecte. Qui peut dire qu'il

¹ Lettres, 580. B. C

n'y ait pas quelque hérésie cachée sous un latin que je n'entends point¹? »

Ces moines et ces théologiens, tout sales, ignorants, avinés, obèses, déclamateurs, que nous les représente Érasme, ne manquaient pourtant pas de cet instinct de défense qui consiste à prêter les mêmes projets à des ennemis diversement intentionnés, soit pour aigrir les moins hostiles, et par suite les compromettre, soit pour amener les modérés et les violents à se voir de près, dans un rapprochement monstrueux, et à se séparer avec plus d'éclat.

C'est dans ce double dessein que les habiles d'entre les moines et les théologastres confondaient dans le même anathème Érasme et Luther, encore qu'ils eussent parfaitement apprécié en quoi différaient ces deux hommes. Érasme était avant tout philologue, et par circonstance réformateur doux et mitigé. Luther était le génie même et l'âme de la réforme; il n'avait de lettres qu'autant qu'il en fallait pour rattacher les lettres à sa cause. Érasme s'adressait aux intelligences, Luther aux passions. Érasme ne voulait pas que la foule intervînt dans les débats religieux, mais que tout se passât entre les beaux esprits sur le terrain de la théologie : il voyait de grands dangers pour la foi dans cette intervention populaire; et, pour la confession en par-

1. Lettres, 580. B. C.

ticulier, il la jugeait gravement menacée si l'on touchait à de telles matières en présence de la foule, « où il n'y a que trop de gens, remarque-t-il, auxquels il déplaît de confesser leurs péchés¹. » Luther parlait à la foule, et, comme tous les hommes de révolution, il sentait qu'on ne vide les questions de réforme qu'avec les masses populaires, et qu'il fallait avant tout se pourvoir de bras pour la défense de ses idées. Érasme demandait qu'on se bornât à des échanges d'*apologies* entre les hommes compétents, à une guerre inoffensive de commentaires, à un champ clos de gloses religieuses, sous la présidence honorifique des princes. Il regrettait que ces *Germaines*, que Luther bouleversait par sa fougueuse éloquence, fussent sortis des bornes de « la civilité où il les avait toujours retenus », et qui aurait pu prévenir le désordre². Luther demandait la guerre sur les champs de bataille; il voulait qu'on repoussât les bulles papales à coups de canon; il tâchait d'arracher les princes à ces tournois de scolastique religieuse, qu'on appelait conciles, pour les entraîner dans la lutte ouverte. Le dieu d'Érasme était le dieu de paix; celui de Luther était le dieu des armées. Érasme faisait déjà de la polémique constitutionnelle. Il disait : « Frappez sur les conseillers, mais ménagez les princes; respectez le pape, n'at-

1. Lettres, 515. F.

2. *Ibid.*, 590. G D.

taquez que ses ministres. » — « Mon petit pape, disait Luther, mon petit papelin, vous êtes un ânon. » Pour les princes, il les traitait comme Jésus les vendeurs du temple.

On voit combien les différences étaient profondes entre ces deux hommes. Ce fut donc une politique habile de n'en faire qu'un seul et même homme sous deux faces, de les supposer amis et complices; de dire qu'Érasme revoyait les écrits de Luther, et que Luther ne faisait rien sans avoir pris l'avis d'Érasme; que, dans sa solitude de Bâle, des luthériens, espèce de courriers volontaires pour les affaires de la réforme, avaient de secrètes conférences avec Érasme. Les rapprocher ainsi, malgré eux, malgré toutes leurs antipathies, c'était préparer le scandale de leur brouille. Les mettre sur le même rang, c'était les exciter à s'en faire un à part, fût-ce au prix d'une séparation éclatante. Les menacer des mêmes dangers, c'était le moyen de faire lâcher pied au plus faible ou au moins courageux, et, tout en le déshonorant, de l'aigrir contre le plus ferme ou le plus hardi. Cette pratique réussit. Unis un moment dans l'opinion générale, Érasme et Luther se séparèrent avec un éclat qui rendit quelque force au parti de l'unité catholique.

Tant qu'Érasme vécut, son nom fut aussi grand que celui de Luther. Si Luther était l'homme du peuple, Érasme était l'homme des classes éclairées. L'un régnait dans les rues, sur les grands chemins, devant

le parvis des cathédrales ; l'autre dans le cabinet, dans ces savants festins du temps, où les convives suspendaient le repas pour lire une lettre d'Érasme. « Ton *psaume* m'a été remis, lui écrit Sadolet, comme j'étais à table, avec quelques personnages graves de mes amis. Je l'ai parcouru avidement ; mais on me l'a bientôt arraché des mains, tant chacun était impatient de le lire¹. » Voilà le public d'Érasme. Certes, s'il faut peser les voix et non les compter, nul doute qu'Érasme n'ait eu de son vivant plus de gloire que Luther ; mais la postérité a abaissé le premier et élevé le second. Et pourtant, de qui pensez-vous qu'il soit demeuré le plus de choses, de Luther niant le libre arbitre, et remplaçant, à beaucoup d'égards, des superstitions par d'autres superstitions, ou d'Érasme revendiquant pour l'homme la liberté de conscience, et substituant le premier au catholicisme de la scolastique *la philosophie chrétienne* ? Qu'est-ce qui a le plus de vie, à l'heure où nous sommes, de la philosophie chrétienne ou du luthéranisme ; de la scolastique, soit protestante, soit catholique, ou de la morale chrétienne ; de l'esprit exclusif des sectes, ou de cette liberté de conscience que défendait Érasme contre les catholiques et les protestants, et que Luther prétendait confisquer au profit du protestantisme ?

Ce serait un sot propos que de vouloir rabaisser Luther : c'est un nom sacré dans une bonne partie

1. Lettres, 1319. E. F.

de l'Europe, c'est un grand nom partout. Mais, dans l'histoire, on fait la part trop belle aux hommes de passion et d'action, et on la fait trop petite aux hommes qui ont su se garder des extrêmes par conviction et bonne conscience, laissant faire aux hommes passionnés l'œuvre du jour, et se réservant, eux, pour l'œuvre de tous les temps, je veux dire le progrès moral de l'humanité. Je vois beaucoup d'ardeur de sang, d'ambition, d'égoïsme, de mépris des hommes, dans la plupart de ceux qui jouent les grands rôles; je vois, au contraire, beaucoup de sens, de désintéressement, et plus de modération que de peur ou d'indifférence dans la plupart de ceux qui se tiennent à l'écart ou qui se résignent aux seconds rôles, parce qu'ils y peuvent rester vrais avec eux-mêmes et avec les autres. Que pouvait faire au temps d'Érasme et de Luther, un homme droit, sincère, éclairé, sinon s'abstenir, ou bien ne parler que pour les lettres et la tolérance, un moment menacées de périr dans la lutte des deux partis, mais qui devaient survivre aux vainqueurs comme aux vaincus? Pourquoi le blâmerait-on de ne s'être point passionné et d'avoir gardé sa conscience dans l'empirement des partis? Pourquoi lui reprocher, au nom de la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire au nom d'une loi qu'on imagine trois siècles après l'événement, de n'avoir pas compris que le mal est gros du bien, et qu'il faut que l'homme sage, pour hâter la venue de la tolé-

rance, se mêle aux déchirements des sectes, copie leurs passions et se souille du sang qu'elles font répandre ?

Quoi qu'il en soit, longtemps avant que Luther n'éclatât, que dis-je ! pendant que Luther, commençant par où commencent la plupart des hommes passionnés, c'est-à-dire par adorer ce qu'il devait brûler plus tard, se signalait à l'université de Wittemberg par la fougue de son zèle pour le catholicisme d'Alexandre VI et de Jules II, Érasme avait déjà touché à tous les points de croyance où les protestants devaient se séparer de la mère église. On a vu en quels termes il parlait des moines. Dès le commencement du seizième siècle, il donnait du monachisme cette ironique définition : « Le monachisme n'est pas la piété, mais un genre de vie utile ou inutile, selon le caractère ou le tempérament de chacun ; je ne vous conseille ni ne vous dissuade de l'embrasser¹. »

Il critiquait le culte rendu aux saints. Il se moquait des prières que faisaient les simples à saint Christophe, pour éviter un accident mortel ; à saint Roch, pour n'avoir pas la peste ; à sainte Apolline, pour être guéris du mal de dents ; à Job, contre la gale ; à saint Hiéron, pour retrouver ce qu'ils avaient perdu.

1. *Enchiridion militis christianis*, etc... C'est une sorte de manuel du chrétien.

S'il ne demandait pas qu'on détruisît les statues et les tableaux, « qui sont les principaux ornements de la civilisation », il désirait qu'il n'y eût rien dans les églises qui ne fût digne du lieu. « Je ne désapprouve pas l'invocation des saints, écrit-il à Sadollet, pourvu qu'elle ne soit pas mêlée de ces superstitions que je blâme, et non sans motif. J'appelle superstition quand des chrétiens demandent tout aux saints, comme si le Christ était mort; quand nous leur adressons nos prières, avec la pensée qu'ils sont plus exorables que Dieu; quand nous demandons à chacun en particulier des grâces toutes spéciales, comme si sainte Catherine pouvait nous donner ce que nous n'obtiendrions pas de sainte Barbe; quand nous les invoquons non à titre d'intercesseurs, mais d'auteurs de tous les biens qui nous viennent de Dieu¹. »

Il insinuait que la confession à Dieu seul suffisait, tout en ajoutant comme correctif : « Gardons la confession au prêtre, quoiqu'on ne puisse prouver par des raisons solides que ce soit une institution de Dieu. » Le choix des mets, des vêtements, le jeûne, les prières pour pénitence, les solennités publiques des jours de fête, lui paraissaient du judaïsme. Il n'aimait pas que, durant le mystère de la consécration, les chantres et le chœur entonnassent un hymne en l'honneur de la sainte Vierge, « comme

1. Lettres, 1270. D. E.

s'il était séant, remarquait-il, d'invoquer la mère en présence même du fils ! » Il exaltait ces temps de la primitive Église où l'on se contentait d'un seul prêtre pour célébrer le saint sacrifice, au lieu de cette foule d'ecclésiastiques que la religion d'abord, et plus tard le lucre, avaient tant multipliés. Il mettait la chasteté conjugale au-dessus de celle des prêtres et des religieuses; il se moquait des vieilles filles, et préférait le mariage à leur virginité. Il osait défendre le divorce. Il ne voulait pas que le peuple baisât les sandales des saints, *ce qui est bien, quod bene fit*, disait la Sorbonne¹, la Sorbonne, grande ennemie d'Érasme, longtemps avant que Luther se l'eût attirée sur lui et eût irrité tous ses *frerons*².

Quand Luther poussa son premier cri de guerre, déjà les écrits d'Érasme avaient gagné aux idées de la réforme tous les hommes éclairés, tous les prêtres honnêtes gens de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France. Restait la papauté, à laquelle Érasme n'avait pas voulu toucher, malgré le scandale récent des indulgences, soit qu'il prévît qu'une attaque contre le saint-siège changerait en schisme un simple vœu de réforme, soit que les papes, en le louant démesurément de ce qu'il écrivait en faveur des principes de l'unité religieuse, eussent lié sa

1. D. Erasmi declarationes ad censuras Colloquiorum.

2. *Crabrones*.

langue et sa plume sur les abus qu'on en faisait dans l'application. Quoi qu'il en soit, sauf quelques allusions sévères à la manie belliqueuse de Jules II, Érasme avait toujours tenu la papauté en dehors de la discussion.

L'œuvre des hommes de plume et d'étude était accomplie. C'était aux hommes d'action à engager la bataille, à jeter les masses populaires dans un débat qu'Érasme avait voulu circonscrire aux hommes éclairés et compétents. Était-ce lâcheté, hypocrisie, jalousie de réformateur timide contre des réformateurs emportés et violents? Était-ce inconséquence, comme le lui reprochèrent amèrement les protestants? Je ne veux pas faire d'Érasme un brave; mais l'homme qui tenait tête à tous les moines de l'Allemagne et de la France; l'homme qui, après la bataille de Pavie, osait demander à Charles-Quint, empereur de trente ans, victorieux, flatté dans toutes les langues, la liberté de son prisonnier le roi de France; cet homme-là n'était pas un lâche. Seulement il n'était pas courageux comme le sont les hommes de passion, par l'effet du sang plutôt que par la raison, et souvent à la suite, par la contagion de l'exemple. La plus belle sorte de courage, c'est celle où il n'entre que de la raison, si différent de cet emportement du corps qu'on excite chez le commun des hommes avec des liqueurs fortes, de la musique ou des harangues. C'est ce courage-là que j'admire dans Érasme : ce qui ne veut point

dire d'ailleurs qu'on ne le pût trouver à un plus haut degré chez d'autres hommes qui voulaient aller plus loin que lui.

L'attention de la république chrétienne fut tout d'abord partagée entre Érasme et Luther. Les hommes ardents se précipitaient sur les pas de Luther; les hommes modérés se tenaient aux côtés d'Érasme, ne quittant pas le terrain circonscrit du blâme prudent et des vœux pacifiques. Les plus sincères, dans les deux camps, désiraient que ces deux hommes s'entendissent, afin de se modifier et de se compléter l'un par l'autre, Luther par un peu de la modération habile d'Érasme, Érasme par un peu de l'audace de Luther. Les alarmistes, effrayés tout d'abord de l'impétuosité de Luther, et assez bon juges, comme l'est quelquefois la peur, de la portée de ses attaques, assiégèrent Érasme de scrupules sur cette apparence de concert entre Luther et lui. Les moines, et tout ce qui vivait d'abus, exagérèrent ce concert, le supposant plus complet et plus durable qu'il ne pouvait être. Quelques-uns faisaient naître Luther d'Érasme, et représentaient le premier comme un instrument vulgaire soufflé par le second. Érasme sut résister à tout ce qu'on voulait comme à tout ce qu'on pensait de lui. Il resta dans son vrai rôle, approuvant Luther quand il attaquait les abus au nom de l'unité catholique, mais faisant des réserves sur sa manière tumultueuse et sur ses avances à la foule, qu'Érasme voulait éloigner des débats.

Ce rôle était plein de difficultés au milieu de toutes ces obsessions, de toutes ces amitiés également exigeantes, qui n'y trouvaient point leur compte, et que fatiguait l'opiniâtre indépendance d'Érasme. J'appelle cela encore du courage non du plus brillant sans doute, ni de celui qui reçoit le plus d'éloges dans les histoires, mais de celui qui honore l'homme, et qui lui sera compté devant Dieu au jour où les œuvres de chacun seront jugées. Il y avait d'autant plus de mérite à un tel homme de résister à tous ces tiraillements et de rester vrai avec lui-même, que, de l'aveu de tous les partis, Érasme pouvait faire pencher la balance du côté où il se rangerait, et emporter d'emblée la réforme s'il lui prêtait l'aide de sa plume si populaire et le crédit de son nom.

C'est ce que sentit tout le premier Luther. Avant même qu'il connût la portée de ses propres desseins et qu'il eût rompu avec le chef visible de l'unité catholique, il songea tout à la fois à s'aider et à s'honorer d'un si puissant auxiliaire, et il écrivit à Érasme la lettre qu'on va lire. Quoique le fond en soit sincère, on ne peut s'empêcher de croire que Luther cédaït moins à un penchant qu'à une nécessité de position. Le tour embarrassé, que j'ai cru devoir reproduire aux dépens de l'élégance, ne tient pas seulement à l'insuffisance littéraire du moine de Wittemberg, défaut dont il était d'ailleurs plus vain que honteux; ses arrière-pensées auraient

rendu la clarté difficile même pour une meilleure rhétorique que la sienne. Voici cette lettre :

« Je m'entretiens sans cesse avec toi, Érasme, ô toi; notre honneur et notre espérance, et pourtant nous ne nous connaissons pas encore. Cela ne tient-il pas du prodige? ou plutôt, ce n'est pas un prodige, mais un fait de tous les jours. Car quel est l'homme dont Érasme n'occupe l'âme tout entière, que n'instruise Érasme, sur qui ne règne Érasme? Je parle ici de ceux qui ont le bon goût d'aimer les lettres. Du reste, je suis heureux qu'entre autres dons du Christ, il te faille compter l'honneur que tu as eu de déplaire à plusieurs. C'est par ce point que j'ai coutume de distinguer les dons d'un Dieu clément et ceux d'un Dieu irrité. Je te félicite donc de ce que, plaisant souverainement à tous les gens de bien, tu n'en déplaies pas moins à ceux qui veulent être les souverains de tous, et plaire souverainement à tous¹. Mais je suis bien mal appris de m'adresser à un homme tel que toi comme à un ami familier,

1. Il faut me passer ce français barbare, qui seul peut rendre le tour bizarre de la phrase de Luther, et ce jeu de mots de *placere displicere, summe summi*, etc. Cette manière était tout à la fois dans le goût du temps et dans la tournure d'esprit de Luther. Voici la phrase latine : *Itaque tibi gratulor quod dum summe omnibus places, non minus displices iis, qui soli omnium summi esse et summe placere volunt*. Je n'ai pas besoin de remarquer que cette phrase s'applique aux hommes du haut clergé, ennemis communs d'Érasme et de Luther.

inconnu à un inconnu, et de t'aborder les mains sales¹, sans préambule de respect ni d'honneur. Ta bonté pardonnera cette liberté, soit à mon affection, soit à mon peu d'habitude. Car, après avoir passé ma vie au milieu des sophistes, je n'en ai pas appris assez pour pouvoir saluer par lettre un savant personnage. Autrement, de combien de lettres ne t'aurais-je pas fatigué depuis longtemps, plutôt que de souffrir que tu fusses seul à me parler tous les jours dans ma chambre !

» Maintenant que j'ai appris de l'excellent Fabricus Capiton que mon nom t'est connu depuis cette bagatelle des indulgences, et que j'ai pu voir par ta nouvelle préface de l'*Enchiridion*, que non-seulement tu as lu, mais agréé mes bavardages, je suis forcé de reconnaître, même dans une lettre barbare, cet excellent esprit dont s'est enrichi le mien et celui de tous les autres. Je sais bien que tu tiendras pour peu de chose que je te témoigne dans une lettre mon affection et ma reconnaissance, assuré comme tu dois l'être que mon cœur brûle pour toi de ce double sentiment en secret et en présence de Dieu ; je sais aussi que je n'aurais pas besoin de tes lettres, ni de ta conversation corporelle pour être certain de ton esprit et des services que tu rends aux belles-lettres ; cependant mon honneur et ma conscience ne me permettent pas de te remercier en paroles,

1. *Illotis manibus.*

surtout après que mon nom a cessé de t'être inconnu. Je craindrais qu'on ne trouvât quelque malice et quelque arrière-pensée coupable dans mon silence. Ainsi donc, mon cher Érasme, homme aimable, reconnais en moi, si tu le juges bon, un de tes frères en Jésus-Christ, plein de goût et d'amitié pour toi; du reste, n'ayant guère mérité par son ignorance que d'être enseveli dans un coin inconnu sous le ciel et le soleil qui appartiennent à tous; destinée que j'ai toujours souhaitée, et non point médiocrement, en homme sachant trop bien à quoi se réduit son bagage. Et pourtant je ne sais par quelle fatalité les choses ont pris un train si contraire que me voilà forcé, non-seulement de rougir de mes ignominies et de ma malheureuse ignorance, mais encore d'être lancé et ballotté dans les débats devant les doctes.

» Philippe Mélanchthon va bien, sauf que nous pouvons à peine obtenir de lui que sa fièvre pour les lettres ne ruine sa santé. Que Notre Seigneur Jésus-Christ te conserve pour l'éternité, excellent Érasme; ainsi soit-il. J'ai été verbeux; mais tu penseras qu'il n'est pas nécessaire que tu lises toujours des lettres savantes, et qu'il faut te rapetisser avec les petits.

» MARTIN LUTHER.- »

« Wittemberg, 28 mars, an 1519. »

Érasme était à Louvain, aux prises avec tous les théologiens de cette ville, quand la lettre de Luther lui fut apportée. Il y répondit avec sincérité. Il avoue à Luther qu'il a du goût pour ses écrits; mais il lui déclare qu'il a dû se défendre de l'accusation d'y avoir pris part, manière indirecte et délicate de dire à Luther qu'il n'en approuve pas tous les points. Sous la forme de conseils généraux adressés à tous les partisans de la réforme, il parle de précautions à prendre, d'hommes et de choses à ménager, de tolérance, d'esprit de charité, toutes recommandations à l'adresse de Luther, lequel y avait déjà manqué en plus d'une circonstance. Du reste, la lettre d'Érasme est pleine de civilité, de sens et d'adresse. La latinité en est simple, naturelle; ce n'est point un langage d'érudit; Érasme pensait et sentait en latin.

« Très-cher frère en Jésus-Christ, ta lettre m'a été extrêmement agréable, à cause de la finesse de pensée qui s'y montre et de l'esprit vraiment chrétien qui y respire. Je ne saurais trouver d'expression pour te dire quelles tragédies ont excitées ici tes écrits. On ne peut ôter de la tête des gens ce soupçon si faux que tes élucubrations ont été écrites avec mon aide, et que je suis, comme ils disent, le porte-étendard de *cette* ¹ faction. Quelques-uns y

1. Il ne dit pas : *ta* faction.

voyaient une bonne occasion d'étouffer les belles-lettres, qu'ils haïssent à mort, comme devant faire ombrage à la majesté de la théologie, qu'ils estiment la plupart plus que le Christ; ils pensaient aussi à m'étouffer, moi qu'ils regardent comme de quelque poids dans la résurrection des études. Tout s'est passé en clameurs, en folles témérités, en calomnies et en de tels mensonges, que si je n'eusse été présent et patient tout à la fois, je n'aurais pu croire sur la foi de personne que les théologiens fussent gens si fous.

» J'avoue que le germe de cette nouvelle contagion, sorti de quelques-uns, a fait tant de progrès, qu'une grande partie de cette académie, qui n'est pas peu fréquentée, en est devenue comme furieuse en peu de temps. J'ai juré que tu m'étais inconnu et que je n'avais pas encore lu tes livres¹; que d'ailleurs je n'approuvais ni ne désapprouvais rien. Je leur ai seulement dit de s'abstenir de vociférer avec tant de haine devant le peuple; que c'était de leur intérêt, comme gens dont le jugement devait avoir le plus de gravité; qu'en outre ils voulussent bien réfléchir s'il convenait d'agiter devant un peuple tumultueux des matières qui seraient mieux réfutées dans des livres imprimés, ou mieux débattues entre érudits, l'auteur pouvant de la même

1. Cela était-il bien vrai? Érasme avait lu et dû lire avidement les pamphlets de Luther. Comment celui-ci aurait-il su qu'Érasme avait *agréé ses bagatelles*?

bouche faire connaître ses opinions et sa vie. Je n'ai rien gagné par ces conseils, tant ils sont fous avec leurs discussions obliques et scandaleuses.

» Combien de fois eux et moi n'avons-nous pas traité de la paix, et combien de fois, sur une ombre de soupçon téméraire, n'ont-ils pas soulevé de nouveaux tumultes ! Et ce sont les auteurs de tant de bruit qui se regardent comme des théologiens ! La cour de Brabant déteste cette espèce d'hommes ; c'est encore un crime qu'ils me font. Les évêques me sont assez favorables, mais ils ne se fient pas à mes livres. Les théologiens mettent toutes leurs espérances de victoire dans la calomnie ; mais je les méprise, fort de ma droiture et de ma conscience. On les a quelque peu adoucis pour toi. Peut-être, n'ayant pas la conscience très-nette, redoutent-ils la plume des gens instruits ; pour moi je les peindrais au naturel et avec les couleurs qu'ils méritent, si je n'en étais détourné par les doctrines et les exemples du Christ. Les bêtes féroces s'adoucissent par de bons traitements, mais les procédés ne font que rendre plus furieux ces théologiens.

» Tu as en Angleterre des amis qui ont la meilleure opinion de tes écrits ; ils y sont puissants. Plusieurs ici ont du penchant pour toi, entre autres un personnage de marque. Pour moi, je me tiens en dehors autant que faire se peut, afin de me garder tout entier au service des belles-lettres qui refleurissent. Il me paraît qu'on gagne plus par la

modération et les formes que par la passion. C'est par là que le Christ a conquis l'univers; c'est par là que saint Paul a abrogé la loi judaïque en tirant tout à l'allégorie. Il vaut bien mieux écrire contre ceux qui abusent de l'autorité des papes que contre les papes eux-mêmes; ainsi pour les rois, à mon sens. Il faut moins mépriser les écoles que les ramener à des études plus saines. Quant aux choses trop profondément enracinées dans les esprits pour qu'on puisse les en arracher tout à coup, mieux vaut en disputer par des arguments serrés que rien affirmer absolument. Il est telle objection violente qu'on fait mieux de mépriser que de réfuter. Prenons garde en tous lieux de ne dire ni faire rien d'arrogant ou de factieux : je pense que cela est conforme à l'esprit du Christ. En attendant, il faut garder son âme, de peur qu'elle ne soit corrompue par la colère et par la gloire, par la gloire surtout qui vient nous tendre des embûches jusque dans nos études de piété. Ce n'est pas là une conduite que je te recommande; je ne puis que t'engager à continuer comme tu as déjà fait.

» J'ai goûté tes commentaires sur les psaumes : ils me plaisent fort. J'espère qu'ils produiront de beaux fruits. Il y a à Anvers le prieur du monastère, homme vraiment chrétien, qui t'aime passionnément; autrefois ton disciple comme il s'en fait gloire. Il est presque le seul qui professe le Christ; les autres ne professent à très-peu près que des superstitions ou

leurs intérêts. J'ai écrit à Mélanchthon. Puisse Notre-Seigneur te dispenser chaque jour plus largement son esprit, tant pour sa gloire que pour le bien public ! En t'écrivant cette lettre, je n'avais pas la tienne sous la main. Adieu.

» ÉRASME. »

« Louvain, 30 mai 1519. »

Dans une lettre écrite à la même date et adressée à un ami, il revient sur ces nobles pensées de charité et de tolérance. « Vous avez trop de prudence, dit-il à Jodocus Jonas, pour qu'il soit besoin de vous apprendre qu'une image aimable de la vraie piété, rendue avec toute l'expression possible, est bien plus propre à faire entrer dans les âmes la *philosophie du Christ* que des harangues essoufflées contre toutes les formes et les genres de vices... Le zèle religieux doit avoir la parole libre, mais adoucie çà et là par le miel de la charité. En tout cas, il faut ménager ceux qui possèdent l'autorité souveraine, et, si la chose mérite qu'on s'irrite, mieux vaut s'irriter contre les hommes qui font servir à leurs passions la puissance des princes que contre les princes eux-mêmes... On rend plus de services à montrer combien s'éloignent de la vraie religion ceux qui, sous l'enseigne de Benoît, de François ou d'Augustin, vivent pour leur ventre, leur bouche, leur luxure, leur ambition, leur cupidité, qu'à dé-

clamer contre l'institution même de la vie monastique. Et quant aux écoles publiques de scolastique, on emploie mieux son temps à indiquer ce qu'on pourrait en retrancher ou y ajouter qu'à les condamner en bloc. Tel est l'esprit de l'homme; on le mène plus par la douceur qu'on ne l'entraîne par la dureté ¹. »

La lettre d'Érasme à Luther, et les avertissements personnels qui s'y cachaient sous la forme de conseils indirects, ne pouvaient pas être du goût du moine de Wittemberg. Aussi la correspondance amicale n'alla pas plus loin. Luther comprit qu'il ne devait pas compter sur Érasme, Érasme qu'il ne pouvait que se perdre comme lettré et se mentir à lui-même comme docteur de l'Église en venant faire du bruit et de l'audace à la suite de Luther. Mélancthon fit de vains efforts pour les rapprocher. Il leur écrivit des lettres touchantes et persuasives, où son doux génie tâchait d'atténuer la rudesse de Luther aux yeux d'Érasme et de justifier la prudence d'Érasme aux yeux de Luther. Il resta l'ami de tous les deux sans les réconcilier. Érasme et Luther ne s'écrivirent plus qu'une fois, et ce fut pour s'insulter.

1. Lettres, 448. A. C. D.

VIII

Fautes d'Érasme dans les premières luttes de la réforme. — Effet de sa lettre à Luther. — Ses tiraillements entre les deux partis. — Ses efforts pendant cinq années pour n'être pas entraîné. — Impatience des deux partis. — Souffrances morales d'Érasme. — Il publie le traité du *Libre arbitre* en réponse à Luther. — Effets de ce livre. — Seconde lettre de Luther à Érasme. — Le traité du *Serf-arbitre*. — Lettre d'Érasme à Luther. — Quelle a été la vraie croyance d'Érasme. — La *Philosophie chrétienne*.

La conduite d'Érasme, dans ces premières luttes de la réforme, ne fut pas exempte de fautes. Sa modération, qui le ne quitta pas un moment, et qui resta toujours plus forte que son amour-propre, ne le préserva pas toujours des contradictions et des incertitudes. C'est le piège des lumières, chez les esprits honnêtes, de les faire douter aujourd'hui de ce qu'ils affirmaient hier de la meilleure foi, et, par là, de donner prise à des reproches de contradiction et d'hypocrisie. C'est aussi le propre de la modération qu'en faisant la part des autres il lui arrive de la faire si juste, que personne ne se trouve content de la sienne. Alors les reproches et les plaintes éclatent; l'homme modéré y cède, augmente ou diminue les parts, à proportion des exigences; mais, en voulant satisfaire chacun, il risque de paraître tromper tout le monde. En outre, un grand savoir

et un grande modération excluent une certaine décision : on ne donne jamais tout à fait tort aux autres, ni à soi-même tout à fait raison ; on se modifie, on revient sur ses pas. Mais, en s'abandonnant ainsi à toutes les fluctuations d'un esprit plus avide de connaître que d'agir, et en laissant à Dieu la décision que s'arrogent d'ordinaire les hommes passionnés, on paraît céder aux seuls mouvements de l'intérêt personnel.

C'est ce qui dut arriver à Érasme, par l'effet même de ses plus belles qualités. Il s'y mêlait, il faut bien le dire, certaines velléités de passion auxquelles n'échappent pas même les hommes les plus modérés, quand ils se voient au premier rang par l'intelligence et au second par l'action. Il leur prend alors de fortes envies d'être les premiers par ces deux choses ; mais, le jour où il faut agir, le goût du repos, un livre, un doute, les rend à leur modération naturelle, non sans avoir encouru le discredit d'une velléité sans effet, et de paroles sincères qui sont devenues, faute de suite, de vaines bravades. Dans telle de ses lettres, je vois Érasme montrer au commencement sa pointe d'ambition ; il la cache vers la fin.

Quand il eut donné, par sa lettre à Luther, de la publicité à ses relations avec cet homme, dès lors si regardé et si menaçant, les demandes d'explication l'assaillirent de toutes parts. Les moines triomphaient. La conspiration entre Érasme et Luther

était un fait public. Toutes les chaires redoublaient d'invectives; les deux noms étaient plus que jamais accolés alors que les deux hommes étaient plus loin que jamais de s'entendre. Seulement Érasme recevait plus d'injures que Luther, et la raison en est toute simple : on le traitait en renégat. Cette préférence le flattait; il le laisse voir dans ses lettres. Il se croyait le plus haï; il n'était que le plus méprisé.

Tout ce qu'il comptait d'amis l'interrogeaient sur cette lettre : qu'avait-il pu dire à un homme qui se moquait du pape et parlait de faire brûler ses bulles? Érasme faisait à tous la même réponse tournée de mille façons, expliquant son rôle, se défendant d'avoir lu les livres de Luther, si ce n'est en courant, du coin de l'œil, trop légèrement pour en voir le poison. Seulement il modifiait son langage selon les gens. A ceux qui penchaient pour les idées de réforme, il parlait avec faveur des qualités personnelles de Luther, ne dissimulant pas qu'il voyait plus de danger pour les lettres dans le triomphe des moines que dans celui de Luther. A ceux qui se montraient inquiets des atteintes portées à l'unité catholique, il prodiguait les professions de foi chrétienne, parlait de Luther avec défiance, et témoignait la crainte que le désordre de la réforme ne fût aussi funeste aux lettres que l'oppression monacale.

C'étaient moins des contradictions qu'un libre

cours donné à ses doutes. Il en avait de très-sincères sur les effets de la victoire de chaque parti, et, de quelque côté qu'il regardât, il s'inquiétait pour les lettres nouvellement ressuscitées. Mais, écrivant à des esprits d'humeur et de disposition très-diverses, il profitait de ces doutes mêmes pour incliner vers le sens de chacun. Érasme était un modèle de cette *civilité* qu'il aurait tant voulu voir aux Germains. Il tâchait de glisser entre tous les amours-propres et toutes les passions avec son indépendance et sa tranquillité sauves. Sans jamais user de mensonge, il appropriait la vérité au caractère et à la situation de chacun, et, sans jamais se travestir, il ne montrait de son personnage que les côtés par où il était le plus sûr d'être agréé.

Est-ce la faute de l'homme modéré et vrai, ou des passions et de l'ignorance au milieu desquelles il vit, si sa modération a toutes les allures de l'incertitude et du manque de caractère, et s'il ne peut être vrai avec tout le monde qu'à la condition de s'accommoder au goût de chacun? Ce serait là une intéressante question de morale historique. Je n'ai pas besoin de dire pour quelle solution je pencherais. On a pu voir par mes précédentes réflexions que je ne donnerais pas tort à la modération, surtout quand cette modération est intelligente, libérale, tolérante, sans souillure d'argent reçu, franche avec tous les ménagements qui rendent la franchise utile, quand enfin c'est le fruit le plus pur de la raison,

cet écho terrestre de la pensée divine. Or telle fut la modération d'Érasme, sauf quelques faiblesses, inévitables à tout ce qui est pétri de notre boue, et qui s'excusent la plupart par le temps où il vivait.

Cependant Luther grandissait tous les jours en audace et en puissance. Il prodiguait les libelles et les apologies; il s'attaquait personnellement au pape; il entraînait des princes dans sa querelle; il provoquait l'ouverture de diètes et de conciles, où toute la force de l'Église existante se mesura contre l'hérésie de ce moine. Érasme était assailli plus que jamais des scrupules et des questions de ses amis. Les uns cherchaient à piquer sa vanité : « Pourquoi tardait-il à se faire le champion du catholicisme? Lui seul pouvait mettre Luther et ses doctrines au néant; lui seul était plus puissant que les bulles papales et les conciles. » Les autres lui opposaient ses professions de foi : « N'était-ce donc que mensonges et précautions oratoires? Était-il chrétien de cœur ou de bouche? et, s'il l'était de cœur, que ne le montrait-il en se levant contre Luther? »

Les moines vociféraient de plus belle : « Évidemment il approuve ou souffle ce qu'il ne veut pas attaquer. » Du côté des partisans de la réforme, dont plusieurs étaient de ses amis, il avait d'autres luttes à soutenir. « Que ne prêtait-il à Luther l'autorité de ses écrits si populaires? que ne réglait-il la fougue du moine de Wittemberg par son ton conciliant et sa polémique mesurée? L'audace de l'un tempérée par

la prudence de l'autre emporterait la question de la réforme. » Toutes ces influences se disputaient le nom d'Érasme. C'est l'habitude des partis de ne pas supporter l'hésitation et l'indépendance. Ils ne comprennent que ce qui est pour eux ou contre eux ; ils n'aiment pas voir un homme supérieur, qui, au moment de la bataille, reste inactif, se contentant de faire dire que là où il se portera, la victoire est certaine.

Érasme s'épuisait à expliquer sa non-intervention. Il avait à tenir tête à une foule d'amis plus embarrassants que des ennemis ; outre un ennemi plus fort que tous les autres, l'ivresse bien naturelle de son importance, cette *gloire* dont il conseillait à Luther de se méfier. Il passa ainsi cinq années, de 1519 à 1524, au milieu de ces luttes intestines contre ses amis, contre ses ennemis, contre lui-même, défendant son indépendance et la vérité de sa nature contre toutes les tentations du dehors et du dedans, assistant lui-même comme témoin à la querelle où il n'avait pas voulu prendre de rôle, faisant des vœux tantôt pour Luther contre les moines qui reprenaient confiance et relevaient en espérance le bûcher de Jean Huss ; tantôt pour la paix et l'unité chrétienne, quand les peuples entraînés par Luther se séparaient de l'Église romaine, gage de cette paix et centre de cette unité ; s'agitant et se travaillant pour la concorde, s'échauffant à prêcher la paix, toujours éloquent, vif, naturel, parce qu'il était vrai.

Toutes ses lettres, durant ces cinq années, racontent les combats qu'il eut à soutenir. La même situation y est présentée sous mille faces, mais avec une vivacité, un mouvement, une sincérité qui font qu'on s'y intéresse comme à un drame. C'est en effet un drame d'un intérêt immense qu'un esprit supérieur battu par les flots de toutes les opinions extrêmes, cherchant à conserver son équilibre dans l'agitation universelle, et résistant à l'ambition de conduire, pour échapper au péril d'être entraîné!

« J'ai toujours évité, dit-il dans une de ces lettres, d'être l'auteur d'aucun tumulte, ou le prédicateur d'aucun dogme nouveau. Bien des hommes puissants m'ont prié de me joindre à Luther; je leur ai dit que je serais avec Luther tant que Luther resterait dans l'unité catholique. Ils m'ont demandé de promulguer une règle de foi : j'ai dit que je ne connaissais pas de règle de foi hors de l'Église catholique. J'ai engagé Luther à s'abstenir d'écrits séditieux : j'en ai toujours craint de mauvais résultats, et j'aurais fait plus pour les prévenir, si, entre autres motifs, une certaine crainte d'aller contre l'esprit du Christ ne m'en eût détourné. J'ai exhorté et j'exhorte encore plusieurs personnes à ne point publier d'écrits scandaleux, et surtout d'anonymes, lesquels sont si irritants. Je leur ai dit que c'était mal servir la paix chrétienne et l'homme dont ils sont les partisans. Je puis bien conseiller; empêcher, je ne le puis. Le monde est plein d'officines d'imprimeurs, plein de

poétastres et de mauvais rhéteurs; et comme je ne puis faire que ces gens-là ne s'agitent pas, n'est-ce pas la dernière des iniquités de me rendre responsable de la témérité d'autrui¹? »

Les avis n'ayant aucun succès, il avait recours à la prière, sans trop y compter, à ce que je crois². « Je prie le Christ très-bon et très-grand³ de tempérer de telle sorte l'esprit et le style de Luther, qu'il en résulte beaucoup d'avantages pour la piété évangélique. Je le prie d'animer aussi d'un meilleur esprit certaines personnes qui cherchent leur gloire dans la honte du Christ, et se font un gain de sa ruine. » Ne pouvant s'adresser directement à Luther, il adressait à Mélanchthon ses exhortations pacifiques, dans l'espérance que celui-ci les ferait lire à Luther. Il parlait de revenir à la discussion pure, sans y mêler d'appels aux passions : la cause de la réforme n'en irait que mieux. Luther lisait ces conseils indirects et s'en moquait devant Mélanchthon, qui défendait les bonnes intentions d'Érasme. Le temps d'Érasme était déjà passé. Il ne pouvait plus que faire railler sa modération.

Enfin, rien ne réussissant, ni les avis, ni les prières au Christ *très-bon et très-grand*, ni les lettres à Mélanchthon, Érasme essaya d'une sorte de censure.

1. Lettres, 545. B. F.

2. *Ibid.*, 599. D. E.

3. *Optimus maximus*; c'est ce que les Romains disaient de Jupiter. Dans cette prière d'Érasme l'érudition remplace l'onction.

Il avait beaucoup de crédit à l'imprimerie de Froben, dont ses écrits faisaient la fortune. Froben imprimait aussi les pamphlets de Luther. C'est de cette officine de Bâle que sortait la polémique religieuse du temps. Érasme menaça Froben de se faire imprimer ailleurs s'il continuait à publier les écrits de Luther. Il s'en fit du moins un mérite auprès des plus impatients de ses amis catholiques. Était-ce une menace sérieuse, ou simplement un petit mensonge concerté entre Froben et lui? Je ne saurais le dire. Quoi qu'il en soit, Froben continua d'imprimer Érasme et Luther, et Érasme continua de lire *du coin de l'œil* ces livres d'autant plus goûtés qu'ils étaient plus défendus. Luther avait déjà cet avantage sur Érasme, qu'il pouvait se dispenser de lire les écrits de l'illustre lettré, et ne pas trouver de temps pour se mettre au courant de ses découvertes philologiques, au lieu qu'Érasme était condamné à lire avidement le moindre des libelles de Luther.

Érasme n'avait pas à qui penser plus souvent qu'à Luther; Luther pouvait ne penser à Érasme qu'après cent choses ou cent personnages de plus de poids dans sa vie. Érasme était obsédé de Luther; il le trouvait sans cesse sous sa plume, au fond de toutes ses pensées, et il était, malgré lui, le propagateur d'un homme qu'il se vantait de ne point connaître, et d'écrits qu'il se défendait d'avoir lus. Au contraire, il fallait que Luther, sauf quelques rares entretiens avec Mélanchthon au sujet d'Érasme,

cherchât dans ses souvenirs de jeunesse, et dans une reconnaissance déjà éteinte, l'homme avec lequel il *s'entretenait sans cesse*¹ dans la solitude de sa cellule de Wittemberg.

La modération a ses faiblesses; on vient de le voir par la démarche comminatoire d'Érasme auprès de Froben, ou tout au moins par l'affectation qu'il mettait à s'en faire honneur. Elle a aussi ses souffrances secrètes, ses angoisses; mais ces angoisses mêmes tournent à sa gloire. Érasme approchait alors de la vieillesse. Il voyait ses plus anciens amis se séparer en deux camps, et les affections les plus éprouvées se refroidir par l'effet des opinions: il s'en plaignait avec une noble douleur. « Avant que cette querelle s'envenimât, écrit-il à Marc Laurin, j'entretenais avec presque tous les savants de l'Allemagne une liaison littéraire pleine de charmes pour moi. De tous ces amis, quelques-uns se sont refroidis, d'autres me sont devenus contraires. Il n'en manque même pas qui s'avouent publiquement mes ennemis et qui menacent de me perdre... C'est un assez grand malheur pour moi que cette tempête du monde soit venue me surprendre à un moment de ma vie où je devais compter sur un repos mérité par mes longues études. Que ne m'était-il permis du moins de rester spectateur de cette tragédie, moi qui suis si peu propre à y figurer comme acteur,

1. Voir la lettre de Luther à Érasme, citée plus haut.

surtout quand il y a tant de gens qui se jettent d'eux-mêmes sur la scène !... »

La résistance passive qu'il avait opposée jusque-là aux obsessions des deux partis était devenue un combat. Les uns tâchaient de le compromettre, et, par des pièges tendus à son amour-propre, de lui arracher quelque aveu qui l'engageât; les autres le menaçaient de violences ouvertes. On se jetait sur ses paroles et sur son silence pour y surprendre des préférences qu'il avait soin plus que jamais de ne pas montrer. Les luthériens l'accusaient de désertier par timidité d'esprit le camp de l'Évangile; les catholiques lui criaient que s'abstenir c'était adhérer. Les moines renchérisaient sur le tout; les moines, ennemis implacables d'Érasme, et dont la querelle datait de bien plus loin que les nouveautés de Luther. Leur haine ne portait pas sur des différences de dogme; les railleries d'Érasme les avaient plus blessés que ses hérésies; ils ne parlaient d'hérésie que pour exciter le peuple, lequel ne se serait pas échauffé pour l'honneur des moines, mais aurait volontiers brûlé Érasme pour l'honneur du Christ.

Jusqu'en l'an 1524, Érasme n'avait pas rompu ce laborieux silence, si attaqué de toutes parts et livré à tant d'interprétations passionnées. Nul écrit sorti des presses de Froben n'avait donné d'espérances à aucun des deux partis. Sa vie tout entière se passait à expliquer sa résistance, et il lui était aussi difficile de se tenir à l'écart que de prendre parti. Les

flatteries des princes, les promesses de pensions, les lettres autographes des papes, la mitre d'évêque et le chapeau de cardinal, montrés dans un avenir prochain, avaient échoué contre son impartialité et son goût sincère du repos.

Le successeur de Léon X, Adrien, jadis son compagnon d'études à l'université de Louvain, l'interpella directement, à son avènement au trône de Saint Pierre, par une lettre qui le mettait en demeure. On y lit, entre autres choses : « *J'ai vu, dit le prophète, l'impie élevant sa tête au-dessus des cèdres du Liban ; je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus ; j'ai cherché, et je n'ai point trouvé sa place. C'est ce qui doit arriver infailliblement à Luther et aux siens, s'ils ne viennent à résipiscence. Hommes charnels et méprisant toute domination, ils essayent de rendre tous les autres semblables à eux. Hésiteras-tu donc à tourner ta plume contre les folies de ces impies, dont Dieu a si visiblement détourné sa face ? Lève-toi, lève-toi, Érasme, et viens au secours de la cause de Dieu ; fais servir à sa plus grande gloire les grands talents que tu as reçus de lui. Songe qu'il n'appartient qu'à toi, avec l'aide de Dieu, de ramener dans la droite voie une partie de ceux qui s'en sont écartés pour suivre Luther, de raffermir ceux qui ne sont pas encore tombés, de retenir dans la chute ceux qui chancellent¹. » Adrien l'invitait, en*

1. Lettres, 736. D. E.

terminant, à venir à Rome, afin de lancer avec plus d'autorité ses apologies catholiques du pied de la chaire de Saint-Pierre.

— « Hélas! hélas! répondait Érasme, j'obéis aux édits du plus cruel de tous les tyrans. Quel tyran? diras-tu. Il surpasse en cruauté Phalaris et Mézence : la *gravelle* est son nom... Que n'ai-je tous les moyens d'influence que tu me prêtes! je n'hésiterais pas, même au prix de ma vie, à porter remède aux malheurs publics. Mais d'abord plusieurs me sont supérieurs dans l'art d'écrire, et puis, ce n'est pas du style que se traitent de telles affaires. Mon savoir est médiocre, et le peu que j'en ai, puisé aux sources des auteurs anciens, est plus propre à la discussion qu'au combat. Quelle pourrait être l'autorité d'un petit homme comme moi? La faveur qu'on m'a jadis témoignée, ou bien s'est refroidie, ou bien s'est tournée en haine. Moi qui autrefois étais qualifié, dans cent lettres, de *héros trois fois grand*, de *prince des lettrés*, de *astre de la Germanie*, de *grand prêtre des belles-lettres*, de *vengeur de la vraie théologie*, aujourd'hui, ou l'on me passe sous silence, ou l'on me prodigue des qualifications fort différentes. Je ne regrette pas ces vains titres, qui ne faisaient que m'ennuyer; mais combien ne vois-je pas de gens déchainés contre moi, et qui me poursuivent d'odieux libelles, qui me menacent de mort si je bouge en faveur du parti contraire!... N'ai-je pas sujet de déplorer ma vieillesse, qui est tombée

dans ce siècle, comme le rat dans la poix, pour parler le langage du peuple?... Quand tu me dis : Viens à Rome, n'est-ce pas comme si quelqu'un disait à l'écrevisse : Vole? — Donne-moi des ailes, répondrait l'écrevisse. Je dirai, moi aussi : Rends-moi ma jeunesse, rends-moi ma santé. Plût au ciel que j'eusse de moins bonnes excuses¹ ! »

Il demandait à Adrien la permission de lui donner quelques conseils. « Je t'en supplie, saint-père, accorde cette grâce à ta petite brebis², afin qu'elle puisse parler plus librement à son pasteur. Si l'on est résolu à écraser ce mal avec la prison, la torture, les confiscations, les exils, les supplices, on n'a pas besoin de mes conseils. Je pense pourtant qu'un avis plus humain plaira davantage à un homme du caractère doux que je te sais, et qu'il sera plus dans ton penchant de guérir les maux que de les châtier. » Il proposait des moyens coercitifs qui sont et qui seront toujours impuissants, à l'éternelle dérision de ceux qui les conseillent. « En attendant, disait-il, qu'on étouffe, par les magistrats et les princes, les mouvements qui excitent à la sédition sans profiter à la piété, je désirerais, s'il était possible, qu'on arrêtât le débordement des libelles. » C'eût été le plus sûr moyen de les faire lire. Mais voici une courageuse parole qui rachète

1. Lettres, 745-746.

2. Permittas hanc veniam oviculæ tuæ.

ce conseil impuissant, qu'il ne faudrait pas d'ailleurs juger d'après les idées de notre temps : « Qu'on donne au monde l'espérance d'un prompt remède aux abus dont il a tant raison de se plaindre. »

Érasme jugeait bien sa situation. Épuisé de maladies et de travaux, vieux, infirme, quelle grâce aurait-il eue à lutter corps à corps avec un homme dans toute la force de l'âge et du talent, ardent, audacieux, soutenu par des princes et des armées? « Cela pourrait sembler une cruauté, écrivait-il, si j'achevais de frapper avec ma plume un homme déjà renversé, battu, brûlé en effigie; outre qu'il serait peu sûr pour moi de déchaîner sur ma tête un adversaire qui n'est ni sans dents ni sans poignets, et qui, si j'en crois ses écrits, a du foin dans sa corne. » De ces deux phrases, la première était de la rhétorique, la seconde exprimait les vrais sentiments d'Érasme. Il ne voulait pas lutter à armes inégales. Malgré sa prodigieuse réputation, l'*astre de la Germanie* savait reconnaître le talent de Luther; il appréciait « ce génie véhément, ce caractère d'Achille, qui ne sait point céder¹. » A tout prendre, il devait mieux aimer faire mal parler de son silence que courir le ridicule d'un coup mal porté, d'un trait qui, comme celui de Priam, serait tombé sans force aux pieds de son ennemi.

1. Lettre à Mélanchthon. 822. C. D.

Mais ce silence devenait une angoisse. Érasme y perdait son repos; il lui en coûtait plus de peines et de temps pour l'expliquer que pour le rompre. Il y perdait aussi sa gloire; déjà on parlait d'impuissance, de la peur d'une chute; on commençait à trouver par trop prudente la modération du vieil athlète de la philosophie chrétienne. Il reconnut enfin qu'en prenant parti il ne pouvait pas empirer sa situation; que ceux qui avaient jusque-là douté de lui ne le haïraient ni plus ni moins quand il se serait prononcé; qu'il ne rendrait pas ses affaires meilleures en continuant de se taire, ni pires en se déclarant. Une tranquillité qu'il fallait défendre jour et nuit contre la tentation d'en sortir, contre la curiosité importune de ceux qui en voulaient savoir le secret et les arrière-pensées, contre les calomnies et les railleries ironiques de ceux qu'elle mécontentait, contre l'étonnement et les questions de ses meilleurs amis, contre ses propres impatiences, contre le défi universel qui lui était adressé de tous les points de l'Europe par toutes les opinions intéressées dans la grande querelle, une telle tranquillité était plus fatigante que les agitations viriles et naturelles d'une lutte ouverte. Rester neutre, entre tant d'opinions extrêmes, dans l'attitude suspecte et irritante d'un observateur dédaigneux, exposé aux haines ou aux risées, n'était plus tenable. En se déclarant, il s'arrachait à toutes ces obsessions, il se délivrait des réponses ambiguës

qu'il fallait faire à des lettres d'une curiosité désobligeante, et sans risquer de rendre ses ennemis plus ardents ni de s'en faire de nouveaux, il allait enfin rappeler sur lui l'attention universelle concentrée sur Worms et Wittemberg, et se replacer au premier rang, où ses incertitudes avaient laissé monter et s'établir Luther.

Il n'y a pas d'exemple que des partis prêts à en venir aux mains, soit en religion, soit en politique, aient respecté le désintéressement ou souffert le silence des hommes appelés par l'opinion générale à donner un avis capital dans le débat. On rend à ces hommes leur indépendance si dure, on sait si bien déshonorer leur silence, qu'à la fin on parvient à les traîner sur la scène, tremblants, à demi déconsidérés, incertains de leur propre conscience, n'osant s'interroger sur les motifs de leur modération, et souvent s'étant affublés à la hâte d'une croyance ajustée tant bien que mal à leur passé, comme ferait un acteur, qui, arrivé après le lever du rideau, jetterait sur ses épaules le premier costume tombé sous sa main, pour ne pas faire attendre les spectateurs.

Érasme se décida à *rompre une lance*, pour parler le langage de l'époque, avec l'homme qui ne pouvait avoir, au jugement de tous, qu'Érasme pour rival. Il se présenta enfin comme un homme de parti, ceignit ses reins, prépara ses armes; mais, comme il arrive aux hommes modérés qui sont

poussés en avant par des influences extérieures plutôt que par un élan naturel, il ne put pas être tout à fait homme de parti. Dans l'ardeur factice que les applaudissements et les huées avaient donnée au vieux lutteur émérite, sa raison et son bon sens le retenaient toujours loin des extrêmes; et, au lieu d'être le chef de l'opinion catholique, c'est à peine s'il se présentait comme un enfant longtemps perdu et à demi retrouvé de cette opinion.

Les hommes modérés qu'on parvient à faire sortir de l'inaction où ils se tenaient renfermés, comme dans le poste où ils se croyaient le mieux placés pour défendre leur honneur et la vérité, ne font jamais que des demi-démarches qui sont toujours des fautes. Il fallait qu'Érasme ne rompît le silence que pour éclater; il disserta. Il fallait qu'il prît des mains du pape cette arme usée des bulles et qu'il la lançât contre Luther, non plus au nom d'une autorité contestée, mais au nom de tous les hommes pieux et tolérants, au nom des lettres épouvantées de la nouvelle scolastique qui prenait la place de l'ancienne; il chicana sur un point particulier de doctrine. Du moins, en se réduisant à ce rôle, il restait vrai avec lui-même et fidèle à cette cause de la philosophie chrétienne, qui ne courait guère moins de péril dans le camp catholique que dans le camp protestant.

En effet, les hardiesses et les violences de Luther, tout en gâtant sa cause aux yeux d'Érasme, n'avaient

pas rendu meilleure celle des moines et des *théologastres*, soulevés depuis trente ans contre lui. D'autre part, les emportements des réformateurs n'avaient pas rendu plus respectables les abus du catholicisme romain, et il fallait bien qu'Érasme, devenu l'adversaire de Luther, se souvînt de ses restrictions de bon chrétien dans les *Colloques*. Au lieu donc d'entrer pleinement dans la querelle par le côté vif, Érasme, après avoir au préalable demandé au pape la permission de lire officiellement les livres de Luther, prit une question incidente, louvoya, éluda l'attaque de front, alla s'en prendre à un livre égaré de Luther, au lieu d'en venir aux mains avec l'homme, et, pour tout dire, fit un contre-traité sur le *libre arbitre*, en réponse à un traité où Luther, chose étrange, Luther, l'homme nouveau, l'avait nié.

Cependant, telle était la grandeur du nom d'Érasme, que la nouvelle qu'il allait prendre la plume contre Luther fit presque plus de bruit en Europe que les préparatifs de la bataille de Pavie. Il envoya le plan de son traité au roi d'Angleterre, Henri VIII, grand casuiste catholique, avant qu'il fût tueur de femmes, et que, pour faire d'une de ses maîtresses une épouse d'un an, il se brouillât avec le pape et remplaçât la messe par le prêche. A cette époque, les choses avaient tellement changé, et les affaires de Luther si bien prospéré, qu'Érasme ne put pas faire imprimer son traité chez ce même Froben

qu'il avait, quatre ans auparavant, menacé de sa disgrâce s'il imprimait les écrits de Luther. Les esprits, dans toute l'Allemagne, étaient si animés pour la réforme, qu'aucun libraire des villes du Rhin n'eût osé publier une apologie catholique, et qu'il y aurait eu péril de vie à l'écrire. J'en fais la remarque, pour qu'on ne se hâte par trop d'attribuer au manque de courage l'hésitation d'Érasme à s'élever contre Luther.

Au reste, dans les fumées de l'attente qu'il causait en Europe, parmi les félicitations qu'on lui prodiguait de toutes parts, un doute amer faisait trembler sa plume dans sa main affaiblie. Il laissait échapper dans ses lettres de ces mots tristes qui révèlent un grand trouble intérieur. C'était une vie recommencée à l'âge où il fallait penser à sortir du monde, ou tout au moins à s'y continuer le plus longtemps possible par le repos et le désintéressement des choses du jour. « Le dé en est jeté », disait-il à un ami ¹, comme un joueur qui se croyait guéri, et qui livre ses derniers jours à tous les orages de son ancienne passion. « Je descends dans l'arène, mandait-il à un autre, presque au même âge où Publius, l'auteur des *mimes*, monta sur la scène; j'ignore ce qui doit m'en arriver; mais puissent mes combats tourner au bien de la république chrétienne ²! » — « Que ne m'était-il permis, écrivait-il

1. Lettres, 813. B.

2. *Ibid.*, 812. E. F.

à un troisième, de vieillir dans les jardins des Muses ! Me voilà, moi sexagénaire, poussé violemment dans l'arène des gladiateurs, et tenant le filet au lieu de la lyre ¹ ! »

A ces touchants regrets de son repos perdu, de ses travaux littéraires arrêtés, de sa vieillesse engagée dans les luttes de l'âge viril, l'amour-propre mêlait quelques bravades. « Le livre du *Libre arbitre* va soulever, si je ne me trompe, bien des tempêtes. Déjà quelques libelles virulents m'ont été jetés à la tête. Et cependant mes adversaires ont peur de moi. Qu'on me haïsse pourvu qu'on me craigne ² ! » Pauvre Érasme, qui prend un mot à Tibère, et qui s'excite à la colère par des souvenirs classiques ! Et ailleurs : « Je voulais renverser la tyrannie des pharisiens, et non la remplacer par une autre. Servir pour servir, j'aime mieux être l'esclave des pontifes et des évêques, quels qu'ils soient, que de ces grossiers tyrans, plus intolérables que leurs ennemis ³ ! » Eh quoi ! Érasme se fâche, Érasme sort de la modération ; Érasme va-t-il passer du côté des catholiques purs ? Lisez quelques lignes plus haut : « Le sérénissime roi d'Angleterre et le pape Clément VII m'ont aiguillonné par leurs lettres !... » Voilà le secret de l'exaltation d'Érasme.

1. Lettres, 935. E. F.

2. *Ibid.*, 813. B.

3. *Ibid.*, 812. E. F.

C'est de la colère qui lui est venue par le courrier de Rome et d'Angleterre.

Demain, seul avec lui-même, il rentrera dans la modération, dans la tolérance, dans les doutes. « Je me serais abstenu bien volontiers de descendre dans l'arène luthérienne, écrira-t-il à l'archevêque de Cantorbéry, si mes amis ne m'eussent engagé auprès du saint-père et des princes, et si je ne leur avais promis moi-même de publier quelque chose à ce sujet¹. » — « Vous me félicitez de mes triomphes, dira-t-il tristement à l'évêque de Rochester; je ne sais pas de qui je triomphe; mais je sais que j'ai trois luttes à soutenir au lieu d'une. J'ai fait ce traité du *Libre arbitre*, sachant bien que je ne me battais pas sur mon terrain. Il était dans ma destinée qu'à l'âge où je suis, d'amant des Muses je devinsse gladiateur... Labérius traîné sur la scène par l'autorité de César déplore l'affront qu'on fait subir à ses soixante ans; sorti de sa maison chevalier romain, il y rentrera histrion. Ne suis-je pas comme Labérius²? » Voilà Érasme dans ses sentiments naturels; le voilà vrai, et, comme il arrive aux gens qui sont dans la vérité, éloquent.

Théologiquement parlant, Érasme a raison dans toute sa défense du *Libre arbitre*. Il n'oublie, dans les Écritures et les Pères, aucun des textes qui

1. Lettres, 814 A.

2 *Ibid.*, 815. A. E.

l'établissent : il explique ingénieusement ceux qui y semblent contraires. Il est vif, logique, intéressant. Il abonde en petites raisons de sens commun, en démonstrations à l'usage des gens qui ne vont pas au fond des choses. Surtout, il a grand soin, en faisant de la théologie, d'éviter les obscurités et le pédantisme de ceux qu'il appelait les *théologastres*, et il reste, pour parler sa langue, le disciple des Muses. Son traité, pour qui croit d'instinct au libre arbitre, l'y affermirait, et, tout au moins, ne l'y troublerait pas. Mais pour qui ne voudrait se rendre qu'à des preuves décisives, Érasme n'était de force, ni comme dialecticien, ni comme métaphysicien, à les lui fournir. Sa conviction même, quoique sincère, était trop molle, et paraissait, par moments, trop près du doute, pour ébranler un sceptique sérieux, à plus forte raison pour faire courber une tête rebelle devant le mystère de la prescience divine conciliée avec la liberté humaine.

Malgré ce défaut de profondeur, ou peut-être à cause de ce défaut, la dissertation sur le *libre arbitre* fut très-admirée. Elle fit, dit-on, des conversions. Elle eut pour lecteurs et pour partisans passionnés les princes les plus lettrés et les prélats les plus illustres de l'époque. Son atticisme et ses grâces décidèrent jusqu'à la Sorbonne, et Luther lui-même, bien qu'il y fût en plus d'un endroit effleuré d'une main malicieuse, permettait à Mélanchthon d'en dire du bien devant lui.

Veut-on un échantillon de cette pièce qui, en 1525, fut aux mains de tout ce qui lisait en Europe? Voici de quelle façon Érasme concilie la liberté et la grâce :

« Il y a dans toutes les actions humaines un commencement, un progrès et une fin. Les partisans du libre arbitre attribuent à la grâce les deux termes extrêmes et n'admettent l'intervention active du libre arbitre que dans le progrès, de telle façon que deux causes se trouvent concourir simultanément à l'œuvre d'un seul et même individu, la grâce de Dieu et la volonté de l'homme; de telle façon aussi que, de ces deux causes, la grâce est la principale, laquelle, au contraire, se suffit à elle seule. Il en est de cela comme du feu qui brûle en vertu de sa propriété naturelle, mais dont la cause principale est Dieu, qui agit par le feu; cette cause suffirait seule pour produire le feu, tandis que le feu ne peut rien s'il se soustrait à elle. C'est par ce juste tempérament que l'homme doit rapporter l'œuvre entière de son salut à la grâce divine, l'intervention du libre arbitre y étant pour une très-petite part, et encore cette petite part dépendant elle-même de la grâce divine, laquelle a fondé une fois le libre arbitre et l'a relevé ensuite, et guéri de la chute qu'il avait faite en la personne d'Adam. Ces explications doivent apaiser, si tant est qu'ils soient hommes à s'apaiser, nos dogmatistes intolérants

qui ne veulent pas que l'homme ait en lui quelque chose de bon qu'il ne doive uniquement à Dieu. Sans doute il le lui doit, mais voici comment :

« Un père montre à son enfant, encore chancelant, une pomme placée à l'autre bout de la chambre. L'enfant tombe ; son père le relève ; l'enfant s'efforce d'accourir vers la pomme ; mais il va se laisser choir de nouveau, à cause de la faiblesse de ses jambes, si son père ne lui tend la main pour le soutenir et diriger ses pas. Guidé par lui, il atteint la pomme, que son père lui met dans la main, comme prix de sa course. L'enfant ne pouvait pas se relever si son père ne l'eût aidé ; il n'aurait pas vu la pomme si son père ne la lui eût montrée ; il ne pouvait pas avancer, si son père ne l'eût soutenu jusqu'au bout dans sa marche débile ; il ne pouvait pas atteindre la pomme si son père ne la lui eût mise dans la main. Qu'est-ce donc que l'enfant doit à lui seul dans tout cela ? Il a très-certainement fait quelque chose ; mais il n'y a pas là, pour notre bambin, de quoi faire le glorieux ni se vanter des jambes que son père a eues pour lui. Dieu est pour nous ce qu'est le père pour son enfant. Que fait l'enfant ? Il s'appuie sur le bras qui le soutient ; il laisse guider ses pas infirmes par la main secourable qui lui est tendue. Le père pouvait l'entraîner malgré lui vers la pomme ; le petit marmot pouvait résister et faire fi de la pomme ; le père pouvait lui donner la pomme sans le faire courir ; mais il a

mieux aimé la lui faire gagner, parce que cela est plus avantageux à l'enfant. »

Sauf quelques catholiques sincères et un très-petit nombre d'hommes désintéressés qui aimaient Érasme pour ses qualités littéraires, le traité du *Libre arbitre* ne fit que rendre ses ennemis plus intraitables et ses amis plus exigeants. Avant même que l'ouvrage eût paru, Érasme en avait reçu des compliments où se cachaient des reproches. « C'est grand dommage, lui écrivait-on, qu'il n'ait pas été fait plus tôt. Puisque Érasme devait attaquer Luther, que ne s'y prenait-il dès le commencement? nous n'en serions pas où nous en sommes. » George, duc de Saxe, lui disait : « Il est bien malheureux que Dieu ne vous ait pas inspiré cette pensée il y a trois ans, et qu'au lieu de faire à Luther une guerre secrète, sourde, vous ne l'ayez pas pris à partie ouvertement dès le premier jour. » Aux yeux de ses meilleurs amis, son livre était donc défloré avant d'avoir paru.

Ce fut bien pis quand enfin ce livre tardif vit le jour : ses admirateurs mêmes, le plaisir de la nouveauté passé, ne ménagèrent pas les critiques. Ce qu'ils y auraient voulu surtout, la passion, y manquait. On n'y trouvait ni injures, ni haine, ni calomnies. Même, vers la fin, on y lisait quelques paroles bienveillantes sur les premières années de son adversaire, sur ses premiers écrits. C'était donc un livre sans objet; le bien qui s'y trouvait

manquait d'à-propos; le reste n'eût jamais dû être écrit. Les moins exigeants voulaient bien s'en contenter, pourvu que ce fût là le commencement d'une guerre sans relâche, et le premier d'une suite d'écrits du même genre. Ils disposaient ainsi des dernières années de l'illustre vieillard, ils faisaient main basse sur son repos, ils lui interdisaient désormais le sommeil. Il se mêlait à ces exigences de parti un frivole intérêt de curiosité; on voulait voir aux prises les deux plus grands noms de la chrétienté. C'était un spectacle où l'on se promettait un double plaisir, plaisir d'opinion et plaisir de théâtre; malheur à celui des deux adversaires qui s'y ferait trop longtemps attendre!

Ainsi Érasme n'avait fait que tromper diversement l'attente de ses amis. Quant à ses irréconciliables ennemis, les moines et leurs adhérents, son traité redoubla leurs crialleries. Ils avaient un instinct juste du rôle d'Érasme dans cette grande querelle. Ils distinguaient très-bien l'alliage de rationalisme qui se mêlait à ses professions de foi, et ne voulaient pas d'un catholique qui traitât sa croyance comme une propriété personnelle. Ils continuaient à l'envelopper dans la cause de Luther, et même à le traiter plus mal que son ennemi. « Érasme avait pondu les œufs, disaient-ils dans leur grossier langage; Luther a fait éclore les poulets. Luther n'est qu'un pestiféré, Érasme a apporté le grain de peste. Érasme est un soldat

de Pilate, le dragon dont parlent les psaumes. » — « Il eût été bon, disait un moine, que cet homme ne fût jamais né » ; manière indirecte de demander le bûcher pour faire cesser ce mal. Certains casuistes du monachisme avaient dans leur chambre un portrait d'Érasme sur lequel ils se donnaient le sauvage plaisir de cracher chaque matin. D'autres criaient qu'il était révoltant qu'on eût fait mourir tant d'hommes en Allemagne pour avoir arboré les hérésies d'Érasme, et que l'auteur de ces hérésies fût encore en vie.

Quant à Luther, la lettre qui suit, écrite un peu avant la publication du traité du *Libre arbitre*, pour en détourner Érasme par la peur de la réponse, montre dans quelle disposition d'esprit allait le trouver la déclaration de guerre de ce pacifique.

MARTIN LUTHER A ÉRASME DE ROTTERDAM.

« Grâce et paix au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

» Je me suis tu assez longtemps, excellent Érasme, attendant que toi, mon aîné, tu rompisses le premier le silence ; mais, après une si longue et si vaine attente, la charité, je pense, m'oblige à commencer. D'abord je ne me plains pas de ce que tu t'es montré un peu hostile à mon égard, afin de te ménager auprès des papistes, mes ennemis. En second lieu, c'est sans indignation que je t'ai vu,

dans tes publications, nous mordre et nous piquer en certains endroits, soit pour capter leur faveur, soit pour adoucir leur haine. Il faut bien en prendre son parti, puisque je vois que Dieu ne t'a pas encore donné assez de courage et de sens pour te joindre à moi, en pleine liberté et confiance, contre ces monstres ameutés contre moi. Je ne suis pas homme, d'ailleurs, à exiger de toi ce qui surpasse mes propres forces et ma mesure. Bien plus, j'ai supporté et respecté en toi ma propre faiblesse et la mesure des dons de Dieu qui t'a été départie. Car le monde entier ne peut nier que ce règne et cette prospérité des lettres, par lesquels on est arrivé à une lecture intelligente des livres saints, ne soit en toi un don magnifique et supérieur de Dieu, pour lequel il a fallu lui rendre grâce. Je n'ai, certes, jamais désiré qu'abandonnant ou méconnaissant ta mesure, tu vinsses te mêler à mes amis, dans mon camp; et, quoique ton esprit et ton éloquence nous y pussent être d'un grand secours, le courage te manquant, il valait mieux que tu servisses la cause sans sortir de chez toi. Je ne craignais qu'une chose, c'est que tu ne fusses entraîné quelque jour par mes adversaires à marcher avec tes livres contre nos opinions, et qu'alors la nécessité ne me forçât de te résister en face. J'avais déjà eu l'occasion d'adoucir quelques-uns de nos amis qui se tenaient tout prêts à te faire descendre dans l'arène, et c'est dans cet esprit que j'aurais désiré que l'attaque

d'Hutten n'eût pas été imprimée, mais surtout que tu n'y répondisses pas par ton *Éponge*¹, dans laquelle, si je ne me trompe, tu sens toi-même que, s'il est très-facile d'écrire sur la modération et d'accuser Luther d'en manquer, il est très-difficile, que dis-je ! impossible d'en avoir, à moins d'un don particulier de l'Esprit.

» Crois donc, ou ne crois pas, il suffit que le Christ m'en soit témoin, que je te plains du fond du cœur, de ce que tant de haines et de passions de gens si considérables soient soulevées contre toi. Que tu n'en sois pas ému, je ne le crois pas ; c'est un fardeau au-dessus de ta vertu. Il faut dire aussi qu'ils n'ont peut-être pas tort de se piquer des provocations indignes qui leur sont venues de toi. Je te l'avouerai franchement, il y a des hommes qui n'ont pas la force de supporter ton amertume ni cette dissimulation que tu veux qu'on traite de modération et de prudence : ils ont bien sujet de s'indigner ; ils ne s'indigneraient pas s'ils avaient plus de force d'âme. Moi-même, qui suis irritable, encore que je me sois laissé emporter jusqu'à écrire d'un style trop amer, ce n'a jamais été que contre les entêtés et les indomptables. Du reste, j'ai toujours été clément et doux envers les pécheurs et les impies,

1. C'est le titre assez bizarre de la réponse d'Érasme aux attaques d'Ulric Hutten, un des soldats d'avant-garde de Luther, homme instruit, mais léger et libertin : *Spongia adversus adspergines Ulrici Huttini*.

quelles que fussent leur folie et leur injustice ; ma conscience m'en rend le témoignage, et l'expérience de plusieurs en pourrait faire foi. Et non-seulement j'ai arrêté ma plume alors que tu ne m'épargnais pas tes piquûres, mais j'ai déclaré, dans des lettres à des amis, lesquelles ont dû t'être lues, que je continuerais à m'abstenir jusqu'à ce que tu descendisses en champ clos. Car, bien que tu ne partages pas mon sentiment, et que, par défaut de piété ou par dissimulation, tu condamnes ou laisses en suspens certains points de doctrine, je ne puis ni ne veux croire que ce soit par opiniâtreté. Que faire ? Des deux côtés, la chose s'est singulièrement envenimée. Pour moi, s'il m'était permis d'être médiateur, je conseillerais à ceux-ci de t'épargner les attaques, et de laisser ta vieillesse s'endormir dans la paix du Seigneur ; et certes, c'est ce qu'ils ne manqueraient pas de faire, à mon sens, s'ils avaient égard à ta faiblesse d'esprit, et s'ils appréciaient la grandeur de la cause, laquelle a depuis longtemps dépassé ta mesure.

» A présent surtout que la chose en est venue à ce point qu'il y aurait fort peu de péril pour nos opinions à être attaquées par toutes les forces réunies d'Érasme, bien loin qu'il y puisse nuire par ses pointes et ses coups de dents, tu devrais, mon cher Érasme, songer à la faiblesse de ces armes, et t'abstenir de ces figures de rhétorique si âcres et si salées ; et, si tu ne peux ni n'oses tout à fait te

ranger à notre croyance, tu devrais ne t'en point mêler, et te borner à ce qui te concerne. S'il est vrai que ceux-ci, comme tu t'en plains, supportent mal tes morsures, ils en ont bien quelque cause, à savoir cette faiblesse humaine qui craint l'autorité et le nom d'Érasme, et qui sent qu'il est fort différent d'avoir été mordu une seule fois par Érasme, ou d'avoir été mis en pièces par tous les papistes ensemble.

» J'ai voulu, excellent Érasme, que tu prisses ces avis comme d'un homme qui veut être sincère avec toi, et qui désire que le Seigneur te donne un esprit digne de ton nom. Si le Seigneur te fait attendre cette grâce, je demande, que dans l'intervalle, à défaut d'autre service, tu nous rendes celui d'être simple spectateur de notre tragédie, de ne pas grossir la troupe de mes adversaires, et surtout de ne pas faire de livres contre moi, comme je m'engage à ne rien faire contre toi... C'est assez de morsures; il faut pourvoir à ne pas nous dévorer l'un l'autre, ce qui serait un spectacle d'autant plus pitoyable, qu'il est très-certain que ni l'un ni l'autre ne veut de mal, au fond du cœur, à la vraie piété, et que c'est sans entêtement que chacun persiste dans son opinion. Sois généreux pour mon peu d'habitude d'écrire, et, au nom du Seigneur, adieu.

» MARTIN LUTHER. »

Que cette lettre est méprisante ! Singulière *charité* que celle qui ôtait à Luther tout respect pour un vieillard, pour l'ancien maître de sa jeunesse solitaire et désintéressée ! Quel orgueil perce à travers ces ironiques éloges ! Quelle haine franche du libre arbitre pratique dans cet homme qui ne permet pas la contradiction ! Le dirai-je aussi ? quel désordre dans les idées ! C'est une tête ardente et tumultueuse, c'est la chair et le sang, ce n'est pas un beau génie qui a inspiré ces choses. Nous sommes dans les coulisses de la réforme ! Les petites passions sont derrière les grandes choses, et le comédien derrière le héros. Il est vainqueur depuis hier, et déjà la tête lui tourne. Il lance contre les contradicteurs l'arme qui lui a servi à contredire ; il insulte son précurseur, son vieux maître. Oh ! qu'il me soit permis de le répéter : combien les hommes valent moins que la cause pour laquelle ils combattent !

Cette lettre de Luther avait fait pressentir à Érasme le ton dont il répondrait au traité du *Libre arbitre*. Quand Luther lut ce traité, il eut un moment de surprise. Il s'attendait à des injures ; au lieu d'injures il y voyait des raisons, de la science, une discussion modérée, des ménagements pour sa personne. Il rendit d'abord hommage à la modération de son rival ; mais, une fois la plume à la main, sa première impression céda vite à la fougue de son esprit et à ses habitudes de diseur d'injures. Il fit

un traité du *Serf arbitre*¹, où, réfutant la thèse d'Érasme, il prouva, plus qu'il ne le pensait, que l'homme est en effet le *serf* de sa passion; qu'en tout temps, sous tous les drapeaux et pour toutes les causes, il aime la liberté pour lui et la hait dans les autres; que la liberté victorieuse devient bientôt le despotisme; que si lui, Luther, ne rallumait pas le bûcher de Jean Huss pour y brûler Érasme, c'est qu'il n'avait pas sous ses ordres l'armée de bourreaux de Henri VIII, le grand admirateur du traité du *Libre arbitre*. Quant au fond même de la question, il entassait de la contre-érudition théologique en réponse à l'érudition d'Érasme; il tourmentait les textes, faisait mentir les autorités, avec grand accompagnèment d'invectives. Étrange polémique dont Dieu devait faire sortir l'imprescriptible liberté de la conscience, non certes pour justifier cette polémique, mais pour montrer qu'il sait tirer le bien du mal, en les faisant se succéder l'un à l'autre, sinon s'engendrer l'un de l'autre, car il n'y a point de parenté entre le mal et le bien!

Érasme fit deux fautes, deux victoires pour Luther, qui avait su l'y pousser. La première fut de demander justice des calomnies du *Serf arbitre* à l'électeur de Saxe, Frédéric, l'ami et le protecteur de Luther: c'était demander une mauvaise chose, et la demander avec la certitude d'un refus. La

1. *De servo arbitrio*.

seconde fut de quitter son naturel, de se fourvoyer sur les pas de Luther dans la polémique d'injures, et de n'y avoir ni originalité, ni éloquence, à la différence de Luther, chez qui la pratique en était naturelle et relevée d'ailleurs par un grand courage, mais d'y mettre une certaine rhétorique misérable et d'invectiver d'une voix cassée et en cheveux blancs. La lettre suivante, en réponse à Luther, qui lui avait écrit en lui envoyant son traité, trahit, parmi quelques paroles dignes et nobles, un effort malheureux pour n'être pas en reste d'injures avec Luther.

ÉRASME DE ROTTERDAM A MARTIN LUTHER.

« Ta lettre m'a été remise tard. Si elle fût venue à temps, je ne m'en serais pas ému. Je n'ai pas l'esprit si puéril qu'après avoir reçu tant de blessures plus que mortelles, je sois calmé par un ou deux badinages et adouci par des cajoleries. Quant à ton esprit, le monde le connaît depuis longtemps; mais cette fois tu as si bien tempéré ton style, que jusqu'ici tu n'as rien écrit de plus furieux, et, qui pis est, de plus malveillant contre personne. Sans doute il va te venir à l'esprit que tu n'es qu'un faible pécheur, toi qui ailleurs demandes qu'on ne te prenne pas tout à fait pour un dieu. Tu es, écris-tu, un homme doué d'un esprit véhément, et tu aimes à te vanter de cette insigne

excuse de tes actions. Mais que ne déployais-tu depuis longtemps cette véhémence admirable contre l'évêque de Rochester, ou contre Cocléus, lesquels te provoquent nominativement et te poursuivent d'injures, à la différence de moi, qui ai discuté poliment avec toi dans mon traité? Que font, je te prie, pour la question en elle-même, tant d'injures bouffonnes, tant de mensonges calomnieux; que je suis un athée, un épicurien, un sceptique sur les matières de la foi chrétienne, un blasphémateur, que sais-je! bien d'autres choses encore que tu ne dis pas? Ce sont outrages que je supporte d'autant plus facilement, que sur aucune de ces calomnies ma conscience ne me reproche rien. Si je n'avais sur Dieu et sur les livres saints les pensées d'un chrétien, je ne voudrais pas vivre un jour de plus.

» Si tu avais plaidé ta cause avec cette véhémence qui t'est familière, mais en restant en deçà des fureurs et des injures, tu aurais soulevé moins de gens contre toi; mais voici que dans plus du tiers de ton volume tu as donné carrière à ton goût pour ce genre de dialectique. Quant aux égards que tu as eus pour moi, la chose parle assez d'elle-même; tandis que tu m'accables de tant de calomnies manifestes, moi je me suis abstenu de certaines choses que le monde n'ignore pas. Tu t'imagines, ce semble, qu'Érasme n'a point de partisans: il en a plus que tu ne penses. Après tout, qu'importe ce qui nous arrive à tous les deux, surtout à moi, qui

dois bientôt sortir de ce monde, quand bien même j'y serais universellement applaudi ? Ce qui m'afflige profondément, et avec moi tous les gens de bien, et ceux qui aiment les belles-lettres, c'est que tu donnes des armes pour la sédition aux méchants et aux esprits avides de changement ; c'est qu'enfin tu fais de la défense de l'Évangile une mêlée où sont confondus le sacré et le profane, comme si tu travaillais à empêcher que cette tempête n'ait une bonne fin, bien différent de moi, qui ai mis tous mes vœux et tous mes soins à la hâter.

» Je ne débattrai pas ce que tu peux me devoir, et de quel prix tu m'en as payé ; c'est une affaire privée, et de toi à moi. Ce qui me déchire le cœur, c'est la calamité publique, c'est cette incurable confusion de toutes choses que nous ne devons qu'à ton esprit déchaîné, intraitable pour ceux de tes amis qui te donnent de bons conseils, et dont quelques ignorants étourdis font tout ce qu'ils veulent. J'ignore quels sont les hommes que tu as arrachés à l'empire des ténèbres, mais c'est contre ces sujets ingrats que tu devais aiguïser ta plume perçante plutôt que contre un disputeur modéré. Je te souhaiterais un meilleur esprit, si tu n'étais pas si content du tien. Souhaite-moi tout ce qu'il te plaira, pourvu que ce ne soit pas ton esprit, à moins que le Seigneur ne le change. »

« Bâle, ce 11 avril, jour où ta lettre m'a été remise, an 1526. »

Voilà où Luther avait voulu amener Érasme. La modération d'Érasme faisait sa force; Luther l'en débusqua : c'est une grande victoire que d'amener ses adversaires à quitter leur caractère naturel pour en prendre un d'imitation ou de rhétorique. Luther avait soufflé ses défauts à Érasme; celui-ci prit de ses mains, pour le combattre, l'injure qu'il maniait moins bien que lui; et la place qu'il employa dans ses écrits à imiter malheureusement son adversaire fut perdue pour le réfuter. A la lecture du traité du *Serfarbitre*, Mélanchthon lui-même, quoique si porté pour Luther, avait gémi de ses violences, et démenti le bruit qu'il n'était pas étranger à la partie injurieuse de l'écrit de Luther. Après la réponse d'Érasme : « Vois-tu, lui disait Luther triomphant, ton Érasme et sa modération si vantée! C'est un serpent! » Le vent soufflait pour Luther. Cet homme faisait sortir les vieillards de la gravité de leur âge; il amenait les mourants à manquer à la dignité de leur vie passée; il forçait la modération à rougir d'elle-même; évidemment la fortune était de son côté.

Il y eut encore, jusqu'en 1534, deux ans avant la mort d'Érasme, quelques écrits de ce ton échangés entre ces deux hommes illustres. Au reste, Érasme n'avait pas à répondre seulement à Luther. Ses dernières années furent assaillies d'ennemis; toutes les presses de Froben étaient employées à ses apologies. La Sorbonne, les théologiens, les casuistes, les violents des deux partis, les Stunica, les Bède,

les Carpi (ce dernier était prince), noms que la violence n'a pas immortalisés, le trouvèrent armé jusqu'à la fin contre toutes leurs diatribes. Le premier grimaud sachant griffonner quelques injures, et balbutier la logomachie théologique, se donnait la gloire de troubler les dernières heures de l'illustre vieillard, sauf à se faire marquer au front de sa main mourante. Tout le monde se croyait intéressé à le compromettre; tout le monde triomphait de la déconsidération où l'avait fait tomber Luther. Ce qui lui restait de modération, ou, pour mieux dire, d'indépendance religieuse, irritait surtout ses innombrables ennemis. C'est à en faire la conquête, c'est à l'arracher de sa position intermédiaire entre les deux partis, représentés alors par leurs têtes folles et leurs hommes d'action, que travaillaient tous les esprits violents, fatigués de ses réserves, et voulant débarrasser le sol de la réforme des rétrogrades de la paix et de la philosophie chrétienne.

On avait obtenu de lui qu'il hurlât avec les loups; on l'avait compromis dans la forme, on voulait encore le compromettre dans le fond, et lui arracher un testament qui pût servir de torche aux catholiques pour allumer leurs bûchers, ou aux protestants de titre pour déposséder la vieille Église. Érasme tint bon. Il avait bien pu s'échauffer dans le langage; mais il resta fidèle aux idées de paix, de morale chrétienne, de réforme amiable; défendant jusqu'à la fin son indépendance, et tenant embrassée

cette belle image de la philosophie chrétienne, qui devait survivre à toutes les discussions dogmatiques.

Érasme était-il plus protestant que catholique, ou plus catholique que protestant? Ce qu'on peut répondre à cette question, c'est qu'il eut peut-être un peu plus de superstition que de religion, et plus de religion que de scepticisme. Vous l'avez vu rendre grâce à sainte Geneviève d'être réchappé des œufs pourris et des chambres malsaines du collège de Montaigu; vous l'avez vu faisant vœu d'achever un commentaire de l'*Épître aux Romains*, si saint Paul le guérit d'une chute de cheval. En d'autres circonstances, il aura quelque peur vague du démon; il racontera des histoires d'exorcisme du ton d'un homme qui croit un peu aux possédés; il aura sur l'*ennemi du genre humain* quelque chose de notre doute à demi curieux, à demi inquiet sur l'infailibilité divinatoire des somnambules. Pour les deux dogmes aux prises, voici ce qu'il en pensait :

Le dogme protestant, né d'hier, qu'il avait vu sortir de cerveaux excités ou malades, ce fruit de tant de choses bonnes et mauvaises, de besoins sérieux et d'ambitions vulgaires, de la science et de l'ignorance, des hommes d'élite et des masses aveugles, de l'esprit et de la chair, de la raison et de la folie, il ne le prenait même pas au sérieux, et il voulait encore moins d'une religion fabriquée de son temps par des brouillons (*nebulones*), que de la foi, exploitée et tournée en marchandise, des catholiques

romains. Le dogme catholique, au contraire, se recommandait à ses respects par l'ancienneté, par la tradition, par une longue possession des intelligences; il y croyait par sentiment et par habitude. A la vérité, en suivant ce dogme dans les changements qu'il avait subis depuis son établissement, il ne pouvait se défendre de remarquer ce que l'œuvre des hommes y avait mêlé à l'œuvre de Dieu, et le doute se glissait dans ses études, toutes les fois qu'il regardait dans le christianisme au delà de l'Évangile et du sublime précepte de la fraternité humaine. Mais, d'autre part, les impressions de son enfance catholique, la grandeur et l'antiquité de l'édifice fondé sur le dogme catholique, la polémique, où, à force de s'emporter pour la nécessité du discours, au delà de sa vraie croyance, on finit par perdre chaque jour un peu de ses doutes, et par devenir croyant par antagonisme; ses relations avec les rois et les papes, et l'honneur d'une foi commune; toutes ces choses l'attachaient au catholicisme, en sorte qu'ayant à mourir dans l'une ou l'autre croyance, il préférerait les vieilles garanties de l'Église romaine aux promesses d'hier du protestantisme.

Au fond, il n'appartint jamais qu'à lui-même. Il put se rapprocher tantôt d'un parti, tantôt de l'autre, selon qu'il en espérait davantage pour la tolérance et les lettres; mais il resta l'homme de toutes les choses durables que les passions humaines avaient dérobées sous des formules devenues des

cris de guerre; et Dieu, en lui inspirant le mot sublime de *philosophie chrétienne*, se plut à révéler à sa belle intelligence une de ces vérités qui ne meurent pas.

IX

Nouveau trait de ressemblance entre Érasme et Voltaire. — Puissance morale d'Érasme. — Il est le chef du parti modéré en religion et de tous les lettrés de l'Europe. — Sa prodigieuse correspondance. — Sa petite maison à Bâle. — Ses travaux à l'approche de la foire de Francfort. — Sa lettre à des religieuses de Pologne qui lui ont envoyé des dragées. — Sa lettre à l'évêque Jean Turzon dans les intervalles de sa gravelle. — Érasme martyr du travail et de la réputation.

On pourrait apprécier matériellement l'importance d'un écrivain par le nombre de lettres qu'il a écrites et reçues, et la diversité d'opinions de ses correspondants. Beaucoup de lettres, et des lettres de toutes les opinions, de tous les partis, de toutes les conditions, sont la preuve d'une sorte de souveraineté intellectuelle, vers laquelle chacun se tourne avec foi pour y prendre le mot d'ordre de ses sympathies ou de ses répugnances. Celui-là est un grand esprit vers qui tous ceux de son temps gravitent naturellement, comme vers le pôle de l'intelligence et de la science contemporaines, et dont le temps et la pensée sont devenus une sorte de propriété publique. Ainsi toute la philosophie du XVIII^e siècle a convergé vers Voltaire; toute la renaissance lit-

téraire et religieuse de l'Europe occidentale, au xvi^e siècle, a convergé vers Érasme. Un certain aimant d'idées et de croyances faisait incliner leur époque de leur côté. Toute formule venait d'eux; leurs contemporains avaient des tendances plus ou moins obscures; c'est par eux seuls que ces tendances étaient exprimées dans un langage populaire. Les grands hommes sont ceux qui disent ce que tout le monde sait; mais ce savoir de tout le monde est confus, vague, inarticulé; leur gloire est de le produire à la lumière dans toute sa netteté, d'en créer la langue et d'en faire des croyances universelles.

Dans cette incertitude des consciences qui accompagna et favorisa les commencements de la réforme, tous les contemporains d'Érasme se tournèrent vers lui. Chacun sentait en soi un certain renouvellement d'idées dont il ne pouvait se rendre compte par des mots. Ces mots, il les demandait à l'homme qui paraissait avoir la plus parfaite intelligence des choses, et qui déjà, dans plus d'une question, avait prouvé qu'il savait mettre le doigt sur le malaise dont l'époque était tourmentée. Tout le monde savait, ceux-ci confusément, ceux-là avec un mélange de bonne foi et d'intérêt personnel, tous avec une impatience souffrante, qu'il se passait quelque chose de nouveau dans le monde; mais personne ne pouvait déterminer ce que c'était. Ce fut le rôle d'Érasme d'éclaircir les pressentiments et les désirs de chacun, de trouver un langage pour cette universelle espérance

qui emportait les esprits vers un avenir inconnu.

Pendant un moment il tint, pour ainsi dire, toutes les consciences dans sa main, et il fixa dans une opinion moyenne, mi-partie de critique et de croyance, ces innombrables esprits qui se sentaient entraînés, ceux-ci vers l'incrédulité inactive, ceux-là vers une révolution complète. Luther arriva bientôt, qui lui enleva les derniers; il faisait mieux leur affaire; c'était l'homme de la révolution. Érasme garda autour de lui, et jusqu'à son dernier jour, tout ce qu'il y avait d'hommes sensés, tolérants, désintéressés, entre les catholiques immobiles et les réformateurs déclarés. Ce fut là sa royauté dernière, royauté plus solide et plus vraie que celle dont l'avait dépossédé Luther.

C'est à cette foule de bons esprits, fort nombreux même alors, pour l'honneur de l'humanité qu'Érasme servit jusqu'à la fin de chef et d'organe. Pourquoi ne dirais-je pas de roi? car quel sujet a dit d'un roi ce que Frédéric Nauséa, conseiller du roi Ferdinand, disait d'Érasme : « Quoique nous fussions séparé de lui par des provinces, nous nous sentions entraîné vers lui par une si grande autorité, que jamais il ne nous arriva de méditer, d'écrire, de dicter, de manger, de boire, de dormir, de veiller, sans penser à lui, et sans que son image nous fût présente. Toute autre pensée était absorbée par la contemplation de ce grand homme; nous l'entendions, nous le voyions, nous demandions à

quiconque venait de loin : Vit-il encore? que fait-il? quelle santé a-t-il? Que va-t-il nous envoyer de nouveau ¹? »

Au nombre de ces sujets si dévoués, si tendres, qui se consumaient d'affection pour lui (*deperibant*), comme dit Nauséa, Érasme comptait des princes. « J'ai remis au prince ta lettre et ta *paraphrase*, lui écrit Paschasius Berselius. Il a lu la lettre à haute voix; puis, baisant ton petit présent, il s'écriait de temps en temps avec un accent de joie : Cher Érasme! Je suis resté un jour à la cour. Après la messe, on s'est mis à table. Nous entrons dans la salle du festin, ornée de grands et nombreux tapis. Peu après on apporte de l'eau pour laver les mains. Le prince s'asseyait, ayant près de lui son frère Robert, le grand guerrier, l'Achille de notre siècle. La femme du héros occupait la troisième place, Pénélope par sa vie, Lucrece par ses mœurs. A la quatrième était assise leur fille, déjà nubile, et, par ses traits, semblable à Diane. Venaient ensuite les deux frères de la jeune héroïne; vous auriez dit les deux jumeaux de Léda. Parmi tant de dieux et déesses, moi, pauvre scarabée, interpellé nominalelement par Jupiter, je m'assis à la septième place, repaissant mes yeux d'or, de pierreries et de pourpre, mes oreilles de doux accords, mon palais d'ambrosie et de nectar. La faim apaisée et les tables enlevées avec les mets,

1. Friderici Nauseæ Monodia, tome I^{er} de l'édition de Leyde

on chante des actions de grâces aux dieux¹ ; nous nous levons ; les uns jouent aux dés, les autres aux échecs. Je suis appelé auprès du prince. Une conversation s'engage entre nous pleine de compliments pour toi. Il veut te voir, te serrer dans ses bras, te traiter comme son père, comme une divinité descendue du ciel sur la terre. Viens donc sans retard : prends garde, au nom du Dieu immortel, qu'un si grand héros n'ait trop longtemps à souffrir du tourment de t'attendre². »

Parmi les lettres qu'écrivait chaque jour Érasme, les plus nombreuses et les plus détaillées roulaient sur les affaires, sur les progrès de la réforme, sur les livres de ses docteurs, sur les querelles entre Érasme et ses ennemis, les Stunica, les Beda, la Sorbonne tout entière. On le consultait, on lui demandait des directions, ses réponses étaient lues et répandues comme des traités. Bon nombre traitaient de

1. Traduisez : « On dit les grâces ». Ces chrétiens étaient à demi païens d'esprit, et leur piété se partageait entre les dieux de l'Olympe et le dieu de l'Évangile.

2. 232. D. F. Ce Paschasius Berselius est un moine de l'ordre des Carmes, un de ces théologiens de Louvain, avec lesquels Érasme avait été en querelle. Après quelques controverses, il s'était de bonne grâce avoué vaincu et conquis à Érasme. Le *prince* dont il s'agit, est Gérard de la Marck, prince-évêque de Liège. Robert son frère, l'*alter Achilles*, est le vaillant Robert de la Marck qui, allié de Louis XII, dans les guerres d'Italie, commandait les bandes noires à la bataille de Novare, 6 juin 1513. C'est au château d'Huy, où résidait l'évêque, que se passe la scène.

l'état des lettres; plusieurs étaient des jugements sur quelques hommes éminents en érudition profane, ou des biographies de morts illustres.

Une troisième catégorie se compose de celles qu'il envoyait à ses principaux amis, à certaines époques, comme des témoignages périodiques de son souvenir, lettres charmantes où il parlait d'ordinaire de sa vie intérieure, de ses souffrances physiques si courageusement endurées, de sa vieillesse, de ses études, de ses prodigieux travaux. Enfin, une quatrième catégorie comprend toutes les lettres de pure politesse : lettres en réponse à des louanges; lettres demandées par des gens qui s'en voulaient faire honneur auprès de leurs amis; lettres d'hommage aux princes qui l'avaient fait complimenter par leurs conseillers privés; lettres de remerciements pour les cadeaux de grands personnages. Érasme suffisait à tout cela.

Je me le figure, dans sa petite maison de Bâle, aux approches de la foire de Francfort, époque où il expédie par gros paquets ses lettres et ses traités pour tous les points de l'Europe. Il vient d'être pris d'une attaque de gravelle si forte, si douloureuse, que « s'il a quelque ennemi, dit-il tristement, cet ennemi doit cesser de le haïr, et se trouver assez vengé par ses souffrances ¹. » Assis sur son lit de douleur, faible, tremblant de fièvre, pendant qu'il

1. Lettres, 787. B. C.

corrige les épreuves de son épître à Christophe, évêque de Bâle, sur le *Choix des mets* et sur d'autres points de discipline religieuse, il dicte à un de ses secrétaires diverses lettres pour ses amis. Quatre courriers attendent à Bâle ses dépêches; l'un pour Rome, l'autre pour la France, le troisième pour l'Espagne, le quatrième pour la Saxe¹.

Après plusieurs jours donnés aux lettres sérieuses, il faut penser aux lettres de politesse, et sourire agréablement à des gens valides, malgré les accès du mal qui lui font tomber la plume des mains. Ce sont d'abord les religieuses d'un couvent de Pologne, qui lui ont envoyé à plusieurs reprises des dragées et d'autres douceurs pour obtenir de lui, en retour, quelque écrit à mettre dans leurs archives². Il dicte cette réponse, non sans s'interrompre par des gémissements : « Vous avez voulu, excellentes vierges, faire un gain honnête en achetant, au prix de quelques douceurs qui récréent le palais, des choses qui nourrissent l'âme. Pieuse captation, avidité sainte, prudent et lucratif échange, bien digne de vierges sages, si j'étais l'homme qui pût rendre pour une semence corporelle une semence spirituelle... »

Une crise violente l'arrête au milieu de sa lettre. Son médecin est appelé : quelques cuillerées de vin

1. Lettres, 777. E. F.

2. *Ibid.*, 778. D. E.

de Bourgogne le remettent ; c'est le traitement qu'on opposait à ses douleurs de gravelle. La crise passée, sa figure redevient calme et riante ; il reprend :

« Votre époux, saintes filles, se glorifie de tous ses saints, mais principalement des martyrs et des vierges. Ce sont là les parures dont s'enorgueillit le plus l'Église du Christ, laquelle ne tire sa gloire que de son époux. Mille vertus l'entourent comme des pierreries ; mille fleurs le décorent ; mais celles qu'il aime par-dessus toutes, ce sont les roses des martyrs et les lis des vierges. »

Suit un éloge de la virginité dans ce style un peu fade. Quelle pitié que la gloire ! Il faut rire d'une bouche contractée par la souffrance et aiguïser des lieux communs prétentieux aux heures où l'on aurait besoin de sommeil. Il faut dicter, d'une voix dolente, des dragées épistolaires en réponse à des dragées de nonnes ; il faut mêler les fleurs de rhétorique aux potions calmantes, et se livrer au médecin entre deux jolies phrases ! Mais ce n'est pas tout.

Un messenger est arrivé la veille de Breslau¹. Il a apporté, de la part de l'évêque Jean Turzon, docte prélat, admirateur passionné d'Érasme, quatre clepsydres de verre d'une nouvelle invention, dont le sable, en tombant insensiblement, mesure les heures ; quatre petits lingots d'or vierge, extraits

1. Lettres, 522. F.

des mines du diocèse de l'évêque, symbole de l'immortalité qui attend Érasme ; plus un bonnet d'hermine, dont la douce chaleur et le poil soyeux, dit le bon Jean Turzon, rappelleront à Érasme l'amour qu'il a pour lui. Les cadeaux sont là étalés sur le buffet, attendant un remerciement littéraire, travaillé, précieux. Érasme les regarde d'un œil résigné, et dicte :

« Si tu veux me permettre de faire quelque peu de philosophie sur tes petits présents, je félicite ton diocèse d'avoir des mines d'où l'on tire un or si brillant et si pur ; mais je t'estime bien plus heureux, toi qui tires des veines bien autrement précieuses des saintes Écritures l'or de la sagesse évangélique, cet or dont tu enrichis le troupeau qui t'est confié... »

Froben entre en ce moment, Froben, son imprimeur et son ami. Il vient lui soumettre des doutes sur un passage de la dissertation sur le *Choix des mets*, et le prier de relire, et au besoin de corriger un manuscrit de Vivès, qu'il a quelque répugnance à imprimer. Érasme lui demande son bras pour faire quelques tours de chambre, et quelques minutes pour achever sa lettre à Jean Turzon. Soutenu d'un côté par un serviteur, et de l'autre appuyé sur le bras de Froben, il descend de son lit et se traîne dans sa chambre, le corps plié par la souffrance ; puis il continue sa lettre :

« Tes deux clepsydres portent cette inscription :

Hâte-toi lentement. C'est un ordre qu'entend la poussière qui tombe lentement par le petit trou; mais notre vie s'envole avec une grande vitesse, et la mort n'accourt pas moins vite, même après que cette poussière a cessé de tomber. Sous cette inscription : *Hâte-toi lentement*, je vois une image de la mort. Puisse-t-elle, ô Turzon ! te frapper le plus tard possible, toi qui es digne, non d'une vie longue, mais d'une vie immortelle ! »

Comme tout cela est tiré, affecté, puéril ! Quel triste emploi d'un temps dont l'habitude de souffrir lui faisait compter toutes les minutes ! Il en arrive au bonnet :

« Ton bonnet ne pourra me servir que chez moi. Il est trop riche pour un homme de si peu que moi, — à moins que tu ne comptes Érasme pour quelque chose ; — il est d'ailleurs d'une forme étrangère aux usages de ce pays. Autrefois, selon le proverbe, tout allait bien aux gens de bien ; aujourd'hui, rien ne sied qu'aux hommes puissants. Je le garderai pourtant comme un gage qui me rappellera Jean Turzon. »

Demain il faudra recommencer cette comédie pitoyable d'un moribond qui fait de l'esprit sur les cadeaux qu'on lui envoie. Demain il faudra remercier sur ce ton quelque autre grand personnage, soit pour le don d'un gobelet d'argent ciselé, soit pour un anneau, soit pour un cheval que lui enverront d'Angleterre des gens qui le croient bon

cavalier, et auxquels il répondra qu'il l'est à peine assez pour se tenir en selle sur un âne.

S'il y eut jamais un martyr du travail, certes ce fut Érasme. Esclave de sa réputation, de ses amitiés, de ses adversaires, des curieux, des indifférents, le jour que tous les hommes éclairés de l'Europe occidentale l'eurent proclamé le chef du parti modéré, il vit qu'il fallait mourir à la tâche et aller jusqu'au bout sans reprendre haleine. Il n'eut de loisir que les heures trop fréquentes où l'excès de la maladie lui liait les mains, la parole et la pensée. Chose singulière ! quoiqu'il ne fît les affaires de personne, et qu'il fût l'organe d'une opinion intermédiaire dont le principe était de s'abstenir, sa tâche fut plus lourde que celle d'un homme de parti gouvernant une multitude avide d'événements. Rien de plus simple. Avec une seule harangue, un parti passionné va plusieurs jours ; mais les hommes expectants et spéculatifs sont insatiables de réflexions, de considérations, d'analyses. Il fallait donc qu'Érasme, en sa qualité de guide et de *précepteur* de ces hommes, comme on l'appelait, fît l'histoire presque quotidienne des faits où il n'avait aucune part active. Ce fut même un triomphe pour Luther d'avoir Érasme pour son historiographe de chaque jour.

Mais quelle vie, mon Dieu, que celle-là ! Quelle glèbe à retourner, quelle pierre de Sisyphe à rouler ! N'avoir pas un jour dont on puisse dire : Il

est à moi ! voir passer tous les printemps et tous les étés sans avoir goûté ce que nous appelons le plaisir de renaître, et ce qui n'est que l'oubli de vieillir ; ne savoir la différence d'un beau jour et d'un jour de pluie que par les intermittences ou les redoublements de sa gravelle ; se lever tous les matins avec le même poids à soulever, avec la même pierre à rouler, et se coucher avec le regret de ce qu'on laisse en arrière, de ce que les visites d'amis, le temps des repas, vous ont dérobé de minutes ; se sentir, toute la nuit, dans des rêves pénibles, la poitrine oppressée par ce cauchemar qu'on appelle la réputation ; ne pouvoir s'échapper de ses travaux, mais y être enchaîné comme l'ouvrier à sa pièce toute sa vie ; avoir perdu le sentiment de la solitude, du silence, du recueillement, exquises jouissances dont le goût s'émousse faute d'usage ; vivre toujours avec les hommes, par les hommes, pour les hommes, soit dans le passé, soit dans le présent, au sein de leurs livres, au plus épais de leurs mêlées, et ne pas connaître un de ces moments où penser et sentir sont une même chose, où l'on ne vit plus seulement par la mémoire et l'imitation, où l'on rêve un Dieu qui n'est ni celui des sectes ni celui des philosophes, ni le Dieu des formulaires et des systèmes, mais le Dieu tout bien-faisant qui remplit de vie la terre et le ciel, fait parler tous les êtres et rouler toutes les sphères ; enfin se donner, par le travail, une fièvre lente et

continue, qui vous rend incapable du repos : voilà quelle fut la vie d'Érasme, voilà quelle fut sa gloire !

Ce fut aussi la vie et la gloire de son époque ! Il n'y eut pas de saisons, pas de printemps, pas de loisirs, pas une heure perdue, pas une pensée sans but, pas un caprice, pour cette époque de révolution et de conquête ! Jamais tâche plus effrayante ne pesa sur les générations des hommes ! Retrouver le passé, se tenir quelque temps dans un certain équilibre sur un présent mouvant comme le sable, préparer l'avenir, telle fut cette triple tâche. Dans ce temps-là, le même homme était érudit, conseiller d'empire et réformateur ; touchant, par ces trois ordres de travaux, au passé, au présent et à l'avenir : le même homme maniait la plume et l'épée, montait dans la chaire, faisait des traités, exhumait les vieux livres ; le même homme vivait dans trois mondes à la fois.

Un des travers de notre époque, c'est qu'on y méprise la tradition, et que chacun s'y fait souche et principe de toutes choses, société, religion, art. Au temps d'Érasme on était plus humble ; l'homme se trouvait à peine assuré en donnant la main à ses ancêtres, et en apprenant d'eux tout ce qu'ils avaient connu de la science de la vie. Le passé et le présent étaient solidaires ; on croyait que l'arbre de la science était né le même jour que l'homme, et que c'était le même tronc qui poussait incessamment de nouvelles branches. Personne ne s'imaginait avoir dans

sa main la semence d'un nouvel arbre. Dans ce temps-là on ne connaissait pas le *poète*, cet être tombé du ciel, qui naît sans père, et meurt sans enfants, pour qui le monde contemporain n'est qu'un piédestal d'où il s'élançe dans un monde qui n'est qu'à lui et à Dieu, où il vient replier de temps en temps ses ailes fatiguées. Mais on connaissait et l'on étudiait les poètes, ces chantres ingénieux de la sagesse humaine, hommes ainsi que nous, si ce n'est qu'ils en savent un peu plus que nous sur nous-mêmes. Dans ce temps-là, les vieillards se faisaient enseigner, sur le bord de la tombe, la langue d'Homère et de Platon. Des professeurs en cheveux blancs, qui ne prenaient pas quatre jours de repos pendant toute l'année¹, avaient des élèves septuagénaires qui ne voulaient pas mourir sans avoir rajeuni leur intelligence par quelques souvenirs de la sagesse antique. Il est vrai que ces vieillards étaient rares à une époque où l'on comptait tant de jeunes gens enlevés par des morts prématurées à de prodigieux travaux, et qui exhalaient leur âme sur les belles pages où Platon leur promettait une vie immortelle. Érasme parle quelque part de ce petit nombre auquel il était donné d'atteindre à la vieillesse. « Faut-il l'attribuer, dit-il, à un monde qui penche vers son déclin, ou bien à ce qu'il en coûte plus d'efforts aujourd'hui pour acquérir le savoir? »

1. Lettres, 788. B. C.

X

Par quelles raisons Érasme se plaisait à Bâle. — Froben lui offre une maison et une pension. — Caractère de Froben. — Sa mort; douleur qu'en éprouve Érasme. — La réforme s'introduit à Bâle. — Œcolampade — La réforme se rend maîtresse; ravage des églises. — Érasme songe à quitter Bâle. — Son entrevue avec Œcolampade. — Projet de départ. — Le grand et le petit port. — Érasme se retire à Fribourg. — Ses deux quatrains.

C'est à Bâle qu'Érasme trouva une solitude relative, la seule qui fût possible à son époque. Après de longues hésitations, il s'était fixé dans cette ville, d'où il inondait l'Allemagne et la France de ses écrits. Ce choix n'était pas un caprice. Bâle était une ville intermédiaire, paisible, bien gouvernée, où les théologiens avaient de la modération, où la lutte des choses anciennes et des choses nouvelles n'avait amené aucune violence. Érasme y vivait tranquille, respecté, dans la société intime de Jean Froben et de quelques amis. Appuyé sur la formidable imprimerie fondée par cet homme célèbre, il dominait tout le mouvement religieux et littéraire de l'Allemagne, et représentait la presse du temps dans sa plus grande fécondité et dans sa plus grande influence.

De toutes parts lui venaient des offres d'hospitalité; de l'Angleterre, dont le roi Henri VIII était son confrère en polémique; de la France, où l'appelait le

fastueux, mais sincère ami des lettres, François I^{er}, lequel lui offrait des *monts d'or*¹ ; de Charles-Quint, son roi et son maître, qui lui faisait retenir ses pensions, pour le prendre par la famine, et l'attirer de force dans ses États du Brabant ; de trois ou quatre princes régnants de l'Allemagne, qui avaient avec lui une docte et familière correspondance ; de plusieurs villes particulières, entre autres Besançon, dont le sénat lui demandait ses conditions, voulant à tout prix devenir la patrie de choix d'un hôte si illustre ; d'un grand nombre d'archevêques, qui lui offraient une aile de leur palais épiscopal, une place d'honneur à leur table et une pension. Érasme avait pesé une à une toutes ces propositions, et par mille considérations d'indépendance personnelle, de sûreté, de santé, surtout par une noble et immuable répugnance pour les chaînes du patronage, il y avait répondu par des refus ingénieusement tournés, dont ses maladies et sa vieillesse faisaient d'ordinaire tout le fond.

Ces politesses cachaient ses vrais motifs. Pour l'Angleterre, c'était un motif de sûreté personnelle. Il fallait traverser la mer, cette mer où il avait déjà fait naufrage, et où la guerre entretenait toujours une espèce d'écumeurs tolérés par le gouvernement, soit qu'il eût une part dans les prises, soit qu'il ne fût pas de force à faire la police de sa propre ma-

1. Rex Gallus montibus aureis invitat ad se. — Lettres, 787.

rine. Pour la France, il y avait danger de la vie à y écrire des propositions malsonnantes et à n'y être pas bien avec la Sorbonne. On y brûlait ou menaçait de brûler les gens pour avoir, étant malades, mangé de la viande en carême. On y faisait un procès capital à un homme pour avoir dit que l'argent dépensé à la construction d'un immense monastère aurait été mieux employé à fonder un asile d'orphelins. François I^{er} avait bien le pouvoir et peut-être la bonne volonté de tirer une première fois l'accusé des mains de la Sorbonne, comme cela se vit pour Clément Marot, et pour Berquin, l'ami d'Érasme; mais, à la récurrence, il l'abandonnait au bras spirituel, avec cet égoïsme royal qui ne peut pas s'intéresser deux fois à la vie du même homme. Dans le Brabant, c'étaient toujours les théologiens, race furieuse, qui aurait fait lapider Érasme par la populace. En Allemagne, les violents du parti de la réforme seraient venus briser ses vitres et déchirer ses livres, comme ils faisaient des bulles papales. D'ailleurs, c'étaient des offres de princes, offres dont se méfiait Érasme, parce qu'il y voyait, dans l'avenir, ou d'insupportables obligations de flatterie, ou l'abandon.

Chez les prélats, sa vanité d'*astre de la Germanie* ne se serait pas accommodée d'une commensalité au-dessous de lui, ni surtout de complaisances dans le genre de celles de Gil Blas pour l'archevêque de Grenade. Une seule hospitalité l'aurait tenté : c'était

celle de Besançon. Cette fois, la chose se faisait de pair à pair; c'était le peuple offrant sa ville à un homme du peuple. Érasme ne trouvait pas le bienfait lourd, ni la reconnaissance désagréable, ni la rupture, si elle avait lieu, d'une grave conséquence; outre l'attrait du voisinage de la Bourgogne, dont le vin calmait sa gravelle. Il résista pourtant. Il aimait Bâle; il y était entouré de la considération publique; il y payait l'hospitalité de la ville par le produit de ses travaux et par sa gloire. De plus, il y avait des liens de cœur, un filleul, un fils en Dieu, comme disent les Anglais, l'un des enfants de Froben, qu'il avait appelé *Erasmus*, nom qu'il regrettait de n'avoir pas pris lui-même, dès l'enfance, comme étant plus conforme à l'étymologie grecque qu'*Erasmus*. Il faisait des petits traités d'éducation pour cet enfant, de grande espérance, dit-il. Il s'était attaché à Bâle « comme l'huître et l'éponge au rocher », lui qui répondait jadis au reproche d'insouciance que lui faisaient les moines, qu'il n'était ni une huître ni une éponge, et que le reproche lui venait mal de gens « changeant tous les jours de pâtis, et émigrant là où ils voyaient la fumée de la cuisine plus grasse et le foyer plus luisant¹ ».

C'est dans l'année 1531 qu'Érasme vint s'établir à Bâle. Froben lui avait offert une maison et une pension. Il ne voulut ni de l'une ni de l'autre, et aima

1. Lettres, 370. F.

mieux être l'ami que le pensionné de Froben. Il fit acheter une maison où, sauf quelques voyages commencés que sa mauvaise santé le forçait d'interrompre, il vécut dans l'amitié de Froben et de sa famille, au milieu de travaux qu'il appelait avec quelque raison *herculéens*. A cette maison attenait un jardin assez grand, avec un petit pavillon au milieu, où il venait dans les beaux jours, non pour y prendre du repos, mais pour y traduire quelques pages de saint Bazile ou de saint Chrysostome¹.

Le premier chagrin de cœur qu'il eut à Bâle, ce fut la mort inopinée de son ami. Il avait eu une douleur modérée de la perte de son frère²; mais il fut accablé de la perte de Froben. Il l'aimait pour la douceur de leurs relations; il l'aimait pour tout le bien qu'il avait fait aux études libérales; il l'aimait pour son noble caractère, pour la pureté de ses mœurs, pour la sûreté de son commerce, pour son dévouement à ses amis.

Il y aurait un beau portrait à faire de ce Froben. C'était un homme d'une nature ouverte et sans fiel, aimant mieux être volé que de faire aux gens l'affront de les surveiller. Il ne pouvait se souvenir des injures les plus graves, ni oublier les moindres services. Doux, affable, facile au delà même de ce qui convient à un chef de maison et à un père de fa-

1. Lettres, 935. D. E.

2. *Ibid.*, 1053. F. P.

mille, il n'aurait pas su se montrer poli pour ceux qu'il suspectait, ni cacher sous un visage ouvert des arrière-pensées de défiance, et il eût tenté l'honnêteté des gens par la facilité qu'on avait à le tromper. Érasme lui en faisait des reproches. Froben souriait, et donnait le lendemain dans le même piège.

La seule chose où il montrât de l'adresse et de l'industrie, c'était dans l'art de faire accepter quelque présent à Érasme. Il n'était jamais plus gai que le jour où, soit par ruse, soit à force de prières, il avait obtenu que son ami se laissât faire cette douce violence. Toute la rhétorique d'Érasme échouait contre ses ingénieuses délicatesses. Érasme envoyait-il acheter par ses domestiques quelque pièce de drap pour se faire un vêtement neuf, Froben qui en avait eu vent ¹, payait d'avance l'étoffe à l'insu d'Érasme. Il n'y avait ni prière ni gronderie qui lui fit reprendre son argent. Ce furent là leurs seules querelles; « querelles d'une espèce peu commune, dit Érasme, dans un monde où l'on cherche à tirer le plus qu'on peut des gens et à leur donner le moins qu'on peut ».

Sa profession lui donnait des joies naïves. Quand il avait tiré les premières épreuves de quelque auteur célèbre, dont il préparait une édition, il venait, triomphant, le visage radieux, montrer son essai à

1. *Subodoratus*. Lettres, 1054. A. F.

Érasme et à ses autres amis, comme si c'eût été le seul prix qu'il attendit de tous les soins donnés à l'impression. Les éditions de Froben étaient vantées pour leur correction. Il n'imprimait, d'ailleurs, que des livres sérieux, et refusait ses presses aux libelles, quoique ce fût une branche de commerce lucrative; il ne voulait pas ternir sa réputation par de l'argent mal gagné. Il tomba comme foudroyé, un jour qu'il était monté sur une échelle pour prendre quelque livre sur un rayon élevé. On le porta dans son lit, sans connaissance, le crâne brisé; il mourut après une léthargie de deux jours. Érasme lui fit deux épitaphes, en grec et en latin; toutes les deux spirituelles et touchantes; rare exemple d'estime et d'amitié réciproques entre un auteur et son libraire ¹.

Un événement d'une nature plus grave devait l'éloigner de Bâle. La réforme, longtemps contenue par la sagesse du sénat, et réduite à des discussions spéculatives, y avait acquis assez de force pour exiger qu'on la reconnût publiquement. Érasme y était vu d'un mauvais œil. On n'osait rien entreprendre contre un homme qui s'était placé sous la garantie de la foi publique; mais on murmurait contre lui dans les conciliabules, et déjà les plus ardents demandaient s'il n'y avait pas quelque autre ville neutre où il pût aller cacher son impartialité si équivoque.

¹ Lettres, 1855. D. E. .

Au dehors, ses amis les catholiques se plaignaient qu'il restât dans une ville infectée d'hérésie; et, quoiqu'il fit de prodigieux efforts de travail pour donner des gages aux plus exigeants, quoiqu'on l'eût vu, en moins de douze jours, lire une première partie d'un traité de Luther non encore publié, écrire une *diatribe* en réponse, la faire imprimer, la revoir, la mettre sous presse, afin que la riposte parût en même temps que l'attaque, et que les amis de Luther ne pussent triompher, pendant l'intervalle de deux foires, de l'absence d'un contradicteur¹, ses ennemis répandaient qu'il jouait un jeu double, et qu'il désavouait à Bâle, dans de secrètes intrigues avec les professeurs, les doctrines de ses réponses à Luther.

Æcolampade, un des principaux du parti à Bâle, qui était resté jusque-là dans de bons termes avec Érasme, avait donné le signal de la brouille en se plaignant de petits griefs, prétextes ordinaires des grands. Dans le colloque du *Cyclope*, le personnage a pour signalement une brebis sur la tête, un renard dans le cœur, et un long nez. Æcolampade avait cru s'y reconnaître, la nature lui ayant donné un long nez, un caractère mi-parti de renard et de brebis. De là une explication entre Érasme et lui.

« C'est mon domestique Nicolas, lui dit Érasme,

1. Lettres, 1036. A. C.

qui m'a demandé à figurer dans un colloque, avec son long nez, son bonnet de laine et son teint jaune.

— Mais je porte aussi un bonnet de laine, dit Œcolampade.

— Je l'ignorais, reprit Érasme.

— Mais un jour que je venais au-devant de toi dans la rue, n'as-tu pas rebroussé chemin et pris une autre rue pour éviter de me saluer ?

— Je ne t'avais pas vu venir. J'ai pris la rue par où je vais d'ordinaire au jardin de Froben, comme le plus court chemin et le moins infecté de mauvaises odeurs. Mon domestique m'ayant dit que tu passais, j'ai fait un mouvement pour te rejoindre, mais des amis que j'avais là m'ont retenu. »

Sous ces puérides explications se cachaient des dissentiments profonds. Œcolampade était trop à Luther pour rester l'ami d'Érasme ; et derrière cet homme il y avait tout un peuple prêt à faire cause commune avec lui. Érasme vit venir l'orage ; il pensa dès lors à plier sa tente et à recommencer, à plus de soixante ans, sa vie de pèlerin.

Avant qu'il eût fait toutes ses dispositions, la révolution éclata à Bâle. Il s'y tenait depuis plusieurs jours des conventicules, malgré un décret récent du sénat, et les hommes violents parlaient de faire main basse sur les églises catholiques et de briser les statues. La bourgeoisie catholique prit les armes pour donner force au décret du sénat. Le peuple des conventicules s'arma de son côté, et les partis

descendirent sur la place pour engager la bataille. Le sénat intervint à propos : la bourgeoisie déposa les armes ; le peuple en fit autant, mais ce fut pour les reprendre quelque temps après. Le parti avait décidé la destruction des statues et de tous les simulacres du culte catholique. Ils s'amassent sur la place avec du canon, et là, pendant plusieurs nuits, ils élèvent un immense bûcher, au milieu de la terreur universelle. Cependant ils respectèrent les maisons et les personnes, et l'on n'eut à leur reprocher que la fuite précipitée du consul, lequel se sauva dans une barque et échappa ainsi à une mort certaine. D'autres personnages songeaient à quitter Bâle ; mais le sénat, épuré en une nuit de tous ses membres catholiques, les invita à rester, sous peine de perdre leurs droits de citoyens : plusieurs demeurèrent. L'autorité nouvelle, sortie du peuple, parvint à empêcher le désordre. Elle fit enlever, par des ouvriers, sans tumulte, avec la régularité d'une manœuvre, tout ce qui pouvait être conservé dans l'ameublement des églises. Le reste fut abandonné au peuple, qui put assouvir enfin sa haine contre les images. Tout ce qui était bois fut brûlé ; tout ce qui était marbre, pierre ou métal, fut mis en morceaux. « Tout cela se fit au milieu de telles risées, que je m'étonne, dit Érasme, que les saints n'aient pas fait un miracle, eux qui jadis en firent de si grands pour de si petites offenses ¹. » Parole à double sens,

1. Lettres, 1188 et 1189.

comme la plupart de celles de ce sceptique prudent ; ce pouvait être à la fois l'ironique réflexion d'un ennemi des saints, et le pieux cri d'étonnement d'un adorateur des images.

Bientôt la messe fut abolie à Bâle et dans toute la campagne, et défense fut faite à tous les citoyens de la célébrer clandestinement dans leurs maisons. La révolution parut s'arrêter là. Œcolampade usa de son crédit sur le peuple et le sénat pour conseiller des mesures de modération et prévenir des violences. Il ne fut fait injure à aucun citoyen ou étranger, ni dans sa personne, ni dans ses biens. Cependant, tous les jours, des émotions violentes étaient faites, et des nouveautés décrétées dans le sénat. Érasme eut peur ; il envoya demander secrètement au roi Ferdinand un ordre qui l'appelât vers ce prince et un permis de libre passage dans ses États et ceux de l'empereur. En même temps il fit partir devant lui, par petits envois, pour ne pas tenter les voleurs, son argent, ses anneaux, ses vases, toutes les choses précieuses qu'il devait à la munificence de ses amis. Peu après, il fit charger ouvertement deux chariots de ses livres et de ses bagages. Lui-même enfin allait se mettre en route ; mais, saisi la nuit d'un violent accès de pituite, il dut rester à Bâle, fort inquiet des suites d'un départ préparé en cachette, et dont le sénat pouvait s'offenser.

Le bruit s'en était répandu, et déjà Œcolampade en avait exprimé du dépit. Érasme le fit prier de

venir le voir. Celui-ci en usa généreusement; il vint, et, quoique théologien et victorieux, il permit à Érasme de n'être point de son avis sur quelques points de l'entretien, qui roula sur la théologie. Il promit d'ailleurs à Érasme protection et sûreté au nom de la ville, et même il essaya, par mille raisons sincères, de le dissuader de partir. « Mais, dit Érasme, tous mes bagages sont à Fribourg. — Eh bien, partez, mais promettez-moi de revenir. — Je resterai quelques mois à Fribourg, pour aller ensuite où Dieu m'appellera. » Après un serrement de mains, ils se séparèrent.

Sa pituite passée, Érasme fréta une barque et fixa le jour de son départ. Devait-il quitter Bâle furtivement ou au grand jour? Le second parti était plus noble, le premier plus sûr. Il s'était décidé pour le second, nous dit-il; mais il eut des amis qui sans doute ne crurent pas lui déplaire en lui conseillant une sorte de moyen terme entre la fuite clandestine et le départ au grand jour. Il y avait sur le quai de Bâle deux ports d'où l'on s'embarquait à volonté pour descendre ou remonter le Rhin; l'un, tout près du grand pont, à l'endroit le plus fréquenté de la ville; l'autre en face de l'église Saint-Antoine. C'était le petit port, où relâchaient d'ordinaire les barques de pêche et les radeaux de petit chargement. C'est de ce port que les amis d'Érasme lui conseillèrent de s'embarquer.

Tout était prêt. Les matelots étaient à leurs rames;

il ne manquait que le laisser-passer du sénat ; mais ce laisser-passer ne venait pas. On fit d'abord des difficultés sur les bagages d'une servante d'Érasme ; ces difficultés levées, ce fut le patron de la barque qu'on manda au sénat. On l'interrogea une première fois, puis une seconde ; sur quoi ? Érasme n'en savait rien et n'en était que plus inquiet. Debout sur le pont, enveloppé d'un manteau fourré, dernier présent du bon Froben, le regard inquiet, on pouvait croire qu'il était en proie à toutes les angoisses de la peur. Aussi bien, il n'ignorait pas les dispositions d'une bonne partie du sénat à son égard : des paroles menaçantes avaient été prononcées ; pourquoi retenait-on le patron de la barque ? Allait-il être livré aux iconoclastes de Bâle ? On était au mois d'avril ; le fleuve exhalait une brume piquante, Érasme tremblait de tous ses membres. Était-ce de crainte ? il eût pu dire que c'était de froid. Le sort de toutes ses actions et de toutes ses paroles était de laisser quelques doutes.

Enfin le patron revint du sénat. Quel ordre apportait-il ? celui de s'embarquer du grand port, tout près du pont. Était-ce une mesure de police des nouvelles autorités ? Était-ce pour contrarier Érasme ? Quoi qu'il en soit, il n'y avait pas à hésiter ; la barque remonta donc le fleuve jusqu'au pont, et Érasme se vit forcé d'affronter l'honneur d'un départ au grand jour, honneur auquel ses amis, d'accord avec un de ces sentiments secrets qu'on ne

dit pas, même à ses amis, avaient cru devoir le soustraire. Il parut devant le peuple, qui le regarda partir sans l'accompagner ni d'un geste ni d'un cri. Érasme s'en félicitait, comme un homme qui s'était attendu à pis. Il avait cette vanité des esprits inquiets qui leur fait croire qu'ils n'inspirent pas de sentiments médiocres, et qu'on ne peut pas moins faire que les haïr. Il n'inspirait en réalité que de l'indifférence; on ne lui voulait ni assez de bien pour le saluer par des regrets, ni assez de mal pour violer dans sa personne les lois de l'hospitalité.

Arrivé à Fribourg, il fit deux quatrains qui peignent admirablement son caractère, mélange d'enjouement et de sensibilité douce; pourquoi le cacherais-je? caractère moyen en toutes choses, aussi loin des passions furieuses que des affections trop vives, et n'ayant guère de regrets que de quoi en remplir une épitaphe ou un quatrain.

Le premier de ces quatrains est une allusion aux pluies continuelles qui le reçurent à Fribourg :

Que signifie cette tempête qui, du haut des airs,
Fond sur nous nuit et jour?
Puisque les habitants de la terre ne veulent pas pleurer leurs
crimes,
Le ciel, à leur défaut, se fond en larmes¹.

Le second est un adieu à Bâle, qu'il avait adoptée

1. Tout cela est fort mauvais en français et n'est pas bon en latin. Je le donne comme trait de caractère, non comme modèle du genre.

pour patrie. S'il faut l'en croire, il aurait fait ces vers en montant dans la barque, au moment où je l'ai supposé fort inquiet des sentiments du peuple qui assistait à son départ.

Adieu, Bâle! adieu, de toutes les villes
 Celle qui m'a offert, pendant plusieurs années, la plus douce
 hospitalité ;
 De cette barque qui va m'emporter, je te souhaite tous les bon-
 heurs, et surtout
 Qu'il ne t'arrive jamais d'hôte plus incommode qu'Érasme.

C'est un adieu doux ; ce n'est pas un adieu triste.
 L'ombre de Froben demandait mieux que ce qua-
 train.

XI

La santé d'Érasme est de nouveau en péril. — Il fait bâtir. — Le pape Paul III lui fait offrir le chapeau de cardinal. — Son refus. — Il se fait ramener à Bâle sur un brancard. — Ses derniers projets en mai 1536. — Sa mort deux mois après. — Ses funérailles. — Souvenir que Bâle a conservé d'Érasme. — Impossibilité de faire son portrait en abrégé.

Après avoir quitté Bâle, Érasme rejoignit ses bagages, qui l'attendaient dans une petite ville des bords du Rhin, d'où il partit, par la route de terre, pour Fribourg en Brisgaw. Les magistrats de cette ville le reçurent avec de grands honneurs, et lui

offrirent, au nom de l'archiduc Ferdinand, une maison où il passa les premiers temps de son séjour. Le climat lui plut d'abord. Fribourg lui sembla plus tempéré que Bâle, où les brumes du Rhin le faisaient souvent grelotter, dit-il, et le pénétraient de part en part. Peut-être se crut-il sous un ciel meilleur, parce qu'il venait d'échapper aux séditions de Bâle, et que le voyage, en le forçant d'interrompre ses travaux, avait rendu quelque ressort à sa frêle machine. Après quelques mois de séjour, l'illusion avait cessé ; le ciel de Fribourg était aussi rude que celui de Bâle ; avec les travaux, repris plus activement que jamais, étaient revenus la langueur du corps, l'abattement, les défaillances, et toutes ces incommodités qui mettent des nuages dans le plus beau ciel. La santé n'était plus pour lui que la cessation passagère des souffrances aiguës ; c'était, après une douloureuse opération chirurgicale, un peu de sommeil, et ce doux affaiblissement qui suit les grandes douleurs. « Je suis rentré en grâce avec le sommeil ¹ », écrit-il à un ami dans un latin charmant ; « cependant je me traîne encore languissamment ». C'étaient là ses meilleurs jours. C'est dans ces rares et courtes trêves qu'il achevait, commençait ou révisait des travaux pour lesquels deux santés d'hommes valides suffiraient à peine aujourd'hui, outre d'immenses lettres, sur des

1. Lettres, 1296. E. F.

points de doctrine ou autres sujets, qui le faisaient retomber de sa langueur sans souffrance dans de nouvelles crises. Il le savait, il le disait, il s'en plaignait à ses amis, et pourtant il ne s'en épargnait pas une phrase. La gloire est un rude tyran; elle obtient plus des hommes que l'honneur même; on lui donne sciemment sa vie, le plus que puisse donner l'homme; on s'immole lentement à elle.

Érasme, presque septuagénaire, épuisé, éteint, mettait une sorte de vanité à précipiter ce suicide. Il savait que ses ennemis le faisaient mourir toutes les semaines, les uns d'une chute de cheval qui lui aurait fracassé la tête, les autres d'une maladie sans remède; que les plus pressés ajoutaient le lieu, l'année, le mois, l'heure; jurant qu'ils avaient assisté à ses funérailles et heurté du pied son tombeau. Il savait tous ces bruits; il y répondait en fatiguant toutes les presses de Fribourg et de Bâle, et il semblait multiplier sa vie, comme pour faire désirer plus impatiemment sa mort.

Ce n'est pas tout : s'il ne plantait pas, il bâtissait. Moitié par indépendance, moitié pour échapper à l'insalubrité du palais délabré où Ferdinand l'avait hébergé, il achetait une maison et l'appropriait, comme pour un long séjour. « Si on t'annonçait, écrit-il à Jean Rinckius, qu'Érasme le septuagénaire vient de prendre femme, ne ferais-tu pas trois ou quatre signes de croix? Oui, Rinckius, et tu aurais grand'raison. Eh bien, j'ai fait une chose qui n'est

ni moins difficile, ni moins ennuyeuse, ni moins incompatible avec mon caractère et mes goûts. J'ai acheté une maison d'assez belle apparence, mais d'un prix raisonnable. Qui désespérera que les fleuves remontent vers leurs sources, lorsqu'on voit le pauvre Érasme, l'homme qui a toujours préféré à toutes choses l'oisiveté littéraire, devenir plaideur, acheteur, stipulateur, constructeur, n'avoir plus affaire avec les Muses, mais avec les charpentiers, les serruriers, les maçons, les vitriers ¹? » Hélas! dans cette belle maison, « il n'y a pas même un nid où il puisse mettre en sûreté son *petit corps* ». Il y a fait construire à la hâte une chambre avec cheminée et plancher; mais l'odeur de la chaux la rend encore inhabitable. Le voilà donc, placé entre deux maisons où il ne peut rester sans danger, l'une offerte par un prince, mais délabrée et insalubre, comme sont les maisons qu'on prête, l'autre inachevée, ou trop fraîche pour être habitée en sûreté! Et déjà il se plaint de ce flux de ventre qui doit l'emporter!

Dans le même temps que ses dépenses augmentent, ses revenus diminuent. De deux pensions qu'il recevait d'Angleterre, un quart à peine lui arrive, tous prélèvements faits par les banquiers; encore ce quart est-il quelquefois enlevé sur la grande route. Sa pension de Flandre lui est volée par un ancien ami, auquel il avait tout confié, auquel il eût confié

1. Lettres, 1418. D. F.

sa vie. Quant à la pension que lui fait Charles-Quint, il n'en reçoit pas un florin. « Érasme reviendrait-il donc, se demande-t-il, à la pauvreté évangélique ¹? »

Le moment est bon pour lui faire des offres. Tant de princes, fatigués du verbiage pesant de leurs théologiens ordinaires, seraient charmés d'être désennuyés par la fine et piquante conversation de l'illustre vieillard! Tant de hauts prélats, pauvres d'esprit, seraient flattés de se servir de celui d'Érasme! Mais les promesses ne tentent plus Érasme; voilà tantôt un demi-siècle qu'il sait que les promesses lient celui qui les reçoit, mais point celui qui les fait. Bernard, cardinal, évêque de Trente, le presse d'user de son crédit auprès de Ferdinand. Qu'il demande. Veut-il une place, une pension? « Que serait pour moi une dignité ecclésiastique? répond Érasme. Un surcroît de charge pour un cheval qui chancelle. Quant à amasser de l'argent à la fin de ma carrière, ne serait-ce pas aussi absurde que d'augmenter les provisions de route au terme du voyage? Tout ce que je souhaite, c'est une vieillesse tranquille, sinon joyeuse et florissante, comme j'en vois beaucoup qui l'ont. »

Le pape Paul III voulait faire entrer quelque érudit dans le collège des cardinaux; on parla d'Érasme. Il y avait des objections : d'abord sa

1 Lettres, 1292. E. F.

santé, qui le rendait peu propre aux devoirs du cardinalat; ensuite son peu de fortune; on ne pouvait être cardinal qu'à la condition de posséder un revenu de trois mille ducats. Les amis d'Érasme demandaient qu'on lui donnât quelques commissions ecclésiastiques dont les produits l'eussent aidé à former le cens voulu pour le chapeau. Il savait leurs démarches et les blâmait vivement. Que pensaient-ils à conférer des sacerdoces à un homme qui attendait la mort tous les jours, qui souvent la désirait, tant ses douleurs étaient cruelles! « A peine, dit-il, puis-je risquer de mettre le pied hors de ma chambre, et la perspective d'aller même à dos d'âne m'effraye. Ce corps maigre et transparent ne peut plus respirer qu'un *air cuit*, et c'est à un homme affligé de tant de maux qu'on veut faire briguer des commissions et des chapeaux! »

Ces refus étaient sincères. Sa conscience, ses goûts, le repos de ses derniers jours, tout lui défendait cette ambition tardive. Quel démenti ne donnerait-il pas à toute sa vie, si on le voyait revêtu de la pourpre romaine, lui qui avait vanté la simplicité de la primitive Église, attaquant indirectement, sous ces éloges d'un autre temps, l'opulence des prélats et le faste de leurs mœurs? Quelle figure ferait-il dans les processions ou dans les conclaves, à la suite de ces hauts cardinaux, pareils à des barons en guerre, gouvernant leurs chevaux fougueux comme des pages de l'empereur, lui, vieillard cassé, planté

sur une mule, entre deux valets, ou porté en litière comme une femme?

- Faudrait-il donc apprendre le langage hypocrite ou violent de certains prélats de l'Église romaine, faire du zèle apostolique contre la réforme, lui qui avait toujours eu le parler libre, et s'était tant moqué du faux zèle, de la violence et de l'hypocrisie? L'argent ne le tentait pas plus que les places. Qu'il en eût assez pour payer ses domestiques, pour chauffer sa chambre sans poêle, pour boire de temps en temps sa cuillerée de vieux vin de Bourgogne mêlé de jus de réglisse, pour envoyer quérir à toute heure le meilleur médecin du lieu, pour pouvoir renouveler sa robe et ses fourrures sans le secours de Froben, pour entretenir quelques messagers sur les grandes routes de l'Allemagne et de la Flandre, que lui fallait-il de plus?

Il passa sept années à Fribourg, au milieu de souffrances sans interruption, de travaux sans relâche; — il avait à la fois sur les bras les cicéroniens et les luthériens, la grande querelle religieuse et la grande querelle littéraire du temps, Luther et Budé, — et de deux ou trois pestes qui enlevèrent autour de lui ses amis et ses domestiques. Ses maux devenaient intolérables. Une tristesse pleine de pressentiments avait remplacé peu à peu cette humeur douce et ces habitudes de raillerie aimable qu'il conservait jusque dans ses souffrances. Il était las de Fribourg et de sa belle maison. Il voulait revoir sa vraie patrie,

Bâle, le petit jardin de Froben, ce pavillon où il avait traduit quelques ouvrages de saint Chrysostôme; il voulait surveiller l'impression de son *Ecclésiaste*, qu'il avait confié aux presses de Froben, comme son dernier titre auprès de Dieu et des hommes.

Il avait souffert, tout le mois de mai 1535, des douleurs si vives, que les médecins, ne sachant plus comment le soulager, lui avaient conseillé de changer d'air. On l'amena donc sur un brancard à Bâle, la seule ville qu'il eût aimée, parce qu'il y avait trouvé la liberté et des amis. Il l'avait laissée, sept ans auparavant, inquiète, menacée de troubles; il la revit calme, tranquille, rentrée dans des mœurs sérieuses, et tout son peuple dans la première ferveur d'une croyance nouvelle. Ses amis lui avaient préparé une chambre telle qu'on savait qu'il l'aimerait, petite et commode, sans poêle et au levant. Il se sentit d'abord soulagé. Ces déplacements lui étaient bons; puis, on était au mois d'août, l'un des mois de l'année où il meurt le moins de monde, et où les mourants espèrent. « Ici, écrit-il, je me trouve un peu moins mal; quant à me trouver tout à fait bien, je n'en ai plus l'espoir, du moins dans cette vie. »

Pourtant il faisait encore des projets. Dans une lettre du 17 mai 1536, il prie un certain Bonvalot, trésorier, de tirer d'un mauvais procès Gilbert Cognat, autrefois son domestique, dont il aura, dit-

il, grand besoin dans son voyage à Besançon, cet homme sachant parler français. Beatus Rhenanus, le biographe d'Érasme, lui prête à tort l'intention d'aller dans le Brabant, où l'appelait Marie, reine de Hongrie. Le Brabant était trop près de Louvain et de ses théologiens. Érasme voulait finir son *Ecclésiaste* à Bâle, puis s'en aller à Besançon, où il avait depuis longtemps un commerce de lettres avec le sénat. Cette ville faisait partie des États de l'empereur. Bâle lui laissait quelque inquiétude ; il y avait de meilleurs amis, mais, en revanche, plus d'ennemis qu'à Fribourg. D'ailleurs, la mort pouvait le surprendre dans une ville hérétique, et il ne voulait pas qu'on opposât sa mort à sa vie. Homme de milieu jusqu'à la fin, il avait fait choix d'une ville sans couleur prononcée, où le catholicisme romain, n'ayant pas d'ennemis sérieux, avait échappé aux exagérations de la lutte. Dieu en décida autrement. Cette petite chambre que lui avaient préparée ses amis de Bâle devait être sa chambre mortuaire. C'est la réforme, dont il avait combattu les emportements pendant douze années, qui devait lui rendre les derniers devoirs, et se faire une arme contre les catholiques, soit du mystère de ses derniers soupirs, soit de sa tombe déposée dans la cathédrale de Bâle, devenue une église protestante.

La crise mortelle le surprit au milieu de ses projets. Il ne la crut pas d'abord mortelle ; car, pour lui, toute maladie, depuis quelques années, avait

dû paraître la dernière, et l'habitude de l'extrême danger lui en avait donné l'insouciance. Il continua donc d'écrire, malgré d'horribles souffrances, et, dans les courts moments où le mal semblait céder, il fit un commentaire sur la *pureté de l'Église* et un travail de révision sur Origène. Mais, les forces l'ayant quitté tout à fait, il fallut bien qu'il se laissât arracher sa plume et qu'il s'avouât vaincu. Il le fit avec une grâce touchante, conservant jusqu'à la fin cette douce et bienveillante ironie qui était le tour naturel de son esprit. Quelques jours avant sa mort, ses amis étant venus le voir : « Eh bien, leur dit-il en souriant, où sont donc vos habits déchirés, où sont les cendres dont vous deviez couvrir vos têtes? » Sur le soir du 15 juillet 1536, l'agonie commença. Pendant cette lutte, la dernière de toutes les luttes de l'homme, on l'entendit, à plusieurs reprises, prononcer en latin et en allemand ces paroles où le philosophe chrétien continuait à se séparer du catholique dogmatique : *Mon Dieu, délivrez-moi! mon Dieu, mettez fin à mes maux! mon Dieu, ayez pitié de moi!* Ce furent ses derniers gémissements. Il rendit l'âme vers minuit.

Toute la ville, le consul, le sénat, les professeurs de l'académie assistèrent à ses funérailles. Son corps fut porté par les étudiants et déposé dans la cathédrale, près du chœur, dans une chapelle anciennement consacrée à la Vierge ¹. Bâle a conservé pour

1. Une épitaphe gravée en lettres d'or sur une table de marbre, et un peu trop apologétique, en indique la place.

Érasme le souvenir d'une mère pour un enfant d'adoption. On y montre la maison où il est mort, son anneau, son cachet, son couteau, son testament, écrit de sa propre main, dans lequel il lègue ses biens aux pauvres vieux et infirmes, aux jeunes filles en âge d'être mariées, et dont la pauvreté pourrait mettre en danger la pudeur, aux adolescents de belle espérance; testament qui n'est ni d'un catholique dogmatique — celui-là eût donné son bien aux couvents — ni d'un réformateur, qui eût consacré son héritage à la propagation de la foi nouvelle, mais d'un homme aimant le bien et sachant le faire, et, si nous regardons à la foi, d'un homme de milieu en toutes choses.

Ce serait ici le lieu de tracer un portrait complet et définitif d'Érasme. Peu d'historiens résistent à la tentation de résumer le caractère et la vie des hommes supérieurs en quelques phrases expressives, et de peser dans leurs mains, comme dit le poète, la gloire d'Annibal. Ces sortes de portraits peuvent faire honneur à l'esprit du peintre; mais la vérité n'y gagne rien, si même elle n'y perd.

Toutefois, pour les hommes célèbres qui ont agi sous l'influence d'une passion, et qui se sont illustrés à vouloir uniquement et fortement une grande chose, un portrait général peut avoir plus de parties vraies et n'être plus seulement un ingénieux exercice du style.

Mais, pour les hommes supérieurs dont la gloire

a été de beaucoup comprendre et d'affirmer peu, qui ont plus agi par la spéculation que par la passion, les traits en sont trop nombreux et trop divers pour qu'on les puisse réunir dans un cadre proportionné. Qui est-ce qui oserait se flatter de réduire Érasme à quelques traits principaux, sans mentir à l'histoire et à la nature humaine? C'est un portrait qui n'est pas faisable, et que je n'ai pas dû faire, même à l'endroit où l'usage général m'y invitait.

Tel critique qui le regarderait dans l'ombre à peine transparente à travers laquelle nous entrevoyons son époque, et qui le jugerait sans le lire, par l'opinion confuse qui est restée de lui dans la mémoire des hommes, aurait beaucoup moins de scrupule et se ferait peut-être de l'honneur par un croquis mensonger de cet homme illustre. Mais celui qui l'a cherché dans ses livres, celui qui a étudié cette grande vie, tout entière écrite dans le sens rigoureux du mot, c'est-à-dire dont toutes les pensées et toutes les actions ont été consignées sur le papier, celui-là n'est point tenté par ce facile honneur; il aime mieux s'avouer accablé par la diversité du personnage que de le mutiler pour le faire entrer de force dans un cadre trop étroit.

Dans un ordre d'idées fort différent, et toute distance gardée, Rétif de la Bretonne, fécond romancier de la fin du dernier siècle, représente assez bien cette sorte de simultanéité de la conception et de la publication dans la laborieuse vie d'Érasme. Cet

homme, à la fois auteur et compositeur d'imprimerie, imprimait ses livres sans les écrire, et faisait sa phrase sur la *forme* même. Ainsi faisait Érasme. Seulement Froben imprimait au fur et à mesure qu'Érasme pensait. Sa phrase, à peine jetée sur le papier, ne lui appartenait plus; un ouvrier de Froben la lui venait prendre, et la portait tout humide sous la presse. Une publicité dévorante forçait l'écrivain à une incroyable rapidité de travail, et livrait à l'impatience des lecteurs ses impressions du moment, que les amis et les ennemis jugeaient ensuite comme des opinions réfléchies. Érasme se liait ainsi, dans le présent et dans l'avenir, par des idées passagères, par des chaleurs de tête que la réflexion aurait calmées; que sais-je? par des malaises d'esprit et des exagérations de composition, dont l'écriture, qui « demeure », faisait, malgré lui, des jugements médités et définitifs. Et, comme il touchait à tout, qu'il croyait un peu à tout, avant de douter de tout, qu'il variait dans les détails, selon les variations des événements qui font flotter les plus fermes, on ne manquait pas de crier à la contradiction, quoique cette contradiction fût dans les mots et non dans les choses, et plus souvent dans les faits au milieu desquels vivait Érasme que dans Érasme lui-même.

A ce compte, quel homme public ne s'est pas contredit? Supposez l'homme le plus constant avec lui-même, le plus conséquent dans sa vie publique; qu'il ait sans cesse à côté de lui un témoin visible

qui épie toutes ses pensées, et qui les raconte au monde, y manquera-t-il des contradictions? Supposez maintenant ce même homme doué d'une intelligence supérieure, impartiale autant que l'intelligence humaine peut l'être, c'est-à-dire malgré bien des incertitudes et des défaillances; et, au lieu du témoin invisible de tout à l'heure, mettez à côté de lui une publicité qui s'empare de ses pensées à peine écloses, et qui ne lui laisse, ni la veille pour les mûrir, ni le lendemain pour les contrôler. Eh bien, le jugerez-vous par des inconséquences de détail, ou par l'unité qui lie entre elles ses principales actions, et direz-vous qu'il s'est contredit parce qu'il s'est corrigé? A prendre le mot dans le vrai sens, il n'y a de contradictions qu'où les changements d'opinion sont intéressés et peuvent s'évaluer à prix d'argent. Les autres ne sont que le flux et le reflux naturel de cet être *ondoyant et divers*, dont l'âme oscille longtemps à tous les points du faux et du vrai, avant de se fixer dans la certitude relative et l'immutabilité d'un moment.

Montaigne, qui se contredit d'une page à l'autre au sens étroit que nous combattons, vous fait-il l'effet d'un homme sans consistance morale et sans arrêt? Peu de raisons d'hommes plus flottantes ont été plus fermes, peu de douteurs plus sincères ont approché de plus près de la certitude humaine. C'est un homme qui a éprouvé une à une toutes les opinions, en a rejeté le plus grand nombre, mais

on a retenu quelques-unes qui sont comme les grandes lignes de sa vie, et où nous le voyons un et invariable. C'est à ces jalons qu'il faut suivre et reconnaître les caractères ; l'intervalle est une poussière qui voltige et se renouvelle sans cesse à tous les vents des opinions humaines.

On ferait un beau portrait d'Érasme en s'en tenant aux actions et aux pensées où il fut le plus constant, et en le déchargeant de certaines faiblesses propres à son temps, comme ces demandes d'argent, honorables à une époque où il était reçu qu'un écrivain manquant de pain en demandât, et où il n'était pas reçu qu'il se jetât par la fenêtre ou se noyât. Mais ce portrait, vrai par les côtés principaux, serait incomplet. L'étendre aux actions secondaires, aux détails, y faire entrer la lumière et les ombres, les vertus et les faiblesses, les opinions arrêtées et les impressions fugitives, le caractère et le tempérament, ce serait sortir du portrait et faire une histoire. Une histoire c'est en effet le seul portrait possible de ces hommes immenses en étendue, dont la pensée a touché à tout ; c'est le seul portrait d'un Érasme, d'un Montaigne, d'un Voltaire.

L'histoire de tels hommes, la simple chronologie de leurs travaux en apprendrait plus sur l'humanité que l'histoire même de tout un peuple. Mais où trouver un écrivain pour une telle tâche ? Moi qui ai mesuré, autant que ma faible vue me l'a permis, tout le terrain que couvrent de tels hommes, j'ai du

moins senti quel sujet ce serait dans les mains d'un écrivain capable à la fois de l'analyse la plus délicate et de la synthèse la plus élevée, et qui saurait échapper au plus grand péril de ce travail, la curiosité qui ne peut pas se satisfaire et qui ne sait pas choisir. Au reste nous vivons dans un temps où ces sortes de tâches tentent peu de gens. Le temps manque aux fils pour connaître leurs pères; nous marchons vers un avenir incertain avec les trois quarts du passé inconnus¹.

1. Deux ouvrages étendus, publiés, l'un en 1872, en deux volumes, par M. Durand de Laur, sous le titre *d'Érasme précurseur et initiateur de l'esprit moderne*, l'autre en 1874, en un volume, par M. Gaston Feugère, sous le titre *d'Érasme, sa vie et ses œuvres*, semblent avoir répondu à l'appel que je faisais, il y a quarante ans, aux futurs historiens d'Érasme. Tous les deux m'ont donné souvent le plaisir de voir présentés avec intérêt, ou développés avec talent, des points que j'avais dû négliger ou n'indiquer que sommairement pour ne pas sortir des proportions d'une simple étude. J'ai aussi l'obligation à tous les deux, et plus particulièrement à M. Gaston Feugère, d'avoir confirmé par l'autorité de leurs propres jugements, et mis en plein jour au moyen de témoignages dus à leurs curieuses recherches, bien des choses que j'avais vues à la lumière un peu incertaine de la conjecture.

XII

Influence littéraire d'Érasme. — Jalousie de l'Italie contre l'Allemagne, la France et l'Angleterre. — Tableau des travaux littéraires d'Érasme. — Le livre des *Adages*. — *L'Éloge de la Folie*. — Les *Colloques*. — La querelle entre Érasme et les cicéroniens. — Habitudes païennes des lettrés chrétiens. — Longueuil est reçu au Capitole citoyen romain. — Érasme, l'homme de la liberté et de la tradition. — Conclusion.

Il ne faudrait pas juger les travaux littéraires d'Érasme comme des œuvres d'art. Il n'y a pas d'art à proprement parler, dans les ouvrages d'Érasme; il y a de l'esprit, de l'imagination, de l'ordre, des expressions vives, colorées; mais tout cela n'est pas encore l'art. Fruit délicat de mille convenances, dont les unes dépendent de la nature heureuse de l'écrivain, les autres de son époque et de sa langue, l'art, au sens précis du mot, n'est pas donné à un auteur qui n'écrit pas dans la langue de sa mère, ni à une époque chargée d'amasser les matériaux d'où doit sortir, dans d'autres temps, le noble et durable édifice de l'art. Érasme lui-même, et tous les hommes distingués qui se formèrent ou se développèrent par la lecture de ses ouvrages, n'ont été que des philologues. Quelques-uns doués des qualités de l'imagination, et à force de ferveur et d'enthousiasme, s'élèvent à une sorte d'éloquence qui

se refroidit dans la langue savante dont ils se servent. Leurs meilleurs livres ne résisteraient pas à une critique qui aurait pris ses principes et ses délicatesses dans les chefs-d'œuvre de ces époques vraiment littéraires, où une langue originale, née du sol et de la nation, a revêtu de formes parfaites ce fonds commun de vérités qui défraye successivement toutes les littératures. Il faut donc les juger, ces hommes, et le plus illustre de tous, Érasme, au point de vue purement historique ; il faut leur tenir compte de ce qu'ils ont préparé encore plus que de ce qu'ils ont fait, de leurs exhumations bien plus que de leurs créations.

Jusqu'à Luther, la plus grande partie des travaux d'Érasme avait été littéraire. Les querelles religieuses le vinrent surprendre au milieu d'études de philologie sacrée et profane ; car les lettres alors, et comme on les appelait, les bonnes lettres, c'était l'étude simultanée de l'antiquité payenne et de l'antiquité chrétienne. Érasme, à l'âge de quarante ans, en avait employé vingt-cinq à des travaux de grammaire, de lexicologie, d'organisation des études, de polémique littéraire antibarbare¹, comme il la qualifiait, contre l'ignorance et l'esprit de jalousie des moines. Quand il fut envoyé à l'école de Deventer, fondée par le célèbre Rodolphe Agricola, c'était encore de l'hérésie que de toucher aux lettres

1. *Antibarbarorum liber primus.*

grecques. De mauvais traités, écrits dans un patois latin, avec des divisions et des subtilités à la manière de saint Thomas et de Scot; une rhétorique qui préparait les jeunes gens à déraisonner avec toutes les formes du raisonnement; et, pour surcroît de mal, nul auteur ancien qui pût leur redresser le sens, c'était là toute l'instruction publique en Allemagne et en Hollande, en France et en Angleterre.

L'Italie, alors échappée à la barbarie, méprisait l'Europe occidentale, et, aussi orgueilleuse que l'ancienne Rome, qualifiait de barbare tout ce qui vivait au delà des Alpes. Elle gardait ses richesses pour elle, et comme il arrive, les corrompait déjà par cette prétention à en connaître toute seule le prix, et par la vanité de l'initiateur qui perd le sens de ses propres mystères. Cependant des Allemands avaient pénétré dans le sanctuaire et avaient rapporté quelques livres grecs et latins. L'Allemagne était déjà le pays de la philologie ingénieuse et patiente. En peu de temps elle put opposer des savants aux savants d'Italie et des éditions à leurs éditions. L'Italie en fut blessée; elle montrait naïvement son dépit en faisant soutenir aux candidats pour les grades universitaires des thèses où l'on établissait, devant des contradicteurs bénévoles, la supériorité de l'Italie sur l'Allemagne, des Romains sur les barbares.

Érasme, élève d'Hegius¹, qui l'était lui-même de

1. C'est lui qui fonda en Hollande la célèbre école de Deventer,

Rodolphe Agricola, continua la tâche de ses deux illustres maîtres. Mais, doué d'un génie plus actif, plus entreprenant, au lieu d'enfermer son savoir et son ardeur dans l'enceinte d'une école, il s'adressa par la presse du temps à tout ce public d'Allemagne, d'Angleterre et de France, qui ouvrait des yeux avides aux rayons de la douce lumière venue d'Italie, en dépit de ses savants, qui croyaient la tenir sous le boisseau. Tandis que, par quelques écrits satiriques, par des allusions, par des lettres, il couvrait de ridicule les moines et tous les ignorants privilégiés qui vivaient des ténèbres, par des traductions d'auteurs grecs et latins¹, par des grammaires et des dictionnaires², par des traités généraux et spéciaux³, par des plans d'étude⁴, il touchait à la fois à tous les points de l'enseignement élémentaire et de l'enseignement supérieur. Il sortait même du cercle des lettres; et, soit en traduisant des traités de Galien, soit en écrivant des *déclamations* sur la médecine, il tâchait de tirer cet art de ce mélange

dont sortit, parmi un très-grand nombre d'élèves distingués, et, en première ligne, Érasme.

1. Traduction de deux pièces d'Euripide, *Hécube* et *Iphigénie*, et de *Dialogues de Lucien*.

2. Traité sur les parties du discours. — Traduction de la Grammaire grecque de Théodore Gaza. — Dictionnaire grec.

3. Dialogue sur la bonne prononciation du grec et du latin. — *De duplici rerum ac verborum copia*. — *De ratione conscribendi epistolas*.

4. *De ratione studii*.

d'empirisme et d'astrologie qui blessait tout au moins la raison, s'il ne tuait pas plus de gens que la médecine raisonnée. La plupart de ces ouvrages ou traités, écrits tantôt en forme de dialogues, tantôt avec l'appareil grave et orné d'une *déclamation* à la manière ancienne, ici coupés par petits chapitres clairs et substantiels, là, semés d'exemples qui servent à faire comprendre et retenir le précepte, intéressaient l'imagination des jeunes gens en formant leur raison. Érasme avait le secret de la propagation des œuvres de l'esprit; il savait faire des livres à la fois agréables et utiles. Il avait, pour ne pas le mettre trop haut, l'instinct d'une chose dont Voltaire eut le génie.

Par une autre vue non moins élevée, et qui encore aujourd'hui pourrait bien n'être pas sans à-propos, en même temps qu'il écrivait des traités pour l'instruction des jeunes gens, il traçait des plans d'éducation¹ et traduisait pour eux les beaux ouvrages de la morale antique². Ce n'est pas un mérite que je prête gratuitement à Érasme. Dans une sorte de préface écrite en 1524, où il donne la classification de ses œuvres pour une édition générale, il divise ses écrits littéraires en deux catégories : l'une comprend les ouvrages d'enseignement, l'autre les ouvrages d'éducation. Son petit

1. *Pueros ad virtutem et litteras liberaliter instituendos, idque prolinus a nativitate, declamatio.*

2. Traduction des traités de morale de Plutarque.

traité de la *Civilité des mœurs des enfants*, qui fut composé pour Henri de Bourgogne, fils du prince de Wère, est un livre plein de grâce et de raison, où ceux qui font des spéculations sur ces matières seraient bien surpris de trouver des vues qu'on croit d'hier, et qui dorment là depuis trois siècles, parce qu'une langue morte tue les idées modernes qu'on lui demande d'exprimer.

L'ouvrage d'Érasme qui eut le plus d'influence sur la direction des études, ce fut le recueil des *Adages*. Beaucoup ignorent ce qu'est ce livre, et n'ont peut-être pas tort; car quelle idée actuelle, vivante, forte, a sa source dans les *Adages*? Qui peut nous attirer vers cet ouvrage oublié d'un esprit supérieur qui n'est plus qu'un nom? Moi-même, je n'ai lu les *Adages* que comme l'avocat fait d'un dossier, c'est-à-dire pour le besoin de la cause. C'est pourtant un livre qui illumina un moment — illuminer est au sens propre — la fin du quinzième siècle et le commencement du seizième. Figurez-vous tous les proverbes de la sagesse antique, tous les dictons populaires, tirés des livres grecs, latins, hébreux, expliqués, commentés par Érasme, avec un mélange piquant de ses propres pensées, de ses expériences, de ses jugements, de tout ce qu'il y avait de sagesse pratique dans son époque. Ce fut un livre décisif pour l'avenir des littératures modernes. Ce fut la première révélation de ce double fait, que l'esprit humain est un, l'homme moderne fils de l'homme

ancien, et que les littératures ne sont que le dépôt de la raison humaine.

Qu'on y pense un moment. L'époque qui précéda celle d'Érasme n'avait retenu de l'antiquité que quelques formules stériles pour lesquelles on s'était battu à coups de poing dans les écoles. Les mots avaient fait oublier les idées; la lettre avait tué l'esprit. Vient Érasme, qui, dans un même livre, ressuscite à la fois les mœurs, les usages, la vie publique et privée, l'esprit, l'imagination, le bon sens des temps anciens. Il montre que toute sagesse remonte à eux, que toute lumière vient d'eux, et, par de nombreux rapprochements entre les choses anciennes et les choses du temps, il fait voir leur filiation, leur succession naturelle, et combien le bon sens des pères peut épargner de fautes et d'erreurs aux enfants. Tel dut être l'effet de ce livre, si j'en crois les éloges significatifs qu'on en fit de toutes parts, et surtout le mot si expressif de notre Budé, leque disait des *Adages* : « C'est le *magasin de Minerve*¹; on y recourt comme aux livres des Sibylles. » Appréciation à la fois pleine de justesse, en ce qu'elle indiquait nettement l'objet du livre, et essentiellement française, en ce qu'elle mesurait dès ce temps-là la valeur d'un livre à son utilité pratique. Cette idée de résumer en un livre l'esprit, et, comme disait Budé, la *Minerve* des temps anciens,

1. *Logothecam Minervæ.*

était si bien dans les besoins généraux de l'époque, que, dans le temps même qu'Érasme préparait les matériaux des *Adages*, Polydore Virgile faisait un traité des Proverbes. Cette concurrence faillit d'abord en faire un ennemi d'Érasme; mais, après quelques explications, ils devinrent bons amis. L'idée de ce travail appartenait donc à tous les esprits avancés; un seul pouvait la réaliser et la rendre populaire : c'était Érasme.

Des détails de mœurs intéressants, un dialogue spirituel, aimable, en dépit des pointes dont il est gâté, un cadre heureux, une latinité naturelle, font lire encore, même par des gens qui n'ont aucune prétention au titre d'érudits, les deux ouvrages les plus littéraires d'Érasme, les *Colloques* et l'*Éloge de la Folie*. Le dernier, écrit avec plus de recherche que les *Colloques*, dans un latin plus savant, est une galerie critique des différents états au temps d'Érasme.

La Folie, sous les traits d'une femme portant de longues oreilles qui se terminent par des grelots, monte en chaire et renvoie à toutes les professions sa qualification de Folie. Le clergé a la meilleure part du sermon. Depuis le moine jusqu'au pape, toute la hiérarchie sacerdotale reçoit de la Folie des leçons d'ailleurs circonspectes, surtout quand elle arrive aux premiers degrés, qu'elle touche à la mitre et à la pourpre. Il faut lire ce petit livre dans l'édition de Bâle, avec le commentaire le plus piquant

qui en ait été fait; je veux parler des dessins qu'Holbein a mêlés au texte. Les personnages d'Érasme, un peu embarrassés dans les périodes latines, vivent et se remuent dans l'œuvre d'Holbein.

De temps en temps, Érasme ajoutait un Colloque à son recueil. Soit qu'il vît apparaître quelque ridicule nouveau, soit qu'il voulût donner son sentiment sur un point de théologie, dans un style plus léger que celui de la dissertation, soit qu'il eût quelque petite vengeance innocente à tirer d'un ennemi en lui donnant le vilain rôle dans un dialogue, il arrangeait un petit cadre et y mettait son opinion dans la bouche d'un personnage appelé d'un nom grec, et qui naturellement avait le beau rôle. Plusieurs de ses Colloques datent du moment le plus chaud de ses querelles religieuses : ils sont plus longs, plus hérissés de citations, plus orthodoxes et plus ennuyeux. Le tour en est moins vif et la latinité plus diffuse; l'esprit d'Érasme avait baissé. Quant à l'influence, peu d'ouvrages en eurent plus et une plus féconde que les *Colloques*. Cette influence, moins spéciale que celle de ses livres d'instruction et d'éducation, s'étendit à un plus grand nombre d'esprits et toucha à un plus grand nombre d'idées. Les *Colloques* développèrent l'esprit libre penseur qui fut si florissant au xvi^e siècle. Marot en traduisit un, qui n'est pas des moins piquants¹. La

1. C'est le Colloque intitulé : *Abbatis et eruditæ*. Voici le préambule de Marot :

Sorbonne les censura; il s'en vendit un peu plus qu'auparavant.

Une seule fois Érasme fit de la polémique littéraire, et ce fut au plus fort de sa polémique religieuse. Dans l'une comme dans l'autre, il resta l'homme de la vérité, le défenseur de l'idée la plus juste et la plus féconde, la liberté et l'originalité dans l'imitation des modèles.

C'était la thèse opposée à celle des cicéroniens, lesquels faisaient consister l'originalité à n'employer aucun mot, aucun tour qui ne se trouvât dans Cicéron. Érasme en trace un portrait plaisant. Le cicéronien a dans sa maison un cabinet, aux murs épais, aux fenêtres et portes doubles, dont toutes les fentes sont bouchées avec du plâtre et de la poix, pour qu'il n'y pénètre ni jour ni bruit. Pour être cicéronien, il faut être pur de tout vice, exempt de tout souci, et passer par une initiation particulière, comme pour être magicien et astrologue. Le cicéronien ne se marie pas, de peur que sa femme ne vienne troubler son sanctuaire; il ne veut ni charge ni place, — il y avait des exceptions, — pour n'avoir pas à y donner de son temps, qui appartient tout entier à Cicéron. Il dîne avec dix grains de raisin sec et trois grains de coriandre confits dans du sucre.

Qui le sçavoir d'Érasme voudra veoir,
Et de Marot la rythme ensemble aveoir,
Lise cestuy Collocque tant bien faict;
Car c'est d'Érasme et de Marot le faict.

Veut-on savoir quel est son procédé épistolaire? Tattius lui a emprunté des manuscrits dont il a grand besoin : il s'agit de les redemander à Tattius par une lettre. Pour faire cette lettre, il en parcourt le plus qu'il peut de Cicéron; il consulte toutes les tables; il note les expressions vraiment cicéroniennes, les tournures, les tropes, les coupes de phrases; puis il cherche à placer les fleurs épistolaires qu'il a recueillies. Dans une nuit d'hiver, il fera une période, et, comme sa lettre à Tattius ne pourra guère avoir moins de six périodes, Tattius peut garder encore les manuscrits pendant six jours et six nuits.

Le cicéronien a des formules cicéroniennes pour saluer un ami, pour le féliciter de sa santé, pour le remercier d'un petit service, pour le complimenter de son mariage, ou le plaindre de ce qu'il est veuf. Il a fait un volumineux lexique de tous les mots contenus dans Cicéron; un autre de toutes les locutions; un autre des quantités prosodiques des mots qui commencent et terminent chaque période; un autre des tropes, figures, épiphonèmes; un autre des pensées générales et des sentences; un autre des plaisanteries délicates, et, comme dit Érasme, de toutes les délices de la diction cicéronienne. Ces différents lexiques réunis sont quatre fois plus gros que tout Cicéron.

Il y avait des orateurs sacrés, prêtres ou ministres de l'Évangile, engagés dans la secte des cicéroniens, et beaucoup plus fidèles à ses règles qu'à celles de

leur ordre. Érasme étant à Rome, un de ces orateurs avait été chargé de prêcher sur la mort de Jésus-Christ, le jour de Pâques. On pressa vivement Érasme de venir à ce sermon. « Gardez-vous bien d'y manquer, lui dit-on; vous allez entendre la langue vraiment romaine dans une bouche romaine. » Il y vint, et se mit le plus près qu'il put de la chaire, pour ne pas perdre un mot. Jules II était présent. Il y avait grand concours de cardinaux, d'évêques, de prêtres et de peuple. Dans un exorde et une péroraison plus longue que le discours, le cicéronien s'étendit sur l'éloge de Jules II, qu'il qualifiait de Jupiter tonnant, lançant de sa main toute-puissante la foudre triangulaire, et remuant le monde du froncement de son sourcil. Pour faire valoir le sacrifice de Jésus mourant pour les hommes, il rappela les Décius, les Curtius, Cécrops, Régulus, et tous ceux à qui le salut de leur patrie et l'honneur avaient été plus chers que la vie. Puis il compara les récompenses accordées à ces hommes illustres, et celles dont on avait payé le sacrifice de Jésus; aux uns, les honneurs divins, les statues d'or; à l'autre, la croix. Il en fit un Socrate, un Phocion, un Épaminondas, un Scipion, un Aristide, le tout sans le nommer, le mot *Jésus* n'étant pas dans Cicéron.

Obligés de parler des matières religieuses dans la langue de leur modèle, ils disaient *Jupiter Optimus Maximus* pour Dieu, la *sainte assemblée* pour

l'Église, la *faction* pour l'hérésie, la *sédition* pour le schisme, la *persuasion chrétienne* pour la foi chrétienne, la *proscription* pour l'excommunication, *interdire l'eau et le feu* pour excommunier, les *présides des provinces* pour les évêques, les *pères conscrits* pour l'assemblée des cardinaux, la *municipence de la Divinité* pour la grâce de Dieu, la *société des dieux immortels* pour la vie éternelle.

Les cicéroniens de Rome s'étaient arrogé le droit de conférer le titre de citoyen romain aux érudits qu'ils avaient jugés dignes de celui de cicéronien. Christophe Longueil, philologue français, le seul barbare d'au delà des Alpes qui eût trouvé grâce devant eux, fut invité à venir au Capitole recevoir le titre de citoyen romain. On avait préparé cette fête pour la plus grande gloire de Cicéron et de l'Italie. Un jeune cicéronien, beau parleur, fut chargé de contester les droits de Longueil pour fournir à celui-ci l'occasion d'une plus belle réponse. Les chefs d'accusation étaient que Longueil avait osé, dans ses écrits, égaler la France à l'Italie, et dire quelques mots favorables d'Érasme et de Budé, en barbare qui louait des barbares; qu'à l'instigation de ces deux hommes, il avait enlevé d'Italie les meilleurs livres d'érudition pour les porter chez les barbares; qu'enfin un barbare comme lui, de naissance obscure, ne pouvait pas prétendre à un titre si glorieux. Longueil répondit comme eût fait Cicéron dans Rome. Il parla du péril qu'avait couru

sa tête, des cohortes armées, d'une troupe de gladiateurs qui avaient détruit toute liberté de discussion dans le très-auguste sénat. Il parla de cette Rome, l'ancienne reine du monde, et de son fondateur Romulus, escorté de ses Quirites ; il rêva les pères conscrits, le sénat maître des rois, les tribus, le droit du préteur, les provinces, les colonies, les municipes, les alliés. « Que sais-je? dit plaisamment Érasme : comment ne se souvint-il pas des clepsydres? »

Le même Longueil, réfutant Luther, osait à peine prononcer le nom de chrétien, qui ne se trouve pas dans Cicéron, et au lieu de *foi* il employait le mot *persuasion*.

Il y avait des fanatiques de l'antiquité latine qui faisaient prédire à Protée la venue de Jésus-Christ, qui appelaient la Vierge *Espoir des hommes et des dieux*, qui faisaient le récit de la passion de Jésus-Christ avec des centons d'Homère et de Virgile : plus cicéroniens que Cicéron, plus païens qu'Homère et Virgile, de l'espèce de ce pauvre homme qui, malade d'une autre imitation, ayant vu Érasme se servir d'une plume attachée à un petit bâton, attachait des petits bâtons à toutes ses plumes, dans la pensée que la plume faisait l'écrivain.

Cette folie des cicéroniens, née de cet orgueil de l'Italie dont j'ai parlé plus haut, Érasme l'attaqua dans un dialogue intitulée : *Dialogue cicéronien*¹,

1. *Dialogus Ciceronianus, seu de optimo dicendi genere.*

petit ouvrage plein de sens et de critique, où Cicéron est jugé avec profondeur, où ses copistes sont raillés finement, et leur ridicule touché d'une main à laquelle la vieillesse et l'habitude des dissertations religieuses n'avaient pas ôté de sa légèreté. *Boulophore* (l'homme de bon conseil) défend la liberté de l'écrivain et la nécessité d'un style nouveau pour des idées nouvelles, chrétien pour des idées chrétiennes. Son contradicteur, *Nosoponus* (l'ennemi du travail), se corrige à la fin de l'entretien.

Dans ce dialogue, comme dans tous ses écrits, Érasme était plus près de Cicéron que ses absurdes imitateurs. C'est qu'au lieu de calquer ses formes de style, il l'imitait par la pensée, par la suite, par le lien des idées, par les procédés de composition que les écrivains illustres se transmettent, mais ne copient point. Érasme pensait en latin, s'échauffait en latin, aimait et haïssait en latin. Jamais il n'avait eu une idée littéraire en hollandais ou en allemand.

La langue de sa nourrice lui fournissait de quoi communiquer avec son domestique. Hors de cet ordre de besoins, sa pensée ne pouvait se former qu'au moyen de signes latins, et son esprit, en s'élevant au-dessus de la sphère des idées qu'exprimaient les langues vulgaires, s'était fait naturellement latin et avait communiqué sa vie propre à cet idiome éteint. De là ce naturel, cette simplicité, cette force, cette grâce qu'on admire dans les écrits d'Érasme, au milieu de fautes que n'auraient pas

faites les cicéroniens, et d'un franc néologisme de vulgate nécessaire pour rendre les idées de la théologie chrétienne.

Les cicéroniens ne faisaient pas de fautes, mais ils n'avaient pas les grâces naturelles d'Érasme, outre le ridicule d'être chrétiens dans les choses et de n'oser l'être dans les mots. Érasme était donc l'homme de la tradition et de la liberté. En sa qualité de latin venu après l'âge de la langue latine, forcé, d'une part, de rester fidèle au génie de cette langue, sous peine d'être inintelligible, et, d'autre part, d'y faire entrer toutes les idées nouvelles, sous peine d'être sans action et sans rôle, il défendait ce que nous défendons en notre qualité de Français, venus après deux grands siècles, et forcés, sous les mêmes peines, de rester fidèles à la langue de ces grands siècles en exprimant toutes les idées du nôtre. Liberté et tradition, c'était aussi la thèse d'Érasme à propos d'une langue et d'innovations différentes.

De toutes les idées d'Érasme, de toute cette œuvre, aussi volumineuse que celle de Voltaire, une moitié a péri à tout jamais, l'autre a été transformée, ce qui est encore une manière de périr, l'esprit humain ne reconnaissant les idées que sous leur dernière forme. De la partie religieuse de ses œuvres, il n'est resté qu'un mot, la *philosophie chrétienne*, mot sublime, mais qu'il n'eût peut-être pas entendu comme nous. De ses ouvrages littéraires, ceux qui traitent des matières de l'enseignement ont été

surpassés; ceux de polémique sont refroidis. Les plus littéraires, aucune nation ne les réclame parmi ses titres, aucune langue vivante ne les reconnaît; ils ne sont lus que par quelques savants, obligés d'en chercher le vocabulaire à deux mille ans d'ici. Érasme écrivain est donc mort pour ne plus ressusciter; aussi n'est-ce point avec la prétention de le rendre à la vie que j'ai tâché d'apprécier ce qu'il a été et ce qu'il a fait. J'ai voulu appeler un peu de reconnaissance passagère sur cet illustre martyr du travail et de la science, qui a semé ce que d'autres devaient recueillir, et dégrossi ce que d'autres devaient perfectionner, toujours chargé de la plus rude et de la moins glorieuse tâche, toujours travaillant pour autrui; mais esprit vivace, libre, ingénieux, quoique sous le faix d'idées qui devaient se transformer et d'une langue qui avait vécu; homme unique, dans lequel l'antiquité se rejoint aux temps modernes, et qui a été, dans l'Europe occidentale, l'acteur le plus intelligent dans cette magnifique scène de reconnaissance des fils et des pères, du passé et de l'avenir, que nous appelons la *Renaissance*.

EXTRAITS D'ÉRASME

EXTRAITS
DE
L'ÉLOGE DE LA FOLIE

I. — LA FOLIE A SES AUDITEURS.

Le vulgaire peut dire de moi ce qu'il voudra et il n'y a pas jusqu'aux plus fous qui ne disent du mal d'elle, je n'en suis pas moins, oui, la seule dont la puissance mette en gaité les dieux et les hommes. En voici une preuve qui suffit, et au delà. Il y a un instant, à peine entrais-je dans cette nombreuse assemblée pour y prendre la parole, qu'une gaité nouvelle, inaccoutumée, a brillé sur tous les vi-

I. — STULTITIA AD AUDITORES.

Utcunque de me vulgo mortales loquuntur (neque enim nescia quam male audiat stultitia etiam apud stultissimos), tamen hanc esse, hanc, inquam, esse unam, quæ meo numine deos atque homines exhilaro, vel illud abunde magnum est argumentum, quod, simul atque in hunc cœtum frequentissimum dictura prodii, sic repente omnium vultus nova quadam atque insolita hilaritate enituerunt, sic subito frontem expor-

sages ; les fronts se sont déridés, un rire joyeux et amical a salué mon arrivée. Vous tous que je vois ici présents, vous voilà comme des dieux d'Homère, ivres de nectar et de népenthès, tandis qu'auparavant vous étiez assis, tristes et inquiets, comme si vous sortiez de l'ancre de Trophonius. Quand le soleil montre à la terre son disque d'or, eu que le printemps, après les rigueurs de l'hiver, ramène le caressant zéphyre, tout prend une face nouvelle, et la nature rajeunie se revêt de ses plus riches couleurs. Vous ainsi, rien qu'en me voyant, vous avez pris une tout autre figure. Les grands orateurs n'arrivent qu'à grand'peine, avec leurs longs discours longuement préparés, à soulager l'âme des chagrins qui l'assiègent : moi je n'ai eu qu'à me montrer, la chose était faite !

Voulez-vous savoir pourquoi je me présente de-

rexis, sic læto quodam et amabili applausistis risu, ut mihi profecto quotquot undique præsentis intueor, pariter deorum homericorum nectare, non sine nepenthe, temulenti esse videamini, quum antehac tristes ac solliciti sederitis, perinde quasi nuper e Trophonii specu reversi. Ceterum quemadmodum fieri consuevit, ut, quum primum sol formosum illud et aureum os terris ostenderit, aut ubi post asperam hiemem novum ver blandis aspirarit favoniis, protinus nova rebus omnibus facies, novus color ac plane juvena quædam redeat, ita vobis, me conspecta, mox alius accessit vultus. Itaque quod magni alioqui rhetores vix longa diu que meditata oratione possunt efficere, nempe ut molestas animi

vant vous aujourd'hui avec tant de solennité? — Je vais vous le dire, s'il ne vous en coûte pas trop de me prêter vos oreilles, non pas celles qui vous servent à écouter les prédicateurs sacrés, mais celles que d'habitude vous dressez quand vous parlez un charlatan, un farceur ou un bouffon, les mêmes qu'autrefois Midas, qui était des nôtres, ouvrait aux accords du dieu Pan. Il m'a pris fantaisie de jouer quelques instants le sophiste devant vous, mais non à la manière de ces pédants qui chargent de balivernes la tête des enfants, et leur inspirent un esprit de chicane qui passe celui des femmes; non, j'imiterai ces anciens qui, pour fuir le nom décrié de philosophe, prirent celui de sophiste. Leur principale étude était de célébrer les louanges des dieux et des héros. C'est aussi un éloge que vous allez entendre, mais ce ne sera celui ni d'Hercule ni de

curas discutiant, id ego solo statim aspectu præstiti.

Quam ob rem autem hoc insolito cultu prodierim hodie, jam audietis, si modo non gravabimini dicenti præbere aures, non eas sane, quas sacris concionatoribus sed quas fori circulatoribus, scurris ac morionibus consuevistis arrigere, quas que olim Midas ille noster exhibuit Pani. Libitum est enim paulisper apud vos sophistam agere, non quidem hujus generis, quod hodie nugas quasdam anxias inculcat pueris, ac plus quam muliebrem rixandi pertinaciam tradit, sed veteres illos imitabor, qui, quo infamem sophorum appellationem vitarent, sophistæ vocari maluerunt. Horum studium erat deorum ac fortium virorum laudes encomiis celebrare. Encomium igitur

Solon, mais le mien propre, l'éloge de la Folie.

Et d'abord, je me moque de ces sages qui déclarent que se louer soi-même est le comble de la folie et de l'impertinence. De la folie, tant qu'ils voudront, pourvu qu'ils conviennent que rien n'est plus naturel. En effet, quoi de plus juste que la Folie soit la trompette, le clairon de sa gloire? Et qui mieux que moi peut me peindre? A moins que quelque autre par hasard ne me connaisse mieux que je ne me connais. En cela, je me crois plus modeste que la foule de vos grands et de vos sages. Ceux-ci, retenus par une mauvaise honte, subornent quelque rhétoricien flagorneur, quelque poète menteur, qui leur vendent à beaux deniers comptants des louanges, autrement dit, de purs mensonges. Cependant notre timide personnage fait la roue et dresse la crête comme un paon, tandis que l'im-

audietis, non Herculis, neque Solonis, sed meum ipsius, hoc est, Stultitiæ.

Jam vero non hujus facio sapientes istos, qui stultissimum et insolentissimum esse prædicant, si quis ipse laudibus se ferat. Sit sane, quam volent stultum, modo decorum esse fateantur. Quid enim magis quadrat, quam ut ipsa Moria suarum laudum sit buccinatrix, et *αὐτὴ ἑαυτὴν ἀύλη*; quis enim me melius exprimat, quam ipsa me? Nisi si cui forte notior sim, quam egomet sum mihi. Quanquam ego hoc alioqui non paulo etiam modestius arbitror, quam id quod optimatum ac sapientum vulgus factitat, qui perverso quodam pudore, vel rhetorem quempiam palponem, vel poetam vaniloquum sub-

pudent flatteur égale aux dieux un homme de rien, et donne comme un type parfait de toutes les vertus, un quidam qui sait très-bien à quelle distance il en est. Il pare ce triste geai de plumes étrangères, il blanchit un Éthiopien, d'une mouche il fait un éléphant. Pour moi, je fais ce que dit le proverbe populaire, que « celui-là a raison de se louer, qui n'a personne pour le faire ». Vraiment, ingratitude ou négligence, j'admire la conduite des hommes à mon égard ! Tous me font une cour assidue, tous acceptent volontiers mes faveurs, et depuis tant de siècles il ne s'est rencontré personne pour m'en remercier par quelque éloge reconnaissant de la Folie ; tandis que les Busiris, les Phalaris, la fièvre quarte, les mouches, la calvitie, et autres fléaux du même genre, ont trouvé des panégyristes qui ont perdu leur huile et leur sommeil à les exalter dans de pompeux éloges.

ornare solent, eum que mercede conductum, a quo suas laudes audiant, hoc est, mera mendacia; et tamèn verecundus interim ille pavonis in morem pennas tollit, cristas erigit, quum impudens assentator nihili hominem diis æquiparat, quum absolutum omnium virtutum exemplar proponit, a quo sciat ille se plus quam δις διὰ πασῶν abesse : quum corniculam alienis convestit plumis : quum τὸν Αἰθίοπα λευκαίνει, denique quum ἐκ μίας ἐλέφαντα ποιεῖ. Postremo sequor tritum illud vulgi proverbium, quo dicitur is recte laudare sese, cui nemo alius contigit laudator. Quanquam hic interim demiror mortalium ingratitude, an segnitie, quorum quum omnes me studiose colant, meamque libenter

Mon discours à moi sera improvisé, et pour n'être point travaillé, il n'en contiendra que moins de mensonges. Ce que je vous dis, croyez-le, ce n'est pas pour faire parade de mon talent, selon l'usage des orateurs vulgaires. Ces gens-là, vous le savez, ont mis trente années à élaborer un discours; quelquefois ils l'ont volé, et ils n'en viennent pas moins vous jurer qu'ils l'ont écrit ou même dicté en trois jours, au pied levé. Pour moi, mon plaisir a toujours été de dire tout ce qui me vient, à propos ou non, sur le bout de la langue.

sentiant beneficentiam, nemo tamen tot jam seculis exstitit, qui grata oratione stultitiæ laudes celebrarit, quum non defuerint qui Busirides, Phalarides, febres quartanas, muscas, calvitia, atque id genus pestes, accuratis magnaque et olei et somni jactura elucubratis laudibus evexerint.

A me extemporariam quidem illam, et illaboratam, sed tanto veriores audietis orationem. Id quod nolim existimetis ad ingenii ostentationem esse confictum, quemadmodum vulgus oratorum facit. Nam ii, sicut nostis, quum orationem totis triginta annis elaboratam, nonnunquam et alienam proferunt, tamen triduo sibi quasi per lusum scriptam, aut etiam dictatam esse dejurant. Mihi porro semper gratissimum fuit, ὅτι κεν ἐπ' ἀκαιρίμαν γλώτταν ἔλθῃ, dicere.

II. — LA FOLIE EXPOSE CE QUE LUI DOIT CHAQUE AGE
DE LA VIE.

Personne n'ignore que le premier âge de la vie est de tous le plus joyeux et le plus agréable? D'où vient que nous baisons si tendrement les enfants, les choyons, les dorlotons, et qu'un ennemi même les assiste au besoin? n'est-ce pas que la prévoyante nature leur imprime un charme, un attrait de folie, afin qu'ils puissent payer de quelque plaisir les fatigues de ceux qui les élèvent et obtenir par des caresses la protection qui leur est nécessaire? A l'enfance succède la jeunesse. Quel crédit et quelle sincère faveur ne trouve-t-elle pas auprès de tous! quel zèle à la servir! quel empressement à lui tendre

II. — QUID QUÆQUE ÆTAS SIBI DEBUERIT STULTITIA
EXPLICAT.

Principio, quis nescit primam hominis ætatem multo lætissimam multoque omnibus gratissimam esse? Quid est enim illud in infantibus, quod sic exosculamur, sic amplectimur, sic fovemus, ut hostis etiam huic ætati ferat opem, nisi stultitiæ lenocinium, quod data opera prudens natura recens natis adjunxit, ut aliquo voluptatis velut auctoramento et educantium labores delinire queant, et tuentium favores eblandiantur? Deinde quæ succedit huic adolescentia, quam est apud omnes gratiosa, quam illi candide favent omnes, quam studiose pro-

une main secourable ! D'où vient, je vous prie, cette faveur ? De moi encore. C'est moi qui, entretenant dans les jeunes gens une aimable folie, les conserve en bonne humeur. Je mentirais si je n'avouais que, l'âge s'avancant, quand l'éducation et l'usage des choses de la vie en ont fait des hommes, alors tombe la fleur de leur beauté, leur gaieté s'éteint, leur grâce s'altère, leur force décroît. Plus les hommes s'éloignent de moi, plus la vie se retire d'eux, jusqu'à ce qu'ils touchent à la fâcheuse vieillesse, à cet âge où l'on n'est pas moins importun aux autres qu'à soi-même.

La vieillesse ! aucun mortel ne la pourrait supporter, si, prenant en pitié son malheur, je ne lui venais en aide. Les dieux des poètes emploient le moyen de la métamorphose pour sauver leurs protégés en péril : moi aussi, autant qu'il m'est pos-

vehunt, quam officiose porrigunt auxiliares manus ! At unde quæso ista juventæ gratia ? unde, nisi ex me ? cujus beneficio quam minimum sapit, atque ob id minime ringitur. Mentior, nisi mox, ubi, grandiores facti, per rerum usum ac disciplinas virile quiddam sapere cœperint, continuo deflorescit formæ nitor, languescit alacritas, frigescit lepos, labascit vigor ; quoque longius a me subducitur, hoc minus minusque vivit, donec succedat τὸ χαλεπὸν γῆρας, id est molesta senectus, non jam aliis modo, verum etiam sibimet invisâ.

Quæ quidem prorsum nulli mortalium foret tolerabilis, nisi rursus tantorum miserta laborum dextra adessem, et, quem admodum dii poetarum solent pereuntibus aliqua metamorphosi succurrere, itidem ego quoque jam capulo proximos

sible, je ramène à l'enfance le vieillard déjà penché vers la tombe; d'où le propos si juste du peuple qui a coutume de les appeler de vieux enfants. Voulez-vous savoir comment j'opère cette métamorphose? je n'en fais pas secret. Le Léthé a sa source dans les îles Fortunées (ce n'est qu'un petit bras de ce fleuve qui traverse les Enfers); c'est là que je conduis mes gens, pour leur faire boire à longs traits l'oubli qui peu à peu noie leurs soucis et les rajeunit. Mais après cela, me dit-on, ils divaguent, ils battent la campagne. — D'accord, mais redevenir enfant, c'est cela même. Être enfant n'est pas autre chose que divaguer et battre la campagne. Qu'est-ce qui nous plaît surtout dans cet âge? c'est qu'il est fou. Qui pourrait supporter, qui ne haïrait à l'égal d'un monstre un enfant sage comme un homme mûr? Témoin le proverbe qui dit : *Je déteste un enfant d'une précoce sagesse.*

denuo, quoad licet, ad pueritiam revocarem; unde non abs e vulgus eos *παλιμπαιδας* appellare consuevit. Porro, si quis transformandi rationem requirat, ne id quidem celarim. Ad Lethes nostræ fontem (nam in insulis fortunatis oritur; siquidem apud inferos tenuis modo rivulus labitur), eos produco, ut, simul atque illic longa potarint obliviam, paulatim dilutis animi curis repubescant. At isti jam delirant, inquiunt, jam desipiunt. Esto sane; sed istuc ipsum est repuerascere. An vero aliud est, puerum esse, quam delirare, quam desipere? An non hoc vel maxime in ea delectat ætate, quod nihil sapit? Quis enim non ceu portentum oderit atque excretur puerum

Par contre, qui souffrirait le commerce et la société d'un vieillard chez qui se joindrait, à une si grande expérience, une non moindre vigueur d'esprit et de jugement? S'il radote, c'est un bienfait qu'il me doit; et ce radotage le met à l'abri des inquiétudes qui torturent le sage. C'est encore un agréable compagnon de bouteille. Il n'a pas ce dégoût de la vie que l'âge le plus robuste peut à peine supporter. Quelquefois il en revient avec le barbon de Plaute à épeler les trois lettres d'*amo*, trop heureux alors d'être fou! En somme, grâce à moi, il n'a pas de chagrins, il plaît à ses amis, et, dans les fêtes, il est le bienvenu. Voyez chez Homère : ici, c'est de la bouche de Nestor que coulent des discours plus doux que le miel, tandis que les lèvres d'Achille ne distillent que du fiel. Là les vieillards, assis sur les remparts, prononcent des paroles

virili sapientia? Astipulatur et vulgo jactatum proverbium : *Odi puerulum præcoci sapientia.*

Quis autem sustineret habere commercium aut consuetudinem cum eo sene, qui ad tantam rerum experientiam, parem animi vigorem, judicii que acrimoniam adjunxisset? Itaque delirat senex meo munere; sed tamen delirus iste meus interim miseris illis curis vacat, quibus sapiens ille distorquetur. Interim non illepidus est compotor. Non sentit vitæ tædium, quod robustior ætas vix tolerat. Nonnunquam cum sene Plautino ad tres illas litteras revertitur, infelicissimus si sapiat. At interim meo beneficio felix, interim amicis gratus, ne congerro quidem infestivus. Quandoquidem et apud Homerum e Nestoris ore fluit oratio melle dulcior, quum Achillis sit ama-

douces comme le lys? De ce côté la vieillesse l'emporte sur l'enfance, âge heureux, mais qui ne sachant point parler, est ainsi privé du plus grand charme de la vie, le plaisir de babiller. Ajoutez que les vieux raffolent des enfants et les enfants des vieux,

Parce que Dieu toujours rapproche les semblables.

La seule différence entre eux, c'est que l'un a plus de rides et compte plus d'anniversaires : pour le reste, couleur des cheveux, bouche sans dents, corps en raccourci, gourmandise de laitage, bégaiement, caquet, niaiserie, manque de mémoire, étourderie, tout est pareil. Plus l'homme avance dans la vieillesse, plus il semble retourner vers l'enfance, jusqu'à ce que, à la manière des enfants, sans regretter la vie ni sentir la mort, il parte pour l'autre monde.

rulenta, et apud eundem senes in mænibus considentes τὴν λειριόεσσαν vocem edunt. Quo quidem calculo ipsam etiam superant pueritiam, suavem quidem illam, sed infantem, ac præcipuo vitæ oblectamento, puta garrulitate, carentem. Ad-dite huc, quod pueris quoque gaudeant impensius senes, ac pueri vicissim senibus delectantur :

Ὡς οἰσι τὸν ὅμοιον ἄγει θεὸς ὡς τὸν ὅμοιον.

Quid enim inter illos non convenit, nisi quod hic rugosior, et plures numerat natales? Alioqui capillorum albor, os edentulum, corporis modus minor, lactis appetentia, balbuties, garrulitas, ineptia, oblivio, incogitantia, breviter omnia congruunt,

Maintenant compare qui voudra mes bienfaits avec les métamorphoses des autres dieux. Je ne veux pas rappeler comment ils se vengent de leurs ennemis; mais que font-ils de leurs favoris les plus chers? Ils les changent en arbres, en oiseaux, en cigales, voire en serpents, comme si ce n'était pas mourir que n'être plus soi-même. Moi au contraire je rends au même homme la meilleure et la plus heureuse partie de sa vie. En vérité, si les mortels s'abstenaient de tout commerce avec la sagesse, s'ils passaient toute leur vie dans ma compagnie, ils ne vieilliraient même pas, et leur jeunesse, comme leur bonheur, n'aurait pas de fin.

Regardez ces visages austères qui ont pâli sur la philosophie ou se sont livrés à de graves et difficiles affaires; le plus souvent, avant d'être jeunes, ils sont déjà vieux. Les soucis, le continuel et fatigant

quoque magis accedunt ad senectam, hoc propius ad pueritiæ similitudinem redeunt, donec puerorum ritu, citra vitæ tædium, citra mortis sensum emigrant e vita.

Est nunc, qui volet, et hoc meum beneficium cum reliquorum deorum metamorphosi comparet. Qui quid irati faciant, non libet commemorare; sed quibus quam maxime propitii sunt, eos solent in arborem, in avem, in cicadam, aut etiam in serpentem transformare : quasi vero non istud ipsum sit perire, aliud fieri. Ego vero hominem eundem optimæ ac felicissimæ vitæ parti restituo. Quod si mortales prorsus ab omni sapientiæ commercio temperarent, ac perpetuo mecum ætatem agerent, ne esset quidem ullum senium, verum perpetua juventa fruerentur felices.

mouvement de la pensée a peu à peu tari chez eux la sève de la vie. Voyez au contraire mes fous bien-aimés : gras, luisants, dodus, vrais pourceaux d'Acarnanie, ils ne sentiront aucune des incommodités de la vieillesse si, comme il arrive, ils ne se laissent quelque peu infecter du venin de la sagesse. Tant il est vrai que le bonheur parfait n'est pas de ce monde ! A l'appui de mes paroles, je citerai un témoignage qui n'est pas peu imposant : c'est ce que dit le proverbe populaire : « que seule la folie retarde la jeunesse dans sa fuite si rapide et éloigne la malheureuse vieillesse ».

Allez maintenant, mortels insensés, allez demander une seconde jeunesse aux Médées, aux Circés, aux Vénus, à je ne sais quelle fontaine ! Seule, je peux la donner et seule je la donne en effet. C'est moi qui possède le philtre magique à l'aide duquel

An non videtis tetricos istos et vel philosophiæ studiis, vel seriis et arduis addictos negotiis, plerumque priusquam plane juvenes sint, jam consenuisse, videlicet curis et assidua acrique cogitationum agitatione sensim spiritus et succum illum vitalem exhauriente? quum contra Moriones mei pinguculi sint, et nitidi, et bene curata cute, plane *χῶροι*, quod aiunt, *Ἀκαρνόνιοι*, nunquam profecto senectutis incommodum ullum sensuri, nisi nonnihil, ut fit, sapientum contagio inficerentur. Adeo nihil patitur hominum vita omni ex parte beatum esse. Accedit ad hæc vulgati proverbii non leve testimonium, quo dictitant stultitiam unam esse rem, quæ et juventam alioqui fugacissimam remoretur, et improbam senectam procul arceat.

la fille de Memnon prolongea la jeunesse de Tithon, son aïeul. Je suis la Vénus à qui Phaon dut de redevenir jeune et d'enflammer le cœur de Sapho. Ce sont mes simples, s'il y en a dans cette affaire, mes enchantements et ma fontaine merveilleuse qui rappellent la jeunesse disparue, que dis-je? qui l'empêchent de disparaître. Si tous vous souscrivez à cette opinion : qu'il n'est rien de meilleur que la jeunesse, ni de pire que la vieillesse, vous reconnaîtrez ce dont vous m'êtes redevables, à moi qui vous conserve un bien si précieux et écarte de vous un si grand mal!

Eant nunc stultissimi mortales, et Medeas, Circes, Veneres, Auroras, et fontem nescio quem requirant, quo sibi juventam restituant, quum id sola præstare et possim et solem. Apud me succus est ille mirificus, quo Memnonis filia Tithoni avi sui juventam prorogavit. Ego sum Venus illa, cujus favore Phaon ille repubuit, ita ut a Saphone tantopere deamaretur. Meæ sunt herbæ, si quæ sunt, mea precamina, meus ille fons, qui non solum revocat elapsam adolescentiam, sed, quod est optabilius, perpetuam servat. Quod si omnes huic sententiæ subscribitis, adolescentia nihil esse melius, seu euctute nihil detestabilius, quantum mihi debeatis videtis, opinor, quæ tantum bonum retineam, tanto excluso malo.

III. — RISIBLE SPECTACLE QUE LES HOMMES DONNENT
CHAQUE JOUR AUX DIEUX.

On ne peut s'imaginer quel risible et délicieux divertissement les hommes procurent chaque jour aux immortels. Ceux-ci emploient d'abord les heures sobres de la matinée à tenir des assemblées souvent fort bruyantes, et à écouter les vœux des mortels. Quand ils se sont arrosés de nectar, et qu'ils trouvent bon de ne plus rien faire de sérieux, ils vont s'asseoir au plus haut de l'Empyrée, et là, le front penché, ils regardent à quoi s'occupent les hommes.

Non, il n'y a pas pour eux de spectacle plus amusant. Quelle comédie, bon Dieu ! Quelle variété dans ce pêle-mêle de fous ! Je le sais, moi qui de temps

III. — QUOS RISUS HOMUNCULI QUOTIDIE PRAEBEANT SUPERIS.

Incredibile sit dictu quos risus, quos ludos, quas delicias homunculi quotidie præbeant superis. Nam hi quidem horas illas sobrias et antemeridianas iurgiosis consultationibus ac votis audiendis impartunt. Ceterum ubi jam nectare madent, neque lubet quicquam serium agere, tum, qua parte cœlum quam maxime prominet, ibi consident ac pronis frontibus quid agitent homines speculantur.

Nec est aliud spectaculum illis suavius. Deum immortalem, quid theatrum est illud ! quam varius stultorum tumultus ! nam ipsa nonnunquam in deorum poeticorum ordinibus con-

en temps prends place au milieu de l'assemblée divine. L'un meurt d'amour pour une coquette, et moins il est aimé, plus il est fou d'amour. L'autre épouse une dot au lieu d'une femme. Celui-ci trafique de sa femme, celui-là l'épie comme un Argus. Cet héritier en deuil, oh! que de folies il dit et fait, jusqu'à payer des acteurs pour jouer la comédie de la douleur. C'est qu'il pleure sur le tombeau d'une belle-mère. Tout ce que cet autre peut amasser de-ci de-là, il le donne à son ventre, et demain il sera furieusement affamé. Ce fainéant met tout son bonheur à dormir et à ne rien faire. Ici sont des officieux qui se démènent pour les affaires d'autrui et négligent les leurs; là des prodiges qui empruntent, s'endettent et se croient riches quand ils vont faire banqueroute. Puis c'est un avare qui regarde comme le comble du bonheur de vivre en gueux

sidere soleo. Hic deperit in mulierculam et quo minus adamat, hoc amat impotentius. Ille dotem ducit, non uxorem. Ille sponsam suam prostituit. Alius zelotypus, velut Argus, observat. Hic in luctu, papæ! quam stulta dicit facitque! conductis etiam velut histrionibus, qui luctus fabulam peragant! Ille flet ad novercæ tumulum. Hic, quidquid undecunque potest corradere, id totum ventriculo donat, paulo post fortiter esuriturus. Hic somno et otio nihil putat felicius. Sunt qui alienis obeundis negotiis sedulo tumultuantur, sua negligunt. Est qui versuris atque ære alieno divitem se esse putat, mox decocturus. Alius nihil arbitratur felicius quam si ipse pauper hæredem locupletet. Hic ob exiguum, id que

pour enrichir son héritier; un marchand qui pour un gain minime et point certain, sillonne les mers et livre aux flots et aux vents une vie qu'il ne pourra racheter avec tout l'or du monde. Celui-ci aime mieux chercher fortune à la guerre que demeurer en repos dans sa maison; celui-là compte s'enrichir sans peine, en prenant au filet de riches célibataires; un autre chasse le même gibier, en faisant la cour à quelque vieille opulente. Et quel divertissement pour les dieux, quand les dupeurs sont dupés à leur tour!

De tous les mortels les plus fous, les plus malpropres sont les marchands. Malpropre est leur profession, malpropre la façon dont ils l'exercent. menteurs, parjures, voleurs, fripons, imposteurs, ils sont tout cela et se croient les premiers de tous, parce qu'ils ont les doigts chargés de bagues. Pour

incertum lucellum, per omnia maria volitat, undis ac ventis vitam committens, nulla pecunia reparabilem. Ille mavult bello divitias quærere, quam tutum otium exigere domi. Sunt qui captandis orbis senibus putant quam commodissime ad opes perveniri. Neque desunt qui idem malint deamandis beatis aniculis aucupari. Quorum utrique tum demum egregiam de se voluptatem diis spectatoribus præbent, quum ab iis ipsis, quos captant, arte deluduntur.

Est omnium stultissimum ac sordidissimum negotiatorum genus, quippe qui rem omnium sordidissimam tractent, idque sordidissimis rationibus, qui quum passim mentiantur, pejerent, furentur, fraudent, imponant, tamen omnium primos

flatteurs ils ont de *bons frères* qui les admirent et leur donnent en public du monseigneur, pour qu'une parcelle de ces biens mal acquis tombe dans leur escarcelle. Ailleurs on peut voir des Pythagoriciens persuadés que tout est commun; si bien que tout ce qu'ils trouvent sur le chemin, ils le ramassent, et leur conscience est aussi tranquille que s'ils venaient de recueillir un héritage. D'autres ne sont riches que d'espérances, et leur rêve agréable suffit à leur bonheur. Ceux-ci aiment à passer pour riches en public et meurent de faim à la maison. L'un jette son argent par les fenêtres; l'autre, pour amasser, viole les lois humaines et divines. L'ambitieux courtise le peuple, l'indolent reste au coin de son feu. Un bon nombre se lance dans des procès sans fin, et les deux partis rivalisent à qui enrichira davantage un juge ami des remises et un avocat son complice.

sese faciunt, propterea quod digitos habeant auro revinctos. Nec desunt adulescentes fraterculi, qui mirentur istos ac venerabiles palam appellant; nimirum, ut ad ipsos aliqua male partorum portiuncula redeat. Alibi videas Pythagoricos quosdam, quibus usque adeo omnia videntur esse communia, ut quidquid usque incustoditum nacti fuerint, id, velut hæreditate obvenerit, æquo animo tollant. Sunt qui votis tantum divites sunt, et jucunda quædam sibi fingunt somnia, idque ad felicitatem satis esse putant. Nonnulli foris divites haberi gaudent, domi gnaviter esuriunt. Hic festinat quidquid habet profundere, ille per fas nefasque congerit. Hic candidatus ambit populares honores, ille ad focum semet oblectat. Bona pars lites

Celui-ci aime les nouveautés, celui-là les grandes entreprises. Ce dévot va à Jérusalem, à Rome, à Saint-Jacques, où il n'a que faire, et laisse femme et enfants à la maison. En un mot, si comme autrefois Ménippe ¹, tu pouvais de la lune contempler le tourbillon tumultueux des hommes, tu les prendrais pour un essaim de moucherons qui se querellent, guerroyent, se tendent des pièges, pillent, jouent, folâtrent, naissent, tombent, meurent. Non, l'on ne peut s'imaginer quelles agitations, quelles tragédies soulève ce chétif insecte, qui sera mort demain ! Car souvent il suffit d'une courte guerre, d'un souffle de peste pour en faire tomber des milliers !

Mais vraiment je serais moi-même triplement folle, et je ferais mourir de rire Démocrite, si je pré-

nunquam finiendas ambit, et hinc atque hinc certatim contendunt ut prorogatorem judicem et collusorem ditent advocatum. Hic rebus novandis studet, ille magnum quiddam molitur. Est qui Hierosolymam, Romam, aut divum Jacobam adeat, ubi nihil est illi negotii, domi relictis cum uxore liberis. In summa, si mortalium innumerabiles tumultus e luna, quemadmodum Menippus olim, despicias, putes te muscarum aut culicum videre turbam inter se rixantium, bellantium, insidiantium, rapiantium, ludantium, lascivientium, nascentium, cadentium, morientium. Neque satis credi

1. Philosophe grec et poète satirique, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Célèbre par l'âpreté mordante de ses satires, qui sont entièrement perdues. On peut s'en faire une idée par les fragments qui nous restent des *satires ménippées* de Varron.

tendais énumérer toutes les formes de la folie humaine. J'arrive à ceux qui portent dans le monde les dehors de la sagesse et, comme on dit, courent après le rameau d'or.

Au premier rang voici les grammairiens, l'engeance la plus infortunée, la plus à plaindre, la plus détestée des dieux, si je n'adouçissais les misères de leur triste métier par une sorte d'agréable folie. Ce ne sont pas seulement cinq furies, comme le dit le proverbe grec, mais bien mille qui les poursuivent. Toujours affamés, toujours crasseux dans leurs écoles, que dis-je leurs écoles? dans leurs prisons et dans leurs galères, vrais lieux d'exécution, ils vieillissent au milieu d'un troupeau d'enfants qui les assourdissent de leurs cris et dont la puanteur les rend étiques. Cependant grâce à moi ils se croient les premiers des hommes. Quel contentement d'eux-

potest, quos motus, quas tragœdias ciat tantulum animalculum, tam que mox periturum. Nam aliquoties vel levis belli, seu pestilentiae procella multa simul millia rapit ac dissipat.

Sed ipsa stultissima sim, planeque digna, quam multis cachinnis rideat Democritus, si pergam popularium stultitarum et insaniarum formas enumerare. Ad eos accingar qui sapientiae speciem inter mortales tenent, et aureum illum ramum, ut aiunt, aucupantur.

Inter quos grammatici primas tenent, genus hominum profecto, quo nihil calamitosius, nihil afflictius, nihil æque diis invisum foret, nisi ego miserrimæ professionis incom-

mêmes, quand d'un regard, d'un mot, ils font trembler la gent écolière, qu'ils déchirent les malheureux à coups de férules, de verges et de fouets, qu'ils exercent leur fureur à tort et à travers, et font penser à l'âne revêtu de la peau du lion. Cependant leur crasse est pour eux la suprême élégance, les senteurs de leur classe sont celles de la marjolaine, leur misérable servitude est une royauté qu'ils ne changeraient pas contre celle de Phalaris ou de Denys le Tyran. Mais ils sont fous de bonheur, quand ils croient avoir trouvé une nouvelle méthode d'enseignement. Ils hourrent d'extravagances la tête des enfants, et cependant, grand Dieu ! quel mépris pour les Palémon et les Donat ¹ ! Et encore par je ne sais quelles jongleries ils en imposent à d'imbéciles

moda dulci quodam insanie genere mitigarem. Neque enim πέντε κατάροις, id est, quinque tantum diris obnoxii sunt isti, quemadmodum indicat epigramma græcum, verum sexcentis, ut qui semper famelici sordidique in ludis suis, in ludis dixi imo in φροντιστηρίοις vel pistrinis potius ac carnificinis inter puerorum greges consenescent laboribus, obsurdescant clamoribus, fœtore pædoreque contabescant. Tamen meo beneficio fit ut sibi primi mortalium esse videantur : adeo sibi placent, dum pavidam turbam minaci vultu voceque territant, dum ferulis, virgis, lorisque conscindunt miseros, dumque modis omnibus suo

1. Palémon et Donat, deux grammairiens latins. Le premier était contemporain de Tibère et de Claude. Le second vivait au quatrième siècle. Il fut le précepteur de saint Jérôme.

parents qui les tiennent pour tels qu'ils se donnent. Voici encore un de leurs plaisirs. Quelqu'un d'eux a-t-il trouvé dans un manuscrit vermoulu le nom de la mère d'Anchise, ou un mot inconnu au vulgaire, comme *bubsequa*, *bovinator*, *manticulator*? A-t-il déterré quelque fragment de pierre antique, avec une inscription tronquée? Oh! Jupiter! quelle joie! quel triomphe! quels éloges! on dirait qu'ils ont soumis l'Afrique ou pris Babylone. Qu'est-ce donc quand ils vont par le monde récitant leurs petits vers insipides et niais, et qu'il se trouve des gens pour les admirer et leur faire croire que l'âme de Virgile a passé en eux? Rien de plus plaisant que de les voir se renvoyer les louanges et les admirations et se gratter réciproquement. Mais qu'un lapsus échappe à l'un d'eux, si un autre, qui a de meilleurs yeux, s'en aperçoit,

arbitratu sæviunt, asinum illum Cumanum imitantes. Interim sordes illæ meræ mundiciæ videntur, pædor amaracinum olet, miserrima illa servitus regnum esse putatur, adeo ut tyrannidem suam nolint cum Phalaridis aut Dyonisii imperio commutare. Sed longe etiam feliciores sunt nova quadam doctrinæ persuasione. Siquidem quum mera deliramenta pueris inculcent, tamen dii boni! quem non illi Palæmonem, quem non Donatum præ se contemnunt? idque nescio quibus præstigiis mire efficiunt ut stultis materculis et idiotis patribus tales videantur, quales ipsi se faciunt. Jam adde et hoc voluptatis genus, quoties istorum aliquis Anchisæ matrem, aut voculam vulgo incognitam, in putri quapiam charta

par Hercule ! quelles tragédies, quelle lutte, que d'injures et d'invectives ! J'appelle contre moi les foudres des grammairiens, si je mens d'un iota. J'en connais un qui sait tout : grec, latin, mathématiques, philosophie, médecine, et tout cela à merveille. Aujourd'hui il est sexagénaire, et depuis plus de vingt ans, négligeant tout le reste, il se torture l'esprit sur la grammaire ; le bonheur qu'il souhaite, c'est de vivre assez pour établir clairement la distinction des huit parties du discours, ce que n'a fait encore d'une manière satisfaisante aucun des grecs ni des latins. On dirait que c'est un *casus belli* que de mettre une conjonction au rang des adverbes. Et remarquez qu'il y a autant de grammaires que de grammairiens, et même plus : mon ami Alde à lui seul en a donné plus de cinq. Eh bien ! il n'est pas de grammaire si barbare

deprehenderit, puta bubsequam, bovinatorem, aut manticulatorem, aut si quis vetusti saxi fragmentum, mutilis notatum litteris, alicubi effoderit : O Jupiter ! quæ tum exultatio, qui triumpho, quæ encomia, perinde quasi vel Africam devicerint, aut Babylona ceperint. Quid autem quum frigidissimos et insulsissimos versiculos suos passim ostentant, neque desunt qui mirentur, jam plane Maronis animam in suum pectus demigrasse credunt. At nihil omnium suavius, quam quum ipsi inter sese mutua talione laudant ac mirantur, vicissimque scabunt. Quod si quis alius verbulo lapsus sit, idque forte fortuna hic oculatior deprehenderit, Ἡρόκληις, quæ protinus tragœdiæ, quæ digladiationes, quæ convicia,

et si lourdement écrite qu'elle soit, que notre homme néglige de lire et de fouiller, tant il est jaloux du moindre pédant qui a imaginé quelque ineptie en ce genre, tant il a peur qu'on lui vole sa gloire et que périsse le fruit de ses longues années de travail! Appelez cette conduite insanité ou folie : peu m'importe, pourvu que vous reconnaissiez que cet animal, le plus malheureux de tous, me doit une félicité qu'il ne voudrait pas changer contre le sort des rois de Perse.

Les poètes m'ont moins d'obligation, bien qu'ils soient par état de mon monde. Enfants de la liberté, comme dit le proverbe, ils n'ont qu'un but, celui de flatter l'oreille des sots par de pures bagatelles et des contes en l'air. Cela leur suffit pour promettre aux autres et à eux-mêmes une vie immortelle et semblable à celle des dieux. Vanité et flatterie sont

quæ invectivæ! Male propitios habeam omnes grammaticos, si quid mentior. Novi quemdam πολυτεχνότατον, Græcum, Latinum, mathematicum, philosophum, medicum, καὶ τὰντα θεσπικόν, jam sexagenarium, qui ceteris rebus omissis, annis plus viginti se torquet ac discruciat in grammatica, prorsus felicem se fore ratus, si tam diu liceat vivere, donec certo statuatur, quomodo distinguendæ sint octo partes orationis, quod hactenus nemō Græcorum aut Latinorum ad plenum præstare valuit. Perinde quasi res sit bello quoque vindicanda, si quis conjunctionem faciat dictionem ad adverbiorum jus pertinentem. Et hac gratia, quum totidem sint grammaticæ quot grammatici, imo plures, quandoquidem

les plus intimes amies des poètes, et nulle espèce d'hommes ne me rend un culte plus naïf et plus constant.

Les rhéteurs me font bien quelques infidélités par leurs accointances avec les philosophes. Cependant une preuve entre toutes qu'ils sont aussi des miens, c'est leur ardeur à écrire, avec d'autres bagatelles, des traités sur l'art de plaisanter. L'auteur, quel qu'il soit, de la rhétorique à Hérennius, compte la folie au nombre des moyens de plaire. Le prince de la rhétorique, Quintilien, a écrit sur le rire un chapitre plus long que l'Iliade. Si vous les en croyez, ce que nul argument ne pouvait renverser, souvent la folie en a raison avec un éclat de rire. Direz-vous que ce n'est pas du ressort de la folie d'exciter le rire à propos par une bouffonnerie? Ils sont bien de la même pâte ces écrivassiers qui espèrent arri-

Aldus meus unus plus quinque grammaticam dedit : hic nullam omnino quantumvis barbare aut moleste scriptam prætermittit, quam non evolvat excutiatque, nemini non invidens, si quid quantumlibet inepte moliatur in hoc genere, misere timens, ne quis forte gloriam hanc præripiat, et pereant tot annorum labores. Utrum insaniam hanc vocare mavultis, an stultitiam? Nam mea quidem haud magni refert, modo fateamini meo beneficio fieri, ut animal omnium alioqui longe miserrimum, eo felicitatis evehatur, ut sortem suam neque cum Persarum regibus cupiat permutare.

Minus mihi debent poetæ, tametsi vel ex professo meæ sunt factionis, quippe liberum genus, ut habet proverbium, quo-

ver avec leurs écrits à l'immortalité. Ils sont particulièrement mes obligés ceux qui couvrent le papier de pures sottises. Quant aux délicats qui n'écrivent que pour le petit nombre, et ne récusent pas le jugement d'un Perse ou d'un Lélius, je les trouve bien plus à plaindre qu'à envier, comme gens qui se tourmentent perpétuellement. Ajouter, changer, retrancher, remplacer, recommencer, reforger, consulter sans cesse, garder une œuvre en portefeuille pendant neuf ans, et ne pouvoir se satisfaire; et cette frivole récompense, l'approbation de deux ou trois connaisseurs, l'acheter au prix de ses veilles, au prix du sommeil, la plus douce des choses, au prix de fatigues et de tracas infinis, est-ce là vivre? Ajoutez la santé ruinée, le visage flétri, la lippitude ou même la cécité, la pauvreté, la jalousie, la privation de tout plaisir, la vieillesse précoce, la mort préma-

rum omne studium non alio pertinet, quam ad demulcendas stultorum aures, idque meris nugamentis, ac ridiculis fabulis. Et tamen his freti dictu mirum, ut quum sibi polliceantur immortalitatem et diis parem vitam, tum aliis eandem promittant. Huic ordini præ ceteris familiares *Θιλαστία και Κολακία*, nec ab ullo mortalium genere color neque simplicius, neque constantius.

Porro rhetores, quanquam nonnihil illi quidem prævaricantur, colluduntque cum philosophis, tamen hos quoque nostræ factionis esse, quum alia multa, tum illud in primis arguit, quod præter alias nugas, tam accurate, tam multa de jocandi ratione conscripserunt : atque adeo stultitiam ipsam

turée et les autres maux, s'il en reste ! Et l'on se croit payé par le suffrage d'un ou deux chassieux ! Parlez-moi de l'écrivain qui m'obéit, quel joyeux délire pendant que, sans aucune réflexion, il écrit tout ce qui lui passe par la tête, tout ce qui lui vient au bout de la plume, même ses rêves. Il lui en coûte bien un peu de papier, mais il sait que plus les sottises qu'il écrira seront sottes, plus il se trouvera des gens, tous ignorants ou fous, pour l'approuver. A-t-il à s'inquiéter du mépris que feront de lui ces trois pédants, si toutefois ils le lisent ? Que vaudront quelques voix isolées contre l'acclamation de l'immense foule ?

Bien plus avisés sont les habiles qui mettent leur nom aux ouvrages des autres et s'attribuent, en les copiant, une gloire que ceux-ci n'ont acquise qu'au prix d'un immense labeur. La pensée qui les ras-

*inter facetiarum species numerat, quisquis is fuit, qui ad Herennium dicendi artem scripsit : quodque apud Quintilianum, hujus ordinis longe principem, caput est de risu vel lliade prolixius : tantumque stultitiæ tribuunt, ut sæpenu-
mero, quod nullis argumentis dilui possit, risu tamen eludatur. Nisi si quis hoc arbitretur ad stultitiam non pertinere, ridiculis dictis excitare cachinnos, idque arte. Hujus farinae sunt et isti qui libris edendis famam immortalem aucupantur. Hi quum omnes mihi plurimum debent, tum præcipue qui meras nugas chartis illinunt. Nam qui erudite ad paucorum doctorum judicium scribunt, quique nec Persium aut Lælium judicem recusant, mihi quidem miserandi magis quam beati*

sure, c'est que s'ils viennent un jour à être convaincus de plagiat, ils auront eu pendant quelque temps le bénéfice de leur vol. Il faut les voir se rengorger quand le vulgaire les loue et les montre au doigt en disant : Le voilà ! c'est lui ! quand leur livre s'étale chez les libraires et qu'en tête de toutes les pages se lisent deux ou trois surnoms qu'ils ont empruntés à une langue étrangère et qui ressemblent à des termes magiques. Bon Dieu ! il n'y a là rien autre chose que des noms. Et si vous regardez l'étendue du monde, combien peu les comprendront ! combien moins encore les approuveront, les ignorants eux-mêmes étant de goût fort divers ! La plupart du temps ces noms sont forgés ou empruntés aux auteurs anciens. L'un s'appelle Télémaque, l'autre Sténélus ou Laërte, un troisième se pare du nom de Polycrate, ou de Thrasymaque : aussi bien ils

videntur, ut qui sese perpetuo torquaent : addunt, mutant, adimunt, reponunt, repetunt, recidunt, ostendunt, nonum in annum premunt, nec unquam sibi satisfaciunt, ac futile præmium, nempe laudem, eamque perpaucorum, tanti emunt, tot vigiliis, somnique rerum omnium dulcissimi tanta jactura, tot sudoribus, tot crucibus. Adde nunc valetudinis dispendium, formæ perniciem, lippitudinem, aut etiam cæcitatem, paupertatem, invidiam, voluptatum abstinentiam, senectutem præproperam, mortem præmaturam, et si qua sunt alia ejusmodi. Tantis malis sapiens ille redimendum existimat, ut ab uno aut altero lippo probetur. At meus ille scriptor, quanto delirat felicius, dum nulla lucubratione, verum utcunque vi-

pourraient prendre le nom de caméléon, de citrouille ou, comme certains philosophes, d'Alpha et de Bêta. Le plus divertissant, c'est de les voir se renvoyer des épîtres, des vers, des dithyrambes, où un sot flatte un sot, un âne caresse un âne. — Vous êtes un Alcée. — Et vous un Callimaque. — Cicéron vous cède la palme. — Platon est moins docte que vous. Parfois ils se donnent un adversaire pour faire encore plus parler d'eux. Alors la foule se partage en avis différents, tandis que les deux chefs quittent en vainqueurs le champ de bataille et se décernent le triomphe. Les sages, je le sais bien, rient de ces folies. En attendant ces fous me doivent d'être heureux et ne changeraient pas leurs triomphes contre ceux des Scipions. Mais les sages eux-mêmes, quand ils rient de bon cœur de la folie d'autrui, me doivent bien aussi quelque chose : le

sum est animo, quicquid in calamum incidit, vel somnia sua statim litteris prodit, levi duntaxat chartarum jactura, non ignarus futurum ut, quo nugaciores nugas scripserit, hoc a pluribus, id est, stultis et indoctis, omnibus probetur. Quid enim est negotii, tres illos doctos, si tamen ea legerint, contemnere? Aut quid valebit tam paucorum sapientium calculus in tam immensa reclamantium turba?

Sed magis etiam sapiunt qui aliena pro suis edunt, et alieno magnoque partam labore gloriam verbis in se transmovent, hoc videlicet freti, quod arbitrentur futurum ut, etiamsi maxime coarguantur plagii, tamen aliquanti temporis usuram sint interim lucrifacturi. Videre est operæ pretium quam hi

nier, ils ne le pourraient sans être les plus ingrats des hommes.

sibi placent, quum vulgo laudantur, quum digito ostenduntur in turba, οὗτος ἔστιν ὁ δεινὸς ἐκεῖνος, quum apud bibliopolas prostant, quum in omnium paginarum frontibus leguntur tria nomina, præsertim peregrina, ac magicis illis similia. Quæ, per Deum immortalem! quid aliud sunt quam nomina? deinde quam a paucis cognoscenda, si mundi vastitatem respicias: tum a quanto paucioribus laudanda, ut sunt etiam indoctorum diversa palata. Quid? quod ea ipsa nomina non raro confinguntur, aut e priscorum libris adoptantur, quum alius sese Telemachum, alius Stenelum aut Laërtem: hic Polycratem, ille Thrasymachum sese nominari gaudet; ut nihil jam referat, etiam si chamæleonti aut cucurbitæ, sive, quemadmodum solent philosophi loqui, alpha aut beta librum inscribas. Illud autem lepidissimum, quum mutuis epistolis, carminibus, encomiis sese vicissim laudant, stulti stultos, indoctos indocti. Hic illius suffragio discedit Alcæus, ille hujus Callimachus, ille huic est M. Tullio superior, hic illi Platone doctior. Nonnunquam etiam antagonistam quærunt, cujus æmulatione famam augeant. Hinc

Scinditur incertum studia in contraria vulgus.

Donec uterque dux re bene gesta victor discedit, uterque triumphum agit. Vident hæc sapientes, ut, veluti sunt, stultissima. Quis enim negat? Sed interim meo beneficio suavem vitam agunt, ne cum Scipionibus quidem suos triumphos commutaturi. Quanquam docti quoque interim, dum hæc magna cum animi voluptate rident et aliena fruuntur insania, non paulum mihi debent et ipsi, quod inficiari non possunt, nisi sint omnium ingratisissimi.

IV. — LES ROIS ET LES COURTISANS.

Il me plaît de dire quelque chose des rois et des courtisans, qui me rendent un culte si sincère. J'en parlerai librement, comme il convient à des hommes libres. Oui, si les rois avaient seulement une demi-once de bon sens, rien ne serait plus triste, plus haïssable que leur vie. On ne voudrait pas acheter une couronne au prix d'un parjure ou d'un parricide, si l'on pensait au fardeau que doit porter sur les épaules un roi vraiment roi. Gouverner c'est veiller aux intérêts du peuple, non aux siens; c'est ne penser qu'au bien de l'État; c'est se soumettre le premier aux lois dont on est l'auteur et l'exécuteur; c'est répondre de l'intégrité des mi-

IV. — DE REGIBUS AC PRINCIPIBUS AULICIS.

Jamdudum juvat de regibus ac principibus aulicis, a quibus simplicissime color, et, ut dignum est ingenuis, ingenue non nihil attingere. Qui quidem si vel semunciam sani cordis haberent, quid esset horum vita tristius aut æque fugiendum? Neque enim existimabit vel perjurio parricidioque parandum imperium, quisquis secum perpenderit quam ingens onus sustineat humeris qui vere principem agere velit: eum, qui rerum gubernacula suscepit, publicum, non privatum negotium gerere; nihil nisi de commodis publicis oportere cogitare; a legibus, quarum ipse et auctor et exactor est, nec

nistres et des magistrats. Exposé à la vue de tous, il peut par la pureté de ses mœurs, répandre, comme un astre bienfaisant, le bonheur sur la terre, ou, semblable à une comète sinistre, porter partout la ruine et la désolation. Les vices des particuliers n'ont pas des effets qui se propagent bien loin ; mais si le prince s'écarte même légèrement de ses devoirs, la contagion de ses vices gagne bientôt l'État tout entier. Le prince est environné de mille ennemis qui conspirent à le détourner du droit chemin, les plaisirs, la puissance, la flatterie, le luxe. Quels soins inquiets et laborieux pour ne pas être trompé et ne pas manquer à son devoir ! Et puis sans parler des embûches, des haines, des périls, des alarmes qui le menacent, chaque jour le rapproche du moment où le roi des rois lui demandera compte de ses moindres actions ; et ce compte

latum digitum discedere : officialium omnium et magistratum integritatem sibi præstandam esse : sese esse unum omnium oculis expositum, qui vel, ceu sidus salutare, morum innocentia maximam rebus humanis salutem possit afferre, vel, veluti cometa letalis, summam perniciem invchere : aliorum vitia neque perinde sentiri, neque tam late manare ; principem eo loco esse, ut, si quid vel leviter ab honesto deflexerit, gravis protinus ad quam plurimos homines vitæ pestis serpat : tum quod multa secum afferat principum fortuna, quæ soleant a recto deducere, quod genus deliciæ, libertas, adulatio, luxus, hoc acrius enitendum ac sollicitius advigilandum, nec ubi vel deceptus cesset in officio : postremo ut insidias, odia,

sera d'autant plus sévère que son règne aura eu plus d'éclat.

Oui, je le répète, si les princes considéraient toutes ces choses, et d'autres du même genre (et ils le feraient s'ils étaient sages), il n'y aurait pour eux ni sommeil paisible ni festins agréables. Mais grâce à moi ils abandonnent aux dieux le soin de leur empire, et eux-mêmes se traitent délicieusement, ne prêtant l'oreille qu'à d'agréables flatteries, tant ils ont peur de laisser naître dans leur âme une inquiétude qui la trouble! A leurs yeux, être roi c'est passer sa vie à chasser, c'est nourrir dans ses écuries de beaux chevaux, c'est vendre à son profit les charges et les magistratures, c'est imaginer chaque jour de nouveaux moyens de rassembler les biens de ses sujets et d'en remplir son coffre. Il est vrai que sur ce point ils usent d'ingénieux prétextes qui

ceteraque vel pericula vel metus omittam, capiti imminere verum illum regem, qui paulo post ab eo sit etiam de minimo quoque commisso rationem exacturus, idque tanto severius, quanto præstantius gessit imperium.

Hæc, inquam, atque hujusmodi plurima, si princeps secum perpenderet, perpenderet autem si saperet, is nec somnum, nec cibum opinor jucunde capere posset. At nunc meo munere, has omnes curas diis permittunt, ipsi sese molliter curant, neque quemquam ad aurem admittunt, nisi qui jucunda loqui norit, ne quid animo sollicitudinis oboriatur. Se probe principis partes omnes implesse credunt, si venentur assidue, si bellos alant caballos, si suo commodo vendiderint

donnent une apparence d'équité à la plus criante injustice. Le tour joué, ils font quelque caresse au peuple pour ne pas perdre toutes ses faveurs. Figurez-vous un homme, comme il n'en manque pas, ignorant les lois, sans souci du bien public, ne visant qu'à son intérêt personnel, esclave de ses plaisirs, ennemi de la science, ennemi de la liberté et de la vérité, ne songeant à rien moins qu'au salut de la république, mais faisant de son caprice et de son intérêt la mesure de toutes choses : mettez-lui au cou le collier d'or, emblème de l'accord parfait de toutes les vertus, placez sur sa tête une couronne enrichie de diamants, qui l'avertisse qu'il doit briller au milieu de tous par ses vertus héroïques : donnez lui le sceptre, symbole d'une âme juste et incorruptible, enfin jetez sur ses épaules la pourpre, qui marque l'amour que le souverain doit porter à ses

magistratus ac præfecturas, si quotidie novæ rationes excogitentur, quibus civium opes attenuent et in suum converrant fiscum, verum id apposite repertis titulis, ut, etiamsi sit iniquissimum, aliquam tamen æquitatis speciem præ se ferat. Addunt data opera nonnihil adulationis, quo populares animos utcunque sibi devinciant. Fingite mihi nunc, quales sunt nonnunquam, hominem legum ignarum, publicorum commodorum pene hostem, privatis intentum commoditatibus, addictum voluptatibus, osorem eruditionis, osorem libertatis ac veri, nihil minus quam de reipublicæ salute cogitantem, sed omnia sua libidine, suis que utilitatibus metientem : deinde addite huic torquem auream, omnium virtutem cohærentium con

sujets : et maintenant, si le prince compare tous ces ornements à la vie qu'il mène, sans doute il ne pourra les regarder sans rougir, et peut-être craindra-t-il qu'un moqueur ne tourne en ridicule tout ce costume de théâtre.

Faut-il aussi parler des courtisans? Rien en général n'est plus vil, plus rampant, plus niais, plus abject : cependant ce sont les hommes les plus infatués d'eux-mêmes. Sur un point seulement ils montrent une rare modestie : c'est que l'or, les pierres, la pourpre et tout ce qui symbolise la vertu et la sagesse, ils se contentent de le porter sur leurs vêtements; mais l'amour de ces choses, ils l'abandonnent à d'autres de fort bon cœur. Ils sont bien assez heureux de pouvoir dire : le roi mon maître! Ils ont appris à saluer en donnant coup sur coup de l'Altesse, de l'Excellence et de la Majesté. Ils ont

sensum indicantem; tum coronam gemmis insignitam, quæ quidem admoneat eum heroicis omnibus virtutibus oportere ceteris antecellere : præterea sceptrum, justitiæ et undecunque incorrupti pectoris symbolum; postremo purpuram, eximiæ cujusdam in rempublicam caritatis indicium: hæc gestamina si princeps cum sua vita conferret, equidem futurum arbitror, ut plane pudescat ornatus sui, vereaturque, ne quis nasutus interpres totum hunc tragicum cultum in risum jocumque vertat.

Jam quid de proceribus aulicis commemorem? quorum plerisque quum nihil sit addictius, servilius, insulsius, abjectius, tamen omnium rerum primos sese videri volunt; hac

dépouillé toute pudeur, et leur flatterie est toujours souriante. C'est là ce qui compose la règle du bon courtisan. Pour le reste, si vous les regardez d'un peu près, vous trouverez en eux de vrais Phéaciens et des amants de Pénélope. L'écho vous dira mieux que moi le reste de la chanson. Le courtisan dort jusqu'à midi. Un chapelain mercenaire est là tout prêt à lui expédier une messe qu'il entend à moitié habillé. Il déjeune ; le déjeuner achevé, il demande le dîner. Ensuite viennent les dés, les échecs, les comédiens, les bouffons, les filles, les propos graveleux. Dans l'intervalle une ou deux collations. Puis c'est le souper, et après le souper nouveau festin. Voilà comment s'écoulent pour lui, loin des soucis, les heures, les jours, les mois, les années, les siècles. Moi-même je m'en vais, rassasiée, comme à la suite d'un gros repas, quand j'ai vu ces grands parmi des

una in re tamen modestissimi, quod contenti aurum, gemmas, purpuram, reliquaque virtutum ac sapientiæ insignia corpore circumferre, rerum ipsarum studium omne concedunt aliis. Hoc abunde felices sibi videntur, quod regem herum vocare liceat, quod tribus verbis salutare didicerint, quod norint civiles titulos subinde inculcare, serenitatem, dominationem, et magnificentiam; quod egregie perfricuerint faciem, quod festiviter adulentur. Nam hæ sunt artes, quæ vere nobilem et aulicum deceant. Ceterum si vitæ rationem omnem propius inspicias, nimirum meros Phæacas invenies, sponso Penelope; reliquum carmen agnoscitis, quod Echo vobis melius referet quam ego. Dormitur in medios dies; ibi sacrificulus

nymphes de cour qui toutes se croient d'autant plus près des dieux qu'elles traînent une queue plus longue, quand j'ai vu l'un coudoyer l'autre pour être plus voisin de Jupiter; et celui-ci se regarder avec complaisance parce qu'il porte au cou une lourde chaîne qui témoigne autant de sa force que de son opulence.

mercenarius ad lectum paratus, qui propemodum cubantibus adhuc sacrum expedite peragat. Mox ad jentaculum : quo vix peracto, jam interpellat prandium. Sub id alea, latrunculi, sortes, scurræ, moriones, scorta, luxus, inficetiæ. Interim una aut altera merenda. Rursum cœna; post hanc repotia, non una per Jovem. Atque ad hunc modum citra ullum vitæ tædium elabuntur, horæ, dies, menses, anni, secula. Ipsa nonnunquam saginatio ab eo, si quando viderim illos *μεγαλὸρρόυντας*, dum inter nymphas unaquæque hoc sibi videtur diis propior, quo caudam longiorem trahit, dum procerum alius alium cubito protrudit, quo Jovi vicinior esse videatur, dum sibi quisque hoc magis placet, quo graviorem catenam collo bajulat, ut robur etiam, non opes tantum ostentent.

I. — LA JEUNE FILLE ET LE PRÉTENDANT.

PAMPHILE, MARIE.

PAMPHILE. — Bonjour, cruelle; bonjour, insensible; bonjour, cœur de diamant.

MARIE. — Bonjour aussi, Pamphile, autant de fois et sous autant de noms qu'il te plaira. Il me semble cependant que tu as oublié mon vrai nom; je m'appelle *Maria*.

PAMPHILE. — Dis plutôt *Martia*.

MARIE. — Pourquoi, je te prie? Quel rapport puis-je avoir avec Mars?

PAMPHILE. — Parce que toi et Mars, vous vous plaisez à faire mourir les humains. Tu l'emportes

I. — PROCI ET PUELLÆ.

PAMPHILUS, MARIA.

PA. — Salve crudelis, salve ferrea, salve adamantina.

MA. — Salve tandem et tu Pamphile, quoties et quantum voles, et quocumque libet nomine. Sed interim mihi videris oblitus nominis mei; *Maria* vocor.

PA. — At *Martiam* dici oportuit.

MA. — Quid ita, quæso? Quid mihi cum *Marte*?

PA. — Quia quemadmodum illi deo pro ludo est homines interficere; ita et tibi : nisi quod tu *Marte* crudelior, occidis etiam amantem.

même sur Mars en cruauté, toi qui ôtes la vie à ceux qui t'aiment.

MARIE. — La raillerie est bonne. Où s'est donc fait ce carnage? où s'est répandu le sang de ceux que j'ai fait mourir?

PAMPHILE. — Tu vois ici un corps sans âme, si seulement tu me vois.

MARIE. — Qu'entends-je? Tu es mort, et tu parles, tu marches! Dieu veuille que je ne rencontre jamais de fantômes plus effrayants!

PAMPHILE. — Tu ris et cependant tu m'ôtes plus cruellement la vie que si tu me perçais le cœur. C'est un long martyre que j'endure, infortuné que je suis!

MARIE. — Mais enfin combien de femmes grosses ont avorté à ta rencontre?

MA. — Bona verba. Ubinam strages ista mortalium, quos ego occidi? Ubi sanguis interfectorum?

PA. — Unum cadaver vides exanime, si modo me vides

MA. — Quid ego audio? mortuus loqueris et obambulas? utinam mihi nunquam occurrent umbræ formidabiliores!

PA. — Ludis tu quidem; tamen interim miserum exanimas et crudelius occidis, quam si confoderes telo. Nunc longo cruciatu excarnificor miser.

MA. — Eho, dic, quot gravidæ ad tuum occursum abortierunt?

PA. — Atqui pallor arguit exsanguem magis, quam ulla sit umbra.

PAMPHILE. — La pâleur de mon visage te prouve que je suis moins qu'une ombre.

MARIE. — Cette pâleur cependant est mêlée de quelque vermillon. Tu pâlis comme une cerise qui mûrit ou une grappe qui rougit.

PAMPHILE. — C'est me railler trop méchamment.

MARIE. — Mais si tu ne me crois pas, approche-toi du miroir.

PAMPHILE. — Je n'en veux pas d'autre que celui dans lequel je me vois et qui est le plus net du monde.

MARIE. — De quel miroir parles-tu?

PAMPHILE. — De tes yeux.

MARIE. — Le subtil Pamphile est bien toujours le même! Mais enfin comment pourras-tu me persuader que tu es mort? Les ombres mangent-elles?

MA. — Atqui iste pallor tinctus est viola. Sic palles ut cerasum maturescens, aut uva purpurascens.

PA. — Satis procaciter rides miserum.

MA. — At qui si mihi non credis, admove speculum.

PA. — Non optarim aliud speculum; nec arbitror esse clarior ullum quam in quo me nunc contemplor.

MA. — Quod speculum mihi narras?

PA. — Oculos tuos.

MA. — Arguator, ut semper tui similis es! Sed unde doces esse exanimem te? An cibum capiunt umbræ?

PA. — Capiunt, sed insipidum, qualem ego.

MA. — Quibus igitur vescuntur?

PAMPHILE. — Elles mangent, mais sans goût, comme je le fais.

MARIE. — Et que mangent-elles?

PAMPHILE. — Des mauves, des poireaux et des lupins.

MARIE. — Cependant tu ne te prives pas de chapons et de perdrix.

PAMPHILE. — Je ne le nie pas, mais je n'y trouve non plus de goût qu'à des mauves ou à des herbes sans poivre, sans vin et sans vinaigre.

MARIE. — Tu es à plaindre, quoique en vérité je te voie en assez bon point. Mais, dis-moi encore, les morts parlent-ils?

PAMPHILE. — Comme je le fais, d'une voix grêle.

MARIE. — Pourtant tout à l'heure dans une querelle que tu faisais à ton rival, tu criais assez fort.

PA. — Malvis, porris et lupinis.

MA. — Atqui tu non abstines a capis et perdicibus.

PA. — Verum; sed interim nihilo plus sapiunt palato meo, quam si malvis vescerer, aut betis absque pipere, vino et aceto.

MA. — O te miserum! et tamen interim obesulus es. An et loquentur exanimés?

PA. — Sic ut ego, voce perquam exili.

MA. — Atqui nuper quum audirem te conviciantem rivali tuo, vox non erat admodum exilis. Sed obsecro te, num etiam ambulat umbræ? num vestiuntur? num dormiunt?

PA. — Etiam coeunt, sed suo more.

Mais encore une fois, les ombres marchent-elles? sont-elles vêtues? dorment-elles?

PAMPHILE. — Elles se marient aussi, mais à leur manière.

MARIE. — Tu railles agréablement.

PAMPHILE. — Que diras-tu si je te prouve par un argument victorieux que je suis mort et que c'est toi qui m'as tué?

MARIE. — Dieu m'en garde! mais commence ta démonstration.

PAMPHILE. — Tu m'accorderas d'abord que la mort n'est autre chose que la séparation de l'âme d'avec le corps.

MARIE. — Je l'accorde.

PAMPHILE. — Mais à condition que tu ne retires pas ce que tu as donné.

MARIE. — Je le promets.

MA. — Næ tu suavis nugator es.

PA. — Sed quid dices, si argumentis Achilleis evincam, et me esse mortuum, et te esse homicidam?

MA. — Absit omen, Pamphile; sed aggredere sophisma.

PA. — Primum illud mihi donabis, opinor, mortem nihil aliud esse quam abductionem animæ a corpore.

MA. — Largior.

PA. — Sed ita ut ne reposcat quod dederis.

MA. — Non fiet.

PA. — Tum haud inficiaberis eum qui alteri adimit animam homicidam esse.

MA. — Accedo.

PAMPHILE. — Tu ne voudras pas nier qu'ôter l'âme à une personne c'est lui ôter la vie.

MARIE. — J'en conviens.

PAMPHILE. — Tu seras aussi d'accord avec moi, qu'ainsi que l'ont avancé tant de graves auteurs, et confirmé les suffrages de tant de siècles, l'âme n'est pas dans ce qu'elle anime mais dans ce qu'elle aime.

MARIE. — Explique-toi mieux ; je n'entends pas assez bien ce que tu dis.

PAMPHILE. — Et c'est en quoi je suis malheureux, que tu ne l'entendes pas aussi bien que moi.

MARIE. — Fais que je sois de ton sentiment.

PAMPHILE. — Fais de ton côté qu'un rocher ait du sentiment.

MARIE. — Tu ne parles pas à un rocher, mais à une fille.

PA. — Concedes et illud, quod a gravissimis auctoribus dictum, tot seculorum suffragiis comprobatum est, animam hominis non illic esse ubi animat, sed ubi amat.

MA. — Istuc explana crassius ; non enim satis assequor quid velis.

PA. — Et hoc sum infelicioꝛ quod istuc non æque sentis atque ego.

MA. — Fac ut sentiam.

PA. — Eadem opera fac ut sentiat adamas.

MA. — Equidem puella sum, non lapis.

PA. — Verum ; sed adamante durior.

MA. — Sed perge colligere.

PAMPHILE. — Oui, mais à une fille plus dure qu'un rocher.

MARIE. — Continue ton raisonnement.

PAMPHILE. — Ceux que saisit et emporte un souffle divin perdent l'usage de l'ouïe, de la vue, de l'odorat, et, même si on les tue, ne sentent rien.

MARIE. — Je l'ai entendu dire.

PAMPHILE. — Devines-tu la cause de ce prodige?

MARIE. — C'est à toi à me l'apprendre, philosophe.

PAMPHILE. — C'est que leur âme est dans le ciel, où elle possède ce qu'elle aime passionnément, et qu'elle n'est plus dans le corps.

MARIE. — Eh bien! que s'ensuit-il de là?

PAMPHILE. — Ce qu'il s'ensuit, insensible? Il s'ensuit que je suis mort, et que c'est toi qui m'as tué.

PA. — Qui corripuntur afflatu divino, nec audiunt, nec vident, nec olfaciunt, nec sentiunt, etiam si occidas.

MA. — Audivi sane.

PA. — Quid conjectas esse in causa?

MA. — Dic tu, philosophe.

PA. — Nimirum quoniam animus est in cœlis, ubi habet quod vehementer amat, et abest a corpore?

MA. — Quid tum postea?

PA. — Quid tum, dura? Illud consequitur et me esse mortuum, et te esse homicidam.

MA. — Ubi est igitur anima tua?

PA. — Illic ubi amat.

MARIE. — En quel lieu est donc ton âme ?

PAMPHILE. — Elle est où elle aime.

MARIE. — Mais qui donc a pris ton âme ? Pourquoi ces soupirs ? Parle librement, il ne t'en coûtera rien.

PAMPHILE. — Une fille des plus cruelles que, tout mort que je suis, je ne peux haïr.

MARIE. — C'est d'un bon caractère. Mais que ne lui rends-tu la pareille en lui prenant son âme à ton tour ?

PAMPHILE. — Je serais trop heureux si je pouvais faire cet échange, et que son âme passât dans mon corps comme la mienne est passée dans le sien tout entière.

MARIE. — Veux-tu qu'à mon tour je fasse le sophiste avec toi ?

PAMPHILE. — Oui, que tu sophisticques.

MA. — Quis autem ademit tibi animam ? Quid suspiras ? Dic libere ; dices impune.

PA. — Crudelissima quædam puella, quam ego tamen ne mortuus quidem odisse possum.

MA. — Humanum ingenium. Sed cur illi vicissim non adimis suam animam, par pari, quod aiunt, referens ?

PA. — Nihil me felicius siquidem liceat facere permutationem, sic ut illius animus vicissim demigret in pectus meum, quemadmodum meus animus totus demigravit in corpus illius.

MA. — At licet ne mihi tecum vicissim sophisticam agere ?

PA. — Sophistriam.

MARIE. — Le même corps peut-il être animé et sans âme?

PAMPHILE. — Cela n'est pas possible dans le même temps.

MARIE. — Quand l'âme est absente, on peut dire que le corps est mort.

PAMPHILE. — Assurément.

MARIE. — L'âme n'anime le corps que lorsqu'elle est présente.

PAMPHILE. — Il est vrai.

MARIE. — Comment se peut-il donc faire, s'il est vrai que l'âme soit où elle aime, qu'elle anime le corps après l'avoir quitté? Que si elle l'anime, quand elle aime ailleurs, comment peut-on appeler un corps sans âme un corps qui est animé?

PAMPHILE. — Tu n'es pas mal raffinée dans tes raisonnements, mais tu ne me prendras pas à tes

MA. — Num fieri potest ut idem corpus sit animatum et exanime?

PA. — Non eodem quidem tempore.

MA. — Quum abest anima, tum mortuum est corpus?

PA. — Est.

MA. — Nec animat nisi quum adest?

PA. — Esto sane.

MA. — Qui fit igitur ut quum ibi sit ubi amat, animet tamen corpus unde demigravit? Quod si animat, etiam quum amat alibi, quomodo vocatur exanime corpus, quod animatum est?

PA. — Argutare tu quidem satis sophisticè; sed me talibus pedicis non capies. Anima quæ moderatur utcunque corpus

pièges. L'âme qui fait vivre le corps tant bien que mal n'est pas proprement une âme ; ce ne sont en réalité que les faibles restes de l'âme : comme l'odeur d'une rose demeure dans la main, encore que la rose n'y soit plus.

MARIE. — Il est difficile, je le vois, de prendre le renard au lacet, mais réponds encore. Celui qui tue fait-il l'action ?

PAMPHILE. — Oui.

MARIE. — Et celui qui est tué la souffre ?

PAMPHILE. — Je le reconnais.

MARIE. — Comment donc, puisque celui qui aime fait l'action et que celle qui est aimée la souffre, comment, dis-je, peut-on soutenir que c'est la personne aimée qui tue, puisque c'est plutôt celui qui aime qui se fait mourir ?

PAMPHILE. — C'est le contraire ; celui qui aime souffre l'action, celle qui est aimée la fait.

animantis improprie dicitur anima, quum revera sint tenues quædam animæ reliquiæ, non aliter quam odor rosarum manet in manu, etiam rosa submota.

MA. — Difficile est, ut video, vulpem capere laqueo. Sed illud responde : Nonne agit, qui occidit ?

PA. — Maxime.

MA. — Et patitur qui occiditur ?

PA. — Scilicet.

MA. — Qui fit igitur ut, quum qui amat, agat ; quæ amatur, patiatur, occidere dicatur, quæ amatur, quum amans potius occidat seipsum ?

PA. — Imo contra ; qui amat, patitur ; quæ amatur, agit.

MARIE. — Tu ne gagneras jamais ta cause devant les aréopagistes de la grammaire.

PAMPHILE. — J'aurai pour moi les amphictyons de la logique.

MARIE. — Mais qu'il te plaise de me répondre encore à cette question. Ton amour est-il volontaire ou non?

PAMPHILE. — Volontaire.

MARIE. — Quand donc on est libre de ne pas aimer, celui qui aime est son propre homicide, et c'est injustement qu'il accuse la personne aimée.

PAMPHILE. — Une fille ne tue pas parce qu'elle est aimée, mais parce qu'elle ne donne pas amour pour amour. C'est tuer que de pouvoir sauver une personne et de ne pas le faire.

MARIE. — Si un jeune homme a des amours défendus, s'il aime la femme d'un autre ou une ves-

MA. — Istuc nunquam evinces apud Areopagitas Grammaticos.

PA. — At evincam apud Amphictyones Dialecticos.

MA. — Verum ne graveris et illud respondere. Volens amas an nolens?

PA. — Volens.

MA. — Quum igitur liberum sit non amare, videtur homicida sui quisquis amat; præterque jus accusat puellam.

PA. — Atqui puella non ideo occidit, quod amatur; sed quod non amat mutuum. Occidit autem quisquis servare potest, nec servat.

MA. — Quid si juvenis amet inconcessa, hoc est, uxorem

tale, faudra-t-il répondre à son amour pour lui conserver la vie ?

PAMPHILE. — Mais le jeune homme dont je parle n'aime que ce que la piété, la vertu et la justice lui permettent d'aimer, et cependant on le fait mourir ! Et si c'est trop peu d'accuser celle qui le tue d'homicide, je la poursuivrai encore comme coupable de sortilège.

MARIE. — Dieu t'en garde ! Tu veux donc me faire passer pour une Circé ?

PAMPHILE. — Peut-être pour quelque chose de plus cruel. J'aimerais mieux être changé en l'animal le plus vil que de me voir sans vie comme je suis.

MARIE. — Mais enfin par quel genre de sortilège est-ce que je perds les hommes ?

PAMPHILE. — Par tes yeux.

alienam, aut virginem Vestalem, num illa amabit mutuum, ut servet amantem ?

PA. — Sed hic juvenis amat quod amare fas piunique est, atque etiam æquum et bonum, et tamen occiditur. Quod si leve est homicidii crimen, et veneficii ream peragam.

MA. — Istuc prohibeant superi. An Circen quampiam ex me facies ?

PA. — Aliquid et ista crudelius. Nam porcus aut ursus esse malim, quam id quod nunc sum, exanimis.

MA. — Quo tandem veneficii genere perdo homines ?

PA. — Fascino.

MA. — An igitur vis ut posthac abs te deflectam noxios oculos ?

MARIE. — Tu veux que désormais je détourne de toi des yeux si malfaisants?

PAMPHILE. — Parle mieux : tourne les plus encore vers moi.

MARIE. — Si mes yeux ont ce pouvoir, d'où vient qu'ils ne font pas périr tous ceux que je regarde? C'est ce qui me donne à croire que ce sortilège est plutôt dans tes yeux que dans les miens.

PAMPHILE. — Il ne te suffit pas d'assassiner Pamphile, tu l'insultes encore après sa mort.

MARIE. — O le joli mort! A quand les funérailles?

PAMPHILE. — Plus tôt que tu ne penses, si tu n'y apportes remède.

MARIE. — Mais cela est-il en mon pouvoir?

PAMPHILE. — Tu peux même ressusciter un mort, et cela, sans aucune peine.

PA. — Bona verba. Imo magis afflece.

MA. — Si mihi sunt oculi fascinatores, qui fit ut non contabescant et ceteri, quos intueor? Itaque suspicor fascinum istud esse in tuis oculis, non in meis.

PA. — Non sat tibi erat jugulare Pamphilum, ni insultes insuper?

MA. — O lepidum mortuum! Sed quando parabuntur exsequiæ?

PA. — Opinione tua celerius, ni tu succurras.

MA. — Egon' rem tantam possum.

PA. — Potes vel mortuum ad vitam revocare, idque minimo consilio.

MARIE. — Il me faudrait cette panacée qui guérit de tout.

PAMPHILE. — Tu n'as aucun besoin d'herbes magiques, rends seulement amour pour amour. Rien de plus facile ni de plus juste. C'est le seul moyen de te faire absoudre du crime d'homicide.

MARIE. — Devant quel tribunal me poursuivras-tu? L'aréopage?

PAMPHILE. — Non, mais devant celui de Vénus.

MARIE. — On la dit une déesse facile à apaiser.

PAMPHILE. — Au contraire, il n'est pas de colère si redoutable que la sienne.

MARIE. — Quoi donc? sa main est armée d'un foudre?

PAMPHILE. — Non.

MARIE. — D'un trident?

PAMPHILE. — Pas davantage.

MA. — Si quis mihi porrigat panacem.

PA. — Nihil opus herbis; tantum redama. Quid autem facilius, imo quid æquius? Non aliter absolveris ab homicidii crimine.

MA. — Apud quod tribunal peragar rea? Areopagitarum?

PA. — Non; sed apud tribunal Veneris.

MA. — Aiunt deam esse placabilem.

PA. — Imo nullius ira perinde formidabilis.

MA. — Habet fulmen?

PA. — Non.

MA. — Habet tridentem?

PA. — Nequaquam.

MARIE. — D'une javeline ?

PAMPHILE. — Non encore ; mais elle est déesse de la mer.

MARIE. — Je ne navigue pas.

PAMPHILE. — Elle a un enfant.

MARIE. — Cet âge n'est pas à craindre.

PAMPHILE. — Un enfant vindicatif et opiniâtre.

MARIE. — Quel mal peut-il me faire ?

PAMPHILE. — Quel mal ? Les dieux t'en préservent ! Je ne veux pas présager le mal à qui je veux du bien.

MARIE. — Dis toujours ; je ne suis point superstitieuse.

PAMPHILE. — Je parlerai donc. Si tu méprises un amant qui n'est pas, à moins que je ne me trompe, tout à fait indigne de ton amour, cet enfant, sur l'ordre de sa mère, te décochera une flèche

MA. — Habet hastam ?

PA. — Minime ; sed est Dea maris.

MA. — Non navigo.

PA. — Sed habet puerum.

MA. — Non est formidabilis ætas.

PA. — Vindicem ac pervicacem.

MA. — Quid is mihi faciet ?

PA. — Quid faciet ? Prohibeant omnes superi. Nolo enim illi malum ominari, cui bene volo.

MA. — Tamen effare ; nulla mihi superstitio est.

PA. — Dicam ergo. Si hunc spreveris amantem, non omnino mutuo indignum amore, nisi fallor, ille fortasse jussu ma-

trempée dans un horrible poison, et tu périras d'amour pour un misérable qui ne t'aimera pas.

MARIE. — Tu me parles là d'un supplice effroyable; j'aimerais mieux mourir que d'aimer un homme de la sorte et qui ne répondrait pas à mon amour.

PAMPHILE. — Cependant ce malheur est arrivé, il y a peu de temps, à certaine jeune fille.

MARIE. — Où donc?

PAMPHILE. — A Orléans.

MARIE. — Depuis combien d'années?

PAMPHILE. — Combien d'années? Il y a à peine dix mois.

MARIE. — Comment se nomme-t-elle? Pourquoi hésites-tu?

PAMPHILE. — Je n'hésite pas. Je la connais comme toi-même.

tris, immittet tibi pessimo veneno tinctum jaculum, ut in sordidum aliquem depereas, qui te tamen non redamet.

MA. — Supplicium narras abominandum. Ego sane vel mori præoptaverim, quam perditæ amare deformem, nec amore mutuo respondentem.

PA. — Atqui nuper hujus mali fuit exemplum insigniter editum in puellam quamdam.

MA. — Ubi locorum?

PA. — Aureliæ.

MA. — Quot anni sunt?

PA. — Quot anni? Vix sunt menses decem.

MA. — Puellæ quod erat nomen? Quid hæres?

MARIE. — Eh bien, pourquoi ne pas dire son nom?

PAMPHILE. — Parce que le présage est fâcheux. Plût à Dieu qu'elle s'appelât d'un autre nom. Elle avait le tien.

MARIE. — Qui était son père?

PAMPHILE. — Il vit encore; c'est un des premiers jurisconsultes de ce temps. Il a des biens considérables.

MARIE. — Son nom?

PAMPHILE. — Maurice.

MARIE. — Celui de sa famille.

PAMPHILE. — D'Agla.

MARIE. — Sa mère vit-elle?

PAMPHILE. — Elle est morte dernièrement.

MARIE. — De quelle maladie?

PAMPHILE. — Tu demandes de quelle maladie?

PA. — Nihil; novi tanquam te.

MA. — Quin igitur edis nomen?

PA. — Quia non placet omen. Utinam alio quovis nomine dicta fuisset! Idem habebat nomen quod tu.

MA. — Pater quis erat?

PA. — Vivit adhuc inter jureconsultos præcipui nominis, re splendida.

MA. — Adde nomen.

PA. — Mauricius.

MA. — Cognomen.

PA. — Aglaius.

MA. — Vivit ne mater?

De chagrin. Et son père, malgré sa force d'âme singulière, s'est vu aussi en danger.

MARIE. — Ne puis-je savoir aussi le nom de la mère?

PAMPHILE. — Fort bien; il n'est personne qui n'ait connu Sophrona. Mais pourquoi cet interrogatoire? Tu crois que j'imagine une fable?

MARIE. — Moi, te faire une pareille injure! C'est un soupçon auquel notre sexe donnerait lieu plus que le tien. Mais raconte-moi l'histoire de cette fille.

PAMPHILE. — Elle était, comme je l'ai dit, de bonne maison, elle avait du bien et de la beauté. Bref, elle était digne d'un prince. Elle fut recherchée en mariage par un jeune homme qui n'avait pas moins de mérite qu'elle.

MARIE. — Comment se nommait-il?

PA. — Nuper reliquit superos.

MA. — Quo morbo periit?

PA. — Quo morbo rogas? mœrore. Et pater, tametsi vir cum primis fortis, periclitabatur.

MA. — Licetne scire matris quoque nomen?

PA. — Maxime. Sophronam nemo non novit. Sed quid sibi vult ista percunctatio? An me putas apologum comminisci?

MA. — Egon' de te suspicarer hoc? Hæc suspicio pronior est in sexum nostrum. Sed narra, quid acciderit puellæ?

PA. — Puella erat honesto loco nata, ut dixi, re lauta, forma perquam eleganti: quid multis? digna principe marito. Hujus nuptias ambiebat procus quidam, illi non dissimilis.

PAMPHILE. — Hélas! fâcheuse rencontre! Pamphile était aussi son nom. Quoi qu'il fût, il ne reçut d'elle que des mépris et mourut de douleur. Peu de temps après, elle se mit à aimer éperdument un homme, plutôt un singe qu'un homme.

MARIE. — Que me dis-tu?

PAMPHILE. — Oui elle tomba amoureuse à un point qui ne se peut dire.

MARIE. — Une si jolie fille aimer un homme si laid!

PAMPHILE. — Oui, il a une tête en pointe, garnie sur les côtés de rares cheveux, toujours mal peignés, pleins de teigne et de vermine. Pour le crâne une pelade l'avait presque mis à nu. Ajoutez à cela des yeux enfoncés, un nez camard et épaté, une grande bouche, des dents gâtées, un bégayement ridicule, un menton galeux, une bosse entre les

MA. — Quo nomine?

PA. — Hei mihi; offendor omine; Pamphilus et ille dictus est. Illa nihil non tentantem pertinacissime sprexit. Juvenis dolore contabuit. Nec ita multo post, illa deperire cœpit in quemdam, simium verius quam hominem.

MA. — Quid ais?

PA. — Adeo perditæ ut satis dici non queat.

MA. — Tam elegans puella, tam deformem?

PA. — Vertice acuminato, raro capillitio, eoque lacero et impexo, furfure ac lendibus opletto: pleramque cranii cutem nudaverat alopecia; oculis refugis, naribus simis ac sursum hiantibus, ore sparso, dentibus putridis, balbutiente lin-

épaules, un ventre en saillie, des jambes cagneuses.

MARIE. — Mais tu me dépeins là un Thersite.

PAMPHILE. — On dit même qu'il n'avait qu'une oreille.

MARIE. — Peut-être avait-il perdu l'autre à la guerre.

PAMPHILE. — Dis en pleine paix.

MARIE. — Qui lui fit cet affront ?

PAMPHILE. — Denis le bourreau.

MARIE. — Peut-être de grands revenus rachetaient une telle difformité.

PAMPHILE. — Non, il avait tout mangé et il était criblé de dettes. Voilà le mari avec lequel cette belle fille passe sa vie ; et encore il la bat.

MARIE. — Tu me contes là une chose déplorable.

PAMPHILE. — Oui, mais très-vraie. C'est ainsi

gua, mento scabioso; scapulas deformabat gibbus; venter prominulus, crura vara.

MA. — Thersiten quempiam mihi depingis.

PA. — Imo aiunt illi non fuisse nisi unam auriculam.

MA. — Altera perierat illi fortasse in bello.

PA. — Imo in pace.

MA. — Quis hoc ausus est ?

PA. — Dionysius carnifex.

MA. — Fortasse formæ infelicitatem pensabat res ampla domi.

PA. — Imo decoxerat, ac plus quam animam debebat. Cum hoc marito tam insignis puella nunc degit ætatem, ac subinde vapulat.

qu'il a plu à Némésis de venger l'injure faite au jeune amant.

MARIE. — J'aimerais mieux être frappée de la foudre que de vivre avec un pareil mari.

PAMPHILE. — Alors ne provoque pas Némésis, et aime qui t'aime.

MARIE. — Si cela suffit, je rends amour pour amour.

PAMPHILE. — Mais je souhaiterais que cet amour fût durable et constant : je cherche une femme et non une maîtresse.

MARIE. — Je le sais; mais il faut longtemps réfléchir avant d'engager une affaire sur laquelle on ne pourra plus revenir.

PAMPHILE. — De mon côté toute réflexion est faite.

MARIE. — Prends garde que l'amour t'en fasse

MA. — Rem miseram narras.

PA. — Sed veram. Sic visum est Nemesi juvenis spreti contumeliam ulcisci.

MA. — Ego citius optarem exstingui fulmine quam talem ferre maritum.

PA. — Ergo ne provoca Nemesim et amantem redama.

MA. — Si quidem istuc satis est, redamo.

PA. — Sed optarem istum amorem esse perpetuum ac proprium : conjugem ambio, non amicam.

MA. — Neque me id fugit; sed diu deliberandum est in eo quod semel cœptum rescindi non potest.

PA. — Apud me quidem nimium diu deliberatum est.

accroire, c'est un mauvais conseiller. On le dit aveugle.

PAMPHILE. — L'amour qui part d'un mûr jugement a de bons yeux. Ce n'est pas parce que je t'aime que je te trouve aimable; c'est parce que tu es aimable que je t'aime.

MARIE. — Peut-être ne m'as-tu pas considérée d'assez près. Ce n'est qu'après s'être chaussé qu'on sent de quel côté le soulier vous blesse.

PAMPHILE. — Il faut bien en courir la chance; mais plus d'un présage me fait croire que la chose tournera bien.

MARIE. — Quoi? Serais-tu augure?

PAMPHILE. — Sans doute.

MARIE. — Quels présages as-tu recueillis? Est-ce le vol d'une chouette?

MA. — Vide autem ne tibi imponat amor, non optimus consultor. Nam cæcum esse ferunt.

PA. — Sed oculatus est qui ex judicio nascitur. Non ideo mihi talis videris, quod amem te, sed ideo, te amo, quod talem te conspexerim.

MA. — At vide ne non satis me perspectam habeas. Si calcem induisses, tum demum sentires qua parte te urgeret.

PA. — Jacienda est alea, quanquam ego multis auguriis colligo rem melius cæsuram.

MA. — Etiam augur es?

PA. — Sum.

MA. — Quibus igitur auguriis colligis? An volavit noctua?

PAMPHILE. — La chouette ne vole que pour les sots.

MARIE. — As-tu vu voler à ta droite un couple de pigeons ?

PAMPHILE. — Rien de tout cela. Mais voici plusieurs années que j'ai pu juger de la vertu de tes parents : c'est d'abord pour moi un fort bon signe que d'être sorti de bons parents. Je n'ignore pas non plus les salutaires leçons et les exemples irréprochables qui ont formé ton jeune âge. Une bonne éducation vaut mieux qu'une bonne naissance. Voilà mon second augure. Il y a longtemps aussi que ma famille, qui n'est pas non plus méprisante, est liée à la tienne par une étroite amitié. Nous nous sommes connus dès l'âge le plus tendre et nos humeurs ne s'accordent pas mal. De plus, entre nos deux âges comme entre les biens et la noblesse de nos

PA. — Illa volat stultis.

MA. — An a dextris advolavit jugum columbarum ?

PA. — Nihil istiusmodi. Sed mihi jam annis aliquot perspecta est probitas tuorum parentum : ea primum avis est non pessima, e bonis prognatam esse. Neque me clam est quam salubribus monitis, quam sanctis exemplis apud hos sis instituta. Et plus est bene institui quam bene nasci. Habes alterum augurium. Ad hæc meis majoribus non omnino malis, ni fallor, jam olim cum tuis amicitia non vulgaris intercedit, quin et nos inter nos a teneris, quod aiunt, unguiculis noti sumus ; nec male convenit geniis nostris. Jam ætas inter nos, res, dignitas, nobilitas, inter utriusque parentes pæne paria

deux familles l'égalité est presque entière. Enfin, et c'est le point essentiel dans l'amitié, nos caractères s'accommodent parfaitement. Car il peut se faire qu'une chose excellente en soi ne s'ajuste pas avec une autre. Mon caractère est-il fait pour le tien? je ne sais. Voilà, mon bel astre, les présages qui me promettent un mariage dont les joies et les félicités seront sans fin, pourvu que ton cœur ne me réponde pas par un chant de mauvais augure.

MARIE. — Quel chant veux-tu de moi?

PAMPHILE. — Je chanterai le premier : Je suis à toi, réponds : je suis à toi.

MARIE. — La chanson est courte, mais le refrain en est long.

PAMPHILE. — Long ou court, que t'importe, s'il est agréable?

MARIE. — Je ne te hais pas assez, Pamphile, pour

sunt. Demum quod est in amicitia præcipuum, tui mores mihi videntur non pessime quadrare ad meum ingenium. Potest enim per se præclarum esse quod tamen non sit aptum. Quam mei vicissim tuo congruant, nescio. Hæ videlicet aves, mea lux, mihi promittunt fore inter nos felix, perpetuum ac lætum jucundumque connubium, modo ne tuus animus mali ominis cantionem nobis occinat.

MA. — Quam cantilenam optas?

PA. — Ego præcinam : sum tuus; tu succine : sum tua.

MA. — Brevis quidem cantiuncula; sed longum habet epi-
phonema.

PA. — Quid refert quam longum, modo lætum?

t'engager dans une affaire dont tu aies lieu dans la suite de te repentir.

PAMPHILE. — Ne prononce pas de paroles de mauvais augure.

MARIE. — Peut-être te paraîtrai-je tout autre quand l'âge ou la maladie auront détruit ma beauté.

PAMPHILE. — Ma personne non plus, ma chère âme, ne gardera pas toujours sa fraîcheur. Mais je ne contemple pas seulement ce riant et beau domicile, je préfère l'hôte qui l'occupe.

MARIE. — Quel hôte ?

PAMPHILE. — Ton âme, dont la beauté s'augmentera avec l'âge.

MARIE. — Tu as de meilleurs yeux que Lyncée si tu peux percer tant de voiles qui l'enveloppent.

PAMPHILE. — Je vois ton âme des yeux de l'âme.

MA. — Adeo mihi es invisus, ut nolim te committere cujus in posterum pœniteat.

PA. — Desine male ominari.

MA. — Fortassis alia tibi videbor, ubi morbus aut ætas hanc formam immutarit.

PA. — Nec hoc corpus, o bona, semper erit æque succulentum. Sed ego non contemplor tantum istud undique florens et elegans domicilium ; hospitem magis adamo.

MA. — Quem hospitem ?

PA. — Animum istum tuum, cujus decor semper cum ætate crescet.

Ensuite c'est dans nos enfants que nous rajeunissons.

MARIE. — Mais il faut perdre sa virginité.

PAMPHILE. — Cela est vrai ; mais, dis-moi, si tu avais un beau verger, aimerais-tu mieux qu'il n'y vînt que des fleurs ou que les fleurs tombées y fissent place à des fruits mûrs ?

MARIE. — Quel raisonneur subtil !

PAMPHILE. — Du moins dis quel spectacle te plaît le mieux, d'une vigne qui traîne à terre et y pourrit ou d'une vigne qui s'enlaçant autour d'un orme le fait plier sous ses grappes vermeilles ?

MARIE. — A ton tour dis-moi si une rose brillante sur sa tige charme plus les yeux qu'une rose déjà cueillie qui peu à peu se flétrit.

PAMPHILE. — Pour moi je regarde comme plus heureuse la rose qui se flétrit dans la main de

MA. — Næ tu plus quam Lynceus es, si istum perspicis per tot tectoria.

PA. — Animum animo perspicio. Ad hæc, in communibus liberis subinde repubescemus.

MA. — Sed interim perit virginitas.

PA. — Verum. Sed eho, dic mihi, si tibi esset elegans pomarium, optares illic nihil unquam gigni præter flores : an malles, delapsis floribus, videre arbores maturis pomis gravidas ?

MA. — Ut argutatur !

PA. — Saltem illud responde, utrum est elegantius spectaculum, vitis humi jacens et computrescens, an amplexa

l'homme tout en charmant la vue et l'odorat, que celle qui vieillit sur sa tige. Là aussi il faut bien qu'un jour elle se flétrisse : comme aussi est plus heureux le vin qui se boit avant de s'aigrir. Mais une jeune fille en se mariant ne perd pas aussitôt sa fleur. J'en ai vu beaucoup qui pâlissaient avant le mariage et semblaient languir ; c'est seulement après le mariage que la fleur de leur beauté s'épanouissait dans tout son éclat.

MARIE. — Cependant la virginité se fait aimer partout.

PAMPHILE. — Rien n'est charmant comme une jeune fille ; mais est-il rien, selon l'ordre naturel, de plus monstrueux qu'une vieille fille ? Si ta mère n'avait pas laissé cueillir la fleur de sa virginité, nous n'aurions pas la petite fleur aimable qui s'épanouit en toi. D'ailleurs si notre mariage, comme je

palum aut ulmum, eamque purpureis uvis degravans?

MA. — Responde tu mihi vicissim, utrum spectaculum amœnius, rosa nitens et lactea in suo frutice ; an decerpta digitis, ac paulatim marcescens ?

PA. — Ego rosam existimo feliciorē quæ marcescit in hominis manu, delectans interim et oculos et nares, quam quæ senescit in frutice ; nam et illic futurum erat ut marcesceret : quemadmodum felicius est vinum quod bibitur antequam acescat. Quanquam non statim marcescit flos puellæ, si nupserit : imo video multas quæ ante nuptias pallebant, languiebant, ac velut extabescebant, ex congressu viri sic enituisse, ut tum demum florere cœperint.

l'espère, n'est pas stérile, pour une vierge nous en rendrons plusieurs.

MARIE. — Mais enfin la liberté est si douce!

PAMPHILE. — Non, la virginité est un lourd fardeau. Je serai ton roi, tu seras ma reine; nous gouvernerons notre famille à notre gré. Cela te semble-t-il un esclavage?

MARIE. — Le vulgaire appelle le mariage un licou.

PAMPHILE. — Ceux qui parlent ainsi sont eux-mêmes dignes du licou. Dis-moi, je te prie, ton âme n'est-elle pas attachée à ton corps?

MARIE. — Cela paraît être.

PAMPHILE. — Comme l'oiseau à sa cage. Demande cependant à l'âme si elle souhaite d'être libre. Elle répondra que non. Pourquoi? Parce que elle y demeure volontiers attachée.

MA. — Attamen favorabilis ac plausibilis apud omnes est virginitas.

PA. — Elegans quidem res puella virgo; sed quid juxta naturam prodigiosius anu virgine? nisi matri tuæ defluxisset flos ille, nos istum flosculum non haberemus. Quod si, ut spero, non sterile fuerit nostrum conjugium, pro una virgine multas dabimus.

MA. — At dulcis est libertas.

PA. — Imo gravis est sarcina virginitas. Ego tibi rex ero, tu mihi regina: imperabimus familiæ nostro arbitratu: an tibi videtur ista esse servitus?

MA. — Vulgus conjugium capistrum vocat.

MARIE. — De ton côté comme du mien la fortune est médiocre.

PAMPHILE. — Elle n'en est que plus sûre. Toi à la maison, tu l'augmenteras par l'épargne, qu'on a appelée avec raison un grand revenu, et moi, au dehors, par mon travail.

MARIE. — Les enfants nous apportent avec eux mille soucis.

PAMPHILE. — Mais aussi mille joies, et souvent ils nous payent de nos soins avec usure.

MARIE. — Le veuvage est un grand malheur.

PAMPHILE. — N'es-tu pas veuve maintenant? A quoi bon, dans le doute, prévoir le mal? Aimerais-tu mieux n'être pas née que d'être née pour mourir un jour?

MARIE. — J'aime mieux être née et mourir.

PAMPHILE. — De même le veuvage est plus fâ-

PA. — Sed ipsi vero capistro digni sunt qui sic vocant. Dic mihi, quæso, an non animus tuus est alligatus corpori?

MA. — Videtur.

PA. — Non aliter quam avicula caveæ. Et tamen consule illum, an cupiat esse liber. Negabit, opinor. Quam ob rem? Quia libenter est alligatus.

MA. — Res est utrinque modica.

PA. — Tanto tutior. Eam tu domi augebis parcimonia quæ non sine causa dicta est magnum vectigal; ego foris industria.

MA. — Innumeras curas secum afferunt liberi.

PA. — Sed iidem innumeras voluptates, ac sæpenumero multo cum fœnore reponunt parentibus officium.

cheux à qui n'a pas eu d'enfants et n'en doit pas avoir : comme ceux qui ont joui de la vie sont plus heureux que ceux qui ne sont point nés et ne naîtront jamais.

MARIE. — Quels sont-ils ceux qui ne sont point et ne seront jamais.

PAMPHILE. — Quiconque prétend se soustraire à ces accidents humains auxquels rois et sujets nous sommes également exposés, doit se résoudre à quitter la vie. Pour toi, de tout ce qui pourra nous arriver d'affligeant, tu n'auras que la moitié à porter, car je prendrai pour moi le plus lourd du fardeau. Si nous avons quelque sujet de joie, notre joie sera doublée. En partageant nos peines, nous les diminuerons de moitié. Enfin si le ciel m'appelle le premier il me sera doux de mourir entre tes bras.

MARIE. — Les hommes supportent plus facile-

MA. — *Misera quædam res est orbitas.*

PA. — *An nunc orba non es? Quid autem opus in re dubia male ominari? Dic mihi utrum malles nunquam nasci an nasci moritura?*

MA. — *Equidem malim nasci moritura.*

PA. — *Sic miserior est orbitas quæ prolem nec habuit nec habitura est : quemadmodum feliciores sunt qui vixerunt quam qui nec nati sunt nec nascentur unquam.*

MA. — *Qui sunt isti qui non sunt nec erunt?*

PA. — *Quanquam qui recusat ferre casus humanos, quibus omnes ex æquo sumus obnoxii, sive plebeii sumus, sive reges, is e vita migrare oportet; et tamen quidquid acciderit,*

ment ce que la nature les oblige à souffrir. Mais je vois bien des parents qui ont plus à pleurer sur les mœurs que sur la mort de leurs enfants.

PAMPHILE. — Il dépend presque entièrement de nous que ce malheur ne nous arrive pas.

MARIE. — Comment donc ?

PAMPHILE. — D'abord pour le caractère ; de parents vertueux naissent presque toujours de vertueux enfants. On ne voit point naître un milan d'une colombe. Nous commencerons par faire de notre mieux pour être d'honnêtes gens. Ensuite nous veillerons à ne donner à nos enfants, dès la mamelle, que de bons préceptes et de bonnes croyances. Ce qui importe le plus, c'est qu'ils aient à la maison un modèle à imiter.

MARIE. — Ce que tu dis là est très-difficile.

PAMPHILE. — Ne t'en étonne pas, c'est parce que

tu non feres nisi dimidium, ego majorem portionem in me transferam. Ita si quid acciderit læti, gemina fiet voluptas ; si quid mali, societas adimet dimidium ægritudinis. Mihi vero, si fata vocent, dulce fuerit vel immori tuis complexibus.

MA. — Facilius ferunt homines quod juxta communes naturæ leges accidit ; sed video quanto plus molestiarum afferant nonnullis parentibus liberorum mores quam mortes ?

PA. — Istius rei ne quid accidat maxima ex parte in nobis situm est.

MA. — Qui sic !

PA. — Quoniam fere boni nascuntur ex bonis, quod ad indolem attinet. Neque enim e columbis nascuntur milvii.

cela est beau : de même que c'est parce que tu es belle, que tu es si difficile. Mais enfin nous n'y mettrons que plus d'attention et de soins.

MARIE. — Tu trouveras en moi une matière ductile : vois à me former et à me façonner.

PAMPHILE. — Cependant je ne te demande que trois mots.

MARIE. — Cela est facile, mais les paroles une fois envolées ne reviennent plus. Je te donnerai un conseil plus avantageux pour tous les deux. Tu parleras à tes parents et aux miens, pour que la chose se passe du consentement des uns et des autres.

PAMPHILE. — Tu m'obliges à faire le prétendant tandis qu'avec trois mots tu peux assurer mon bonheur.

MARIE. -- Je ne sais pas si j'ai ce pouvoir : je ne m'appartiens pas. On ne se mariait pas autrefois

Dabimus igitur operam ut ipsi boni simus. Deinde curabimus liberos nostros ab ipso statim lacte, sanctis præceptis et opinionibus imbuendos. Plurimum refert ut domi habeant exemplum vitæ quod imitentur.

MA. — Difficile est quod narras.

PA. — Nec mirum; quia pulchrum est : atque ob hoc ipsum tu quoque difficilis es. At tanto studiis acrioribus huc enitemur.

MA. — Habebis sequacem materiam : tu vide ut me formes fingasque.

PA. — Sed interim pronuncia tria verba.

MA. — Nihil facilius; sed verba simul atque semel evola-

sans le consentement de ses parents. En tout cas, je crois que notre mariage se fera sous de meilleurs auspices, si nos parents l'autorisent. C'est à vous à nous rechercher; de notre côté nous ne pourrions le faire avec bienséance. Si ardemment que nous aimions, parfois notre virginité veut un ravisseur.

PAMPHILE. — Je commencerai volontiers ma brigue, pourvu que ton suffrage ne me manque point.

MARIE. — Il ne te manquera pas; aie bon espoir, cher Pamphile.

PAMPHILE. — Tu es plus scrupuleuse que je ne voudrais.

MARIE. — Commence d'abord par peser en toi-même ton propre suffrage. Ne prends pas conseil de ton amour mais de la raison. Ce que décide la passion ne dure qu'un temps; ce que dicte la raison ne cesse jamais de nous plaire.

rint non revolant. Dabo consilium utrique commodius. Ages cum tuis ac meis parentibus, ut utrorumque voluntate res transigatur.

PA. — *Ambire me jubes; tu potes tribus verbis rem certam reddere.*

MA. — *An possim nescio: mei juris non sum. Nec sine majorum auctoritate olim coibant conjugia. Verum, utcunque est, arbitror auspicius fore nostrum conjugium, si parentum auctoritate coeat. Et vestrum est ambire, nobis decorum non est. Gaudet enim rapi virginitas, etiamsi nonnunquam vehementius amemus.*

PAMPHILE. — Tu philosophes à merveille ; aussi suis-je résolu à t'obéir.

MARIE. — Tu n'en auras pas regret. Mais, Pamphile, voici un scrupule imprévu qui me met en peine.

PAMPHILE. — Nargue des scrupules !

MARIE. — Veux-tu que je me marie à un mort ?

PAMPHILE. — Nullement ; je ressusciterai.

MARIE. — Tu as dissipé mon scrupule. Bonne santé, cher Pamphile.

PAMPHILE. — Toi aussi prends soin de la tienne.

MARIE. — Je te souhaite une bonne nuit... Pourquoi ce soupir ?

PAMPHILE. — Une bonne nuit, dis-tu ? Que ne m'accordes-tu ce que tu me souhaites ?

MARIE. — Ne te hâte point ; ta moisson est encore en herbe.

PA. — Non pigebit ambire, modo ne me frustretur tuum unius suffragium.

MA. — Non frustrabitur, bono animo esto, mi Pamphile.

PA. — Tu mihi hic religiosior es quam vellem.

MA. — Imo tu tuum ipsius suffragium apud te prius expende. Nec affectum istum tuum adhibe in consilium, sed rationem. Quod affectus decernit temporarium est : quod autem dictat ratio perpetuo solet placere.

PA. — Næ tu pulchre philosopharis ; itaque parere certum est tuis consiliis.

MA. — Non poenituerit obsequii. Sed heus tu, incidit scrupulus qui meum animum male habet.

PAMPHILE. — N'obtiendrai-je rien de toi en te quittant?

MARIE. — Reçois cette pastille pour te réjouir le cœur.

PAMPHILE. — Ajoute un baiser.

MARIE. — Je veux te garder ma virginité tout entière.

PAMPHILE. — Un baiser peut-il la flétrir?

MARIE. — Veux-tu que j'en donne aussi à d'autres?

PAMPHILE. — Non pas, s'il te plaît, je veux que tu les gardes tous pour moi.

MARIE. — Eh bien! je te les garde. D'ailleurs j'ai une autre raison pour ne pas donner de baisers aujourd'hui.

PAMPHILE. — Quelle est cette raison?

MARIE. — Tu as dit que ton âme était passée pres-

PA. — Valeant scrupuli.

MA. — Vin' me nubere mortuo?

PA. — Nequaquam; sed revixero.

MA. — Amovisti scrupulum. Bene vale mi Pamphile.

PA. — Istuc tu cura.

MA. — Precor tibi lætam noctem. Quid suspiras?

PA. — Lætam noctem ais? Utinam largiare quod precaris.

MA. — Ne quid præpropere; adhuc tua messis in herba est.

PA. — Nihil ne tui mecum auferam?

MA. — Hunc pastillum, qui tibi cor exhilaret.

PA. — Adde saltem osculum

MA. — Cupio tibi virginitatem integram et illibatam tradere.

que tout entière dans mon corps, et que le tien n'en gardait que de faibles restes. Je craindrais qu'un baiser ne fit passer ce reste en moi, et ne te laissât désormais sans vie. Reçois ma main en signe de notre mutuel amour, et adieu. Poursuis courageusement ton entreprise. De mon côté je vais demander au Christ que la chose ait une fin heureuse pour toi comme pour moi.

PA. — An osculum aliquid decerpit virginitati?

MA. — Vis igitur ut aliis quoque largiar oscula?

PA. — Nequaquam : mihi servari volo mea oscula.

MA. — Tibi servo. Quanquam est aliud cur in præsentia nec ausim dare osculum.

PA. — Quid istuc?

MA. — Ais tuum animum pæne totum demigrasse in corpus meum ; in tuo quam minimum superesse : vereor itaque ne in osculo hoc ipsum quod in te superest transiliat in me, tuque jam totus fias exanimis. Accipe igitur dextram, mutui amoris symbolum, ac bene vale. Tu gnaviter rem gere. Ego interim Christum comprecabor ut quod agitur utrique nostrum velit esse felix ac faustum.

II. — LES HÔTELLERIES.

BERTULPHE, GUILLAUME.

BERTULPHE. — Comment se fait-il que la plupart de ceux qui passent à Lyon y demeurent deux ou trois jours? Pour moi, quand je suis en voyage, je n'ai de repos que je ne sois parvenu là où j'ai résolu de me rendre.

GUILLAUME. — Je m'étonne au contraire qu'on puisse s'arracher de cette ville.

BERTULPHE. — Pourquoi donc?

GUILLAUME. — C'est un lieu d'où les compagnons d'Ulysse auraient eu de la peine à s'éloigner. Il y a là des sirènes, et l'on n'est pas mieux traité chez soi que dans l'hôtellerie publique de cette ville.

II. — DIVERSORIA.

BERTULPHUS, GULIELMUS.

BE. — Cur ita visum est plerisque biduum aut triduum commorari Lugduni? Ego semel iter ingressus, non conquiesco donec pervenero quo constitui.

GU. — Imo ego admiror quemquam illinc avelli posse.

BE. — Quam ob rem tandem?

GU. — Quia illic locus est unde non poterant avelli socii Ulyssis, illic sirenes. Nemo domi suæ tractatur melius quam illic in pandocheo.

BERTULPHE. — De quelle façon, s'il te plaît?

GUILLAUME. — Près de la table se tient toujours quelque jeune femme pour égayer le repas par ses bons mots; il y en a d'admirablement belles. D'abord la maîtresse vient vous saluer, vous prie de vous tenir en joie, et de trouver bon ce qui doit vous être servi. La fille du logis paraît ensuite, d'un œil si riant, d'une contenance et d'un parler si aimables, qu'elle divertirait Caton en personne. Elles ne causent pas avec vous comme avec des étrangers, mais comme avec des amis et d'anciennes connaissances.

BERTULPHE. — Je reconnais la politesse française.

GUILLAUME. — Comme elles ne peuvent pas être toujours présentes, ayant à vaquer à divers soins domestiques et à recevoir d'autres hôtes, à leur

BE. — Quid fit?

GU. — Ad mensam semper adstabat aliqua mulier quæ convivium exhilararet facetiis ac leporibus. Et est illic mira formarum felicitas. Primum adibat materfamilias, quæ salutabat, jubens nos hilares esse, et quod apponeretur, boni consulere. Huic succedebat filia, mulier elegans, moribus ac lingua adeo festivis, ut possit vel ipsum Catonem exhilarare. Nec confabulantur ut cum hospitibus ignotis, sed veluti cum olim notis ac familiaribus.

BE. — Agnosco Gallicæ gentis humanitatem.

GU. — Quoniam autem illæ non poterant adesse perpetuo, quod essent obeunda munia domestica, reliquique convivæ

place se tenait en permanence une jeune servante instruite à toute sorte de gentilleses. Elle seule tenait tête à chacun et jouait toute la pièce jusqu'au retour de la fille du logis ; pour la mère de celle-ci, son âge la tenait éloignée.

BERTULPHE. — Mais enfin fait-on bonne chère ? Car le ventre ne se remplit pas avec des historiettes.

GUILLAUME. — Si bonne chère, qu'il m'étonne qu'on puisse traiter à si bas prix. Le repas achevé, elles servent à chacun une histoire, pour ne pas en laisser s'ennuyer. Je me croyais chez moi et non en voyage.

BERTULPHE. — Et dans les chambres ?

GUILLAUME. — Là encore vous trouvez quelques jeunes filles qui ne font que rire et folâtrer. Elles viennent vous demander si vous avez du linge à la-

consalutandi, continenter adstabat puella quædam ad omnes jocos instructa : una satis erat omnium jaculis excipiendis : hæc sustinebat fabulam, donec rediret filia. Nam mater erat natu grandior.

BE. — Sed qualis erat tandem apparatus ? Nam fabulis non expletur venter.

GU. — Profecto lautus ; ut ego mirer illos tam vili posse accipere hospites. Rursus peracto convivio, lepidis fabulis alunt hominem, ne quid obrepat tædii. Mihi videbar domi esse, non peregre.

BE. — Quid in cubiculis ?

GU. — Illic nusquam non aderant aliquot puellæ ridentes,

ver. Elles le lavent et vous le rapportent blanchi. Bref, vous ne voyez là que femmes et filles, si ce n'est à l'écurie où souvent encore elles vous suivent. A votre départ elles vous embrassent, et vous témoignent autant d'amitié que si vous étiez leurs frères ou leurs proches parents.

BERTULPHE. — Peut-être cette manière d'agir sied-elle aux Français; j'aime mieux celle des Allemands : elle est plus virile.

GUILLAUME. — Je n'ai jamais eu le plaisir de visiter l'Allemagne. Apprends-moi, je te prie, comment les voyageurs y sont traités.

BERTULPHE. — Je ne sais s'il en est partout de même; mais je raconterai ce que j'ai vu. A votre arrivée, personne ne vous salue. On ne veut pas paraître solliciter votre préférence. C'est une conduite qui leur semble basse, méprisante, indigne de la

lascivientes, lusitantes : ultro rogabant si quid haberemus vestium sordidarum : eas lavabant ac lotas reddebant. Quid multis? Nihil illic vidimus præter puellas ac mulieres, nisi in stabulo : quanquam et huc frequenter irrumpebant puellæ. Abeuntes complectuntur, tantoque affectu dimittunt, ac si fratres essent omnes, aut propinquæ cognationis.

BE. — Fortassis isti mores decent Gallos; mihi magis arrident Germaniæ mores, utpote masculi.

GU. — Mihi nunquam contigit videre Germaniam : quare te quæso ne gravere commemorare quibus modis accipiant hospitem.

BE. — An ubique sit eadem tractandi ratio, nescio : quod

gravité allemande. Quand vous avez longtemps crié, vous voyez enfin une tête qui passe par la petite fenêtre du poêle (c'est là qu'ils vivent renfermés presque jusqu'au solstice d'été), vous diriez une tortue qui avance la tête hors de sa carapace. — Peut-on me loger ici? demandez-vous. — S'il ne dit mot, vous comprenez qu'il y a place pour vous. Vous cherchez l'écurie : on vous la montre de la main. Là vous traitez votre cheval à votre guise. Si l'hôtellerie est assez fréquentée, c'est un palefrenier qui vous indique l'écurie, mais la place qu'il donne à votre monture n'est pas des plus commodes. Les bonnes places, on les réserve à ceux qui vont arriver et surtout aux nobles. Réclamez-vous? on vous dit pour toute réponse : « Si vous n'êtes pas content, cherchez une autre auberge. » Le râtelier est assez mal garni dans les villes, et vous payez le foin

ego vidi, narrabo. Advenientem nemo salutatur, ne videantur ambire hospitem. Id enim sordidum et abjectum existimant, et indignum Germanica severitate. Ubi diu in clamaveris, tandem aliquis per fenestellam æstuarii (nam in his degunt fere usque ad solstitium æstivum) profert caput non aliter quam e testa prospicit testudo. Is rogandus est an liceat illic diversari. Si non renuit, intelligis dari locum. Rogantibus ubi sit stabulum, mota manu commonstrat. Illic licet tibi tuum equum tractare tuo more. Nullus enim famulus manum admovet. Si celebrius est diversorium, ibi famulus commonstrat stabulum, atque etiam locum equo minime commodum. Nam commodiora servant venturis, præsertim nobiles. Si quid

presque aussi cher que l'avoine. Quand vous en avez fini avec votre cheval, vous vous transportez dans le poêle avec vos hardes et vos chaussures crottées; il n'y a pas d'autre chambre pour les voyageurs.

GUILLAUME. — En France, chacun a sa chambre où l'on peut se déshabiller, se nettoyer, se chauffer ou dormir à son bon plaisir.

BERTULPHE. — Ici, rien de semblable. C'est dans le poêle que vous ôtez vos bottes pour prendre vos pantoufles; vous y changez de chemise, si bon vous semble; vous étendez près du feu votre manteau tout mouillé, et vous vous séchez vous-même. Vous avez aussi de l'eau pour vous laver les mains, mais le plus souvent elle est si propre qu'il serait besoin d'en avoir d'autre pour se relaver.

GUILLAUME. — J'approuve une nation qui ne s'énerve pas dans le luxe.

causeris, statim audis : « Si non placet, quære aliud diversorium ». Fœnum in urbibus ægre ac perparce præbent, nec multo minoris vendunt quam ipsam avenam. Ubi consultum est equo, totus commigras in hypocaustum, cum ocreis, sarcinis, luto; id est unum omnibus commune.

GU. — Apud Gallos designant cubacula, ubi sese exuant, extergant, calfaciant, aut quiescant etiam, si libeat.

BE. — Hic nihil tale. In hypocausto exuis ocreas, induis calceos; mutas, si voles, indusium; vestes pluvia madidas suspendis juxta hypocaustum; ipse te admoves, ut sicceris. Est et aqua parata, si libeat lavare manus, sed ita munda plerumque, ut tibi post alio quærenda sit aqua, qua lotionem eam abluas.

BERTULPHE. — Êtes-vous arrivé vers quatre heures de l'après-midi, vous ne souperez pas avant neuf ou quelquefois dix heures du soir.

GUILLAUME. — Pourquoi?

BERTULPHE. — On n'apprête rien avant que tout le monde soit arrivé, pour qu'il n'y ait qu'un service.

GUILLAUME. — On veut abréger.

BERTULPHE. — Tu dis bien. Aussi compte-t-on souvent dans le même poêle quatre-vingts ou quatre vingt-dix voyageurs de toute condition, piétons, cavaliers, marchands, matelots, charretiers, paysans, enfants, femmes, malades ou bien portants.

GUILLAUME. — Mais c'est un vrai hôpital.

BERTULPHE. — L'un se peigne, l'autre s'essuie, un troisième décrotte ses guêtres ou ses bottes. Enfin il ne se trouve pas là une moindre confusion

GU. — *Laudo viros nullis deliciis effeminatos.*

BE. — *Quod si tu appuleris ad horam a meridie quartam, non cœnabis tamen ante nonam, nonnunquam et decimam.*

GU. — *Quam ob rem?*

BE. — *Nihil apparant nisi videant omnes, ut eadem opera ministretur omnibus.*

GU. — *Quærunt compendium.*

BE. — *Tenes. Itaque frequenter in idem hypocaustum conveniunt octoginta aut nonaginta, pedites, equites, negotiatores, nautæ, aurigæ, agricolæ, pueri, feminæ, sani, ægroti.*

GU. — *Istuc vere cœnobium est.*

BE. — *Alius ibi pectit caput, alius abs.ergit sudorem alius*

de langues et de personnes qu'autrefois dans la tour de Babel. Aperçoivent-ils un étranger qu'à la mine ils jugent de condition, les voilà tous les yeux attachés sur lui, le contemplant comme une bête curieuse qu'on aurait amenée d'Afrique. Une fois à table, ils se retournent sans cesse pour le regarder, et, les yeux toujours braqués sur lui, ils en oublient de manger.

GUILLAUME. — A Rome, à Paris et à Venise, personne n'admire rien.

BERTULPHE. — Cependant c'est un crime de demander quelque chose. Quand la soirée est déjà avancée et qu'on n'attend plus personne, vous voyez paraître un vieux serviteur à la barbe blanche, la tête chauve avec un visage sombre et un habit malpropre.

repurgat perones aut ocreas. Quid multis? Ibi linguarum ac personarum non minor est confusio quam olim in turri Babel. Quod si quem conspexerint peregrinæ gentis, qui cultu dignitatis nonnihil præ se ferat, in hunc intenti sunt omnes defixis oculis, contemplantes, quasi novum aliquod animantis genus adductum sit ex Africa; adeo ut postea quam accubuerint, reflexo in tergum vultu, continenter adspiciant, nec dimoveant oculos, cibi immemores.

GU. — Romæ, Lutetiæ, ac Venetiæ nemo quidquam miratur.

BE. — Nefas est interim tibi quidquam petere. Ubi jam multa est vespera, nec sperantur plures adventuri, prodit famulus senex, barba cana, tonso capite, vultu torvo, sordido vestitu.

GUILLAUME. — Il faudrait de pareils échansons aux cardinaux romains.

BERTULPHE. — Notre homme roulant les yeux, compte tout bas ce qu'il y a de personnes dans le poêle; plus il en voit, plus il le chauffe, eût-il fait tout le jour un soleil des plus ardents. Chez les Allemands, la principale manière de bien traiter les gens est de les faire suer à grosses gouttes. Si vous n'êtes pas accoutumé à cette vapeur, et que vous veniez à entr'ouvrir seulement la fenêtre pour ne pas étouffer, aussitôt vous entendez ce mot : « Fermez. — Mais, répondez vous, je n'en puis plus. — Cherchez alors une autre auberge. » Revient ensuite le Ganymède barbu, qui met la nappe sur autant de tables qu'il en faut, à son compte, pour le nombre des voyageurs. Mais, bon Dieu! que ce linge ressemble peu à celui de Milet! vous le diriez tissu avec le chanvre de vieux cordages. Il place au moins huit couverts sur chaque table. Ceux qui connaissent

GU. — Tales oportebat cardinalibus romanis esse a poculis.

BE. — Is circumactis oculis tacitus dinumerat quot sint in hypocausto; quo plures adesse videt, hoc vehementius accenditur hypocaustum, etiamsi alioqui sol æstu sit molestus. Hæc apud illos præcipua pars est bonæ tractationis, si sudore diffluant omnes. Si quis non assuetus vapori aperiat rimam fenestræ, ne præfocetur, protinus audit : « Claude ». Si respondeas : « Non fero »; audis : « Quære aliud diversorium ». Post redit ille barbatus Ganymedes, ac linteis insternit mensas

la coutume du pays se mettent où bon leur semble. Car il n'y a point là de distinction entre le pauvre et le riche, entre le maître et le valet.

GUILLAUME. — C'est là cette ancienne égalité que la tyrannie a aujourd'hui effacée. Je m'imagine que le Christ vivait ainsi avec ses disciples.

BERTULPHE. — Tout le monde assis, voici qu'apparaît de nouveau la mine refrognée du Ganymède ! Il compte une seconde fois toutes ses bouches ; ce qu'ayant fait, il pose devant chacun un couteau de bois avec une cuiller de bois et un verre. Quelque temps après arrive le pain. Les convives ont le loisir de le chapeler pendant que la bouillie achève de cuire. Vous attendez quelquefois l'espace d'une heure.

quot putat esse satis illi numero. Sed ô Deum immortalem quam non Milesiis ! cannabeo diceris ex antennis detracta. Destinavit enim unicuique mensæ convivas, ut minimum octo. Jam quibus est notus mos patrius ; accumbunt ubi cuique libitum fuerit. Nullum enim discrimen inter pauperem et divitem, inter herum ac famulum.

GU. — Hæc est illa vetus æqualitas quam nunc e vita submovit tyrannis. Sic opinor vixisse Christum cum suis discipulis.

BE. — Postquam accubuerunt omnes, rursus prodit torvus ille Ganymedes, ac denuo dinumerat sua sodalitia : mox reversus apponit singulis pinacium ligneum, et cochleare ex eodem argento factum, deinde cyathum vitreum ; aliquanto post, panem : eum sibi quisque per otium repurgat, dum coquantur pultes. Ita nonnunquam sedetur ferme horæ spatio.

GUILLAUME. — Et personne ne perd patience?

BERTULPHE. — Personne du moins de ceux qui connaissent l'humeur de la nation. Ensuite on apporte le vin. Quelle piquette, bon Dieu! Les sophistes ne devaient pas en boire d'autre, tant il est âcre et amer! Si quelque hôte en particulier offre de l'argent pour en avoir de meilleur, ils font d'abord semblant de ne pas entendre, mais l'air qu'ils prennent est celui de gens qui veulent vous

GU. — Nullus hospitem interim efflagitat cibum?

BE. — Nullus cui notum sit regionis ingenium. Tandem apponitur vinum, Deus bone, quam non fumosum? Non aliud oportebat bibere sophistas; tanta est subtilitas et acrimonia. Quod si quis hospes, etiam oblata privatim pecunia, roget ut aliunde paretur aliud vini genus, primum dissimulant, sed eo vultu, quasi interfecturi: si urgeas, respondent: « Hic diversati sunt tot comites et marchiones, neque quisquam questus est de vino meo: si non placet, quære tibi aliud diversorium ». Solos enim nobiles suæ gentis habent pro hominibus, et horum insignia nusquam non ostentant. Jam igitur habent offam quam objiciant latranti stomacho: mox magna pompa veniunt disci. Primus ferme habet offas panis madefactas jure carniarum, aut, si dies est pisculentus, jure leguminum. Deinde aliud jus: post aliquid carniarum recoctarum. Rursus pultis aliquid, mox aliquid solidioris cibi, donec probe domito stomacho, apponant carnes assas aut pisces elixos, quos non possis omnino contemnere: sed hic parci sunt, et subito tollunt. Hoc pacto totum convivium temperant quamadmodum solent actores fabularum, qui scenis admiscunt choros; ita isti alternis miscunt offas ac pultes. Curant autem ut extremus actus sit optimus.

assassiner. Si vous insistez, on vous répond : « Des comtes et des marquis ont logé ici, pas un ne s'est plaint de mon vin; s'il ne vous plaît pas, cherchez une autre auberge. » Car ils ne tiennent pour des hommes que les nobles de leur nation : pas de maison où ils n'en étalent les armes. L'estomac aux abois est mis enfin en présence du potage; puis marchent en grande pompe les autres plats. Le premier contient le plus souvent des boulettes trempées dans du jus de viande, et, si c'est un jour maigre, dans du jus de légumes. Autre jus à la suite, et puis quelques viandes recuites ou de la salaison réchauffée. Après une purée que suit un mets plus substantiel, ils vous servent, quand la faim est apaisée, un rôti ou des poissons cuits à l'eau. Les mépriser tout à fait n'est pas possible; mais le plat est court et presque aussitôt enlevé. Ils en usent ici comme ces auteurs tragiques qui coupent les scènes par des chœurs : eux aussi font passer des entremets à chaque service. Mais ils ont soin que le dernier acte soit aussi le meilleur.

GUILLAUME. — C'est d'un bon poète.

BERTULPHE. — De plus c'est un crime de dire :

GU. — Et hoc est boni poetæ.

BE. — Porro piaculum fit, si quis interim dicat : « Tolle hunc discum; nemo vescitur ». Desidendum est usque a præscriptum spatium, quod illi clepsydris, ut opinor, metiuntur. Tandem prodit ille barbatus aut pandocheus ipse vestitu

« Otez ce plat, personne n'en veut plus. » Il faut prendre patience jusqu'à un moment fixé et qu'ils mesurent, je crois, sur des clepsydres. Enfin notre vieille barbe ou le maître même, qui n'est guère mieux vêtu que son valet, nous vient demander si nous sommes en bonne disposition, et nous fait verser un vin d'un cru un peu meilleur. Ils aiment ceux qui boivent largement : vider beaucoup de verres ne coûte pas plus cher que ne pas boire du tout.

GUILLAUME. — J'admire l'humeur de ce peuple.

BERTULPHE. — Il s'en trouve cependant qui dépensent en vin le double de ce qu'ils payent pour leur souper. Mais avant d'achever mon récit, comment ne pas être surpris du tumulte et de l'étrange bruit de voix qui éclatent quand on s'est un peu échauffé à boire ? On n'entendrait pas tonner. Souvent il se mêle aux convives des baladins ; il n'y a

minimum a famulis differens ; rogat ecquid animi nobis sit. Mox adfertur vinum aliquod generosius. Amant autem eos qui bibunt largius, quum nihilo plus solvat ille qui plurimum hauserit vini quam qui minimum.

GU. — *Mirum gentis ingenium.*

BE. — *Quum nonnunquam sint qui duplo plus absumant in vino quam solvant pro convivio. Sed antequam finiam hoc convivium, dictu mirum quis sit ibi strepitus ac vocum tumultus, postquam omnes coeperunt incalescere potu. Quid multis ? Surda omnia. Admissent se frequenter ficti moriones ; quo genere hominum quum nullum sit magis detestandum,*

pas d'engeance plus haïssable; pourtant vous ne sauriez croire à quel point ils sont populaires en Allemagne. Ceux-ci, à force de chanter, de crier, de hurler, de gambader, ébranlent si bien le poêle qu'il semble près de s'écrouler : on ne s'entend plus parler. Voilà ce qu'ils appellent vivre délicieusement, et bon gré mal gré, il faut rester cloué là jusque bien avant dans la nuit.

GUILLAUME. — Mais achève ton dîner, car moi aussi je m'ennuie de sa longueur.

BERTULPHE. — J'achève. Quand on a enfin enlevé le fromage — le seul qu'ils trouvent bon est celui qui fourmille de vers, — la vieille barbe vient apporter un plateau où l'on a dessiné à la craie des cercles et des demi-cercles : il le dépose sur la table, morne et silencieux; à ce moment, vous le prendriez pour Charon. Ceux qui reconnaissent l'emblème mettent la main à la bourse, et ainsi de l'un

tamen vix credas quantopere delectentur Germani : illi cantu, garritu, clamore, saltatione, pulsu faciunt ut hypocaustum videatur corruiurum, neque quisquam alterum audiat loquentem. At interea videntur sibi suaviter vivere : atque illic desidendum est volenti nolenti usque ad multam noctem.

GU. — Nunc tandem absolve convivium. Nam me quoque tædet tam proluxi.

BE. — Faciam. Tandem sublato caseo qui vix illis placet, nisi putris ac vermibus scatens, prodit ille barbatus afferens secum pinacium escarium, in quo creta pinxit aliquot circulos ac semicirculos : id deponit in mensa, tacitus interim ac

à l'autre, jusqu'à ce que la somme soit complète. Lui, de son côté, marque à mesure tous ceux qui payent, et fait son compte sans dire mot : s'il ne manque rien, il approuve par un signe de tête.

GUILLAUME. — Et s'il trouve plus que le compte?

BERTULPHE. — Peut-être le rendra-t-il : il s'en voit des exemples.

GUILLAUME. — N'y a-t-il personne qui réclame quand le prix est trop haut?

BERTULPHE. — Nul, s'il est sage. Car aussitôt il s'entendrait dire : « Quel homme êtes-vous? On ne vous fait pas payer plus qu'un autre ».

GUILLAUME. — Tu me parles là de gens qui ne se gênent guère.

BERTULPHE. — S'il prend envie à un voyageur que la route a fatigué d'aller au lit aussitôt après le repas, force lui est d'attendre que les autres en veuillent faire autant.

tristis; Charontem quempiam diceres. Qui agnoscunt picturam, deponunt pecuniam, deinde alius atque alius, donec expleatur pinacium. Deinde notatis qui deposuerunt, supputat tacitus : si nihil desit, annuit capite.

GU. — Quid si quid supersit?

BE. — Fortasse redderet, et faciunt hoc nonnunquam.

GU. — Nemo reclamatur iniquæ rationi?

BE. — Nemo qui sapit. Nam protinus audiret : « Quid tu es hominis? Nihil plus solves quam alii? »

GU. — Liberum hominum genus narras.

BE. — Quod si quis ex itinere lassus cupiat mox a cœna

GUILLAUME. -- Je crois voir la république de Platon.

BERTULPHE. — Alors on montre à chacun son nid ; et ce nid n'est en réalité qu'une chambre à coucher où, en outre du lit, il n'y a rien pour votre usage ni rien à dérober.

GUILLAUME. — Tout y est propre ?

BERTULPHE. — Comme à la table : les draps n'ont pas été blanchis de six mois.

GUILLAUME. — Et comment traitent-ils les chevaux ?

BERTULPHE. — De la même manière que les hommes.

GUILLAUME. — En est-il ainsi partout ?

BERTULPHE. — En certains endroits on est mieux

petere lectum, jubetur expectare donec ceteri quoque eant cubitum.

GU. — Videor mihi videre civitatem Platoniam.

BE. — Tum suus cuique nidus ostenditur, et vere nihil aliud quam cubiculum : tantum enim ibi lecti sunt et præterea nihil quo utaris aut quod fureris.

GU. — Illic mundities est.

BE. — Eadem quæ in convivio : lintea forte lota ante menses sex.

GU. — Quid interim fit de equis ?

BE. — Ad eandem disciplinam tractantur ad quam homines.

GU. — Sed est eadem ubique tractatio ?

BE. — Alicubi civilior est, alicubi durior quam narravi : verum in genere talis est.

traité ; en d'autres, plus mal : mais c'est à peu près de même partout.

GUILLAUME. — Si je te racontais à mon tour comment on reçoit les voyageurs dans cette partie de l'Italie qu'on appelle la Lombardie, et puis en Espagne, en Angleterre et dans le pays de Galles? Car les Anglais ont en partie les mœurs des Français et en partie celles des Allemands, étant formés de ces deux nations; mais ceux de Galles se disent Anglais autochthones.

BERTULPHE. — Raconte-le-moi, je te prie ; car je n'ai jamais visité ces contrées.

GUILLAUME. — Je n'en ai pas le loisir aujourd'hui. Le pilote m'a averti de me trouver à trois heures, si je ne voulais pas être laissé à terre, et il a déjà mes bagages. Une autre fois nous trouverons l'occasion de bavarder à notre aise.

GU. — Quid si ego tibi nunc narrem quibus modis hospites tractentur in ea parte Italiæ quam Longobardiam vocant, rursus in Hispania, deinde in Anglia et in Walia? Nam Angli partim Gallicos, partim Germanicos mores obtinent, ut ex his duabus gentibus mixti. Wali se prædicant *αυτόχθονας* Anglos.

BE. — Quæso te ut narres. Nam mihi nunquam contigit eas adire.

GU. — In præsentia non est otium. Nam nauta jussit adesse ad horam tertiam, nisi vellem relinqui; et habet sarcinulam : alias dabitur opportunitas ad satietatem usque garrandi.

III. — CHARON.

CHARON, ALASTOR.

CHARON. — Où cours-tu si vite, Alastor? et pour-quoi ces démonstrations de joie?

ALASTOR. — Je te rencontre très à propos, Charon. J'allais te trouver.

CHARON. — Quelle nouvelle apportes-tu?

ALASTOR. — Une nouvelle qui doit être fort agréable à Proserpine et à toi.

CHARON. — Dis-la-moi, et décharge-toi de ce que tu apportes.

ALASTOR. — Les Furies ont fait leur office avec autant de zèle que de bonheur. Il n'est pas un coin de la terre qu'elles n'aient infecté de leur poison, et rempli de querelles, de guerres, de brigandages et

III. — CHARON.

CHARON, ALASTOR.

CH. — Quid ita properas gestiens, Alastor?

AL. — Opportune tu quidem, ô Charon. Ad te properabam.

CH. — Quid novæ rei?

AL. — Nuntium fero tibi Proserpinæque lætissimum futurum.

CH. — Effer igitur quod fers, teque exonera.

AL. — Furiæ non minus gnaviter quam feliciter gesserunt suum negotium; nullam orbis partem non infecerunt

de pestes. Elles ont laissé de leurs serpents en tant de lieux qu'elles sont devenues chauves, et, leur venin épuisé, elles vont cherchant tout ce qu'il y a au monde de vipères et d'aspics, tondues qu'elles sont comme un œuf, et n'ayant pas un cheveu sur la tête, ni une goutte de poison dans le cœur. Juge d'après cela si tu ne dois pas tenir prêtes ta barque et tes rames. Bientôt il viendra ici une telle multitude d'ombres que je crains que tu ne puisses les passer toutes.

CHARON. — Tu ne m'apprends rien de nouveau.

ALASTOR. — De qui le tenais-tu ?

CHARON. — Ossa ¹ m'avait tout conté avant-hier.

ALASTOR. — Comme il est vrai que rien ne sur-

malis tartareis, dissidiis, bellis, latrociniis, pestilentiis, adeo ut plane jam calvæ emissis colubris sint, et exhaustæ venenis obambulent, quærentes quidquid usquam est viperarum et aspidum, quando tam glabræ sunt quam ovum, et pilum non habent in capite, neque quidquam in pectore succi efficacis. Proinde tu fac cymbam ac remos appares. Mox enim ventura est tanta umbrarum multitudo, ut verear ne non sufficiam omnibus transmittendis.

CH. — *Ista nos non fugerant.*

AL. — *Unde rescieras ?*

CH. — *Ossa pertulerat ante biduum.*

AL. — *Ut illa Dea nihil est velocius ! Sed quid tu igitur hic cessas relicta cymba ?*

1. Nom de la déesse Renommée, dans Homère.

passe la rapidité de cette déesse ! Mais toi, que fais-tu là, loin de ta barque ?

CHARON. — La nécessité m'y force. Je suis venu pour me procurer une solide trirème. Ma barque est toute vermoulue et rapiécée, elle s'enfoncera sous la charge, si ce qu'Ossa nous a raconté est véritable. D'ailleurs il n'était pas besoin du récit d'Ossa. La chose elle-même m'y force, j'ai fait naufrage.

ALASTOR. — Il est vrai que l'eau te coule de tous les côtés ; je te croyais sortant du bain.

CHARON. — Non, je me suis sauvé à la nage du marais du Styx.

ALASTOR. — Et les ombres, où les as-tu laissées ?

CHARON. — Elles nagent pêle-mêle avec les grenouilles.

ALASTOR. — Mais enfin que t'a dit la déesse Ossa ?

CH. — Ita nimirum res ferebat. Huc profectus sum ut mihi compararem validam aliquam triremem. Nam mea cymba jam vetustate putris ac sutilis non suffecerit huic operi, si vera sunt quæ narravit Ossa. Quanquam quid opus erat Ossa ? Res ipsa compellit. Nam naufragium feci.

AL. — Nimirum totus distillas ; suspicabar te redire e balneo.

CH. — Imo enatavi e stygia palude.

AL. — Umbras ubi reliquisti ?

CH. — Natant cum ranis.

AL. — Sed quid narravit Ossa ?

CHARON. — Que trois monarques ¹ enflammés d'une haine mortelle se jetaient les uns contre les autres pour se perdre mutuellement; qu'il n'y a pas une partie de la chrétienté à l'abri des fureurs de la guerre, ces trois puissants princes entraînant tous les autres dans la fortune de leurs armes. Ils sont tellement animés que nul des trois ne veut céder à l'autre, et cependant le Danois, le Polonais, l'Écossais et le Turc ne dorment pas et méditent de sinistres projets. En même temps la peste ravage l'Espagne, l'Angleterre, l'Italie, la France. Pour comble de maux, il est né de la diversité des opinions un fléau d'un nouveau genre qui a si bien empoisonné toutes les âmes, qu'on ne voit plus nulle part d'amitié sincère; le frère se défie de son frère, la femme ne s'accorde plus avec son mari. Il

CH. — Tres orbis monarchas capitalibus odiis in mutuam exitium ruere, nec ullam orbis Christiani partem immunem esse a belli furiis; nam tres illi reliquos omnes pertrahunt in belli consortium. Omnes esse talibus animis ut nemo velit alteri cedere: nec Danum, nec Polonum, nec Scotum, nec vero Turcam interim esse in otio, moliri dira: pestilentiam ubique sævire, apud Hispanos, apud Britannos, apud Italos, apud Gallos. Ad hæc novam esse luem ex opinionum varietate natam, quæ sic vitiavit omnium animos ut nulla usquam sit sincera amicitia, sed frater fratri diffidat, nec uxori cum marito conveniat. Spes est hinc quoque nascituram olim magni-

1. Charles-Quint, François I^{er} et Henri VIII.

y a lieu d'espérer une magnifique tuerie, si de la langue et de la plume on en vient aux mains.

ALASTOR. — Ossa ne t'a rien dit qui ne soit très-vrai. J'en ai vu plus encore de mes yeux, moi qui ai été le compagnon assidu et l'aide des Furies; jamais, je te l'assure, elles ne se sont montrées plus dignes de leur nom.

CHARON. — Mais il est à craindre qu'il ne se lève quelque démon qui les exhorte à la paix, et tu sais si l'esprit des mortels est mobile. J'apprends qu'ils ont parmi eux un écrivain ¹ dont la plume infatigable ne cesse d'attaquer la guerre et de les exhorter à la concorde.

ALASTOR. — Il y a longtemps qu'il chante pour des sourds. Autrefois il avait écrit les *plaintes de la Paix aux abois*, maintenant qu'elle est morte, il fait

ficam hominum perniciem, si res a linguis et calamis ad manus pervenerit.

AL. — Hæc omnia verissime narravit Ossa. Nam ipse plura vidi his oculis, assiduus comes et adjutor furiarum, quæ nullo tempore magis declararunt se suo dignas nomine.

CH. — At qui periculum est ne quis dæmon exoriat qui subito adhortetur ad pacem; et sunt mortalium animi mutabiles. Nam audio apud superos esse polygraphum quemdam qui calamo suo non desinit insectari bellum et ad pacem cohortari.

AL. — Ille jam pridem surdis canit. Olim scripsit

1. Le texte dit un polygraphe. C'est par ce nom que se désigne Érasme dans ce colloque, et en d'autres endroits de ses ouvrages.

son *épitaphe*. En revanche, il s'en trouve assez d'autres qui travaillent pour nous autant que les Furies elles-mêmes.

. CHARON. — De qui parles-tu?

ALASTOR. — Il y a certains animaux vêtus de manteaux noirs ou blancs, de robes grises, et de plumage varié, qui jamais ne quittent la cour des princes. Ils leur soufflent à l'oreille l'amour de la guerre, ils y poussent aussi les grands et le peuple. Dans leurs discours évangéliques, ils crient que la guerre est juste, sainte et pieuse. Et ce qui te fera plus encore admirer la force de nos gens, ils crient la même chose des deux côtés. En France, ils publient que Dieu tient le parti des Français, et qu'on ne peut être vaincu quand on a Dieu pour appui. En Angleterre et en Espagne, ils déclarent que ce n'est pas César, mais Dieu qui fait la guerre. A les

Pacis profligatæ querimoniam; nunc eidem extinctæ scripsit epitaphium. Sunt alii contra qui non minus juvent rem nostram quam ipsæ Furia.

CH. — Quinam isti?

AL. — Sunt animalia quædam pullis et candidis palliis, cinericiis tunicis, variis ornata plumis, hæc nunquam recedunt ab aulis principum : instillant in aurem amorem belli, hortantur eodem proceres ac plebem : in Evangelicis illis concionibus clamitant bellum esse justum, sanctum ac pium. Quoque magis mireris hominum fortem animum, clamitant idem apud utramque partem. Apud Gallos concionantur Deum stare pro Gallis, nec vinci posse qui Deum habeat protecto-

entendre, ils n'ont qu'à se montrer gens de cœur pour que la victoire leur soit assurée. Enfin, disent-ils, si un soldat tombe dans le combat, il ne meurt point, mais il vole droit au ciel avec ses armes.

CHARON. — Et l'on ajoute foi à de tels discours?

ALASTOR. — Que ne peut le masque de la religion? Ajoutez la jeunesse, l'inexpérience, la soif de la gloire, la colère, et ce penchant de l'âme à céder à sa passion. On les abuse aisément. Il n'est pas difficile de faire rouler dans le précipice un chariot que son poids y entraîne.

CHARON. — Pour moi, je ferai volontiers du bien à ces animaux-là.

ALASTOR. — Prépare-leur un somptueux repas : tu ne saurais leur être plus agréable.

CHARON. — Un repas de mauves, de lupins et de

rem. Apud Anglos et Hispanos hoc bellum non a Cæsare geri sed a Deo; tantum præbeant se viros fortes; victoriam esse certam. Quod si quis interciderit, eum non perire, sed recta subvolare in cœlum, sicut erat, armatum.

CH. — Et habetur istis tanta fides?

AL. — Quid non potest simulata religio? Accedit huc juvenus, rerum imperitia, gloriæ sitis, ira, animus ad id quo vocatur natura propensus. His facile imponitur, nec difficile perpellitur plastrum suapte sponte propendens ad ruinam.

CH. — Ego istis animalibus libens aliquid boni fecero.

AL. — Appara lautum convivium. Nihil potes gratius.

CH. — Ex malvis, lupinis et porris. Nam apud nos non alia est, ut scis, annona.

poireaux. Tu sais bien que nous ne récoltons pas autre chose.

ALASTOR. — Il faut leur donner des perdrix, des faisans et des chapons, si tu veux plaire à ces convives.

CHARON. — Mais quel mobile les porte à pousser ainsi à la guerre? Quels avantages en récoltent-ils?

ALASTOR. — Le voici : ils tirent plus de profit des mourants que des vivants. Il y a des testaments, des services funèbres, des bulles et mille autres gains qui ne sont pas à dédaigner. De plus, ils aiment mieux vivre dans les camps que dans leurs cellules. Tel enfin qui, en temps de paix, ne valait pas le quart d'un as, la guerre le fait souvent évêque.

CHARON. — C'est bien entendre leurs intérêts.

ALASTOR. — Mais quel besoin as-tu d'une trireme?

AL. — Imo ex perdicibus, capis et phasianis, si vis esse gratus convivator.

CH. — Sed quæ res istos movet ut tantopere promoveant bellum? aut quid hinc metunt commodi?

AL. — Quia plus emolumentum capiunt e morientibus quam ex vivis. Sunt testamenta, parentalia, bullæ, multaque alia non aspernanda lucra. Denique malunt in castris versari quam in suis alvearibus. Bellum multos gignit episcopos qui in pace ne teruncii quidem fiebant.

CH. — Sapiunt.

AL. — Sed quid opus est triremi?

CHARON. — Aucun, s'il me plaît de nouveau de faire naufrage dans le marais.

ALASTOR. — Est-ce à cause de la foule que tu transportes?

CHARON. — Sans doute.

ALASTOR. — Mais tu ne passes que des ombres et non des corps. Des ombres ne pèsent rien.

CHARON. — Fussent-elles aussi légères que des araignées d'eau, il peut y en avoir telle quantité qu'elles chargent ma barque. Et puis tu sais que cette barque n'est elle-même qu'une ombre.

ALASTOR. — Il me souvient cependant d'y avoir vu s'entasser une si grande foule qu'elle n'y suffisait pas et que trois mille ombres parfois pendaient à ton gouvernail. Tu ne paraissais pas en sentir le poids.

CH. — Nihil, si velim in media palude rursus naufragium facere.

AL. — Ob multitudinem?

CH. — Scilicet.

AL. — Atqui umbras vehis, non corpora. Quantulum autem ponderis habent umbræ?

CH. — Sint tippulæ, tamen tippularum tanta vis esse potest ut onerent cymbam. Tum scis et cymbam umbratilem esse.

AL. — At ego memini videre me, quum esset ingens turba, nec cymba caperet omnes, a clavo tuo tria millia umbrarum pendere nonnunquam, nec tu pondus ullum sentiebas.

CHARON. — Il y a des âmes, j'en conviens, qui pèsent très-peu, comme celles qui se sont peu à peu retirées d'un corps amaigri par la phthisie ou la fièvre hectique. Mais les âmes qui se séparent violemment d'un gros corps emportent avec elles beaucoup de matière. Telles sont celles que nous envoie l'apoplexie, l'esquinancie, la peste, mais surtout la guerre.

ALASTOR. — Je ne pense pas que les Français ou les Espagnols pèsent beaucoup.

CHARON. — Moins que les autres; pourtant leurs âmes n'ont pas la légèreté de la plume. Il me vient parfois des Anglais ou des Allemands si bien nourris que tout naguère, n'en passant que dix, je courus le risque de périr, et je périssais en effet avec ma barque, mes passagers et ma marchandise, si je n'en avais jeté plusieurs à l'eau.

CH. — Fateor tales esse animas quæ paulatim demigrarunt e corpore, phthisi aut hectica tenuato. Ceterum quæ subito revelluntur e crasso corpore multum corporeæ molis secum ferunt. Tales autem mittit apoplexia, synanche, pestilentia sed præcipue bellum.

AL. — Non opinor Gallos aut Hispanos afferre multum ponderis.

CH. — Multo minus quam ceteri; quanquam et horum animæ non omnino veniunt plumeæ. Ceterum e Britannis, e Germanis belle pastis, veniunt aliquoties tales ut nuper periclitatus sim, decem duntaxat vehens, et nisi jacturam fecissem, perieram una cum cymba, vectoribus et naulo.

ALASTOR. — Le danger était grand.

CHARON. — Qu'est-ce donc quand il arrive d'épais satrapes, des Thrasons et des traîneurs de sabre?

ALASTOR. — De ceux qui périssent dans une guerre juste, aucun, j'imagine, ne vient ici. Ils s'envolent, dit-on, tout droit au ciel.

CHARON. — Je ne sais où ils s'envolent; mais ce que je sais, c'est que toutes les fois qu'il y a une guerre, je reçois un si grand nombre de blessés et d'estropiés, que je m'étonne comment il peut encore rester des vivants sur la terre. Elles me viennent gorgées non-seulement de vin et de mangeaille, mais encore de bulles, d'abbayes et de mille autres choses.

ALASTOR. — Cependant elles n'emportent pas tout cela avec elles, puisqu'elles t'arrivent toutes nues.

AL. — *Ingens discrimen.*

CH. — *Quid interea censes fieri, quum accedunt crassi satrapæ, Thrasones et polymachæraplacidæ¹ ?*

AL. — *Ex his qui pereunt in justo bello, nullos arbitror ad te venire. Nam aiunt eos recta subvolare in cœlum.*

CH. -- *Quo subvolent nescio : unum illud scio, quoties bellum est, tot ad me veniunt saucii lacerique, ut demirer ullum superesse apud superos. Nec solum veniunt onustæ crapula et abdomine, verum etiam bullis et sacerdotiis, aliis que rebus plurimis.*

AL. — *At ista non deferunt secum, sed nudæ veniunt ad te.*

1. Nom forgé, qui se trouve dans Plaute, *Ps.* iv. 2, 31.

CHARON. — Tu as raison ; mais elles rêvent encore en arrivant.

ALASTOR. — Des rêves sont-ils une charge si lourde pour ton bateau ?

CHARON. — Si lourde qu'ils l'ont déjà fait couler. Ensuite crois-tu que tant d'oboles n'ajoutent rien au poids ?

ALASTOR. — Certes, si les oboles sont en cuivre.

CHARON. — Aussi j'ai résolu de me procurer un bateau qui résiste à la charge.

ALASTOR. — Que tu es heureux !

CHARON. — Pourquoi ?

ALASTOR. — Parce que tu vas bientôt être riche.

CHARON. — A cause de la multitude des ombres ?

ALASTOR. — Assurément.

CH. — Verum ; sed quæ recentes veniunt somnia talium rerum secum afferunt.

AL. — Ita ne gravant somnia ?

CH. — Gravant cymbam meam. Quid dixi, gravant ? jam demerserunt. Postremo tot obolos putas nihil habere sarcinæ ?

AL. — Equidem arbitror, si ferant æreos.

CH. — Proinde certum est mihi prospicere de navi quæ sufficiat oneri.

AL. — O te felicem !

CH. — Quid ita ?

AL. — Quia propediem ditiesces.

CH. — Ob multitudinem umbrarum ?

AL. — Næ.

CHARON. — Oui, si elles apportaient avec elles leurs trésors. Mais de toutes celles qui regrettent dans ma barque les royaumes, les prélatures, les abbayes, les monceaux d'or qu'elles ont laissés sur la terre, je ne reçois rien qu'une obole. Tout ce que j'ai pu économiser depuis trois mille ans, il me le faut dépenser pour l'achat d'une trirème.

ALASTOR. — Qui veut gagner doit faire de la dépense.

CHARON. — J'entends dire cependant qu'il y a des mortels, plus heureux que moi en affaires, qui, grâce à Mercure, font leur fortune en trois ans.

ALASTOR. — Mais quelquefois aussi ils font banqueroute. Ton gain, plus modeste, est plus assuré.

CHARON. — Assuré, je ne sais jusqu'à quel point. Qu'un Dieu vienne à apaiser les différends des princes, c'en est fait de mon revenu.

CH. — Si quidem suas opes secum afferant. Nunc qui in cymba deplorant se apud superos reliquisse regna, præsulatus, abbatias, auri talenta innumera, ad me nihil afferunt præter obolum. Itaque quod jam annis ter mille mihi corrasum est, id totum est effundendum in unam triremem.

AL. — Sumptum faciat oportet qui quærit lucrum.

CH. — Atqui mortales, ut audio, felicius negotiantur, qui favente Mercurio ditescunt intra triennium.

AL. — Sed iidem decoquunt nonnunquam. Tuum lucrum minus, sed certius.

CH. — Nescio quam certum : si quis Deus nunc exoriat, qui res principum componat, sors hæc tota mihi perierit.

ALASTOR. — Tu peux, sur ma parole, dormir sur les deux oreilles. Tu n'as pas à craindre que de dix ans la paix ne se rétablisse. Le pape est seul à les exhorter à la concorde, mais il y perd sa peine. Les villes murmurent, fatiguées de tant de maux. Il y a des peuples, je ne sais lesquels, qui mettent leurs plaintes en commun, disant et répétant qu'il est injuste que l'ambition de deux ou trois hommes bouleverse ainsi le monde entier. Mais, crois-moi, ils ont beau avoir raison, les Furies triompheront. Au reste avais-tu besoin, pour une barque, de venir sur la terre? Manquons-nous là-bas de charpentiers? N'avons-nous pas Vulcain?

CHARON. — Tu aurais raison, si je voulais un bateau d'airain.

ALASTOR. — A peu de frais tu ferais venir un ouvrier.

AL. — *Ista quidem de re jubeo ut me sponsore in utramque aurem dormias. Intra decennium totum nihil est quod pacem metuas. Unus romanus pontifex sedulo quidem hortatur ad concordiam, sed laterem lavat. Murmurent et civitates tædio malorum : conferunt susurros populi, nescio qui, dictitantes iniquum, ut ob privatas iras aut ambitionem duorum triumve res humanæ sursum deorsum misceantur : sed vincent, mihi crede, quamlibet recta consilia, Furiaë. Ceterum quid opus erat hac gratia petere superos? An apud nos non sunt fabri? Certe Vulcanum habemus.*

CH. — *Pulchre, si quæram navim æream.*

AL. — *Minimo accersetur aliquis.*

CHARON. — Sans doute ; mais les matériaux nous manquent.

ALASTOR. — Que me dis-tu là ? Nous n'avons plus de forêts ?

CHARON. — Celles qui étaient dans les champs Élysées sont consumées.

ALASTOR. — Qu'en a-t-on fait ?

CHARON. — Elles ont servi à brûler les ombres des hérétiques. Nous sommes forcés de creuser la terre pour en tirer du charbon.

ALASTOR. — Quoi donc ? ne peut-on punir ces ombres à moins de frais ?

CHARON. — Il a plu ainsi à Rhadamanthe.

ALASTOR. — Quand tu auras acheté ta trirème, où prendras-tu des rameurs ?

CHARON. — Ma charge est de tenir la barre :

CH. — *Ita est, sed deficit nos materia.*

AL. — *Quid audio? nihil illic silvarum?*

CH. — *Etiam nemora, quæ fuerant in campis Elysiis, absumpta sunt.*

AL. — *In quem tandem usum?*

CH. — *Exurendis hæreticorum umbris; adeo ut nuper coacti simus e terræ visceribus carbones effodere.*

AL. — *Quid? an istæ umbræ non possunt minore sumptu puniri?*

CH. — *Sic visum est Rhadamantho.*

AL. — *Ubi triremem mercatus eris, unde remiges parantur?*

CH. — *Meæ partes sunt tenere clavum; remigent umbræ, si velint trajicere.*

c'est aux ombres à ramer, si elles veulent passer.

ALASTOR. — Mais il s'en trouve qui ne savent pas ramer.

CHARON. — Chez moi, il n'y a pas de privilégié; monarques et cardinaux rament à leur tour comme les plébéiens, qu'ils l'aient appris ou non.

ALASTOR. — Va donc acheter ta trirème et que Mercure te favorise! Je ne te retiendrai pas plus longtemps. Je vais porter à Pluton de joyeuses nouvelles... Holà! holà! Charon!

CHARON. — Que veux-tu?

ALASTOR. — Hâte-toi de revenir, de peur que la foule ne t'accable.

CHARON. — Tu trouveras déjà plus de deux cent mille âmes sur le rivage, sans compter celles qui nagent dans le marais. Je ferai toute la diligence que je pourrai. Dis-leur que je vais arriver.

AL. — At sunt quæ non didicerunt remum agere.

CH. — Apud me nullus est eximius, remigant et monarchæ, remigant et cardinales suam quisque vicem, non minus quam plebeii tenues, sive didicerint, sive non didicerint.

AL. — Tu fac dextro Mercurio feliciter mercere triremem; ego non te remorabor amplius. Orco lætum afferam nuntium. Sed heus! heus! Charon.

CH. — Quid est?

AL. — Fac matures reditum, ne te mox obruat turba.

CH. — Imo jam plus quam ducenta millia offendes in ripa, præter illas quæ natant in palude. Properabo tamen quantum licebit. Dic illic me mox affuturum.

IV. — LE CHEVALIER SANS CHEVAL OU LA NOBLESSE
EMPRUNTÉE.

HARPALE, NESTOR.

HARPALE. — Peux-tu me donner un conseil? Tu serviras une personne qui n'oublie pas le bien qu'on lui fait.

NESTOR. — Je ferai de mon mieux pour que tu sois ce que tu veux être.

HARPALE. — Mais il ne dépend pas de nous de naître nobles.

NESTOR. — Si tu ne l'es pas, efforce-toi par de belles actions de devenir le premier noble de ta race.

IV. — Ἰππεὺς ἄνθρωπος

SIVE EMENTITA NOBILITAS.

HARPALUS, NESTORIUS.

HARP. — Potes me tuo levare consilio? Senties me hominem non immemorem, nec ingratum.

NEST. — Dabo expeditum ut sis quod esse velis.

HARP. — At nobis in manu non est ut nascamur nobiles.

NEST. — Si non es, enitere benefactis ut a te initium capiat nobilitas.

HARPALE. — C'est bien long.

NESTOR. — Pour une petite somme César t'en vendra.

HARPALE. — Le peuple rit d'une noblesse achetée.

NESTOR. — Puisque rien n'est plus ridicule que la fausse noblesse, qu'est-ce qui te fait tant désirer le titre de chevalier?

HARPALE. — J'ai de sérieuses raisons que je t'apprendrai volontiers, si tu me découvres les moyens de me faire passer pour noble aux yeux du vulgaire.

NESTOR. — Tu veux le nom sans la chose?

HARPALE. — Quand la chose fait défaut, le nom y supplée. Mais, cher Nestor, conseille-moi; quand tu sauras mes motifs, tu reconnaîtras que ta peine n'a pas été perdue.

HARP. — Perlongum est.

NEST. — Exigua summa tibi vendet Cæsar.

HARP. — Vulgo ridetur emptitia nobilitas.

NEST. — Quum nihil sit magis ridiculum quam ementita nobilitas, quid est ut tantopere affectes nomen equitis?

HARP. — Sunt causæ, nec leves; quas tibi non gravabor indicare, si mihi commonstraris rationes quibus nobilitatis opinionem mihi parem apud vulgus.

NEST. — Nomen absque re?

HARP. — Atque quum res abest, proximum est opinio. Sed age, consule, Nestori; ubi causas audieris, fateberis operæ pretium.

NESTOR. — Ce que tu veux, je vais le faire. D'abord, va-t-en loin de ton pays.

HARPALE. — Je m'en souviendrai.

NESTOR. — Introduis-toi dans la compagnie de jeunes gens vraiment nobles.

HARPALE. — Je t'entends.

NESTOR. — Par là d'abord tu donneras à penser que tu es du rang de ceux avec qui tu vis.

HARPALE. — Tu as raison.

NESTOR. — Prends garde de n'avoir rien de plébéien.

HARPALE. — En quoi?

NESTOR. — Je parle de la mise. N'aie point d'habits de laine, mais de soie, ou, si ta bourse n'y peut suffire, de futaine; enfin use de toile au lieu de coton.

NEST. — Quando ita vis, dicam. Primum fac procul te abducas a patria.

HARP. — Memini.

NEST. — Ingere te in convictum juvenum vere nobilium.

HARP. — Intellego.

NEST. — Hinc primum orietur suspicio te talem esse cum qualibus victitas.

HARP. — Sic est.

NEST. — Vide ne quid habeas plebeium.

HARP. — Quidnam?

NEST. — De cultu loquor. Ne vestis sit lanea, sed aut serica, aut, si deest quo emas, fustanea, denique vel cannabea potius quam pannea.

HARPALE. — Fort bien.

NESTOR. — Prends garde encore de n'avoir rien sur toi qui soit entier : fais des taillades à ton chapeau, à ton pourpoint, à tes chausses, à tes souliers, à tes ongles si tu le peux. Parle toujours avec hauteur. Si un voyageur arrive d'Espagne, demande comment vont les affaires de l'empereur avec le pape, ce que fait ton parent le comte de Nassau, ce que deviennent tes amis.

HARPALE. — Je le ferai.

NESTOR. — Porte au doigt une bague avec une pierre précieuse formant cachet.

HARPALE. — Si ma bourse le permet.

NESTOR. — Une bague de cuivre doré, avec un faux diamant, te coûtera peu. Ajoute un écusson avec des armes.

HARPALE. — Quelles armes me conseilles-tu de choisir?

HARP. — Recte.

NEST. — Vide ne quid sit integrum, sed disseca pileum, thoracem, caligas, calceos, ungues, si potes : neve quidquam humile loquaris. Si quis ex Hispania veniat hospes, roga quomodo conveniat Cæsari cum Pontifice, quid agat affinis tuus Comes a Nassauen, quid ceteri congerrones tui.

HARP. — Fiet.

NEST. — Sit annulus in digito cum gemma signatoria.

HARP. — Si quidem loculi ferant.

NEST. — At parvo constat annulus æreus inauratus, cum gemma factitia. Sed adde clypeum cum insignibus.

HARP. — Quænam mihi suades deligam?

NESTOR. — Deux pots au lait, si tu veux, et un pot de bière.

HARPALE. — Tu plaisantes : parle sérieusement.

NESTOR. — Tu n'as jamais été à la guerre?

HARPALE. — Je ne l'ai même jamais vue.

NESTOR. — Cependant il t'est bien arrivé de décapiter, je pense, les oies et les chapons des paysans?

HARPALE. — Souvent, je l'avoue, et bravement.

NESTOR. — Prends donc pour tes armes un couteau d'argent et trois têtes d'oie en or.

HARPALE. — Sur quel champ?

NESTOR. — Sur champ de gueules, pour rappeler le sang que tu as vaillamment répandu.

HARPALE. — Pourquoi non? Le sang d'oie n'est pas moins rouge que le sang humain. Mais continue, je te prie.

NEST. — Duo mulctra, si velis, et cantharum cervisiarium.

HARP. — Ludis : age dic serio.

NEST. — Nunquam fuisti in bello?

HARP. — Ne vidi quidem.

NEST. — At interim, opinor, decollasti anseres et capos rusticorum.

HARP. — Persæpe, et quidem fortiter.

NEST. — Pone machæram argenteam, tria anserum capita aurea.

HARP. — In quo solo?

NEST. — Quo? nisi sanguinolento, monumentum fortiter effusi cruoris.

HARP. — Quid ni? rubet sanguis anserinus æque atque humanus. Sed perge, obsecro.

NESTOR. — Aie soin de faire attacher cet écusson aux portes de toutes les hôtelleries où le hasard te conduira.

HARPALE. — Que ferons-nous pour le casque ?

NESTOR. — Tu me le rappelles à propos. Tu auras un casque ouvert.

HARPALE. — Pourquoi ?

NESTOR. — D'abord pour respirer, et ensuite pour qu'il s'accorde à ton habillement. Que prendras-tu pour ton cimier ?

HARPALE. — C'est à toi de le dire.

NESTOR. — Une tête de chien avec les oreilles baissées.

HARPALE. — C'est trop commun.

NESTOR. — Ajoute deux cornes, c'est plus rare.

HARPALE. — J'y consens. Mais quelles bêtes doivent supporter l'écusson.

NEST. — Hunc igitur clypeum pro toribus omnium diversiorum, in quibus forte versatus es, affigendum curato.

HARP. — Quid addetur galeæ ?

NEST. — Recte submones. Eam facies ore dissecto.

HARP. — Quam ob rem ?

NEST. — Ut spires, deinde ut congruat vesti tui. In vertice quid eminebit ?

HARP. — Exspecto.

NEST. — Caput canis demissis auribus.

HARP. — Vulgatum est.

NEST. — Adde duo cornua : rarum hoc est.

HARP. — Placet. Sed quæ bestiæ sustinebunt clypeum ?

NESTOR. — Les princes se sont emparés des cerfs, des chiens, des dragons et des griffons : prends pour toi deux harpies.

HARPALE. — Le conseil est excellent.

NESTOR. — Reste le nom. Surtout ne te laisse pas appeler, à la manière des petites gens, Harpale le Cômôis, mais Harpale de Côme. Ce dernier nom sent la noblesse, l'autre est bon pour de vils théologiens.

HARPALE. — C'est entendu.

NESTOR. — As-tu quelque bien dont tu puisses t'appeler seigneur ?

HARPALE. — Pas même une étable.

NESTOR. — Es-tu né dans une ville célèbre ?

HARPALE. — Dans un bourg obscur ; car il n'est pas permis de mentir à qui on demande un remède.

NEST. — Cervos, canes, dracones, gryphes occuparunt principes ; tu ponito duas harpyas.

HARP. — Optime consulis.

NEST. — Restat cognomen. Hic illud in primis cavendum, ne plebeio more te patiaris Harpalum Comensem sed Harpalum a Como : hoc enim nobilium est, illud sordidorum theologorum.

HARP. — Sic memini.

NEST. — Habes ne quidquam cujus te posses appellare dominum ?

HARP. — Ne haram quidem.

NEST. — In urbe celebri natus es ?

HARP. — In obscuro pago ; non enim fas est ei mentiri unde petis medicinam.

NESTOR. — C'est bien dit. Mais ne se trouve-t-il pas une montagne voisine de ce bourg ?

HARPALE. — Il y en a une.

NESTOR. — Et n'a-t-elle pas quelque part une roche ?

HARPALE. — Oui, et fort escarpée.

NESTOR. — Eh bien ! sois Harpale, chevalier de la Roche-d'or.

HARPALE. — Mais c'est aussi la coutume des grands d'avoir chacun sa devise, témoin celle de Maximilien : *Garde la mesure*, celle de Philippe : *Qui voudra*, celle de Charles : *Au delà*, et ainsi des autres.

NESTOR. — Toi, prends celle-ci : *Le sort en soit jeté*.

HARPALE. — Tu parles à merveille.

NESTOR. — Pour fortifier l'opinion que les au-

NEST. — Recte est ; sed ei pago nullus est vicinus mons ?

HARP. — Est.

NEST. — Et habet alicunde rupem ?

HARP. — Habet præruptam.

NEST. — Ergo sis Harpalus eques ab aurea rupe.

HARP. — Atqui mos est magnatum ut suum quisque symbolum habeat vocale : quemadmodum Maximilianus habebat : *Tene mensuram* ; Philippus : *Qui volet* ; Carolus : *Ulterius* ; item alius aliud.

NEST. — Tu adscribito : *Omnis jacta sit alea*.

HARP. — Næ tu percommode dicis.

NEST. — Jam quo firmior sit hominum opinio, fingito

tres auront de toi, fabrique des lettres que t'écrivent des grands, où l'on te donne de temps en temps du *très-illustre chevalier*; où l'on te parle d'importantes affaires, de fiefs, de châteaux, de plusieurs milliers de florins, de gouvernement et de riches mariages. Fais que ces lettres t'échappent des mains comme par mégarde, ou bien oublie-les en quelque lieu pour qu'elles passent en d'autres mains.

HARPALE. — Ce conseil me sera facile à suivre : je sais écrire et, par une longue pratique, j'ai acquis le talent de pouvoir aisément imiter toutes les écritures.

NESTOR. — Quelquefois, couds-les dans tes vêtements ou laisse-les dans ta poche pour que ceux à qui tu donneras tes habits à raccommoder les y trouvent. Ils ne s'en tairont pas, et toi, dès que tu l'apprendras, feins d'être irrité et mécontent, comme si la mésaventure te contrariait.

litteras a magnatibus ad te missas, in quibus identidem appelleris Eques clarissimus, magnarumque rerum fiat mentio, de feudis, de arcibus, de multis florenorum millibus, de præfecturis, de matrimonio opulento. Curabis ut hujusmodi litteræ tibi velut elapsæ aut per oblivionem relictæ veniant ad aliorum manus.

HARP. — *Istud quidem erit mihi commodum : nam et litteras novi, et hanc facultatem multo usu paravi, ut cujusvis manum facile effingam.*

NEST. — *Interdum insue vesti aut relinque in crumena, ut quibus sarcienti negotium dederis, illi reperiant. Illi non*

HARPALE. — Depuis longtemps je me suis étudié à changer de figure aussi aisément que de personnage.

NESTOR. — Fais-le de façon à ne pas laisser soupçonner l'artifice et à donner du crédit à la chose.

HARPALE. — J'y veillerai.

NESTOR. — Ensuite il faut t'associer quelques compagnons ou quelques valets qui te cèdent le pas et t'appellent monseigneur en public. Tu n'as pas ici à craindre la dépense. Il se trouve assez de jeunes gens pour jouer gratis avec toi cette comédie. Ajoute que ce pays fourmille de savantasses qui ont la passion d'écrire, pour ne pas dire la démangeaison. Il ne manque pas non plus d'imprimeurs faméliques, prêts à tout oser quand ils voient briller l'espoir d'un

silebunt; et tu, simul ac resciveris, compones vultum ad iracundiam ac mœstitiam, quasi doleat casus.

HARP. — Et istuc jampridem meditatus sum ut faciem tam acile mutem quam personam.

NEST. — Ita fiet, ut nec fucus suboleat, et res cum fide spargatur.

HARP. — Curabitur sedulo.

NEST. — Deinde sodales aliquot adsciscendi sunt, aut etiam famuli, qui tibi cedant loco, et apud omnes te Joncherum appellent. Nec est quod hic sumptum metuas. Sunt plurimi juvenes qui vel gratis cupiant hanc agere fabulam. Adde huc quod hæc regio scatet juvenibus eruditulis, qui mira tenentur scribendi libidine, ne dicam scabie. Nec desunt fa-

profit. Il faut en gagner quelques-uns pour te décerner dans leurs livres le titre de grand de l'État, et le répéter çà et là en lettres majuscules. Par ce moyen on te célébrera jusqu'en Bohême comme grand de l'État. Les livres courent plus vite et plus loin que les paroles et que les plus bavards des valets.

HARPALE. — Cette idée ne me déplaît pas. Mais ces valets, il faut les nourrir.

NESTOR. — D'accord : ce ne seront pas du moins des valets manchots et pour cela bons à rien que tu nourriras. Envoie-les çà et là, ils feront bien quelque trouvaille. Tu sais que les bonnes occasions ne manquent pas.

HARPALE. — Il suffit : je comprends.

NESTOR. — Reste les métiers qu'il faut savoir.

HARPALE. — Je désire les connaître.

melici quidam typographi, nihil non audentes, si spes quæstus affulserit. Ex his aliquot suborna qui in libellis suis te prædicent patriæ procerem, idque subinde repetatur litteris majusculis. Hac via vel in Bohemia celebrabunt procerem patriæ. Et citius enim et latius discurrunt libelli, quam voces aut quamlibet loquaces famuli.

HARP. — Nec ista displicet ratio. At famuli sunt alendi.

NEST. — Sunt : at non ales famulos ἀχρείους, et ob id ἀχρείους. Mittentur huc et illuc, invenient aliquid. Scis varias esse talium rerum occasiones.

HARP. — Desine : teneo rem.

NEST. — Supersunt artes.

HARP. — Aveo scire.

NESTOR. — Si tu n'es pas un bon joueur, un habile faussaire, un hardi débauché, un vigoureux buveur, un audacieux prodigue, banqueroutier et criblé de dettes, on aura de la peine à te croire chevalier.

HARPALE. — Depuis longtemps j'ai pratiqué tout cela; mais comment me procurer de l'argent?

NESTOR. — Attends, j'y arrivais. N'as-tu point quelque patrimoine?

HARPALE. — Il est des plus maigres.

NESTOR. — Quand tu auras fait croire à ta noblesse, tu trouveras aisément des sots pour te prêter: les uns auront honte, les autres peur de te refuser. Pour jouer ses créanciers, il y a mille artifices.

HARPALE. — Je ne suis pas un apprenti, mais enfin, s'ils voient que je les paye de mots, ils me presseront.

NEST. — Ni sis bonus aleator, probus chartarius, scortator improbus, potator strenuus, profusor audax, decoctor et conflator æris alieni, vix quisquam te credet equitem.

HARP. — In istis quidem jampridem exercitatus sum; sed unde sumptus?

NEST. — Mane; istuc ibam. Est tibi patrimonium?

HARP. — Perpusillum.

NEST. — Postquam apud multos confirmata fuerit nobilitatis opinio, facile reperies fatuos qui tibi credant; quosdam etiam pudebit negare, quidam metuent. Jam ut ludas creditores, mille sunt artes.

HARP. — Earum quidem rudis non sum. Sed tandem urgebunt, ubi perspexerint nihil esse nisi verba.

NESTOR. — Pour régner, il n'est pas de meilleur moyen que de devoir au plus grand nombre possible.

HARPALE. — Comment donc?

NESTOR. — D'abord un créancier n'a pas pour toi moins d'égard que s'il était ton obligé : il craint de te donner l'occasion de lui faire perdre son argent. Des esclaves ne sont pas plus soumis à leur maître que des créanciers à leur débiteur. Donne-leur un à-compte, ils t'en savent plus de gré que d'un présent.

HARPALE. — Je l'ai remarqué.

NESTOR. — Garde-toi pourtant d'avoir affaire à de petites gens. Ceux-ci, pour la plus légère somme, soulèvent de furieuses tempêtes. On apaise plus facilement ceux qui ont du bien. La honte les arrête,

NEST. — Imo nulla est commodior ad regnum via quam debere quam plurimis.

HARP. — Qui sic?

NEST. — Primum creditor observat te non aliter quam obligatus magno beneficio, vereturque ne quam præbeat ansam amittendæ pecuniæ. Servos nemo magis habet obnoxios quam debitor suos creditores; quibus si quid aliquando reddas, gratius est quam si dono dones.

HARP. — Animadverti.

NEST. — Illud tamen caveto ne cum tenuibus habeas commercium. Nam hi ob parvulam summulam ingentes excitant tragœdias. Placabiliores sunt quibus lautior est fortuna; cohibet illos pudor, lactat spes, deterret metus, norunt quid possint equites. Postremo, quum inundaverit æris alieni

l'espoir les soutient, la crainte les détourne d'agir, ils savent ce dont est capable un chevalier. Enfin, quand les dettes déborderont, prends un prétexte pour émigrer autre part et encore autre part. N'aie pas de scrupule de ta conduite. Il n'est pas de gens plus endettés que les grands. Si c'est un manant qui te presse, fais semblant d'être offensé de son insolence. Cependant, rends parfois quelque chose, mais non pas le tout ni à tous. Qu'on ne soupçonne jamais que ta bourse est vide. Montre toujours quelque chose.

HARPALE. — Qui n'a rien ne peut rien montrer.

NESTOR. — Si un ami te laisse quelque dépôt, montre-le comme étant à toi ; mais cache bien ton jeu et que la chose se fasse comme par hasard. A cet effet, emprunte quelquefois de l'argent que tu rendras aussitôt. D'une bourse gonflée de monnaie de cuivre, tire deux pièces d'or que tu y auras mises à part. Le reste, c'est à toi de l'imaginer.

magnitudo, fictis causis alio demigra, atque inde rursus alio. Nec est quod hujus rei te pudeat. Nulli magis obæratî sunt quam magni principes. Si quis rusticus urgeat, finge offensum improbitate animum. Interdum tamen aliquid reddito, verum nec totum nec omnibus. Illud ubique curandum ne cui suboleat tibi prorsus exhaustos loculos. Semper ostenta.

HARP. — Quid ostentet qui non habet?

NEST. — Si quid amicus apud te deposuit, ostenta pro tuo ; sed artem dissimula, cura ut casus videatur. In hunc usum interdum sumito pecuniam commodato, quam mox

HARPALE. — Je comprends. Mais il me faudra être accablé de dettes.

NESTOR. — Tu sais tout ce que chez nous peuvent se permettre les chevaliers.

HARPALE. — Tout et avec impunité.

NESTOR. — Aie pour valets des gens qui ne soient pas paresseux ou qui soient des parents à toi qu'il te faudrait entretenir ailleurs. A l'occasion ils dépouilleront un marchand. Ils trouveront bien aussi quelque objet abandonné dans une hôtellerie, dans une maison ou dans un bateau. Tu comprends ? Ils se souviendront que la nature n'a pas en vain donné dix doigts à l'homme.

HARPALE. — Soit, pourvu qu'il n'y ait pas de risque.

NESTOR. — Qu'ils aient de belles livrées à tes armes. Confie-leur de fausses lettres pour des grands.

reddas. Ex loculo nummis æreis distento, profer aureos duos ibi sepositos. Cetera ex te ipso conjicito.

HARP. — Intellego. At tandem obruar oportet ære alieno.

NEST. — Scis quantum apud nos liceat equitibus.

HARP. — Nihil non, et quidem impune.

NEST. — Ergo famulos ale non segnes, aut etiam sanguine propinquos, qui alioqui forent alendi. Occurret negotiator quem obvium spolient. Reperient aliquid in diversoriis aut in ædibus aut in navibus incustoditum. Tenes ? Meminerint non frustra datos homini digitos.

HARP. — Si quidem tuto.

NEST. — Cura ut habeas pulchre vestitos cum insignibus. Committe litteras fictitias ad summates. Si quid clam

S'ils dérobent quelque chose secrètement, personne n'osera les accuser : si on les soupçonne, on craindra le chevalier leur maître. Dans le cas où ils auraient usé de violence pour consommer leur vol, on dira que c'est la guerre. Ce sont là en effet les préludes de la guerre.

HARPALE. — O l'admirable conseil!

NESTOR. — Il te faut encore bien retenir ce dogme de la chevalerie : *Il est permis à un chevalier de débarrasser de son argent le voyageur plébéien*. Se peut-il voir de plus indigne qu'un vil marchand regorge d'écus, pendant qu'un chevalier n'a rien à dépenser pour les femmes et le jeu? Fréquente toujours les grands ou plutôt impose-leur ta compagnie. Fais-toi contre la honte un front d'airain, surtout devant les étrangers. C'est pour cela que mieux vaut passer sa vie dans un endroit fréquenté,

sustulerint, nullus audebit illos insimulare : etiam si quid suspicientur, timebunt equitem dominum : sin vi prædam extorserint, bellum vocabitur. His progymnasmatibus ad bellum præluditur.

HARP. — O felix consilium!

NEST. — Jam illud equestre dogma semper erit tuendum : *Jus fasque esse equiti plebeium viatorem exonerare pecunia*. Quid enim indignius quam ignobilem negotiatorem abundare nummis, quum interim eques non habeat quod impendat scortis et aleæ? Fac semper te adjungas magnatibus, vel ingeras potius : ne quid pudeat, perfricanda frons est, sed præsertim hospitibus : eoque præstat in celebri

comme aux bains ou dans les hôtelleries distinguées.

HARPALE. — J'y avais pensé.

NESTOR. — C'est dans ces lieux que la fortune offre souvent quelque butin.

HARPALE. — Comment, je te prie?

NESTOR. — Par exemple, l'un oublie sa bourse, un autre par distraction laisse la clef à la porte de son cabinet. Tu entends le reste.

HARPALE. — Mais...

NESTOR. — Que crains-tu? Un personnage si cosu, qui parle si magnifiquement, le chevalier de la Roche-d'Or, qui osera le soupçonner? Et si par hasard il s'en trouve d'assez hardi pour le faire, le sera-t-il jusqu'à t'appeler en justice? Cependant le soupçon tombera sur quelque voyageur parti de la veille. Le maître de l'hôtel et les gens de service

quopiam loco vitam agere, puta in thermis, frequentibus diversoriis.

HARP. — Istuc ipsum erat in animo.

NEST. — Hic sæpenumero fortuna prædam objicit.

HARP. — Qui? rogo.

NEST. — Puta, hic aut ille reliquit crumenam, aut oblitus reliquit clavim in sera promptuarii. Cetera tenes.

HARP. — At.

NEST. — Quid metuis? de sic culto, de tam magnifice loquente, de equite ab Aurea Rupe, quis audebit suspicari? Et si quis forte tam improbus exstiterit, quis erit tam audax ut te appellet? Interim suspicio derivabitur in aliquem hospitum qui pridie discesserit. Turbabuntur famulitia cum pan-

seront dans le trouble. Toi tu joueras ton rôle tranquillement. Si le volé est une personne modeste et sensée, il n'en dira mot, pour ne pas ajouter à sa perte la honte d'avoir mal gardé son bien.

HARPALE. — Tu parles fort bien. Car tu connais, je pense, le comte de Vautour-Blanc?

NESTOR. — Si je le connais!

HARPALE. — J'ai ouï dire qu'un Espagnol élégamment vêtu et de haute mine fut reçu chez lui et lui emporta six cents florins, sans que jamais le comte ait osé se plaindre, tant son hôte était imposant!

NESTOR. — Cela te sert d'exemple. Détache quelquefois un de tes serviteurs sous prétexte de l'envoyer à la guerre. Après avoir dépouillé des églises et des monastères, il te reviendra chargé de butin.

docheo. Tu tranquillus tuam personam agito. Hoc si acciderit homini modesto cordatoque, silebit, ne simul cum damno lucrifaciat pudorem qui rem suam indiligenter servaverit.

HARP. — Non absurde dicis : nam nosti, opinor, comitem a Vulture Albo.

NEST. — Quid ni?

HARP. — Apud hunc diversatus est, ut accepi, Hispanus quidam, specie cultuque sane quam liberali. Is abstulit florenos sexcentos : nec unquam comes ausus est queri. Tanta erat hominis majestas.

NEST. — Habes exemplum. E famulis tuis interdum aliquem emandes, in bellum scilicet. Is spoliatis templis aut monasteriis quibuslibet redibit onustus præda bello parta.

HARPALE. — Ce moyen est le plus sûr.

NESTOR. — Il en est un autre pour battre monnaie.

HARPALE. — Lequel, je te prie?

NESTOR. — Feins des sujets de colère contre des riches, surtout contre les moines ou les prêtres qui sont aujourd'hui l'objet d'une haine presque générale. L'un se sera moqué de toi ou aura craché sur ton écusson, un autre aura parlé de toi avec trop peu de respect, un autre enfin aura écrit quelque chose qu'il te sera facile de convertir en calomnie. Déclare-leur par tes féciaux une guerre sans merci. Sème de sinistres menaces, parle de ruine et d'anéantissement; pleins d'effroi, ils viendront à composition. Fais sonner bien haut ta dignité, c'est-à-dire, demande trop pour obtenir quelque chose. Si tu réclames trois mille écus d'or, on aura honte de t'en offrir moins de deux cents.

HARP. — Hoc quidem est tutissimum.

NEST. — Est et alia ratio conflandæ pecuniæ.

HARP. — Narra, obsecro.

NEST. — In bene nummatos finge causas irarum, præsertim in monachos aut sacerdotes, qui nunc apud omnes fere summa laborant invidia. Alius irriserit aut conspuerit clypeum tuum, alius parum honorifice de te sit locutus, alius scripserit aliquid quod in calumniam detorqueri valeat. His per feciales tuos ἄσπονδον πόλεμον denuntia. Sparge minas atroces, excidia, exitia, πανολεθρίας meras : territi venient ad componendam litem. Ibi fac magno æstimes tuam dignitatem,

HARPALE. — J'en menacerai d'autres des lois.

NESTOR. — Cela se rapproche du métier de délateur, mais ne laisse pas de donner un peu d'aise. Mais quoi ! j'allais oublier le principal : il faut prendre au filet du mariage une héritière bien dotée. Tu as un philtre pour cela : tu es jeune, beau garçon, tu débites de jolis riens et tu es toujours de belle humeur. Fais courir le bruit que la cour t'offre de grands avantages. Les filles aiment à épouser des satrapes.

HARPALE. — J'en ai connu à qui la chose a réussi. Cependant si la mèche se découvre et que mes créanciers se jettent sur moi de toutes parts, on rira du chevalier de comédie. Car pour ces gens-là, c'est plus honteux qu'un vol sacrilège dans une église.

NESTOR. — Souviens-toi de payer d'audace. D'a-

hoc est, iniquum petas, ut æquum feras. Si postules tria millia, pudebit minus offerre quam ducentos aureos.

HARP. — Aliis minitabor leges.

NEST. — Istud propius quidem accedit ad sycophanticam : sed tamen juvat et hoc in partem. Sed heus, Harpale, pene exciderat quod dictum in primis oportuit ; puella quæpiam bene dotata in matrimonii nassam illaqueanda est. Habes apud te philtum, juvenis es, candidulus es, lepidus nugator es, rides blandum. Sparge te magnis promissis ascitum in aulam Cæsaris. Amant puellæ satrapis nubere.

HARP. — Novi quibus hoc bene cesserit. Ceterum quid si fucus tandem erumpat, et insiliant undique creditores ? Irridebor personatus eques. Nam id apud istos turpius est quam si templum sacrilegio spolies.

NEST. -- Hic oportet meminisse perfrictæ frontis. Illud

bord parce qu'en aucun temps il n'a été plus permis de remplacer la sagesse par l'audace. Imagine une excuse. Il ne manquera pas de naïfs pour accueillir ta fable; d'autres, par civilité, feindront de n'avoir pas découvert les ruses. A défaut d'autre ressource, réfugie-toi quelque part, à la guerre, dans le tumulte. Comme la mer lave toutes les impuretés des hommes, la guerre cache la sentine de tous les crimes. On ne passe pas aujourd'hui pour un bon capitaine, si l'on n'a pas fait un tel apprentissage. Ce sera là ton dernier asile, si tout le reste t'échappe. Mais avant d'en venir là, il faut remuer ciel et terre. Aie toujours l'oreille au vent : évite les petites villes. Dans les grandes, sauf Marseille, il y a plus de liberté. Écoute à la dérobée ce qu'on dit de toi. Quand tu entendras répéter souvent des paroles comme celles-ci : Que fait-il? pourquoi reste-t-il ici tant d'années? que ne retourne-t-il

in primis quod nullis unquam temporibus magis licuit audacia pro sapientia uti quam hodie. Comminiscendum est aliquid quod excuset. Deinde nunquam deerunt candidi qui faveant tuæ fabulæ; nonnulli civiliores dissimulabunt intellectum fucum. Postremo, si nihil aliud, profugiendum est aliquo in bellum, in tumultum. Quemadmodum κλύζει θάλασσα πάντα τ' ἀνθρώπων κακά, ita bellum operit omnium scelerum sentinam. Nec enim habetur hodie bonus belli dux, nisi tali tirocinio præparatus accesserit. Hoc erit extremum asylum, si cuncta fefellerint. Verum omnis movendus erit tibi lapis, ne huc veniatur. Vide ne te securitas opprimat; oppidula minuta fuge :

dans son pays? pourquoi prend-il si peu de soin de ses châteaux? quels sont ses ancêtres? d'où tire-t-il de l'argent pour tant de dépenses? Quand, dis-je, de pareils propos commenceront à se répandre, le moment est venu pour toi de déloger; mais fuis en lion et non en lièvre. Feins d'être appelé à la cour pour des affaires importantes, ajoute que tu reviendras bientôt à la tête d'une armée. Ceux qui ont du bien et ne veulent pas le perdre n'oseront pas ouvrir la bouche contre toi pendant ton absence. Mais je te recommande surtout de te méfier des poètes, engeance irritable et malfaisante. Ont-ils de l'humeur, ils barbouillent du papier, et ce qu'ils ont barbouillé se répand aussitôt dans le monde entier.

HARPALE. — Que je meure si tes conseils ne me

in magnis ac frequentibus civitatibus plus est licentiæ, nisi si qua sit Massiliæ similis. Dissimulanter expiscare quid quisque de te loquatur. Ubi senseris hujusmodi voces increbrescere : Quid agit? cur hic tot annos moratur? cur non revisit patriam? cur negligit arces suas? unde ducit imagines? unde tantæ profusioni facultates? Hoc genus, inquam, voces, ubi cœperint magis ac magis gliscere, tum mature tibi de migrando cogitandum est; sed sit fuga leonina, non leporina. Assimula te vocari in aulam Cæsaris ad res magnas, brevi te adfuturum cum exercitu. Non audebunt in absentem hiscere, quibus est quod nolint amittere. Sed in primis tibi censeo cavendum genus istud hominum poeticum, irritabile, nigrumque. Illinunt chartis si quid illos habet male : subitoque per orbem spargitur quidquid illeverint.

HARP. — Dispeream ni mihi vehementer placeat tuum

plaisent infiniment ! A la façon dont je les suivrai, tu verras que tu as eu affaire à un esprit docile et à un cœur reconnaissant. Le premier cheval, digne de toi, que je trouverai dans un pâturage, je t'en ferai cadeau.

NESTOR. — Il te reste maintenant à t'acquitter de ta promesse. Pourquoi désires-tu si vivement passer pour noble ?

HARPALE. — Mon seul motif est que les nobles peuvent tout se permettre impunément. N'est-ce rien ?

NESTOR. — Pour mettre la chose au pis, la mort est une dette qu'il faut payer à la nature, eût-on vécu dans une chartreuse. Et après tout on meurt sur la roue avec moins de douleur que par la pierre, la goutte ou la paralysie. Il sied à un soldat de croire qu'après la mort il ne reste qu'un cadavre.

HARPALE. — C'est aussi mon sentiment.

consilium. Efficiam ut intelligas te nactum docile ingenium et juvenem minime ingratum. Equum quem primum te dignum nactus in pascuis fuero, tibi dono mittam.

NEST. — Nunc superest ut quod pollicitus es vicissim præstes. Quid est cur tantopere affectes falsam opinionem nobilitatis ?

HARP. — Nullam aliam ob causam nisi quod his omnia licent impune. An hoc tibi leve videtur momentum ?

NEST. — Ut pessime cedat, mors una debetur naturæ, etiamsi vixisses in carthusia. Et levius moriuntur in rota quam qui moriuntur calculo, podagra aut paralysi. Nam militare est credere nihil hominis superesse post mortem præter cadaver.

HARP. — Sic opinor.

V. — LE POINT DU JOUR.

NEPHALIUS, PHILYPNUS.

NEPHALIUS. — J'ai été aujourd'hui pour te voir, Philypnus; on m'a dit que tu n'y étais pas.

PHILYPNUS. — On ne t'a pas tout à fait menti : pour toi je n'y étais pas, mais pour moi j'y étais fort bien.

NEPHALIUS. — Quelle est cette énigme?

PHILYPNUS. — Tu sais bien le vieux proverbe : *Je ne dors pas pour tous*. Tu te rappelles aussi le plaisant trait de Nasica. Il était venu un jour rendre visite à son ami Ennius. Celui-ci lui fit répondre par sa servante qu'il n'y était pas : Nasica comprit et se retira. A son tour Ennius, l'étant venu voir, entre dans la maison, et demande à l'esclave si

V. — DILUCULUM.

NEPHALIUS. PHILYPNUS ¹.

NEPH. — Hodie te conventum volebam, Philypne, sed negabaris esse domi.

PHIL. — Non omnino mentiti sunt : tibi quidem non eram, sed mihi tum eram maxime.

NEPH. — Quid istuc ænigmatis est ?

PHIL. — Nosti illud vetus proverbium : *non omnibus dormio*. Nec te fugit ille Nasicæ jocus, cui quum, Ennium

1. Philypnus (Φίλυππος ami du sommeil.) Nephalius (Νηφάλιος, qui ne boit pas de vin, d'où tempérant sage) veut dire, dans la pensée d'Érasme, l'homme actif.

Nasica est chez lui. — « Je n'y suis pas », s'écrie de sa chambre Nasica. Ennius reconnut sa voix : « Comment, dit-il, impudent, je ne t'entends pas parler? — Mais toi, répartit Nasica, tu es bien plus impudent de ne pas me croire, quand moi j'ai cru ta servante. »

NEPHALIUS. — Peut-être étais-tu trop occupé?

PHILYPNUS. — Au contraire, je goûtais un doux repos.

NEPHALIUS. — Tu me mets encore à la torture avec tes énigmes.

PHILYPNUS. — Je vais donc te parler ouvertement, et j'appellerai figuier un figuier.

NEPHALIUS. — Parle.

PHILYPNUS. — Je dormais de tout mon cœur.

familiarem invisere volenti, ancilla jussu heri negasset esse domi; sensit Nasica et discessit. Ceterum ubi vicissim Ennius, Nasicæ domum ingressus, rogaret puerum num esset intus, Nasica de conclavi clamavit : Non, inquiens, sum domi. Quumque Ennius agnita voce dixisset : Impudens, non te loquentem agnosco? Imo tu, inquit Nasica, impudentior, qui mihi ipsi fidem non habeas, quum ego crediderim ancillæ tuæ.

NEPH. — Eras fortassis occupator.

PHIL. — Imo suaviter otiosus.

NEPH. — Rursum ænigmate torques.

PHIL. — Dicam igitur explanate, nec aliud dicam ficum quam ficum.

NEPH. — Dic.

PHIL. — Altum dormiebam.

NEPHALIUS. — Que dis-tu? Il était déjà plus de huit heures, et ce mois-ci le soleil se lève avant quatre heures.

PHILYPNUS. — Libre au soleil, s'il veut, de se lever à minuit, pourvu que, moi, je puisse dormir tout mon soûl.

NEPHALIUS. — Est-ce un hasard ou une habitude?

PHILYPNUS. — Une habitude assurément.

NEPHALIUS. — Pire encore est l'habitude d'une chose déjà mauvaise en soi.

PHILYPNUS. — C'est après le lever du soleil que le sommeil est le plus doux.

NEPHALIUS. — Enfin à quelle heure te lèves-tu?

PHILYPNUS. — Entre quatre et neuf heures.

NEPHALIUS. — L'intervalle est assez grand. Les

NEPH. — Quid ais? atqui jam præterierat octava, quum sol hoc mense surgat ante quartam

PHIL. — Per me quidem soli liberum est vel media nocte surgere, modo mihi liceat ad satietatem usque dormire.

NEPH. — Verum istuc utrum casu accidit an consuetudo est?

PHIL. — Consuetudo prorsus.

NEPH. — Atqui rei non bonæ consuetudo pessima est, Philypne.

PHIL. — Imo nullus est somnus suavior quam post exortum solem.

NEPH. — Qua tandem hora soles lectum relinquere?

PHIL. — Inter quartam et nonam.

NEPH. — Satis amplum spatium. Vix tot horis comuntur reginæ. Sed unde venisti in istam consuetudinem?

princesses ne mettent pas tant d'heures à se coiffer. Mais comment t'est venue cette habitude?

PHILYPNUS. — Comme nous passons la meilleure partie de la nuit dans la bonne chère et au jeu, il faut bien se dédommager le matin.

NEPHALIUS. — Je ne vis jamais homme plus follement prodigue.

PHILYPNUS. — Moi, je vois là plus d'économie que de profusion. Pendant ce temps-là je ne brûle pas de chandelle et je n'use pas mes habits.

NEPHALIUS. — C'est une économie à rebours de conserver du verre et de perdre les perles. Autrement sage était ce philosophe à qui l'on demanda ce qu'il y a de plus précieux et qui répondit : Le temps. Et comme les premières heures du jour en sont évidemment la meilleure partie, toi, de gaieté de cœur, de la chose la plus précieuse tu perds ce qu'elle a de plus précieux.

PHIL. — Quia solemus convivium, lusus et jocos in multam proferre noctem; id dispendii matutino somno pensamus.

NEPH. — Vix unquam vidi hominem te perditius prodigum.

PHIL. — Mihi parcimonia videtur magis quam profusio. Interim nec candelas absumo nec vestes detero.

NEPH. — Præpostera sane parcimonia, servare vitrum ut perdas gemmas. Aliter sapuit ille philosophus, qui, rogatus quid esset pretiosissimum, respondit : Tempus. Porro quum constet diluculum esse totius diei partem optimam, tu quod in re pretiosissima pretiosissimum est, gaudes perdere.

PHILYPNUS. — Est-ce une perte ce qui est donné au corps?

NEPHALIUS. — On ruine son corps, en l'accablant ainsi de tant de douceurs; un sommeil modéré et pris en son temps le rend frais et dispos, et la veille du matin le fortifie.

PHILYPNUS. — Dormir est si bon!

NEPHALIUS. — Quelle douceur peut éprouver qui ne sent rien?

PHILYPNUS. — Mais justement la douceur est de ne rien sentir qui incommode.

NEPHALIUS. — En ce cas ceux-là sont plus heureux encore qui dorment dans le tombeau. Car les dormeurs ont quelquefois des songes fâcheux.

PHILYPNUS. — On dit que c'est le sommeil qui fait surtout engraisser.

NEPHALIUS. — Cela est bon pour les loirs, non pour les hommes. On a raison d'engraisser les ani-

PHIL. — An hoc perit quod datur corpusculo?

NEPH. — Imo detrahitur corpusculo, quod tum suavissime afficitur, maximeque vegetatur, quum tempestivo moderatoque somno reficitur, et matutina vigilia corroboratur.

PHIL. — Sed dulce est dormire.

NEPH. — Quid esse potest dulce nihil sentienti?

PHIL. — Hoc ipsum dulce est nihil sentire molestiæ.

NEPH. — Atqui isto nomine feliciores sunt qui dormiunt in sepulcris. Nam dormienti nonnunquam insomnia molesta sunt.

PHIL. — Aiunt eo somno maxime saginari corpus.

NEPH. — Ista glirium sagina est, non hominum. Recte

maux qu'on doit manger, mais à quoi bon se charger de graisse, sinon pour avoir un plus lourd paquet à porter? Dis-moi, si tu avais un domestique, l'aimerais-tu mieux gras, ou dispos et actif?

PHILYPNUS. — Mais je ne suis pas domestique.

NEPHALIUS. — Il me suffit que tu préfères un valet agile à un valet chargé d'embonpoint.

PHILYPNUS. — Assurément.

NEPHALIUS. — Platon a dit que l'âme c'est l'homme même, et que le corps n'est que le domicile et l'instrument. Du moins, tu accorderas, je pense, que l'âme est la principale partie de l'homme et le corps le serviteur de l'âme.

PHILYPNUS. — Soit.

NEPHALIUS. — Puisque au lieu d'un domestique ventru, tu le voudrais agile et allègre, pourquoi

saginantur animalia quæ parantur epulis : homini quorsum attinet accersere obesitatem, nisi ut graviore sarcina onustus incedat ? Dic mihi, si famulum haberes, utrum obesum mallet, an vegetum, et ad omnia munia habilem ?

PHIL. — Atqui non sum famulus.

NEPH. — Mihi sat est quod ministrum officiis aptum mallet quam bene saginatum.

PHIL. — Plane mallet.

NEPH. — At Plato dixit animum hominis hominem esse, corpus nihil aliud esse quam domicilium aut instrumentum. Tu certe fateberis, opinor, animum esse principalem hominis portionem, corpus animi ministrum.

PHIL. — Esto, si vis.

NEPH. — Quum tibi nolles ministrum abdomine tardum,

donner à ton âme un serviteur lourd et paresseux?

PHILYPNUS. — Je me rends à la vérité.

NEPHALIUS. — Mais voici pour toi un autre dommage. Si l'âme est supérieure au corps, tu conviens aussi que les biens de l'âme surpassent ceux du corps.

PHILYPNUS. — C'est probable.

NEPHALIUS. — Mais entre les biens de l'âme la sagesse tient le premier rang.

PHILYPNUS. — Je l'avoue encore.

NEPHALIUS. — Pour acquérir cette sagesse, il n'est pas de meilleur temps que le matin, quand le soleil, se levant de nouveau, redonne à toutes choses joie et vigueur, et dissipe ces fumées qui d'en bas montent au cerveau et obscurcissent d'ordinaire le siège de l'âme.

sed agilem malles et alacrem, cur animo paras ministrum ignavum et obesum?

PHIL. — Vincor veris.

NEPH. — Jam aliud dispendium accipe : ut animus longe præstat corpori, ita fateris opes animi longe præcellere bona corporis.

PHIL. — Probabile dicis.

NEPH. — Sed inter animi bona primas tenet sapientia.

PHIL. — Fateor.

NEPH. — Ad hanc parandam nulla diei pars utilior quam diluculum, quum sol novus exoriens vigorem et alacritatem affert rebus omnibus, discutitque nebulas e ventriculo exhalari consuetas, quæ mentis domicilium solent obnubilare.

PHILYPNUS. — C'est la vérité.

NEPHALIUS. — Maintenant, compte ce que tu pourrais apprendre pendant ces quatre heures que tu perds à dormir mal à propos.

PHILYPNUS. — Beaucoup, je le reconnais.

NEPHALIUS. — J'ai éprouvé qu'on fait plus pour l'étude en une heure le matin qu'en trois heures de l'après-midi, et cela sans aucun danger pour la santé.

PHILYPNUS. — Je le sais.

NEPHALIUS. — Ensuite additionne les jours que tu perds et pense à quel nombre ils monteront.

PHILYPNUS. — Ce nombre sera grand.

NEPHALIUS. — Qui gaspille follement l'or et les pierres précieuses est tenu pour prodigue et a besoin d'un tuteur : mais celui qui perd ces biens

PHIL. — Non repugno.

NEPH. — Nunc mihi supputa quantum eruditionis tibi parare possis quatuor illis horis quas somno intempestivo perdis.

PHIL. — Profecto multum.

NEPH. — Expertus sum in studiis plus effici una hora matutina quam tribus pomeridianis ; idque nullo corporis detrimento.

PHIL. — Audivi.

NEPH. — Deinde illud reputa, si singulorum dierum jacturam in summam conferas, quantus sit futurus cumulus.

PHIL. — Ingens profecto.

NEPH. — Qui gemmas et aurum temere profundit pro-

cent fois plus précieux, sa prodigalité n'est-elle pas plus honteuse?

PHILYPNUS. — Cela est clair pour qui juge sainement.

NEPHALIUS. — Pèse de plus les paroles de Platon: Rien de plus beau, de plus aimable que la sagesse; si les yeux du corps pouvaient la voir, elle allumerait d'incroyables amours.

PHILYPNUS. — Le mal est qu'on ne peut la voir.

NEPHALIUS. — Avec les yeux du corps, je l'avoue. Mais les yeux de l'âme la voient, et l'âme est la meilleure partie de l'homme. Et là où l'amour est incroyable, là doit être pour l'âme unie à une telle amie sa suprême volupté.

PHILYPNUS. — Ce que tu dis est vraisemblable.

NEPHALIUS. — Après cela, s'il te semble bon,

digus habetur et tutorem accipit : hæc bona tanto pretiosiora qui perdit, nonne multo turpius prodigus est?

PHIL. — Sic apparet, si rem recta ratione perpendamus.

NEPH. — Jam illud expende quod scripsit Plato, nihil esse pulchrius, nihil amabilius sapientia : quæ si corporeis oculis cerni posset, incredibiles sui amores excitaret.

PHIL. — Atqui illa cerni non potest.

NEPH. — Fateor corporeis oculis. Verum cernitur oculis animi, quæ pars est hominis potior. Et ubi amor est incredibilis, ibi summa voluptas adsit oportet, quoties animus cum tali amica congregitur.

PHIL. — Verisimile narras.

NEPH. — I nunc et somnum mortis imaginem cum hac voluptate commuta, si videtur.

préfère à une telle volupté le sommeil image de la mort.

PHILYPNUS. — Alors c'en est fait des divertissements de la nuit.

NEPHALIUS. — Perte heureuse, que de changer le pire pour le mieux et le mal pour le bien ! On perd du plomb avec profit en le convertissant en or. La nature a assigné la nuit au sommeil. Le soleil à son lever rappelle tous les animaux et l'homme surtout à leur tâche ordinaire. « Ceux qui dorment, dit saint Paul, dorment de nuit, et ceux qui sont ivres, sont ivres de nuit. » Et quand on voit tous les animaux s'éveiller avec le soleil, quelques-uns même le saluer de leur chant avant qu'il paraisse, l'éléphant l'adorer à genoux, quelle plus grande honte pour l'homme que de ronfler longtemps encore après qu'il est levé ? Toutes les fois que cette lumière dorée éclaire ta chambre, ne semble-t-elle pas t'adresser ces reproches : « Insensé de perdre

PHIL. — Verum interim pereunt nocturni lusus.

NEPH. -- Bene pereunt quæ pejora melioribus, inhonesta præclaris, vilissima pretiosissimis permutantur. Bene perdit plumbum qui illud vertit in aurum. Noctem natura somno tribuit; sol exoriens cum omne animantium genus, tum præcipue hominem ad vitæ munia revocat. « Qui dormiunt, inquit Paulus, nocte dormiunt : et qui ebrii sunt, nocte ebrii sunt. » Proinde quid turpius quam, quum omnia animantia cum sole expergiscantur, quædam etiam illum nondum apparentem sed adventantem cantu salutent, quum ele-

ainsi le meilleur de ta vie! Je ne brille pas pour que vous dormiez ainsi ensevelis sous des couvertures, mais pour que vous vous occupiez aux choses les plus honnêtes. On n'allume pas une lampe pour dormir mais pour travailler, et toi, c'est à la lumière de la plus belle des lampes que tu ne fais que ronfler? »

PHILYPNUS. — Tu es éloquent.

NEPHALIUS. — Non pas éloquent, mais vrai. Allons plus avant. Tu n'es pas sans avoir entendu ce mot d'Hésiode : Il n'est plus temps d'épargner quand on voit le fond.

PHILYPNUS. — Très-souvent. C'est à la moitié du tonneau que se trouve le meilleur vin.

NEPHALIUS. — N'est-il pas vrai que la première

phantus solem orientem adoret, hominem diu post solis exortum stertere? Quoties aureus ille splendor illustrat cubiculum tuum, nonne videtur exprobrare dormienti : « Stulte, quid optimam vitæ tuæ partem gaudes perdere? Non in hoc luceo ut abditi dormiatis, sed ut rebus honestissimis invigiletis. Nemo lucernam accendit ut dormiat, sed ut aliquid operis agat : et ad hanc lucernam omnium pulcherrimam nihil aliud quam stertis? »

PHIL. — Belle declamas.

NEPH. — Non belle, sed vere. Age, non dubito quin frequenter audiveris illud Hesiodicum: Sera in fundo parcimonia.

PHIL. — Frequentissime. Nam in dolii medio vinum est optimum.

NEPH. — Atqui in vita prima pars, nimirum adolescentia, est optima.

partie de la vie, qui est l'adolescence, en est la meilleure?

PHILYPNUS. — Assurément.

NEPHALIUS. — Or le matin est au jour ce que l'adolescence est à la vie. N'y a-t-il donc pas même folie à perdre sa jeunesse dans des frivolités et à perdre dans le sommeil les heures matinales?

PHILYPNUS. — Cela est clair.

NEPHALIUS. — Est-il un bien qui soit comparable à la vie?

PHILYPNUS. — Non pas même tous les trésors de la Perse.

NEPHALIUS. — Ne te sentirais-tu pas une haine mortelle contre un homme qui pourrait et voudrait par de méchants artifices te la raccourcir de quelques années?

PHILYPNUS. — Je voudrais le premier lui arracher la vie.

PHIL. — Profecto sic est.

NEPH. — At diluculum hoc est diei quod adolescentia vitæ. An non igitur stulte faciunt qui adolescentiam nugis, matutinas horas somno perdunt?

PHIL. — Sic apparet.

NEPH. — An est ulla possessio quæ cum hominis vita sit conferenda?

PHIL. — Ne universa quidem Persarum gaza.

NEPH. — An non vehementer odisses hominem qui tibi vitam posset ac vellet malis artibus ad annos aliquot decurtare?

PHIL. — Illi mallet ipse vitam eripere.

NEPHALIUS. — Je tiens pour plus coupables encore ceux qui abrègent leur vie volontairement.

PHILYPNUS. — Je l'avoue, s'il s'en trouve de tels?

NEPHALIUS. — S'il s'en trouve? mais c'est ce que font tout ceux qui te ressemblent.

PHILYPNUS. — Le bon discours!

NEPHALIUS. — Je le tiens pour excellent. Pense en toi-même si Pline n'a pas eu bien raison de dire : « Vivre c'est veiller; donc plus l'homme aura donné de temps à l'étude, plus il aura vécu. » Le sommeil est une espèce de mort. Les poètes le font venir des enfers et Homère l'appelle frère de la mort. Ceux qui dorment ne sont comptés au nombre ni des vivants ni des morts; cependant ils sont plus près des morts.

PHILYPNUS. — Je le crois aussi.

NEPH. — Verum pejores ac nocentiores arbitror qui sibi volentes reddunt vitam breviorē.

PHIL. — Fateor, si qui tales reperiantur.

NEPH. — Reperiantur? imo id faciunt omnes tui similes.

PHIL. — Bona verba.

NEPH. — Optima. Sic tuo cum animo reputa : nonne videtur rectissime dixisse Plinius : « Vitam esse vigiliam, et hoc pluribus horis hominem vivere quo majorem temporis partem impenderit studiis? » Somnus enim mors quædam est. Unde et ab inferis venire fingitur et ab Homero mortis germanus dictus est. Itaque quos somnus occupat nec inter vivos nec inter mortuos censentur, sed tamen potius inter mortuos.

PHIL. — Ita videtur omnino.

NEPHALIUS. — Maintenant compte ce qu'ils se retranchent de vie ceux qui chaque jour consomment à dormir trois ou quatre heures de trop.

PHILYPNUS. — La somme est considérable.

NEPHALIUS. — Ne tiendrais-tu pas pour un dieu l'alchimiste qui pourrait ajouter à ta vie dix années et te donner la vigueur de la santé dans un âge avancé ?

PHILYPNUS. — Que ne m'en vient-il un de la sorte ?

NEPHALIUS. — Ce bienfait divin, tu peux le devoir à toi-même.

PHILYPNUS. — Et comment ?

NEPHALIUS. — Le matin est la jeunesse du jour : jusqu'à midi c'est la jeunesse dans son feu. L'âge viril vient ensuite, le soir est la vieillesse, après le

NEPH. — Nunc mihi rationem subducito quantam vitæ portionem sibi resecent qui singulis diebus tres aut quatuor horas perdunt somno.

PHIL. — Video summam immensam.

NEPH. — Nonne pro deo haberes alchimistam qui posset decem annos vitæ summæ adjicere, et proveciorem ætatem ad adolescentiæ vigorem revocare ?

PHIL. — Quid ni habeam ?

NEPH. — Sed hoc tam divinum beneficium ipse tibi præstare potes.

PHIL. — Qui sic ?

NEPH. — Quia mane diei est adolescentia : usque ad meridiem fervet juvenus ; mox virilis ætas ; cui succedit pro senecta vespera ; vesperam excipit occasus, velut diei mors.

soir, la nuit qui est la mort du jour. L'épargne est un grand revenu, ici plus que partout ailleurs. Et n'est-ce pas réaliser un grand bénéfice que de ne plus perdre la meilleure partie de la vie ?

PHILYPNUS. — Tu dis vrai.

NEPHALIUS. — C'est impudence d'accuser la nature d'avoir enfermé la vie dans des bornes trop étroites, quand on s'ôte à soi-même une partie de ce qui nous a été donné à vivre. La vie est assez longue pour qui sait la ménager. Ce n'est pas un léger progrès de savoir faire chaque chose en son temps. Après le dîner nous ne sommes plus hommes qu'à moitié ; le corps chargé de nourriture rend l'âme pesante et il y a danger à troubler dans le laboratoire de l'estomac les esprits occupés à la digestion pour les appeler à des œuvres plus hautes. Après le souper nous valons encore moins. Mais aux heures

Magnum autem vectigal parcimonia est, sed nusquam majus quam hic. An non igitur ingens lucrum sibi adjunxit qui magnam vitæ partem eamque optimam perdere desiit ?

PHIL. — *Vera prædicas.*

NEPH. — *Proinde videtur admodum impudens eorum querimonia qui naturam accusant, quod hominis vitam tam angustis spatiis finierit, quum ipsi ex eo quod datum est sibi sponte tantum amputent. Satis longa est cuique vita, si parce dispensetur. Nec mediocris profectus est, si quis suo quæque tempore gerat. A prandio vix semihomines sumus, quum corpus cibis onustum aggravat mentem, nec tutum est spiritus ab officina stomachi, concoctionis officium peragentes, ad superiora evocare : a cœna multo minus. At matutinis horis homo*

matinales l'homme se possède tout entier, le corps est dispos pour toutes ses fonctions, l'esprit est alerte, tous ses organes sont reposés et frais, et comme animé par un souffle divin, il se ressent de son origine et ne se porte qu'aux choses honnêtes.

PHILYPNUS. — Voilà qui est parler élégamment.

NEPHALIUS. — C'est Agamemnon, si je ne me trompe, qui s'entend dire chez Homère « qu'il ne sied pas à l'homme qui gouverne de dormir toute sa nuit. » Combien est-il plus honteux de donner au sommeil la meilleure partie du jour !

PHILYPNUS. — Oui, « pour l'homme qui gouverne ». Mais je ne suis pas un chef d'armée.

NEPHALIUS. — Si tu as quelque chose au monde de plus cher que toi-même, ne te laisse pas toucher aux discours d'Homère. L'espoir d'un pauvre gain fait lever le forgeron avant le jour, et nous, l'amour

totus est homo, dum habile est ad omne ministerium corpus, dum alacer viget animus, dum omnia mentis organa tranquilla sunt ac serena, dum auræ divinæ, ut ait ille, particula spirat, ac sapit originem suam, et rapitur ad honesta.

PHIL. — Eleganter tu quidem concionaris.

NEP. — Apud Homerum audit Agamemnon, opinor,

Ὅ γὰρ παννύχιον εὐδειν βουλευφόρον ἄνδρα.

Quanto turpius est tantam diei partem somno perdere ?

PHIL. — Verum, sed *βουλευφόρω*. Ego non sum dux exercitus.

NEPH. — Si quid aliud tibi carius est quam ipse tibi, ne quid te moveat Homeri sententia. Faber ærarius ob vile lucellum surgit ante lucem : et nos amor sapientiæ non potest

de la sagesse ne peut nous éveiller, et nous n'écou-
tons pas le soleil qui nous convie à nous saisir d'un
bien inestimable! Les médecins ne font prendre
leurs remèdes qu'au petit jour; ils savent que pour
soulager le corps ce sont des heures d'or, et nous,
nous ignorons ce qu'elles ont de vertu pour enrichir
nos âmes et pour les guérir! Si tout cela te touche
peu, eh bien! entends parler chez Salomon la sa-
gesse divine : « Ceux qui m'auront cherché dès le
matin, dit-elle, me trouveront. » Combien aussi les
psaumes nous recommandent le temps du matin!
Le matin, le prophète exalte la miséricorde du Sei-
gneur, le matin il est exaucé, le matin sa prière
parvient au Seigneur. Et dans saint Luc, le peuple
accourt le matin vers le Christ, pour lui demander
d'être guéri et instruit. Qu'as tu à soupirer, Phi-
lypnus?

*expergefacerē, ut saltem solem ad lucrum inæstimabile evo-
cantem audiamus? Medici non fere dant pharmacum nisi di-
luculo; illi norunt horas aureas, ut subveniant corpori: nos
eas non novimus, ut locupletemus ac sanemus animum? Quod
si hæc leve pondus habent apud te, audi quid apud Salomo-
nem loquatur illa cœlestis sapientia: « Qui mane, inquit, vi-
gilaverint ad me, invenient me. » Jam in mysticis psalmis
quanta matutini temporis commendatio? Mane propheta ex-
tollit Domini misericordiam, mane exauditur vox ejus, mane
illius deprecatio prævenit Dominum. Et apud Lucam Evange-
listam, populus sanitatem ac doctrinam expetens a Domino,
mane ad illum confluit. Quid suspiras, Philypne?*

PHILYPNUS. — A peine puis-je retenir mes larmes, quand je pense à toute la vie que j'ai perdue.

NEPHALIUS. — Il ne sert de rien de se désespérer pour ce qui ne peut plus revenir; le réparer plus tard à force de soins est chose possible. C'est à cela qu'il te faut travailler, au lieu de perdre encore l'avenir en déplorant vainement le passé.

PHILYPNUS. — Ton avis est sage, mais je suis l'esclave d'une longue habitude.

NEPHALIUS. — Bah! un clou en chasse un autre, comme une habitude chasse une habitude.

PHILYPNUS. — Il est dur pourtant d'avoir à quitter ce qu'on a accoutumé de faire depuis longtemps.

NEPHALIUS. — Au début, je l'accorde; mais une habitude contraire adoucit bientôt cette peine et la change en plaisir; la peine est légère; tu n'auras pas à regretter de l'avoir prise.

PHIL. — Vix lacrymas teneo, quum subit quantam vitæ jacturam fecerim.

NEPH. — Supervacaneum est ob ea discrucitari quæ non revocari, sed tamen posterioribus curis sarciri possunt. Huc igitur incumbere potius quam ut præteritorum inani deploratione, futuri quoque temporis jacturam facias.

PHIL. — Bene mones; sed me jam sui juris fecit diutina consuetudo.

NEPH. — Phy! Clavus clavo pellitur; consuetudo consuetudine vincitur.

PHIL. — At durum est ea relinquere quibus diu assueveris.

NEPH. — Initio quidem; sed eam molestiam diversa con-

PHILYPNUS. — Je crains de n'y pas réussir.

NEPHALIUS. — Si tu avais soixante-dix ans, je n'entreprendrais pas de te corriger ; mais tu es à peine, je pense, dans ta dix-huitième année. Avec de l'énergie, que ne peut surmonter cet âge ?

PHILYPNUS. — Je le tenterai et ne négligerai rien pour que Philypnus devienne Philologus.

NEPHALIUS. — Si tu le fais, mon cher Philypnus, je suis sûr que dans peu de jours tu te féliciteras toi-même sincèrement et que tu me rendras grâce de mes conseils.

suetudo primum lenit, mox vertit in summam voluptatem ut te brevis molestiæ non oporteat pœnitere.

PHIL. — Vereor ut succedat.

NEPH. — Si septuagenarius esses, non retraherem te a solitis ; nunc vix decimum septimum, opinor, annum egressus es. Quid autem est quod ista ætas non possit vincere, si modo adsit promptus animus ?

PHIL. — Equidem aggrediar, conaborque ut ex Philypno fiam Philologus ¹.

NEPH. — Id si feceris, mi Philypne, sat scio, post paucos dies et tibi serio gratulaberis, et mihi gratias ages qui monuerim.

1. Φιλολόγος qui aime à parler, érudit.

I. — NOSOPONUS EXPLIQUE COMMENT IL EST PARVENU
A ÊTRE CICÉRONIEN.

(Nosoponus. Bulephorus. Hypologus.) ¹

BULEPHORUS. — Bonjour et bonjour, Nosoponus.

HYPOLOGUS. — Hypologus en dit autant à Nosoponus.

NOSOPONUS. — Je vous adresse à tous deux le même souhait. Mais que ne puis-je avoir ce que vous me souhaitez?

BULEPHORUS. — Tu l'aurais, si donner nous était aussi facile que souhaiter. Mais quel est ton mal, s'il te plaît? En effet, ton visage et ta maigreur ne

I. — QUIBUS ARTIBUS CICERONIANUS EVASERIT EXPLICAT
NOSOPONUS.

(Nosoponus. Bulephorus. Hypologus.)

BUL. — Nosoponum etiam atque etiam salvere jubeo.

HYP. — Et Hypologus Nosopono salutem dicit.

NOS. — Equidem vobis ambobus paria vicissim precor.
Sed utinam adsit quod optatis mihi.

BUL. — Non abesset, si nobis tam esset in manu dare quam est optare. Sed quid est rogo te mali? Nam ista facies ac

1. Nosoponus est le cicéronien. Bulephorus et Hypologus affectent d'abord de l'être ou de vouloir l'être, pour le pousser à faire ses confidences.

promettent rien de bon. Il est clair que tu souffres du foie.

NOSOPONUS. — Dis plutôt du cœur, mon ami.

HYPOLOGUS. — Tu plaisantes. C'est là un mal qui ne pardonne pas.

BULEPHORUS. — N'as-tu pas espoir dans les médecins?

NOSOPONUS. — Je n'ai rien à espérer des hommes. J'ai besoin du secours d'un dieu.

BULEPHORUS. — Voilà une cruelle maladie. Mais enfin quel dieu peut te porter secours?

NOSOPONUS. — Les grecs ont une divinité qu'ils appellent Persuasion.

BULEPHORUS. — C'est celle qui manie les cœurs à son gré.

NOSOPONUS. — Je meurs d'amour pour elle, et si je ne la possède, c'est fait de moi.

macies nescio quid sinistri pollicentur. Apparet hepatis esse vitium.

NOS. — Imo cordis, vir optime.

HYP. — Bona verba. Si quidem malum immedicabile narras.

BUL. — Nullane spes in medicis?

NOS. — Ab humanis præsiidiis nihil est quod sperem. Numinis opus est ope.

BUL. — Atrocem morbum narras. At cujus tandem numinis?

NOS. — Est diva quæ Græcis dicitur *Ἡεθώ*.

BUL. — Novi Deam flexanimam.

NOS. — Hujus amore depereo, emoriturus ni potiar.

BULEPHORUS. — Je ne m'étonne plus, Nosoponus, que tu dépérisses. Je sais combien l'amour est chose violente, et ce qu'il en est d'être possédé par les nymphes. Depuis quand cet amour s'est-il emparé de toi?

NOSOPONUS. — Voici à peu près dix ans que je roule ce rocher, et je n'ai pas encore atteint le sommet. Aussi, j'y suis résolu, ou je mourrai à la peine, ou j'obtiendrai enfin ce que je désire.

BULEPHORUS. — Tu me parles là d'un amour aussi constant que malheureux.

NOSOPONUS. — Pour tout dire en un mot, toute éloquence, hormis celle de Cicéron, me donne des nausées. C'est là la nymphe qui me fait mourir d'amour.

BULEPHORUS. — Maintenant je comprends ta passion. C'est un beau et aimable nom que celui de cicéronien.

BUL. — Haud mirum, Nosopone, si contabescis. Novi quam sit res violenta Cupido, et quid sit esse *νυμφόληπτον*. Sed quam pridem te corripuit amor?

NOS. — Anni sunt ferme decem, quod hoc saxum volvo, nec adhuc succedi. Itaque certum est aut immori negotio, aut assequi tandem quod amo.

BUL. — Tenacem pariter atque infelicem amorem narras.

NOS. — Ut paucis dicam, mihi putet omnis eloquentia præter Ciceronianam. Hæc est illa nymphe cujus amore colliquesco.

BUL. — Nunc affectum intelligo tuum. Speciosum illud et amabile Ciceroniani cognomen ambis.

NOSOPONUS. — A ce point que je prendrai la vie en dégoût, si je ne l'obtiens pas.

BULEPHORUS. — Je ne m'étonne plus. Rien n'est plus noble que l'objet de ton ambition; mais il est trop vrai de dire avec le proverbe que le beau est difficile. D'ailleurs ce sont tes vœux et les miens qui seront exaucés, si un dieu nous est favorable.

NOSOPONUS. — Que dis-tu?

BULEPHORUS. — Je parlerai si tu peux supporter un rival.

NOSOPONUS. — Où veux-tu en venir?

BULEPHORUS. — Je me consume d'amour pour la même nymphe que toi.

NOSOPONUS. — Qu'entends-je? Tu ressens la même passion?

BULEPHORUS. — Nul plus que moi, et ma flamme s'accroît tous les jours.

Nos. — Adeo ut, ni consequar, vitam mihi acerbam existimem.

Bul. — Prorsus mirari desino. Ad rem enim omnium pulcherrimam animum adjecisti, sed nimium verum est quod dici solet : δύσκολα τὰ καλά. Jam tuis votis in meipso faveo, si quis deus propitius nos respiciat.

Nos. — Quid rei est?

Bul. — Dicam si potes rivalem perpeti.

Nos. — Quorsum ita?

Bul. — Ejusdem nymphæ me discruciat amor.

Nos. — Quid audio? Teneris eadem cura?

Bul. — Ut qui maxime, et in dies accrescunt flammæ.

NOSOPONUS. — Tu m'en deviens plus cher encore, Bulephorus, et si jusqu'à présent je t'ai mis au nombre de mes meilleurs amis, maintenant que s'accordent nos âmes, je te donne mon cœur tout entier.

BULEPHORUS. — Peut-être ne voudrais-tu pas guérir, si l'on promettait de te rendre la santé avec des herbes, des plantes ou des enchantements?

NOSOPONUS. — Ce serait mourir et non guérir. Non, il me faut mourir ou l'obtenir; il n'y a pas de milieu.

BULEPHORUS. — Comme je devinais aisément ta passion à la mienne!

NOSOPONUS. — Je ne te cacherai rien, puisque tu es initié aux mêmes mystères.

BULEPHORUS. — Tu peux le faire en toute sûreté, Nosoponus.

Nos. — Isto quidem nomine mihi carior es, Bulephore, ut quem hactenus semper in primis dilexi, nunc etiam amare incipiam, posteaquam conveniunt animi.

Bul. — Fortasse nolles isto levari morbo si quis herbis, gemmis, aut incantamentis opem polliceatur.

Nos. — Istuc esset occidere, non mederi. Aut moriendum est, aut potiundum, nil medium est.

Bul. — Ut facile tuum affectum ex meo divinabam.

Nos. — Nihil itaque te celabo, velut iisdem mysteriis initiatum.

Bul. — Tuto quidem istuc feceris, Nosopone.

NOSOPONUS. — Ce n'est pas seulement l'éclat de ce nom glorieux qui me tourmente, c'est encore l'impertinent défi de certains Italiens. A les entendre il n'y a de style que le style cicéronien, et ils regardent comme une honte suprême d'être rejeté du nombre des cicéroniens. Toutefois, disent-ils, de tous ceux qui, depuis le commencement du monde, sont nés de l'autre côté des Alpes, il n'est qu'un seul, Christophe Longueil, mort récemment, à qui soit échu l'honneur de ce nom. Pour ne point paraître envieux de sa gloire, j'oserai lui appliquer ce que Quintilien a dit de Calvus : « La mort qui nous l'a ravi si tôt lui a fait tort. »

HYPOLOGUS. — Moins encore à lui-même qu'aux études. Quel progrès les bonnes lettres ne pouvaient-elles attendre de lui, si les dieux lui eussent

Nos. — Me non solum pulcherrimi cognominis splendor sollicitat, verum etiam Italorum quorundam procax insultatio, qui quum nullam omnino phrasim probent præter ciceronianam, summique probri loco ducant negari quempiam esse Ciceronianum; tamen hujus cognominis honorem ab orbe condito nemini Cisalpinorum contigisse jactitant præterquam uni Christophoro Longolio, qui nuper e vivis excessit. Cui ne videar hoc laudis invidere, idem ausim de illo prædicare quod de Calvo scripsit Quintilianus : « Fecit illi properata mors injuriam. »

Hyp. — Imo non tam illi quam optimis studiis præpropera Longolii mors fecit injuriam. Quid enim ille non potuisset nobis in bonis litteris restituere, si tali ingenio,

donné la vie que méritait son génie et son zèle?

BULEPHORUS. — Mais qui empêche qu'avec la faveur des Muses plusieurs n'obtiennent ce qui n'a encore été donné qu'à un seul?

NOSOPONUS. — Il est mort dans sa gloire et, à mon avis, heureux. Car quoi de plus beau, de plus magnifique pour un homme né en deçà des Alpes, que d'être appelé cicéronien par le suffrage des Italiens!

BULEPHORUS. — Je peux le féliciter de son bonheur, pour être mort à propos, avant qu'un léger nuage n'eût obscurci sa gloire, soit parce qu'il commençait à se livrer à l'étude des lettres grecques, soit parce que, vivant plus longtemps, il ne se fût pas toujours abstenu de toucher aux auteurs chrétiens. Ainsi, comme tu le dis, il est vraiment

tali industriæ, justum vitæ spatium addidissent superi?

BUL. — *Verum quid vetat quominus quod uni datum est, musis faventibus, obtingat pluribus?*

NOS. — *Ille huic pulcherrimo facinori immortalus est, mea sententia felix. Quid enim pulchrius, quid amplius, quid magnificentius quam Cisalpinum hominem Italorum suffragiis appellari Ciceronianum?*

BUL. — *Gratulandum arbitror illius felicitati qui suo tempore decesserit, priusquam hanc gloriam aliqua nebula offuscaret, vel ob Græcorum litterarum studium cui se dicare cœperat, vel ex christianis auctoribus oborta nebula, a quibus non satis constanter abstinuisset, si diuturnior vita contigisset. Sic est, ut ais, illi pulcherrimo facinori immori*

mort dans sa gloire. Mais j'espère que nous-mêmes nous assisterons vivants à la nôtre.

NOSOPONUS. — Puissent tes vœux s'accomplir! que je meure si je n'aime mieux être cicéronien que canonisé!

BULEPHORUS. — Et qui donc ne le préférerait? Mais puisque cet amour ne connaît pas la jalousie, au nom de nos travaux et de nos communes espérances, donne tes conseils à un amant aussi épris que toi-même, révèle-moi par quel art tu sais plaire à ta maîtresse. Peut-être parviendrons-nous plus vite à notre but si nous nous aidons mutuellement.

NOSOPONUS. — Les Muses, et encore plus les Grâces, amies des Muses, sont étrangères à la jalousie. Je n'ai rien à refuser à un compagnon d'études, et d'ailleurs entre amis tout est commun.

datum est. At mihi spes est futurum ut huic pulcherrimo facinori supersimus etiam, non immoriamur.

Nos. — *Quam faveo tuis votis. Dispeream ni istuc malim quam in Divorum adscribi numerum?*

BUL. — *Quis enim non malit apud posteros celebrari Ciceronianus quam sanctus? Ceterum quando hoc amoris genus zelum nescit, obsecro te perque curas, perque spes, mihi tecum communices, ut pariter amanti saltem consilium tuum impartias, quibus rationibus tu tuam amicam ambias. Fortasse citius perveniamus ambo, si uterque alteri fuerit auxilio.*

Nos. — *Musæ nesciunt invidiam, multo minus Gratiæ musarum sodales. Studiorum socio nihil negandum est, et amicorum oportet esse communia omnia.*

BULEPHORUS. — En le faisant tu me rendras pleinement heureux.

HYOLOGUS. — Et moi, ne m'acceptez-vous pas aussi sous votre tente? Il y a longtemps que le même feu me consume.

NOSOPONUS. — Nous t'admettons. Je vais donc, comme à des initiés, vous dévoiler nos mystères. Voici sept ans que je ne touche que des livres de Cicéron, m'abstenant des autres avec autant de scrupule qu'un chartreux de la chair des animaux.

BULEPHORUS. — Pourquoi cela?

NOSOPONUS. — Dans la crainte que ma mémoire ne garde quelque phrase d'un autre qui n'altère la pureté du style cicéronien. Aussi, pour ne pas me laisser surprendre de ce côté, j'ai écarté de mes yeux et enfermé dans des coffres tous les autres livres, et ma bibliothèque, je l'ai tout entière donnée à Cicéron.

BUL. — Plane bearis me, si id feceris.

HYP. — Quid si me quoque in vestrum contubernium recipiatis? Sum enim jampridem eodem œstro percitus.

NOS. — Recipimus. Ergo velut eidem initiatis Deo retegam mysteria. Jam annos septem totos nihil attingo præter libros ciceronianos, a ceteris non minore religione temperans quam carthusiani temperant a carnibus.

BUL. — Cur istuc?

NOS. — Ne quid alicunde hæreat alienæ phraseos, ac veluti labem adspergat nitori Ciceroniani sermonis. Proinde ne quid hic peccem imprudens, quidquid est aliorum codicum

BULEPHORUS. — Négligent que je suis ! jamais je n'ai honoré Cicéron avec autant de dévotion !

NOSOPONUS. — Dans ma bibliothèque, dans toutes mes chambres, j'ai son portrait peint par un habile artiste : je le porte sur moi entouré de brillants, pour ne perdre jamais de vue son image. En rêve je ne vois que Cicéron.

BULEPHORUS. — Je n'en suis pas surpris.

HYPOLOGUS. — Moi, j'ai mis Cicéron sur mon calendrier à côté des apôtres.

BULEPHORUS. — Tu ne m'étonnes pas. Les anciens l'appelaient le dieu de l'éloquence.

NOSOPONUS. — Je suis si assidu à le lire et à le relire que je le sais presque tout entier par cœur.

ab oculis submovi, scriniis inclusum, nec ulli prorsus est locus in mea bibliotheca, præterquam uni Ciceroni.

BUL. — O me negligentem ! Tanta religione nunquam colui Ciceronem.

NOS. — Non tantum in larario museo que, verum et in omnibus ostiis imaginem illius habeo belle depictam, quam et gemmis insculptam circumfero, ne unquam non obversetur animo. Nec aliud simulacrum in somnis occurrit præterquam Ciceronis.

BUL. — Non miror.

HYP. — Ego Ciceroni inter apostolos in calendario meo locum dedi.

BUL. — Nihil miror. Deum enim eloquentiæ quondam appellabant.

NOS. — In hujus igitur scriptis evolvendis ac revolvendis adeo sum assiduus ut totum propemodum edidicerim.

BULEPHORUS. — Tu me dévoiles là le secret de ton talent.

NOSOPONUS. — Maintenant je me forme à l'imitation.

BULEPHORUS. — Combien de temps as-tu résolu d'y consacrer?

NOSOPONUS. — Autant qu'à la lecture.

BULEPHORUS. — C'est peu pour une œuvre si difficile. Puissé-je à soixante-dix ans obtenir ce nom si glorieux!

NOSOPONUS. — Attends, je ne me fie pas à toute cette application. Il n'est pas un mot des ouvrages de ce divin personnage que je n'aie classé dans un lexique alphabétique.

BULEPHORUS. — Ce doit être un gros volume.

NOSOPONUS. — Deux portefaix tout harnachés pourraient à peine le porter.

BUL. — *Industriam tuam mihi narras.*

NOS. — *Nunc accingor ad imitationem.*

BUL. — *Hic quantum temporis destinasti?*

NOS. — *Tantumdem quantum lectioni.*

BUL. — *Rei tam arduæ parum est. Utinam mihi vel septuagenario contingat tam speciosi cognominis decus!*

NOS. — *At mane : non huic fido diligentiae. Nulla est in omnibus divini viri libris vocula quam non in lexicon alphabeticum digesserim.*

BUL. — *Ingens volumen sit oportet.*

NOS. — *Duo robusti bajuli vix tergo gestent probe clitellati.*

BULEPHORUS. — Hé! mais j'en ai vu à Paris qui auraient porté un éléphant.

NOSOPONUS. — Dans un second volume, plus gros encore, j'ai réuni, par ordre alphabétique, les manières de parler propres à Cicéron.

BULEPHORUS. — Que j'ai honte aujourd'hui de mon indolence passée!

NOSOPONUS. — Il y en a encore un troisième.

BULEPHORUS. — Un troisième?

NOSOPONUS. — Il le faut. J'y ai noté, avec leur quantité, les mots qui commencent ou finissent toutes les phrases de Cicéron, les incisives, les membres de phrase, les périodes, les nombres qui donnent de l'harmonie au milieu, la cadence variée qu'il applique à chaque pensée. De cette façon, le moindre détail ne peut m'échapper.

BUL. — Hui. At ego vidi Lutetiæ qui elephanto gestando sufficerent.

Nos. — Verum est alterum volumen hoc etiam grandius in quod juxta litterarum ordinem annotavi formulas loquendi M. Tullio peculiare.

BUL. — Nunc demum me pudet oscitantiae meae pristinae.

Nos. — Additum est tertium.

BUL. Hui etiamne tertium?

Nos. — Sic opus est. In hoc congressi pedes omnes quibus Cicero vel incipit vel finit commata, cola, periodos, quibusque numeris horum media temperat, tum quibus sententiis quam modulationem accommodet, ut ne tantillum quidem possit subfugere.

BULEPHORUS. — C'est seulement aujourd'hui que je comprends ton zèle et ma paresse.

NOSOPONUS. — Je ne note pas chaque expression isolément; j'y ajoute ce qui précède et ce qui suit. Il ne me suffit pas, comme à d'autres, de marquer un ou deux endroits; autant de fois que l'expression se trouve dans Cicéron, fût-ce sous la même forme, je note la page, le côté de la page, le nombre de la ligne. Un signe indique si le mot est au milieu, à la fin ou au commencement de la ligne. Tout cela te fait voir qu'un mot à lui seul peut remplir plusieurs pages.

BULEPHORUS. — Grand dieu! est-il rien d'impossible à un tel soin?

NOSOPONUS. — Patience, Bulephorus, tu n'as rien entendu.

BUL. — Nunc demum intelligo et tuam vigilantiam et meam oscitantiam.

NOS. — Nec singulas dictiones incomitatas noto, sed adjungo quæ præcedunt ac sequuntur. Nec sat habeo unum aut alterum notasse locum, quod alii solent, sed quoties dictio reperitur apud Ciceronem, quamvis consimili forma, toties noto paginam, latus paginæ, et versus numerum, addito signo quod indicet in medione versus sit dictio, an in initio an in fine. His rebus fieri vides ut una dictio plures occupet paginas.

BUL. — Deum immortalẽ, quid tanta non efficiat cura?

NOS. — Manedum, Bulephore. Nihil est quod hactenus audisti.

BULEPHORUS. — Qu'y a-t-il encore?

NOSOPONUS. — Il ne sert de rien de tenir le mot, si l'on peut hésiter ou même se tromper dans ses flexions, ses dérivés et ses composés.

BULEPHORUS. — Je ne devine pas ce que tu dis.

NOSOPONUS. — Je m'explique. Est-il rien de plus usité et de plus vulgaire que ces verbes : *amo, lego, scribo*?

BULEPHORUS. — Peuvent-ils te donner quelque doute?

NOSOPONUS. — Ou encore que ces substantifs : *amor, lectio, scriptor*?

BULEPHORUS. — Aucun.

NOSOPONUS. — Eh bien! sois persuadé de ceci : quiconque aspire au nom glorieux de cicéronien, ne doit pas se servir de ces mots, si usités qu'ils soient, avant d'avoir consulté son index, à moins de

BUL. — Quid istis potest accedere?

NOS. — Quid prodest tenere verbum, si hæreas aut etiam labaris in deflexis, derivatis et compositis?

BUL. — Non satis perspicio quod dicis.

NOS. — Expediam. Quid tritius aut vulgatius his verbis *amo, lego, scribo*?

BUL. — Etiamne hæc in dubium veniunt?

NOS. — Aut his nominibus *amor, lectio, scriptor*?

BUL. — Nihil.

NOS. — At illud habeto persuasum, et necessum est mihi, et opus esse quicumque contendat ad Ciceroniani cognominis dignitatem, tanta religione, ut nec his quamlibet vul-

croire qu'on peut sans danger se fier aux grammairiens, qui emploient les verbes à tous les modes, à toutes les personnes, à tous les temps, et les noms, les pronoms et les participes, à tous les cas et à tous les nombres. Pour nous, il ne nous est permis de faire usage que des mots autorisés par l'exemple de Cicéron. C'est peu de chose d'écrire selon la grammaire ; ce qui est divin, c'est d'écrire selon Cicéron.

BULEPHORUS. — Je vois là de quoi charger un chameau.

HYOLOGUS. — Et le charger de la bonne manière.

BULEPHORUS. — Comment peux-tu te reconnaître au milieu de tant de détails ?

NOSOPONUS. — D'abord je ne me fie sur ce point ni aux grammairiens, ni aux autorités, ni aux préceptes ni aux règles, ni aux analogies qui trompent

gatis dictionibus utatur, nisi consulto indice : nisi forte tutum existimas fidere grammaticis, qui verba per omnes modos, personas, genera et tempora, nomina, pronomina et participia per omnes casus et numeros inflectunt, quum nobis fas non sit quidquam horum usurpare quod a Cicerone non fuerit usurpatum. Non magnum est grammatice dicere, sed divinum est Tulliane dicere.

BUL. — Cameli video sarcinam.

HYP. — Et quidem justam.

BUL. — Qua ratione fit ut in his tam variis non aberres ?

Nos. — Primum hic nihil fido nec grammaticis, nec ceteris auctoribus quamlibet probatis, nec præceptionibus, nec re-

souvent. Dans mon index, je note les mots avec leurs flexions, leurs dérivés, enfin leurs composés. Ceux qui se trouvent dans Cicéron, je les marque d'un trait rouge; ceux qui n'y sont pas, d'un trait noir. De cette manière toute erreur est impossible.

BULEPHORUS. — Quoi donc? une expression de Térence ou d'un autre écrivain qui fasse autorité sera aussi marquée d'un trait noir?

NOSOPONUS. — Il n'est fait aucune exception. N'est pas cicéronien quiconque a laissé passer une seule syllabe qu'il ne pourrait pas montrer dans les ouvrages de Cicéron. Je rejetterai comme fausse monnaie toute phrase où serait resté un seul mot non marqué à l'empreinte de Cicéron, de Cicéron qui seul, comme roi de l'éloquence, a reçu des

gulis, nec analogiis, quæ plurimis imponunt. In elencho noto omnes singularum vocum inflexiones, tum derivationes, postremo compositiones. Quæ sunt apud Ciceronem, miniata virgula signo : quæ non sunt, atra. Ita fieri non potest ut fallar unquam.

BUL. -- Quid si dictio sit apud Terentium aut æque probatum auctorem, notabitur atra virgula?

NOS. — Nulla est exceptio. Ciceronianus non erit in cujus libris vel una dictiuncula reperiatur, quam non possit in Ciceronis lucubrationibus ostendere, totamque phrasim hominis non aliter quam adulterinum numisma, reprobam judicabo, in qua vel unum verbum resederit, quod ciceroniani characteris non habeat notam, cui soli velut eloquentiæ

dieux le privilège de frapper la monnaie de la langue romaine.

BULEPHORUS. — C'est se montrer plus dur que Dracon, de condamner pour un pauvre petit mot peu cicéronien tout un livre écrit d'ailleurs avec goût et éloquence.

HYPOLOGUS. — Cependant la loi est juste. Ne vois-tu pas que pour une seule pièce fausse on confisque une grande somme d'argent, et qu'il suffit d'une tache, même légère, pour enlaidir la plus jolie fille du monde?

BULEPHORUS. — Je l'accorde. Maintenant que tu es si bien armé de tes index, il te reste à nous dire, comme un ami à des amis initiés aux mêmes mystères comment tu te sers de tout cet appareil pour apprendre à écrire et à parler.

principi datum est a superis Romani sermonis monetam cudere.

BUL. — Ista lex severior est etiam Draconis legibus, si ob unam dictiunculam parum ciceronianam totum volumen damnatur, quamvis alias elegans ac facundum.

HYP. — Atqui justum est. An non vides ob unicum numulum adulterinum ingentem pecuniæ vim confiscari : et uno nævo, quamlibet exiguo, totam puellæ formam, licet alias egregiam, devenustari.

BUL. — Accedo. Nunc quando perpulcre instructus es indicibus, superest ut nobis amicus amicis, ac συμύσταις, et illud indices quibus rationibus supellectilem istam præclaram ad scribendi dicendive usum accommodare soleas.

NOSOPONUS. — Je me garderai bien de vous rien cacher. Je parlerai d'abord de l'art d'écrire, puisqu'on dit avec raison que l'exercice de la plume est le meilleur maître de la parole. Premièrement je ne me prépare à écrire que par une nuit profonde et calme, quand partout règne le silence et le repos, et quand, si vous préférez entendre Virgile,

Le jour fuit; les mortels, lassés de leurs travaux,
Demandent au sommeil l'oubli de tous leurs maux.
Les mers et les forêts à la fois font silence.
Déjà dans son parcours l'astre des nuits s'avance.
La campagne se tait; les paisibles troupeaux,
Les habitants des airs, les habitants des eaux,
Tout repose endormi... ¹.

bref, quand le silence est tel que Pythagore, s'il renaissait, pourrait entendre nettement l'harmonie des sphères célestes. Ce sont les heures où les dieux et

Nos. — Non committam ut quidquam per me quidem vos latuisse videatur. Ac de scribendo dicam prius, quando vere dictum est stylum optimum esse dicendi magistrum. Primum illud est : nunquam ad scribendum accingor, nisi nocte intempesta, quum profunda quies et altum silentium tenet omnia, et si mavultis Maronis audire carmen,

Placidum quum carpunt fessa soporem
Corpora per terras, sylvæque et sæva quierunt
Æquora, quum medio volvuntur sidera lapsu,
Quum tacet omnis ager, pecudes pictæque volucres,

denique quum tanta rerum omnium tranquillitas est, ut Pythagoras, si viveret, omnium cœlestium harmoniam exaudire

1. Nous empruntons ces vers à une traduction récente de l'*Énéide* dont l'auteur est M. Gustave de Wailly.

les déesses aiment à converser avec les purs esprits.

HYPOLGUS. — Nous autres profanes, nous craignons par des nuits pareilles la rencontre des fantômes.

NOSOPONUS. — Mais nous, grâce aux muses, nous méprisons les fantômes autant que la foule mal-faisante.

BULEPHORUS. — Il y a aussi de tranquilles nuits pendant lesquelles le vent se fait un jeu de faire croûler les maisons et sombrer les navires.

NOSOPONUS. — Moi, je choisis les plus calmes. A mon sens, ce n'est pas vainement qu'Ovide a écrit :

Il est en nous un dieu qui nous meut, nous embrase.

Si donc l'âme humaine a en soi quelque chose de divin, c'est dans la profondeur du silence qu'on le sent se manifester.

liquido posset. Nam tali tempore dii deæque gaudent cum puris mentibus miscere colloquium.

HYP. — *Isto noctis tempore nos profani lemorum occursum formidare solemus.*

NOS. — *At nobis musæ dederunt et inauspicatos lemures, et malignum spernere vulgus.*

BUL. — *At sunt noctes adeo tranquillæ ut in his Austri Boreæque ruinas ædium, ac miseranda ludant naufragia.*

NOS. — *Novi, sed ego tranquillissimas eligo. Non arbitror esse vanum quod scripsit Ovidius :*

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.

Si quid igitur divinum habet hominis animus, id sese profert in eo profundissimo silentio.

BULEPHORUS. — Je sais que les plus grands hommes recherchent cette solitude toutes les fois qu'ils méditent une œuvre immortelle.

NOSOPONUS. — Mon cabinet de travail est au fond de la maison, il a des murs épais, double porte, double fenêtre; toutes les fenêtres sont soigneusement bouchées avec de la poix, de sorte que, même pendant le jour, la lumière entre à peine, et qu'il n'arrive aux oreilles que les bruits les plus violents, comme seraient des bruits de femmes se querellant ou d'ouvriers battant le fer.

BULEPHORUS. — Le grondement des voix humaines et le bruit des forges ne laissent pas en effet la pensée maîtresse d'elle-même.

NOSOPONUS. — De plus, je ne permets à personne de coucher dans les chambres voisines, de peur que les paroles ou les ronflements des dormeurs ne

BUL. — Non me fugit illud secretum semper a laudatissimis viris fuisse captatum, quoties aliquid immortalitate dignum molirentur.

NOS. — Habeo museum in intimis aedibus, densis parietibus, geminis et foribus, et fenestris, rimis omnibus gypso pice aque diligenter obturatis, ut vix interdum lux aut sonitus ullus possit irrumpere, nisi vehementior, qualis est feminarum rixantium aut fabrorum ferrariorum.

BUL. — Vocum humanarum tonitrua et officinarum strepitus non sinunt animum sibi praesentem esse.

NOS. — Proinde ne in proximis quidem conclavibus patior quemquam habere cubile, ne vel dormientium voces ronchi-ve cogitationis secretum interpellent. Sunt enim qui in som-

viennent à troubler le recueillement de l'esprit. Car il y a des gens qui parlent dans leur sommeil ou ronflent si fort qu'on les entend de loin.

HYPOLOGUS. — Chez moi, ce sont les souris qui, la nuit, me tracassent souvent tandis que j'écris.

NOSOPONUS. — Dans ma maison une mouche même ne trouverait pas à loger.

BULEPHORUS. — Sage et heureux Nosoponus, si tu peux aussi renvoyer les soucis qui bourdonnent autour de notre esprit ! S'ils nous suivent la nuit dans notre retraite, à quoi bon le silence ?

NOSOPONUS. — Ton observation est juste, Bulephorus. Je sais que, pour d'autres, ce sont là des bruits plus fâcheux que celui des soufflets ou des marteaux des forgerons.

BULEPHORUS. — Eh bien ! Nosoponus, est-ce que

nis loquantur, et nonnulli tam clare stertunt ut procul etiam audiantur.

HYP. — Mihi frequenter et sorices noctu scripturienti negotium facessunt.

NOS. — In meis ædibus ne muscæ quidem locus est.

BUL. — Sapienter tu quidem atque etiam feliciter, Nosopone, si queas et animi curas obstrepentes excludere : quæ si nos et nocte comitantur in abditum illud, quid profecerimus captato silentio ?

NOS. — Recte mones, Bulephore. Nam intelligo tumultus istos aliis sæpe molestiores esse quam vicinorum fabricorum folles aut malleos.

BUL. — Quid ergo ? tibi nunquam obstrepunt amor, odium, livor, spes, metus, zelotypia ?

jamais ne bourdonnent autour de toi l'amour, la haine, l'envie, l'espérance, la crainte, la jalousie?

NOSOPONUS. — Pour te le dire tout de suite, sache bien, Bulephorus, que ceux qui sont atteints de ces maladies de l'âme, l'amour, la jalousie, l'ambition, la cupidité et le reste, aspirent vainement à cette gloire dont nous sommes les poursuivants. Autant que ces sciences mystérieuses qui s'appellent la magie, l'astrologie, l'alchimie, cette étude sacrée veut un cœur à la fois libre de tous les vices et débarrassé de toute inquiétude. Pour les soucis légers, une application si vive en a facilement raison. Cependant ceux-là mêmes, je les chasse avant de pénétrer dans le sanctuaire. A force d'étude j'y ai accoutumé mon esprit, et c'est là surtout ce qui m'a décidé à rester célibataire, quoique je sache combien le mariage est

Nos. — Ne te multis morer, illud semel scito, Bulephore : qui amore, zelotypia, ambitione, studio pecuniæ, similibusque tenentur morbis, eos frustra hanc ambire laudem cujus nos sumus candidati. Res tam sacra requirit pectus non modo purum ab omnibus vitiis, verum etiam ab omnibus curis vacuum, non aliter quam secretiores illæ disciplinæ, magia, astrologia, et quam vocant alchumisticam. Porro leviores illæ curæ facile cedunt intentioni tam acri, tamque seriæ. Quanquam et has, si quæ sunt, dispello, priusquam sacrum illud adeam. Nam in hoc animum multo studio consuefecit meum atque hac potissimum de causa cœlebs agere decrevi nequaquam ignarus quam sancta res sit conjugium :

chose sainte. Mais peut-on empêcher qu'une femme, des enfants, une famille soient la cause de mille soucis ?

BULEPHORUS. — Tu es un sage, Nosoponus. Si je donnais ainsi mes nuits à Cicéron, ma femme forcerait ma porte, déchirerait mes index, brûlerait les papiers où je m'essaie à imiter Cicéron, et, chose plus difficile à supporter, elle pourrait, pendant que je rends mes devoirs à Cicéron, demander à un remplaçant de se charger des miens auprès d'elle. Je travaillerais à ressembler à Cicéron, mais elle me donnerait un enfant qui ne ressemblerait pas à Bulephorus.

NOSOPONUS. — J'ai su que cet accident est arrivé à quelques-uns et j'en ai fait mon profit. C'est la même pensée qui m'a détourné d'accepter aucune fonction

sed quod vitari nequit quin uxor, liberi, affines multam curarum materiam secum trahant.

BUL. — Sapuisti, Nosopone. Nam mea conjux, si noctu parem ad istum modum operam dare Ciceroni, perrumperet ostium, laceraret indices, exureret schedas Cicero-nem meditates : et quod his etiam est intolerabilius, dum ego do operam Ciceroni, illa vicarium accerseret, qui ipsi pro me operam daret. Itaque fieret ut dum ego meditor evadere Ciceroni similis, illa gigneret aliquem Bulephoro dissimilem.

NOS. — Istuc quoniam scio quibusdam usu venisse, alieno monitus periculo, mihi in tempore cavi. Eodem consilio, nec ullum munus publicum, nec ecclesiasticam dignitatem susci-

publique, aucune charge ecclésiastique. J'ai craint ce qui m'en arriverait de soucis.

BULEPHORUS. — D'autres cependant recherchent ardemment les honneurs.

NOSOPONUS. — Je ne le leur envie pas. Pour moi, ni le consulat ni la tiare ne valent le titre de cicéronien.

HYPOLOGUS. — Qui aime vraiment n'a qu'un amour.

NOSOPONUS. — Quand je me prépare au travail, je dine légèrement et m'abstiens de souper, de peur que quelque élément grossier ne ternisse la netteté de mon esprit, et qu'une vapeur sortie de l'estomac n'appesantisse et n'abaisse l'âme, cette parcelle du souffle divin.

BULEPHORUS. — C'est ainsi, je pense, qu'Hésiode

pere volui, ne quid ex his accederet animo sollicitudinis.

BUL. — At ista magnis studiis ambiuntur ab aliis.

NOS. — Non equidem invideo. Mihi vel consulatu, vel summi Pontificis regno potius est, cum esse, tum haberi Ciceronianum.

HYP. — Qui vere amat præter unam amare non potest.

NOS. — Tum si quid hujus rei paro, sub eam noctem a cœna tempero, leviter etiam pransus, ne quid crassæ materiæ liquidioris animi sedem invadat : neu qua nebula e stomacho exhalata gravet atque « affigat humo divinæ particulam auræ. »

BUL. — Sic affectum fuisse arbitror Hesiodum, quum musæ cum ipso loquerentur.

se préparait à recevoir les Muses qui venaient converser avec lui

HYPOLOGUS. — Quant à Ennius, il

Se levait après boire et chantait les combats.

NOSOPONUS. — Les effets du délire poétique ne nous regardent pas. Il ne faut pas être ivre pour être cicéronien.

HYPOLOGUS. — Pour moi, la tête est vide quand je jeûne.

NOSOPONUS. — Aussi ne fais-je pas un jeûne complet. Je prends dix grains de ce raisin sec qu'on appelle de Corinthe. Ce n'est ni du solide ni du liquide, et cependant c'est l'un et l'autre.

BULEPHORUS. — Je comprends. Il s'y trouve une légère humidité favorable à l'intelligence et à la mémoire.

HYP. — At

Ennius ipse pater nunquam nisi potus ad arma
Prosiliit dicenda...

Nos. — Quid agat furor poeticus, nihil ad nos. Ciceronianum esse sobria res est.

HYP. — Me cerebrum destituit, si quando jejuno.

Nos. — Non plane jejunium est. Sumo decem acinos uvæ passæ minutulæ quam Corinthiacam vocant. Hic neque cibus est, neque potus, et tamen utrumque est.

BUL. — Intelligo. Leniter humectant, conferuntque cerebro ac memoriæ.

NOSOPONUS. — J'ajoute trois grains de coriandre enveloppés de leur peau.

BULEPHORUS. — Très-bien; tu ne veux pas que les dix grains de raisin envoient quelque vapeur au siège de l'intelligence.

NOSOPONUS. — Du reste, je choisis mes nuits pour ce travail.

BULEPHORUS. — Tu exceptes celles que trouble Auster ou Borée : peut-être évites-tu aussi les nuits d'hiver à cause de la rigueur du froid.

NOSOPONUS. — C'est une incommodité dont on se défend facilement avec un bon feu.

HYPOLOGUS. — Cependant la fumée et le bruit du feu qui s'allume ne laissent pas de gêner.

NOSOPONUS. — J'ai des cheminées qui ne fument pas.

BULEPHORUS. — Quelles nuits choisis-tu?

Nos. — Addo tria coriandri grana saccaro incrustata.

BUL. — Optime, ne quid vaporis ex decem illis acinis pro-volet in mentis sedem.

Nos. — Neque vero quibuslibet noctibus abutor ad hanc operam.

BUL. — Non? Eas excepisti quibus sævit Auster aut Boreas. Fortassis hibernas fugis ob frigoris rigorem.

Nos. — Hoc incommodi facile depellit focus luculentus.

HYP. — At interim obstrepit fumus et materiæ crepitus.

Nos. — Acapnis utor.

BUL. — Quas igitur noctes deligis?

NOSOPONUS. — Il en est peu qui soient favorables à mon travail. Enfin je choisis les plus propices.

BULEPHORUS. — A quel signe les reconnaître?

NOSOPONUS. — Par l'astrologie.

BULEPHORUS. — Comment, en étudiant Cicéron plus qu'à fond, as-tu trouvé le loisir d'apprendre l'astrologie?

NOSOPONUS. — J'ai acheté un index à un des plus habiles gens du métier. Je me règle sur ses conseils.

BULEPHORUS. — Bon Dieu! voilà ce qu'on appelle écrire! Et je ne m'étonne plus, Hypologus, que tout ce que nous faisons soit grossier et sans art. Mais ces préparatifs achevés, penses-tu d'abord aux idées ou aux mots?

NOSOPONUS. — A tous les deux d'abord et à tous les deux après.

Nos. -- Paucae sunt felices huic sane negotio : proinde prosperas deligo.

BUL. — Unde quaeso?

Nos. — Ex astrologia.

BUL. — Quum te plus quam totum possideat Cicero, qui fuit otium astrologiae perdiscendae?

Nos. — Indicem mihi mercatus sum ab hujus artis peritissimo. Hujus consilio rem gero.

BUL. — Deum immortalem, istuc est scribere : nec jam miror, Hypologe, si nostra sunt incondita rudiaque. Verum ad istum composito modum, ultra cogitatio prior, de rebus an de verbis?

Nos — Utraque prior et utraque posterior.

BULEPHORUS. — C'est là une énigme au lieu d'une réponse.

NOSOPONUS. — Je m'explique. D'une manière générale, je pense aux idées en premier lieu ; dans l'espèce, en second lieu.

BULEPHORUS. — Je n'entends pas encore très-bien ce que tu veux dire.

NOSOPONUS. — Un exemple te le fera comprendre. Suppose que j'ai résolu d'écrire à Titius de me renvoyer le plus promptement possible les livres que je lui avais prêtés, s'il veut que notre amitié n'en souffre pas. Telle circonstance fait que j'en ai le plus pressant besoin. S'il les renvoie, il pourra regarder comme à lui tout ce qui m'appartient ; si non, je lui renvoie le signe qui consacrait notre vieille amitié et je me déclare son ennemi. C'est là penser d'abord aux idées, mais d'une manière générale.

BUL. — *Ænigma dedisti, non responsum.*

NOS. — *At explicabo nodum. In genere, de rebus prior est cogitatio ; in specie, posterior.*

BUL. — *Nondum satis liquet quid velis.*

NOS. — *Exemplo faciam perspicuum. Statui scribere Titio, sic fingite, ut quam primum curet ad me remittendos codices, quos illi commodato dederam, si nostram amicitiam velit esse incolumem. Nam incidisse quiddam ut illis mihi vehementer sit opus. Id si fecerit, nihil esse in rebus meis quod non suum ducere possit : sin minus, me veteris amicitiae tesseram illi remittere, ac similtatem denunciare. Hæc prima cogitatio nimirum de re, sed in genere.*

BULEPHORUS. — Je comprends.

NOSOPONUS. — Vient ensuite le choix des mots. Je parcours bon nombre de lettres de Cicéron. Je consulte tous mes lexiques : je mets à part certains mots vraiment frappés au coin de Cicéron, ensuite les tropes, les formules, puis les nombres. Une fois pourvu de tout cet attirail, je vois quelles fleurs je pourrais répandre çà et là, et à quelles places. Je reviens bientôt à la pensée. Car le fin de l'art est de trouver des idées pour ces beautés d'expressions.

HYPOLOGUS. — C'est comme un habile sculpteur qui préparerait un magnifique vêtement, chargé de colliers, d'anneaux, de pierreries, et qui ferait ensuite une statue pour lui ajuster ces ornements, au lieu d'accommoder les ornements à la statue.

BUL. — *Intelligo.*

NOS. — *Huic illico succedit verborum cura. Evolve quam plurimas Ciceronis epistolas : elenchos meos omnes consulo : seligo voces aliquot insigniter ciceronianas, deinde tropos, formulas : tum numeros : demum affatim instructus hujusmodi suppellectilæ, dispicio quos flosculos quibus locis possim inserere. Mox ad sententiarum curam redeo. Hoc enim jam artis est sensus ad hæc verborum ornamenta invenire.*

HYP. — *Haud aliter quam si quis egregius artifex vestem præclaram apparet, ad hæc, monilium, annulorum et gemmarum vim, mox ceream affingat statuam, cui hæc accommodet ornamenta, vel potius quam ad ipsam conflat ornamenta.*

BULEPHORUS. — Pourquoi non? Mais dis-nous, Nosoponus : donnes-tu la nuit entière à une seule lettre?

NOSOPONUS. — Que parles-tu d'une lettre? Je crois avoir obtenu les faveurs de la muse, s'il me suffit d'une nuit d'hiver pour achever une seule période.

BULEPHORUS. — Ainsi donc tu écris de si longues lettres sur un sujet si mince?

NOSOPONUS. — Au contraire, sache-le bien, elles sont très-courtes, puisque jamais elles ne dépassent six périodes.

BULEPHORUS. — Et comment n'as-tu pas assez de six nuits pour les achever?

NOSOPONUS. — Il ne suffit pas de les avoir écrites une fois. Dix fois il faut les remettre sur le métier, dix fois il faut recourir à l'index, dans la crainte d'avoir laissé échapper un mot suspect. Il reste

BUL. — Quidni? Verum age, Nosopone. Num tota nox uni datur epistolæ?

NOS. — Quid mihi narras unam? Musis pulchre videor listasse, si periodum unicam absolverit nox hiberna.

BUL. — Ita ne de re tam non magna tam prolixas scribis litteras?

NOS. — Imo perbreves, ne sis insciens, ut quæ sextam periodum non excedant.

BUL. — Quin igitur sex noctes sufficiunt his absolvendis!

NOS. — Quasi satis sit scripsisse semel. Decies refingendum quod scripseris : decies ad indicem exigendum, ne

encore à vérifier les tropes, les formules, enfin les nombres et les liaisons.

BULEPHORUS. — Voilà ce qui s'appelle vraiment parfaire un ouvrage.

NOSOPONUS. — Ce n'est pas tout, mon cher. Ce qui a été travaillé avec tout le soin possible, il faut le mettre de côté pendant quelques jours, afin de pouvoir, le feu de l'invention amorti, lire ton ouvrage comme s'il était d'un autre. C'est alors seulement que s'exerce une critique sérieuse. Le jugement est sévère et impartial, à la condition que, de père qu'il est, l'écrivain se fasse aréopagite. Et souvent il arrive qu'à force d'effacer il ne laisse rien.

BULEPHORUS. — Tu atteins ainsi la perfection, mais pendant ce temps-là, ton Titius profite des livres que tu voulais ravoïr.

qua forte dictiuncula te fefellerit adulterina. Rursus altera superest examinatio de tropis ac formulis, postrema de numeris et compositione.

BUL. — Istuc nimirum est opus absolvere.

NOS. — Ne id quidem satis, o bone. Dehinc quod elaboratum est cura, quanta potest maxima, seponendum est in aliquot dies, ut ex intervallo, refrigerato jam inventionis amore, velut aliena legas quæ tua sunt. Hic demum gravis agitur censura. Hoc severum, incorruptum, et, ut Græci vocant, ἀδέκαστον iudicium, ubi qui scripsit ex parente fit areopagites. Hic sæpenumero fit ut verso stylo nihil relinuas.

BUL. — Omnino sic fiunt accuratæ, sed interim ille fruitur codicibus abs te desideratis.

NOSOPONUS. — J'aime mieux souffrir ce désagrément que de lâcher un mot qui ne soit pas cicéronien.

II — FOLIE DE CEUX QUI PRÉTENDENT
COPIER CICÉRON.

(Nosoponus. Bulephorus. Hypologus.)

BULEPHORUS. — Mon premier conseil sera celui-ci : que nul ne s'évertue à copier Cicéron, si son génie ne s'accorde pas avec celui de Cicéron. Autrement, il devient une sorte de monstre ; il perd sa forme naturelle, sans pouvoir prendre celle d'un autre. Regarde d'abord pour quel genre d'éloquence la nature t'a créé. S'il faut en croire l'astrologie, nul n'est heureux qui fait quelque chose à quoi répugne la loi de sa naissance. Qui est né pour les

Nos. — *Istuc incommodi malim perpeti quam aliquid a me proficisci quod non sit ciceronianum.*

II. — INEPTIUNT QUI CICERONIS SIMILITUDINEM
AFFECTANT.

(Nosoponus. Bulephorus. Hypologus.)

BUL. — *Sit igitur hæc admonitio prima, ne quis sese addicat ad exprimendum Ciceronem, cujus genius vehementer abhorreat a genio Ciceronis : alioqui monstri similis evadet qui, quum a sua nativa forma recesserit, alienam tamen non assequatur. Illud igitur in primis inspiciendum est, ad quod dicendi genus te natura finxerit. Et enim si qua fides*

muses ne réussira pas à la guerre. Qui est né pour la guerre ne deviendra jamais un poëte illustre. Qui est né pour le mariage ne sera jamais un bon moine. Qui est né pour l'agriculture ne fera jamais fortune à la cour ; et réciproquement.

NOSOPONUS. — Cependant il n'est rien dont ne vienne à bout un travail opiniâtre. L'homme par son art sait changer la pierre en eau, le plomb en argent, l'airain en or. Par ses soins, il force les plantes à dépouiller leur naturel sauvage. Rien n'empêche que l'art et la pratique ne transforment aussi la nature de l'homme.

BULEPHORUS. — Sans doute le travail aide et assouplit la nature. Celles qui ne diffèrent entre elles que de peu, il les rapproche ; les légers défauts, il les corrige. Mais une nature toute contraire à une autre et dont la vocation est différente, tu la tour-

astrologis, nemo fortunatus est in eo, a quo genesis abhorret. Qui musis natus est, nunquam felix erit in bello. Qui bello natus est, nunquam scribet felicia poemata. Qui conjugio natus est, nunquam erit bonus monachus. Qui agriculturæ natus est, nunquam huic erit aula prospera : et contra.

Nos. — Atqui nihil est quod non expugnet labor improbus. Videmus arte humana lapidem verti in aquam, plumbum in argentum, æs in aurum, cura plantas exuere sylvestre ingenium. Quid vetat quo minus et hominis ingenium arte et usu transformetur ?

BUL. — Naturam habilem adjuvat cura, leviter abhorrentem conciliat, et corruptam emendat : at prorsus abhorrentem et ad diversa compositam frustra vexes, ô Nosopone.

menterais en vain, ô Nosoponus. Le cheval apprend à faire des voltes, à marcher en cadence; mais essaye de conduire un bœuf dans le cirque, d'atteler un chien à la charrue, de monter un buffle dans une course de chevaux, tu y perdras ta peine. L'eau peut se changer en air, et l'air en feu, si le feu est un principe constitutif, mais la terre ne se change jamais en feu, ni le feu en eau.

NOSOPONUS. — Mais qui empêche d'appliquer à tous les sujets la phrase de Cicéron.

BULEPHORUS. — J'accorde que Cicéron possède certaines qualités générales qui partout sont à leur place, la clarté, la netteté, l'élégance, l'ordre dans les idées. Cela ne suffit pas aux singes de Cicéron; ils prétendent copier son style trait pour trait; or, si cette imitation se soutient dans certains sujets

Equus discit in gyrum circumagi, discit incessum gradarium, at frustra bovem duxeris ad ceroma, frustra canem vocaris ad aratrum, frustra bubalum ad equestre certamen. Aqua fortasse vertitur in aërem, aër in ignem, si quis omnino ignis est elementaris : sed terra nunquam vertitur in ignem, nec ignis in aquam.

Nos. — Sed quid vetat quominus Ciceronis phrasim ad omnem materiam accommodemus?

Bul. — Fateor in M. Tullio quædam esse generalia quæ possunt ad quodvis argumentum transferri, veluti candorem, perspicuitatem, sermonis elegantiam, ordinem, et si qua sunt hujus generis : at hoc istis Tullii simiis non est satis, totam dictionis faciem exigunt : quod ipsum ut in quibusdam materiis affinis utcumque fieri posset, certe in his quæ tota

analogues, elle devient impossible là où les idées diffèrent du tout au tout. Tu reconnais que Virgile tient la première place chez les poètes latins, comme Cicéron parmi les orateurs.

NOSOPONUS. — Assurément.

BULEPHORUS. — Eh bien ! si tu veux écrire une ode, est-ce Horace ou Virgile que tu prendras pour modèle ?

NOSOPONUS. — Je prendrai Horace, qui est le premier dans ce genre.

BULEPHORUS. — Et si tu composes une satire ?

NOSOPONUS. — A plus forte raison me réglerai-je sur Horace.

BULEPHORUS. — Maintenant si tu t'exerces à la comédie ?

NOSOPONUS. — C'est Térence que je chercherai à imiter.

ratione dissident, nequaquam valeat. Maronem sic opinor fateris inter poetas latinos tenere primas, quemadmodum M. Tullius inter oratores.

NOS. — Fateor.

BUL. — Age si pares scribere carmen lyricum, utrum Horatium tibi propones an Maronem ?

NOS. — Horatium in hoc genere summum.

BUL. — Quid si satyram ?

NOS. — Multo magis.

BUL. — Quid si mediteris comœdiam ?

NOS. — Ad Terentianum exemplar me conferam.

BULEPHORUS. — Sans doute, pour la très-grande différence du genre.

NOSOPONUS. — Mais le style de Cicéron a des ressources infinies qui lui sont propres.

BULEPHORUS. — Beaucoup se laissent égarer par l'excès de leur amour pour Cicéron. Appliquer sa phrase à un sujet tout différent de ceux qu'il a traités, ce n'est pas lui ressembler. Pour l'égaliser ou du moins se rapprocher de lui, sans lui ressembler, il n'est pas nécessaire d'affecter une pareille imitation. Rien ne se ressemble moins qu'une émeraude et un grenat, et tous les deux cependant ont leur prix et leur grâce. La rose n'a ni la couleur ni le parfum du lys, et pourtant les deux fleurs sont d'une beauté égale. N'as-tu pas souvent vu deux jeunes filles qui, sans se ressembler, étaient si jolies l'une et l'autre, que s'il eût fallu choisir, on n'aurait

BUL. — Nimirum ob insignem argumenti dissimilitudinem.

Nos. — Sed habet Tulliana phrasis nescio quid privæ felicitatis.

BUL. — Imponit multis immodicus Ciceronis amor. Nam M. Tullii phrasim ad materiam vehementer diversam adaptare, est dissimilem illi fieri. Nec est necesse affectare similitudinem, si contingat esse parem, aut certe propinquum, licet dissimilem. Quid dissimilius quam smaragdus et pyropus, et tamen pretio gratiaque pares sunt. Dissimilis est rosa lilio, diversus odor, et tamen uterque flos alterum æquat. An non sæpe vidisti duas puellas facie dissimili, sed ambas ea forma ut excellentia factura sit ambiguum delectum, si cui detur optio? Non statim melius est quod ad Ciceronis imagi-

su pour laquelle se décider. Copier Cicéron ne vaut pas mieux que ce que nous disions tout à l'heure : il n'est pas un animal qui se rapproche plus que le singe de la figure humaine : si la nature lui eût donné la parole, il pourrait passer pour un homme : rien au contraire ne ressemble moins à l'homme que le paon ou le cygne, et cependant tu aimerais mieux, je pense, être un cygne ou un paon qu'un singe.

HYPOLOGUS. — Pour moi, j'aimerais mieux être chameau ou bœuf que le plus beau des singes.

BULEPHORUS. — Dis-moi, Nosoponus, laquelle aimerais-tu mieux avoir de la voix du rossignol ou de celle du coucou ?

NOSOPONUS. — Du rossignol.

BULEPHORUS. — Cependant le coucou imite mieux la voix humaine. Aimerais-tu mieux chanter avec les alouettes que croasser avec les corbeaux ?

nem propius accedit, quemadmodum antea dicere cœperamus, nullum animal omnibus membris propius ad hominis figuram accedere quam simiam, adeo ut si vocem addidisset natura, homo videri possit : nihil autem homini dissimilius esse quam pavum aut cygnum, et tamen cygnus, opinor, aut pavus esse malles quam simius.

HYP. — Ego vel camelus esse malim aut bubalus quam simiorum formosissimus.

BUL. — Dic mihi, Nosopone, utrum tibi dari malles vocem lusciniæ an coccygis ?

NOS. — Lusciniæ.

BUL. — Et tamen coccyx propius accedit ad vocem hominis. Utrum malles cum alaudis canere an cum corvis crocitari ?

NOSOPONUS. — Chanter avec les alouettes.

BULEPHORUS. — Cependant le croassement des corbeaux ressemble plus à la voix humaine. Aimerais-tu mieux braire avec les ânes ou hennir avec les chevaux?

NOSOPONUS. — Hennir avec les chevaux, si le destin me contraignait à choisir.

BULEPHORUS. — L'âne cependant semble faire effort pour parler à la manière des hommes.

NOSOPONUS. — Mais je ne crois pas mon génie si opposé à celui de Cicéron. D'ailleurs l'étude suppléera à ce qui manque à la nature. Cependant achève tes conseils.

BULEPHORUS. — Tu as raison de me remettre dans la route; mon discours s'en écartait. Le point essentiel est de réaliser notre désir, c'est-à-dire de

Nos. — Cum alaudis canere.

BUL. — Et tamen corvorum vox similior est humanæ. Utrum malles cum asinis rudere an cum equis hinnire?

Nos. — Cum equis hinnire, si ad alterutrum adigat fatorum necessitas.

BUL. — Et tamen asinus veluti conatur humano more loqui.

Nos. — At opinor meam Minervam non usque adeo aversam esse ab ingenio Ciceronis. Proinde quod naturæ deest absolvet meditatio. Quare fac absolvas quod admonendum existimas.

BUL. — Recte facis quod in viam revocas, nam alio dilapsurus erat sermo meus. Summa est ut quod cupimus vere faciamus, hoc est, totum Ciceronem exprimamus, qui nec in

reproduire Cicéron tout entier; mais Cicéron n'est tout entier lui-même ni dans ses mots, ni dans ses formes, ni dans ses nombres, ni dans ses écrits; il y est à peine à moitié, nous l'avons assez fait voir.

NOSOPONUS. — Où donc est-il tout entier?

BULEPHORUS. — Nulle part ailleurs qu'en lui-même. Si tu prétends être Cicéron, tu ne peux plus être toi-même. Ton style alors ne sera plus qu'un miroir menteur, et l'effet non moins choquant que si tu te barbouillais le visage pour paraître Pétro-nius à la place de Nosoponus.

NOSOPONUS. — Tu parles par énigmes.

BULEPHORUS. — Je vais m'expliquer. C'est folie de se tourmenter à vouloir par de tels moyens être tout le portrait de Cicéron. Pour obtenir cette complète ressemblance, il faut s'efforcer non de reproduire les mêmes qualités, mais de les égaler, et,

verbis, nec in formulis, nec in numeris, nec in scriptis totus est, imo vix dimidiatus, ut ante satis declaratum est.

NOS. — Ubi igitur totus?

BUL. — Nusquam nisi in se ipso. Quod si totum vis exprimere Ciceronem, te ipsum non potes exprimere. Si te ipsum non exprimis, mendax speculum tua fuerit oratio, nihiloque minus absurdum videbitur, quam si coloribus oblita facie te pro Nosopono Petronium esse simules.

NOS. — *Ænigmata loqueris.*

BUL. — Dicam crassius. Ineptiunt qui se torquent in hoc ut Ciceronem istis rationibus totum exprimant. Sic autem totus exprimi potest, si virtutes illius non easdem reddere contendamus, sed pares ad illius imitationem exprimere, aut,

s'il est possible, de les surpasser en les imitant. Il peut ainsi arriver que le plus cicéronien soit celui qui ressemble le moins à Cicéron, c'est-à-dire qu'il parle en perfection, surtout quand les idées qu'il exprime sont différentes. En parlant d'une autre façon, c'est de même que si un artiste voulait peindre vieux celui qu'Apelle peint adolescent; il ressemblerait d'autant moins à Apelle qu'il aurait pris sa manière pour représenter un personnage qui ne serait plus le même.

HYPOLOGUS. — Tu proposes une énigme digne du Sphinx, quand tu dis que ce par quoi on ressemble à un autre fait qu'on ne lui ressemble pas.

BULEPHORUS. — Faudrait-il chanter dans les funérailles comme Hermogène chante ses épithalames, ou plaider devant l'Aréopage avec les gestes de Roscius dansant sur le théâtre? Mais nous pourrions rechercher la ressemblance avec Cicéron, si, pour

si licet, etiam vincere. Siquidem fieri potest ut ciceronianus sit maxime qui Ciceroni sit dissimillimus, hoc est, qui optime aptissimeque dicat, quum diversa ratione dicat : nimirum, rebus jam in diversum commutatis : veluti si quis senem pingere velit quem Apelles pinxerat adolescentem, hoc ipso fuerit Apelli dissimilis, si jam alium factum velit eodem modo pingere.

HYP. — Sphinge dignum ænigma ut hoc ipso dissimilis sit aliquis quo similis est.

BUL. — An non id usu veniret, si quis eo modo caneret in funere quo Hermogenes canere solet epithalamia : aut ea gesticulatione causam diceret apud areopagitas qua saltare Roscius solet in theatro? Verum hactenus licebit affectare Cice-

obtenir la gloire de l'éloquence, nous suivons la route par laquelle il y est parvenu.

NOSOPONUS. — Quelle est cette route ?

BULEPHORUS. — S'est-il voué à l'imitation d'un seul ? Nullement, mais il s'est appliqué à prendre ce qu'il y avait de plus parfait chez les meilleurs. Pour lui Démosthène était le premier, mais il n'était pas le seul. Il s'était proposé non de le copier, mais d'y trier ce qui lui convenait ; il ne se contentait pas de suivre ses traces, mais la sagesse de son goût lui faisait éviter certaines choses, en corriger d'autres, et ce qu'il approuvait, il l'imitait, en cherchant à le surpasser. De plus il nourrissait son âme du suc abondant de toutes les sciences nouvelles et anciennes, il étudiait à fond l'histoire de la république, les coutumes, les institutions, les lois, les décrets, les plébiscites. Non-seulement il fréquentait les

ronis similitudinem, si iisdem vestigiis ad eloquentiæ palmam contendamus, quibus ille pervenit.

Nos. — Quibus ?

BUL. — Num ad unius imitationem semet addixit ? Nequaquam, sed ex præcipuis quod in quoque esset aptissimum exprimere studuit. Hic illi primus erat Demosthenes, non solus : nec hunc ita sibi proposuit ut totum exprimeret, sed ut congrua seligeret : nec ut sequi contentus esset, sed ut delectu quædam prudens vitaret, nonnulla corrigeret : quæ vero probabat sic æmularetur ut præire contenderet. Ad hæc pectoris sui penum affatim explevit omnium disciplinarum auctorum, veterum ac novarum rerum cognitione : suæ civitatis familias, ritus, instituta, leges, edicta, plebiscita diligenter

sanctuaires de la philosophie, mais encore il se retirait dans les secrets asiles des muses, apprenant des uns le débit, des autres le geste. Qui fera à la lettre tout ce que fit Cicéron ne lui ressemblera aucunement, mais qui se livrera à de semblables études méritera le nom de cicéronien.

NOSOPONUS. — Parle plus clairement.

BULEPHORUS. — Celui qui apportera à l'étude de la philosophie chrétienne le zèle que Cicéron apportait à celle de la philosophie profane, celui qui se pénétrera des Psaumes et des Prophètes comme Cicéron se pénétrait des poètes païens, celui qui emploiera ses veilles à apprendre les décrets des apôtres, les rites de l'église, la naissance, le progrès et la décadence de la république chrétienne, comme fit Cicéron pour les institutions et les lois des provinces romaines, des municipes et des alliés, et qui

ediscebat. Nec solum studiose versabatur in adytis philosophorum, verum etiam in secessus musarum se subinde recipiebat, ab aliis pronunciationem, ab aliis gestum discebat. Hæc qui faciet eadem dissimillimus evadet M. Tullio, paria qui faciet aut similia, is ciceroniani cognomen promerebitur.

Nos. — Dic aliquando dilucidius.

BUL. — Qui pari studio sese exercebit in cognitione philosophiæ christianæ, quo ille se exercuit in profanæ : qui eo affectu imbibet psalmos et prophetas quo ille hausit poetarum libros : qui tanta vigilantia studebit cognoscere apostolorum decreta, Ecclesiæ ritus, primordia, progressum ac deliquium reipublicæ christianæ, quanta ille laboravit Urbis romanæ provinciarum, municipiorum et sociorum jura

saura accommoder au temps présent la science amassée par tant d'études, celui-là aura le droit de prétendre au nom de cicéronien.

NOSOPONUS. — Mais toutes les études que tu énumères nous feront parler en chrétiens, non en cicéroniens.

BULEPHORUS. — Quoi donc? est-on pour toi cicéronien quand on parle sans justesse et sans l'intelligence de ce que l'on dit?

NOSOPONUS. — Nullement.

BULEPHORUS. — Cependant c'est là que mènent les travaux de ceux qui veulent passer aujourd'hui pour cicéroniens. Nous cherchons s'il est nécessaire de les imiter. Rien n'empêche de parler tout ensemble en chrétien et en cicéronien, si toutefois tu reconnais pour cicéronien celui qui parle avec netteté, abondance et force, et sait approprier son lan-

legesque perdiscere, tum qui quod his omnibus studiis comparatum est, ad res præsentis accommodabit, is poterit aliquo jure ciceroniani cognomen ambire.

Nos. — Istæc omnia tua non videò quorsum pertineant, nisi ut christiane loquamur, non ciceroniane.

BUL. — Quid? num tibi ciceronianus est qui nec apte dicit, nec intelligit res de quibus verba facit?

Nos. — Nequaquam.

BUL. — At huc pertinent illorum studia qui nunc ciceroniani volunt haberi. Idne nobis usu veniat disquirimus. Nec ulla res vetat quominus idem et christiane dicat et ciceroniane, si modo fateris eum ciceronianum qui dilucide, copiose, vehementer et apposite dicat pro rei natura, proque

gage au sujet, au temps et aux personnes. Quelques-uns en effet veulent que le bien dire soit une vertu plutôt qu'un art et Cicéron lui-même dans les *Partitions oratoires* définit avec goût l'éloquence « une sagesse qui parle avec abondance ». Nul doute qu'il n'aspirât lui-même à ce genre d'éloquence. Combien s'en éloignent, bon Dieu ! ceux qui veulent appliquer la langue de Cicéron à des sujets totalement différents, et dont ils n'ont ni l'intelligence ni le goût. Regarder comme trivial et vicieux tout ce qui s'écarte de Cicéron, c'est là une dangereuse chimère qu'il faut rejeter loin de notre esprit, si nous voulons mériter parmi les chrétiens les louanges que les anciens ont données à Cicéron.

De tous les bons écrits la raison est la source,
a dit le plus fin des critiques. Or quelle est la source

temporum ac personarum conditione. Quidam enim bene dicendi facultatem non artem esse voluerunt, sed prudentiam. Et ipse M. Tullius in Partitionibus eleganter definit eloquentiam *copiose loquentem sapientiam*. Nec dubitandum quin hoc eloquentiæ genus ipse sectatus sit. Ab hac formula, Deus bone, quantum absunt isti qui de rebus tota ratione diversis, quas ipsas nec intelligunt, nec amant, more Ciceronis volunt dicere. Quod autem nobis sordidum et solœcum videtur, quidquid a Cicerone dissonat, perniciosum ac mendax animi nostri somnium est, procul a nobis relegandum, si velimus hoc laudis ferre inter christianos quod Cicero tulit apud suos.

Scribendi recte sapere est et principium et fons,
ait ille criticorum acutissimus. Fons igitur eloquentiæ cicero-

de l'éloquence de Cicéron? Une âme pourvue d'une instruction riche et variée, profondément instruite des choses dont il faut parler, formée par les préceptes de l'art, par la pratique assidue de la plume et de la parole, par un exercice de chaque jour; et ce qui est le point principal de toute l'affaire, une âme aimant ce qu'elle loue, haïssant ce qu'elle blâme. A cela il faut joindre ce jugement naturel, cette sagesse et cette réflexion qui ne peuvent se ramener à des préceptes. Où prendront-ils ces qualités ceux qui ne lisent que Cicéron et n'ont jour et nuit que ses ouvrages à la main?

NOSOPONUS. — Mais, a-t-on dit avec raison, ceux qui sont longtemps au soleil ont le teint hâlé, et quand vous êtes resté longtemps assis chez un parfumeur, vous en emportez l'odeur avec vous?

nianæ quis tandem est? Pectus opulenter instructum variarum omnium cognitione, præsertim earum de quibus instituerit dicere : pectus artis præceptionibus, tum multo scribendi dicendique usu, diutina meditatione præparatum : et, quod est totius negotii caput, pectus amans ea quæ prædicat, odio prosequens ea quæ vituperat. His omnibus conjunctum oportet esse naturæ judicium, prudentiam, et consilium, quæ præceptis contineri non possunt. Hæc unde, te rogo, suppetunt istis qui nihil legunt præter Ciceronem, qui unum hunc student.

Nocturna versare manu, versare diurna?

Nos. — Atqui non inscite dictum est qui diutius in sole versati sunt colorem ducere, et qui diutius in taberna aromataria consederint odorem loci secum ferre quum discedunt.

BULEPHORUS. — Ta comparaison me plaît extrêmement. Les personnes dont tu parles n'ont à la surface de la peau qu'une couleur passagère qui disparaît bientôt. Ceux qui se contentent de cette gloire, qu'ils demeurent autant qu'il leur plaira dans les parterres embaumés de Cicéron, qu'ils se chauffent à son soleil. Pour moi, j'aimerais mieux faire passer dans mon sang ces salutaires essences, voulant non pas seulement répandre une légère odeur autour de moi, mais y puiser pour moi-même plus de chaleur et de force, et, dans l'occasion, faire entendre une voix qui témoigne d'une âme saine et vigoureuse. C'est au fond des entrailles et non à fleur de peau que naît le discours qui captive l'auditoire, le touche et l'entraîne où veut l'orateur. Je ne dis pas cela parce que je regarde les ouvrages de Cicéron comme une source peu abondante de connaissances, mais parce qu'à lui seul il ne suffit

BUL. — *Mihi vero perplacet ista similitudo. Tincturam modo cutis secum ferunt, et mox evanescentem aurulam. Hac gloria qui contenti sunt desideant quantumlibet in myrotheciis aut rosariis Ciceronis, apricentur in illius sole. Ego malim si quid est bonorum aromatum demittere in stomachum, trajicere in venas, ut non solum vicinos odore levi adspargam, sed totus incalescam ipse, vegetiorque reddar, ut quoties res postulat, prodeat vox quæ sani beneque pasti animi videri queat. Ex intimis enim venis, non in cute nascitur oratio, quæ moratur auditorem, quæ movet, et in quemvis habitum animi rapit. Non hæc eo dico quod ex Ciceronis libris mediocrem aut pœnitendam rerum cognitionem colligi*

pas à donner cette richesse d'idées que demande chaque sujet. Il nous reste donc à apprendre de Cicéron lui-même à imiter Cicéron.

Imitons-le comme il a imité les autres. S'il s'en est tenu à la lecture d'un seul, s'il s'est fait son esclave, s'il a eu souci des mots plus que des idées, s'il n'a écrit qu'à l'heure où l'on dort, s'il s'est un mois durant cassé la tête sur une seule lettre, s'il a appelé éloquent ce qui ne convenait pas au sujet, faisons de même pour devenir cicéroniens. Mais si tout cela s'écarte absolument de l'exemple de Cicéron, donnons, comme lui, à notre âme un riche fonds de connaissances, occupons-nous de la pensée et ensuite de l'expression; que le mot soit fait pour l'idée et non l'idée pour le mot, et quand nous par-

existimem, sed quod ad parandam orationis opulentiam in quovis argumento solus non sufficiat. Quid igitur superest, nisi ut ipsam etiam Ciceronis imitationem ex ipso discamus Cicerone?

Sic illum imitemur quemadmodum ipse est alios imitatus. Si totus in unius lectione desedit, si se ad unius præscriptum addixit, si potiozem habuit verborum quam rerum curam, si non nisi nocte concubia scripsit, si se totum mensem in una torsit epistola, si quidquam putavit eloquens quod ad res non congrueret, faciamus eadem ut ciceroniani simus. Sin hæc dissident plurimum ab exemplo Ciceronis, illius exemplo pectus supellectile rerum cognitu necessariarum expleamus, ac prima sit sententiarum cura, deinde verborum, et verba rebus aptemus, non contra : nec inter dicendum usquam oculos a decoro dimoveamus. Ita demum vivida fuerit

lons, ayons toujours devant les yeux ce qui est bien-séant. Notre parole ne sera vivante que si elle part du cœur et ne flotte pas incertaine sur nos lèvres. N'ignorons pas les préceptes de la rhétorique : ils sont fort utiles pour l'invention, la disposition, la manière de traiter les preuves ; ils nous apprennent à éviter ce qui est superflu ou nuisible à la cause ; mais quand il s'agit d'une affaire sérieuse, c'est au jugement à tenir le premier rang. Même dans les sujets de pure invention, que l'on traite par manière d'exercice, il est utile de ne rien dire que de vraisemblable. L'âme de Lélius respirait dans ses écrits, a dit Cicéron. Quelle folie de te mettre à la peine pour écrire avec l'humeur d'un autre, et pour que l'âme de Cicéron respire dans tes écrits ! Ce qu'il faut, c'est digérer lentement les lectures de toutes sortes qu'on a dévorées, c'est par le travail et l'exercice les faire passer, non dans sa mémoire ou dans un index, mais dans ses veines ; c'est faire que l'esprit nourri, et comme fécondé par une science

oratio, si in corde nascatur, non in labiis natet. Artis præcepta non ignoremus; conferunt enim plurimum ad inventionem, dispositionem, tractationem argumentorum, et vitanda quæ vel supersunt vel officiant causæ : sed quum erit agenda causa seria, primas teneat consilium. Quanquam et in fictis causis, quæ exercitationis gratia tractantur, conducit veris esse simillima quæ dicuntur. Cicero scripsit animum Lælii spirare in scriptis illius. Stultum est autem hoc conari ut alieno scribas stomacho, desque operam ut in tuis scrip-

abondante, enfante de lui-même un discours qui n'exhale pas le parfum d'une ou deux fleurs étrangères, mais qui exprime le mouvement de notre âme ; c'est réussir à ce que le lecteur reconnaisse, non des fragments détachés de Cicéron, mais une âme que toutes les sciences ont enrichie. Cicéron avait lu tous ceux qui l'avaient précédé, il avait apprécié avec goût ce qu'il y avait à blâmer ou à louer chez chacun d'eux ; cependant ce n'est aucun d'eux en propre que vous reconnaîtrez chez Cicéron, mais un vigoureux génie que ce commerce avec d'autres a encore fortifié. Si l'exemple de ton idole te touche peu, contemplons celui que nous offre la nature. Les abeilles ne tirent-elles leur miel que d'une seule plante ? ne les voit-on pas au contraire, actives ouvrières, butiner sur toutes sortes de fleurs, d'herbes et d'arbrisseaux, cherchant parfois au loin ce qu'elles

tis spiret animus M. Tullii. Concoquendum est quod varia diutinaque lectione devoraris, meditatione trajiciendum in venas animi, potius quam in memoriam aut indicem, ut omni pabulorum genere saginatum ingenium ex sese gignat orationem, quæ non hunc aut illum florem, frondem, gramenve redoleat, sed indolem affectusque pectoris tui, ut qui legit non agnoscat fragmenta e Cicerone decerpta, sed imaginem mentis omni genere doctrinarum expletæ. Neminem priorum non legerat Cicero : quid quisque probandum aut reprehendum haberet diligenter expenderat, ac neminem illorum proprie agnoscas in Cicerone, sed vim mentis ex omnium sentiis vegetatæ. Si te parum movet exemplum amasii tui, contemplemur exempla naturæ. Apes num ex uno frutice

amassent dans leurs ruches? Ce butin n'est pas encore du miel; elles le travaillent, le transforment et l'enfantent de nouveau, de sorte que tu ne peux plus reconnaître ni le goût particulier ni le parfum d'aucune fleur, mais le fruit même de l'abeille, formé de ces divers mélanges. Ainsi n'écoutons pas ceux qui rejettent et déclarent indigne d'être lu tout ce qui, dans les mots, les formes et les nombres, ne porte pas le cachet de Cicéron, puisque nous pouvons par des qualités différentes sinon ressembler à Cicéron, du moins l'égaliser. Loin de nous cette humeur chagrine et exigeante! Ce qu'Ovide raconte en se jouant de ses amours, appliquons-le sérieusement à la lecture des auteurs. La géante lui paraissait une demi-déesse, la naine lui plaisait par ses heureuses proportions, la jeune avait pour elle la fleur de son

colligunt mellificii materiam, an potius ad omnes florum, herbarum, fruticum species mira sedulitate circumvolant, frequenter e longinquo petentes quod condant in alvearia? Nec statim mel est quod afferunt, fingunt ore visceribusque suis liquorem; ac in ipsas transformatum rursus ex sese gignunt, in quo non agnoscas nec floris nec fruticis delibati saporem odoremve, sed apiculæ foetum ex omnibus illis temperatum. Fugiendi igitur videntur illi qui rejiciendum et omnino lectu indignum vociferari solent quidquid verbis, formulis et numeris non effictum sit ad Ciceronis imitationem, quum liceat diversis virtutibus, si non similes, certe pares esse Ciceroni. Absit a nobis hæc fastidiosa morositas; quin potius quod Naso ludens narrat sibi accidisse in puellarum amoribus, id nos serio præstemus in auctorum lectione. Ille proceram

âge, la vieille son expérience, l'ignorante sa simplicité, la savante son esprit. Dans la blanche il aimait la beauté du teint, il imaginait dans la noire je ne sais quelle grâce cachée. Si, avec la même candeur, nous prenons à chaque écrivain ce qu'il a de bon, loin d'en dédaigner aucun, nous déroberons à tous quelque chose qui se mêlera à notre style et lui donnera de l'agrément.

commendabat puellam, quod heroina videretur, brevis placebat ob commoditatem, primam ætatem flos ipse commendabat, grandiores rerum usus, in illiterata delectabat simplicitas, in erudita ingenium, in candida coloris gratiam amabat, in fusca nescio quid latentis gratiæ sibi fingebat. Eodem candore si nos ex singulis scriptoribus excerpemus quod habent probandum, nullum fastidimus, sed ex omnibus aliquid delibabimus quod nostram condiat orationem.

I. — ÉRASME DE ROTTERDAM A MARCUS LAURINUS,
DOYEN DU COLLÈGE
DE SAINT-DONATIEN A BRUGES, SALUT.

(Érasme raconte l'agréable hospitalité qu'il a reçue de Botzemus Absternius à Constance.)

Nous reçûmes l'hospitalité chez un personnage de grande distinction, Jean Botzemus Absternius, chanoine de cette ville. Je n'ai jamais vu homme plus affable et plus franc. Il semble né pour les Muses et les Grâces. Les Muses ont vraiment élu domicile dans sa maison; tant elle offre partout de l'éclat et de l'élégance. Nulle part elle n'est muette; mais de tous côtés des peintures parlantes attirent et captivent les yeux. Dans la salle d'été, qu'il avait, disait-il, préparée pour moi, saint Paul debout près de la table enseigne le peuple. En face est le Christ

I. — ERASMUS ROT. MARCO LAURINO,
COLLEGII S. DONATIANI APUD BRUGAS DECANO, S. D.

(Erasmus quam suavi ipsum Constantiæ hospitio exceperit Botzemus Absternius, narrat.)

Excepit nos hospitio clarissimus vir Joannes Botzemus Absternius, ejus loci canonicus : quo quidem homine nihil adhuc vidi comius, aut candidius; diceres Musis et Gratiis natum. Domum habet quæ musarum domicilium videri possit; nusquam non præ se ferens aliquid nitoris et elegantiae : nusquam muta, sed undique loquacibus picturis alliciens ac remorans oculos hominum. In aula æstiva, quam, ut ait, mihi paraverat, proxime mensam stabat Paulus docens po-

assis sur la montagne et instruisant ses disciples, puis les apôtres partant à travers les montagnes pour aller prêcher l'Évangile. Plus loin, les prêtres, les scribes, les pharisiens se réunissent aux anciens pour conspirer contre l'Évangile naissant. Ailleurs chantent les neuf sœurs d'Apollon; ailleurs ce sont les Grâces nues, symbole de bienveillance sincère et de franche amitié. Mais à quoi bon m'efforcer de peindre dans une lettre une demeure dont on pourrait à peine, en dix jours, décrire l'éclat et les délices? Toutefois, dans cette maison si brillamment ornée, le plus grand ornement c'est l'hôte lui-même. Les Muses et les Grâces sont dans son cœur plus que sur ses tableaux et ses murailles.

Grand Dieu! quelle hospitalité! quel hôte! quelle délicate société! quels brillants apprêts! quels entretiens! quelles lectures! quels chants! ô table et

pulum. In altero pariete sedebat Christus in monte, docens suos discipulos : tum apostoli per juga proficiscentes ad Evaagelii prædicationem : consistebant etiam sacerdotes, scribæ et pharisæi cum senioribus conspirantes adversus Evangelium, jam subolescens. Alibi canebant novem sorores Apollinis : alibi Charites nudæ, simplicis benevolentia et amicitia non fucata symbolum. Sed quid ego persequar totam illius domum epistola depingere, cujus nitelas, cujus delicias vix decem diebus perlustrare possis? Sed in totis ædibus undique ornatissimis nihil est ornatius ipso hospite. Musas et Grantias magis habet in pectore quam in tabulis : magis in moribus quam in parietibus.

Deum immortalem, quod hospitium, quis hospes, quam

festins dignes des dieux ! Je n'aurais pas envié aux divinités des poètes leur nectar et leur ambrosie, si ma santé avait été un peu meilleure. Le site du lieu était un charme de plus. Tout près est le lac de Constance. D'une belle étendue, il mesure plusieurs milles en long et en large ; il n'est pas pour cela moins riant. Ce qui ajoute à l'agrément, ce sont des montagnes boisées qui de tous côtés s'élèvent fièrement, quelques-unes au loin, d'autres tout près ; c'est le Rhin qui, fatigué de sa course à travers les gorges âpres et abruptes des Alpes, semble se reposer ici comme dans une agréable hôtellerie. Il traverse doucement le lac et c'est à Constance qu'il rentre dans son lit et reprend son nom. C'est du nom de la ville que le lac a toujours voulu être appelé, on le nomma lac de Bregenz, tant qu'on nomma ainsi Constance.

*nitidus apparatus, quæ fabulæ, quæ lectiones, quæ eantiones !
O mensæ cœnæque deùm ! Non inviderem diis poeticis
suum nectar et ambrosiam, si valetudo fuisset aliquanto se-
cundior. Adblandiebatur et ipse loci situs. Imminet enim
Constantiæ lacus mire spatiosus, in longum simul et in latum
ad multa passuum millia porrectus, nec minus interim amœ-
nus. Addunt gratiam montes nemorosi undique sese osten-
tantes, quidam eminus, quidam e propinquo : nam illic
Rhenus, velut in Alpium confragosis ac præruptis locis de-
lassatus, tanquam amœno diversorio refocillat sese : per cujus
medium leniter delabens apud Constantiam recipit sese in
suum alveum, recepto simul et nomine ; quanquam totus
lacus semper maluit nomen suum deberè civitati, Bregan-*

On dit ce lac poissonneux et d'une profondeur à peine croyable. En quelques endroits cette profondeur est de cent coudées. Les eaux, dit-on encore, recouvrent de grandes montagnes. Le Rhin, laissant le lac à sa droite, dépasse la ville et forme, comme en se jouant, une île où s'élève un remarquable monastère de vierges. Bientôt, réunissant ses eaux, il donne naissance à un lac plus petit appelé Venète, on ne sait trop pour quelle raison. De là il roule dans un lit étroit, tourbillonnant presque partout, mais à peu près navigable jusqu'à l'ancienne ville impériale appelée Schafhouse, sans doute parce qu'on y passait le fleuve en bateau avant qu'il y eût un pont. Non loin de là sont des cataractes où le Rhin se précipite avec un grand fracas. Ces cataractes ne sont pas les seules. Le fleuve est fréquemment coupé par des chutes semblables et embarrassé

tinus olim dictus, qui nunc Constantiensis appellatur, donec ei quæ nunc Constantia vocaretur Breganto nomen esset.

Dicitur et piscosus esse, et profunditatis vix credendæ, adeo ut alicubi summa aqua ab imo fundo absit cubitis centum. Nam aiunt ingentium montium moles aquis hujus tegi. Rhenus relicto ad dextram lacu, paululum præterlapsus urbem Constantiam, veluti ludens ac lasciviens insulam facit, quam occupat insigne monasterium virginum : ac mox in sese coiens lacum efficit minorem quem incertum quamobrem Venetum appellant. Ab hoc justo alveo volvitur, plerumque vorticosus, sed utrinque navigabilis usque ad oppidum, olim Cameram imperialem, nomine Schifhusiam, ob trajectum, ut opinor, prius quam illic pons esset. Nam haud procul inde

dans son cours par des rochers, cè qui le rend peu propre à la navigation jusqu'à Bâle.

Mais je reviens à Constance. La ville n'a guère de remarquable que son église, qui est fort ancienne et d'une belle architecture. C'est là que se tint, sous la présidence de l'empereur, le concile qui condamna Jean Huss au feu. De tous côtés, même des lieux les plus éloignés, me venaient des présents d'hospitalité. L'un m'envoyait du vin rare, un autre des oiseaux, celui-ci des poissons, celui-là autre chose. Le magistrat, pour me souhaiter la bienvenue, me fit offrir le vin d'honneur. Plusieurs jours de suite, des musiciens publics me donnèrent une sérénade : c'est aussi un genre d'honneur qu'on rend aux hôtes distingués. Veux-tu connaître nos convives habituels ? Il y avait Beatus Rhenanus, Eppendorp, le médecin Jean, homme jeune, mais aussi

sunt cataractæ, per quas se præcipitat magno fragore Rhenus : quanquam et alias frequenter cataractis intercisis, et saxis impeditus, parum aptus est navigiis usque ad Basileam.

Sed interim Constantiam recurrat oportet narratio, quæ civitas nulla re magnopere celebris est, quam ecclesia perquam vetusta, nec ineleganti : tum synodo illic olim habita, præsidente Cæsare, sed præcipue Joanne Hus illic exusto. Missitabantur undique xenia e locis etiam procul dissitis. Alius vinum aliquod insigne mittebat, alius aviculas, alius pisces, alius aliud. Magistratus honorario vino misso gratulatus est nobis. Canebant e propinquo diebus aliquot publici tibicines : nam hoc quoque solet honoris hospitibus quibusdam præstari. Quod si convivas quoque nosse cupis, assidue

plein d'esprit et de science que sensé et modeste. Pour peindre en un trait Michel Hymelbergius, je dirai que par sa réserve, sa modestie, son instruction et la douceur de son caractère, c'est un second Rhenanus. Il y avait aussi le prédicateur Vannius, homme d'une sincérité tout angélique.

Quand après une nouvelle atteinte de la gravelle j'eus repris un peu de force, je donnai une petite heure aux visiteurs d'élite; répondre à l'empressement de tous ne m'était pas possible. L'évêque, d'une rare politesse, désirait me combler d'honneur; mais mon hôte l'avertit secrètement que j'étais un homme de petite vie, que j'avais horreur des festins bruyants, et il le pria de n'inviter personne et de ne rien ajouter à son ordinaire. L'évêque y consentit et ne reçut à sa table que ma compagnie. Congédié par lui avec plus d'honneur que je n'en méritais,

erant præter Beatum et Eppendorpium Joannes medicus, homo juvenis quidem, sed insigniter ingeniosus ac doctus, ac perinde sobrius et modestus. Michael Hymelbergius, quem ut tibi paucis depingam, pudore, modestia, doctrina, suavitate morum, alter Rhenanus est. Aderat et Vannius concionator, vir Evangelicæ sinceritatis.

A partu postquam nonnihil virium collegimus, horulam dabamus amicis saluatoribus, sed electis et commendatis, nec enim licebat omnium affectui morem gerere. Episcopus pro sua humanitate cupiebat quidquid poterat honoris exhibere : sed ab hospite submonitus est me hominem esse modici cibi, vel nullius potius : abhorrere a tumultuosis conviviis : ne quem mea causa vocaret, ne quid apparatus adjun-

j'allai rendre visite au nonce apostolique, Ennius, évêque de Véroli. Un échange de lettres avait déjà établi entre nous des relations d'amitié. Il vint à ma rencontre avec tout l'empressement qu'il eût témoigné à quelque personnage de haut rang. Nous nous assîmes à part et causâmes de différents sujets. Ennius est un homme très-éclairé; une longue pratique des cours l'a rendu singulièrement judicieux. Ce qui ajoutait à nos bons sentiments réciproques, c'est que nous avons le même âge et souffrons de la même maladie. Ennius est comme moi atteint de la gravelle, et la même cause a produit chez lui le même mal. Ce sont les vins du pays, légers, âcres, verts, cruels, affreux. Depuis qu'il a changé de vin, la maladie a cessé ou du moins est devenue supportable. Il se préparait à partir pour l'Italie, et n'attendait qu'un bref pontifical qui doit

geret quotidiano. Paruit, et sodalitem illam nostram duntaxat accepit prandio. Ab hoc dimissus honorificentius quam ego sane promerebar, invisimus Ennium episcopum Verulanum, tunc illic nuncium apostolicum (nam jam ante cõierat inter nos mutuis litteris amicitia) qui tanta cum alacritate nobis occurrit ac si quispiam alicujus pretii ad se venisset. Consedimus soli, variis de rebus confabulantes : est enim vir apprimè prudens; et quoniam in multorum principum negotiis diu versatus est, singulari præditus judicio. Augebat et ætas æqualis, et morbus communis, mutuam benevolentiam : nam et ipse calculo fuerat obnoxius, eadem ex causa collecto malo, nimirum ex vinis earum regionum, tenuibus, acribus, asperis, crudis, crudelibus et inamœnis.

arriver au premier moment. Il voulait m'avoir pour compagnon de voyage. Je ne le désirais pas moins vivement. Trente n'est, disait-on, qu'à six jours de marche ; il fallait passer par cette ville à cause de la guerre entre les Impériaux et les Français. C'est ainsi que les rois d'aujourd'hui font notre bonheur. Les Alpes, si proches, semblaient me sourire et m'inviter, et mes amis, qui voulaient m'en détourner, y auraient perdu leur peine, si un orateur impérial, la gravelle, ne m'eût forcé de regagner Bâle et de revoler à mon nid.

De retour à Bâle, j'imaginai de goûter d'un vin de Bourgogne que, plusieurs jours auparavant, m'avait forcé d'accepter, malgré mes refus, le plus aimable des hommes, le doyen Nicolas Diesbach, évêque désigné de Bâle, et, comme on dit aujourd'hui

Mutato vino desierat laborare aut certe laborabat levius. Adornabat et ipse iter in Italiam, neque quidquam obstabat, nisi breve Pontificis, quod in singulas horas exspectabat ; me cupiebat itineris sui comitem. Ac mihi quidem gestiebat animus, quum non longius abesset Tridentum, quam itinere sex dierum, ut aiebant : nam illac erat eundem ob Cæsarianorum et Gallorum dissidia : sic enim nunc fruimur monarchis. Invitabant Alpes e propinquo aridentes, dehortabantur amici, sed frustra, ni calculus violentus rhetor persuasisset, Basilea repetita, revolare in nidum.

Ubi reditum est Basileam, visum est gustare vinum Burgundiacum, quod mihi multum recusanti ante dies complures donarat vir humanissimus Nicolaus Diesbach, decanus, ac designatus Episcopus Basiliensis, quem nunc coadjutorem

d'hui, coadjuteur. Au premier abord, ce vin ne flat-
tait pas le palais; mais la nuit révélait sa vertu.
Mon estomac s'en trouva si bien, que je me sentis
renaître et devenir un autre homme. J'avais tou-
jours attribué mon mal à certains vins âcres et durs
qui, mauvais pour l'estomac, n'en pénètrent pas
moins avec facilité dans les reins et y portent avec
eux une sorte de gravier. En outre, comme s'ils
n'étaient pas assez malfaisants par eux-mêmes, on
y mêle encore de vrais poisons, de la chaux, de
l'alun, de la résine, du soufre, du sel. L'eau, qu'on
y ajoute avec abondance, est le moindre mal. Bref,
la plupart de ces vins sont dignes d'être bus par les
hérétiques. Car il n'est pas de crime, selon moi,
que ce genre de supplice ne suffise à punir. Et dire
qu'on trouve des gens pour s'enivrer avec des vins
si misérables!

vocant. Primo gustu non admodum adlubescebat palato,
ceterum nox arguebat indolem vini. Sic enim subito recreatus
est stomachus, ut mihi viderer renatus in alium hominem.
Atque ego sane semper imputaram malum hoc vinis quibus-
dam, quæ pleraque quum cruda, acria, et ob hoc inimica
stomacho sint, tamen facile penetrant in renes, eoque crudam
materiam secum deferunt. Ad hæc quasi per se parum sint
infelicia, malis pharmacis viciant calce, alumine, resina, sul-
phure, sale : nam aqua, quam largiter addunt, minimum est
malorum. Quid multis ? Pleraque digna sunt quæ bibantur
ab hæreticis. Nam hoc ego tormenti satis esse putarim ad
quodvis malefium puniendum. Et tamen reperiuntur qui
tam miseris villis dignentur inebriari!

J'avais aussi auparavant goûté d'autres vins qui, bien que de Bourgogne, étaient trop chauds et durs au goût. Celui-ci était d'une couleur agréable à voir. On eût dit du pyrope. Le goût n'en était ni fade ni âpre, mais doux; ni trop, ni trop peu de chaleur; un vin onctueux et inoffensif, si ami de l'estomac que, même pris en abondance, il ne faisait pas grand mal. O heureuse Bourgogne digne à ce titre seul d'être appelée la mère des hommes, puisqu'elle a un tel lait dans ses mamelles! Il n'est pas étonnant que les anciens mortels aient adoré comme des dieux ceux dont le génie a procuré à leurs semblables quelque grand avantage. Celui qui a fait connaître, qui a donné un tel vin, quoique ce fût assez de le faire connaître, est-ce du vin ou n'est-ce pas la vie qu'il a donnée? Je reçus un autre tonneau du même vin qui n'était pas inférieur au premier, sinon que le conducteur l'avait plus que de raison

Gustaram et ante vina quædam apud Burgundiones nata, sed ardentia et austera; hoc erat colore gratissimo, pyropum esse diceres, sapore nec dulci, nec austero, sed suavi; nec frigidum, nec ardens, sed humidum et innoxium; stomacho sic amicum, ut nec copia largior multum offenderet. O felicem vel hoc nomine Burgundiam, planeque dignam quæ mater hominum dicatur, posteaquàm tale lac habet in uberibus! Non mirum si prisci mortales pro diis colebant quorum industria magna quæpiam utilitas addita est vitæ mortalium. Hoc vinum qui monstravit, qui dedit, quanquam monstrasse sat erat, nonne vitam dedit verius quam vinum? Advectum est et aliud vas priore non inferius, nisi quod auriga plus satis

trempé d'eau. On pend ceux qui dérobent un écu, et ceux qui nous volent en même temps notre bien et notre vie se jouent impunément de nous.

Aussi, mon cher Laurinus, peu de chose me déciderait à émigrer tout à fait en Bourgogne. Pour le vin, diras-tu? Bien plus, j'aimerais mieux aller jusqu'en Irlande que de passer encore par la souffrance d'un calcul à rendre. En tout cas, je dois ceci à mes chères lettres, que partout où j'irai je trouverai des amis. En Allemagne, si loin que s'étend le pays, est-il une seule ville qui n'accueille Érasme avec empressement, s'il lui plaît de s'y établir? Je le dirai de même, sans être démenti, de l'Italie et de la France. Plusieurs villes m'ont prié par d'affectueuses lettres de les visiter. Celles que j'ai traversées, soit en allant à Constance et à Schelestadt, soit à mon retour, m'ont souhaité la bienvenue en m'of-

diluerat aqua. Atque interim qui nummum suffurantur pendent : qui rem simul tollunt et vitam, impune ludunt.

Itaque, mi Laurine, facili negotio possum adduci ut totus demigrem in Burgundiam. Ob vinum inquires? Imo malim vel ad Juvernus usque migrare, potius quam vel semel experiar calculum. Hoc certe litteris meis debeo ut quocumque terrarum me vertam, nusquam mihi defuturi sint amici. Certe totius Germaniæ, quæ latissime patet, nullam arbitror esse civitatem quæ non cupide sit exceptura Erasmus, si quo lubeat commigrare. Nec admodum mentiar, si idem prædicem de Italia et Gallia. Certe ad nonnullas invisendas humanissimis litteris sum invitatus, et quas adhuc invisi, vel Constantiam, vel Sletstadium proficiscens, atque inde rediens, vino misso,

frant le vin d'honneur, comme on le fait à tout nouvel hôte. Ce n'est pas que ce genre d'honneur me plaise beaucoup. J'ai mandé souvent à mes amis qu'on me l'épargnât, d'abord parce qu'il est dû, selon moi, aux grands et non pas à cet Érasme, si humble et si petit de toutes façons, puis ensuite parce que de tels témoignages sont une fatigue pour un homme las ou occupé. Mais, puisque j'ai commencé à jouer le soldat fanfaron de la comédie, faut-il rappeler tant de lettres flatteuses que des savants et des grands m'ont adressées des pays les plus éloignés, non sans les accompagner de quelque présent? De doctes personnages, quelques-uns même du plus haut rang, sont venus de loin dans le seul but de voir Érasme. Ce n'est pas faute de les avoir avertis qu'il arrive habituellement, comme dit

quod ex more novis hospitibus honoris gratia donari solet, mihi gratulatæ sunt : quo quidem honoris genere in tantum non delector, ut frequenter mandarim amicis, curarent ne quid tale fieret : non ob id solum, quod existimem honoris hoc aliis deberi magnatibus, non Erasmo, humili modis omnibus homunculo; verum etiam quod hæc officia lassis, aut alioqui occupatis, nonnunquam impedimenta sunt verius quam ornamenta. Jam porro, quandoquidem gloriosum e comœdia militem agere cœpi, quid tibi commemorem tot epistolas honoris gratia, vel ab eruditis viris, vel a magnatibus, e longinquis etiam regionibus huc missas, non sine munere? Quid referam doctos homines, quosdam etiam dignitate præeinentes, huc non ob aliud e longinquo profectos, quam ut viderent Erasmum? Quibus non ambigo quin usu veniat

le proverbe grec : « Qu'à la place du trésor attendu on trouve des charbons. » Quoi qu'il en soit, ces hommages suffisent à confondre l'imposture de ces impudents brailleurs qui vont, comme tu me l'écris, répétant partout qu'il n'y a pour moi aucune demeure sûre en Allemagne.

(Bâle, 1^{er} février 1523.)

quod Græcorum proverbio dicitur : « Thesauro sperato carbones repertos. » Sed qualis ego sum, hæc certe coarguunt rabularum istorum impudentem vanitatem, qui, ut scribis, istic jactarant mihi nusquam in Germania tutam esse sedem.

(Basilea, 1 Feb., anno a Christo nato 1523.)

II. — ÉRASME DE ROTTERDAM A JODOCUS GAVERUS
JURISCONSULTE ET SAVANT, SALUT.

(Érasme déplore la mort de Nævius, et s'apprête lui-même à payer son tribut à la nature sans garder rancune à la vie.)

Si j'ai ressenti un vif chagrin en apprenant la mort de notre ami commun Jean Nævius, j'ai été aussi amené à de salutaires réflexions. Je ne saurais me résigner à la perte d'un si rare ami, surtout quand je pense à tous les droits qu'il avait à une longue vie. D'autre part une mort si subite nous avertit tous de ne pas vivre dans l'état où nous ne voudrions pas mourir. Il avait, comme je l'ai appris, joyeusement soupé avec ses amis, et au moment où il montait ces marches si souvent foulées par moi (car c'était ma chambre qu'il habitait) il tomba

II. — ERASMUS ROT. JODOCO GAVERO,
VIRO PRÆTER JURIS
PROFESSIONEM UNDEQUAQUE DOCTISSIMO, S. D.

(Erasmus, morte Nævii defleta, rerum naturæ legibus ipse obsequi parat, nihil de vita sua questus.)

Joannis Nævii communis amici nuntiata mors quemadmodum mihi gravem mœrorem attulit, ita attulit et salubrem admonitionem. Non enim possum non graviter ferre tam singularis amici jacturam, præsertim quum ipse multis nominibus esset vita longissima dignissimus. Rursum tam subita mors admonet nos omnes, ne quis in eo statu velit vivere in quo nolit mori. Ex amicorum enim litteris intelligo illum cum amicis hilariter ac jucunde cœnasse : mox quum adscenderet

subitement en faiblesse vers dix heures et ne survécut pas plus de six heures. Je sais bien qu'on peut à peine appeler subite cette mort, car depuis bien des années il était atteint de paralysie. A mon sens, il s'est trop abandonné à la médecine, à laquelle lui-même n'était pas étranger : car est-il une seule partie de la science où il ne fût pas versé ? Quel esprit plus heureux que le sien ? Il y a un trait que dans nos conversations j'avais coutume de lancer sur lui : « L'esprit de Nævius, disais-je, est mal logé. » Son âme méritait assurément un meilleur domicile. Ajoutons que son esprit était digne de ne pas se commettre en des soins si au-dessous de lui ; mais une fois qu'il s'y laissait prendre, il ne pouvait plus se dégager. Quelle parole heureuse, facile et naturelle, quand il lui fallait traiter un sujet sérieux ? Quelle grâce et quelle finesse, s'il lui pre-

gradus illos a me toties calcatos (nam demigrarat in cubiculum meum) subito morbo correptum ad horam ferme decimam, nec ab hoc paroxysmo vixisse, nisi sex horas. Quanquam haud scio an ista mors possit videri subita, quum illi tot annis res fuerit cum paralyti. Ac mea sententia nimium indulsit medicinæ, cujus ipse non erat ignarus : nam quæ pars est liberalis eruditionis, in qua vir ille non fuerit felicissime versatus ? Tanta erat ingenii dexteritas. Proinde in familiaribus colloquiis soleo nonnunquam illud in illum jacere : « Ingenium Nævii male habitare. » Profecto dignus erat animus ille feliciori domicilio. Rursus indigna mens erat quæ curis humilioribus inquinaretur, sed semel irretitus explicare sese non poterat. Jam quæ linguæ felicitas, quam prompta,

nait fantaisie de plaisanter ? Quel caractère plein de franchise ? Quelle douceur dans les relations ? Quelle chaleur d'amitié ? Quelle fidélité à garder un secret ? Je ne souhaitais qu'une chose pour qu'il n'y eût pas une tache sur Nævius, (*nævus in Nævio*), c'est qu'il se montrât moins opiniâtre dans ses ressentiments. S'il n'y ouvrait pas facilement son cœur, il avait peine aussi à les en bannir. C'est le seul point, tu le sais, qui troubla quelquefois le parfait accord de nos âmes.

Mais je n'entreprends pas de consoler de la mort d'un ami un sage et un savant comme toi. Tu n'ignorais pas que ton ami était homme, comme cet ancien l'a dit de son fils : « Je savais que j'avais engendré un mortel. » Il faut n'avoir aucune philosophie pour regarder comme un plus grand mal-

quam parata dicendi facultas, si de re seria dicendum esset ? Qui lepos, quæ argutia, si jocis aut salibus ludere libuisset ? Tum qui morum candor ? quæ convictus suavitas ? Quam erat amicus amico ? Quam arcani crediti continens ? Quam non sordidus ? Unum in eo desiderabam ne nullus esset nævus in Nævio. Tenacior erat simultatum quam ego volebam ; eas non facile quidem concipiebat, sed semel conceptas ægre ponebat. Hac una de re nonnunquam inter animos tam concordés erat, ut scis, aliqua discordia.

Hic non pergam te consolari, Jodoce, virum juxta prudentem ac doctum, ob mortem amici. Sciebas enim te habere mortalem, quemadmodum ille dixit de filio : « Sciebam me genuisse mortalem » : et ab omni philosophia videtur alienus, qui miserius ducit mori natum, quam nasci moriturum, quum ut-

heur de mourir après être né que de naître pour mourir, puisque naître et mourir sont également conformes aux lois de la nature. Mais il est surprenant à quel point le vulgaire appréhende de mourir subitement et comme il prie Dieu et les saints d'éloigner de lui la mort soudaine et imprévue. Ce qui est affreux, ce n'est pas de mourir subitement mais mal. Ceux qui ont cette frayeur feraient bien mieux de demander à Dieu la grâce d'une bonne vie.

Quelle plus grande folie que de différer jusqu'à la mort son amendement? Il en est peu, si tant est qu'il en existe, que corrige une longue maladie. C'est une conduite plus chrétienne de régler notre vie de telle manière que le dernier jour, à quelque moment qu'il arrive, ne nous prenne pas au dépourvu. Pour le reste, abandonnons-nous à la volonté de Dieu qui sait ce qu'il convient à chacun. Il

cumque pariter secundum naturam sit hominis. Verum dictu mirum quam vulgus exsecretur subitam mortem, adeo ut nihil frequentius, nihil vehementius apud Deum ac divos deprecetur quam mortem subitanam et improvisam. Horrendum est male mori, non subito. Qui tantopere formidant subitam mortem, quanto rectius facerent, si a superis precarentur bonam vitam?

Quid enim stultius quam vitæ correctionem differre in mortem? Quam vero paucos corrigit longa ægrotatio? si tamen ullos corrigit. Quanto christianius est nihil aliud curare quam ut sic instituamus vitam, ne quandocumque dies ille supremus advenerit, opprimat nos imparatos, reliqua numinis arbitrio relinquamus? Novit Deus quid cuique maxime expediat. Una

n'est qu'une voie pour naître, il y en a mille pour mourir. Dieu choisira pour nous celle qu'il voudra. Qui a bien vécu ne peut mourir mal. Il est triste, dit-on, de mourir seul. Mais il suffit qu'un ange nous assiste pour recueillir notre âme à son départ et la porter au ciel. Ceux qui nous veillent nous consolent quelquefois, mais plus souvent ils ne font qu'augmenter notre douleur et notre désespoir.

J'estime même que pour beaucoup ce genre de mort a été un bienfait. Que de maladies plus cruelles que les verges, les ongles de fer, la hache et la croix ? Combien ont été torturés pendant des années par la goutte ? Et d'autres par la gravelle, mon bourreau ? Pour moi, elle m'attaque si souvent et si mortellement que les ennemis d'Érasme peuvent bien cesser de l'être : la violence de mon mal doit avoir rassasié leur haine. La gravelle cause en effet des souff-

nascendi ratio est omnibus : moriendi mira varietas. Eligat ille quodcumque voluerit. Non potest male mori qui bene vixerit. Miserum est, inquiunt, mori solum. Atqui morienti sufficit unus angelus qui animulam elapsam deferat in cœlum. Adsunt nonnunquam qui solatio sint morienti, sed frequentius adsunt qui dolorem addant ac desperationem.

Atque ego quidem arbitror hoc mortis genus magni muneris loco pluribus donatum fuisse. Quam multi morbi sunt qui vincunt virgas, unguas, secures et cruces ? Quot annis multos discruciat podagra ? Quot calculus, meus carnifex ? Me vero tam subinde repetit, tamque capitaliter adoritur, ut si

frances si insupportables qu'il lui suffit quelquefois de trois ans pour détruire une forte et robuste constitution, et si la douleur vient à se calmer, ce n'est que pour redoubler bientôt de violence. N'est-ce pas là ce qu'on peut appeler savourer la mort ? Ceux que la mort a surpris au milieu d'une joie vive peuvent sembler des gens heureux ; ils le sont bien plus ceux qui, après une vie heureuse et longue, s'éteignent tout à coup dans quelque occupation à la fois agréable et bonne. Par exemple il en est que la mort a frappés pendant qu'ils célébraient le divin sacrifice, qu'ils prêchaient ou se livraient à la contemplation des choses célestes. Les uns tiennent que bien vivre vaut mieux que vivre longtemps : d'autres placent une longue vie au nombre des plus grands biens.

quis odit Erasum, merito jam inimicus esse desinere debeat, nimirum odio tot malis saturato. Porro cruciatum tam immittem secum affert calculus, ut quamvis validum ac robustum corpus intra triduum nonnunquam interimat; et si se remittat dolor, in hoc remittit, ut mox atrocius sæviat. Quid hoc est aliud quam frequenter regustare mortem? Quanquam feliciores videntur qui vehementi gaudio subito efflarunt animam, longe felicissimi, qui post multos annos feliciter actos in re jucunda pariter atque honesta subito defecerunt. Quemadmodum accepimus quibusdam rem divinam facientibus, aut concionantibus, aut cœlestium rerum contemplationi intentis repentinam mortem accidisse. Sunt qui felicius existimant bene vivere quam diu : sunt rursus qui longævitatem in maximis bonis numerant.

Pour moi je ne peux me compter parmi les heureux. Je ne sais personne qui ne soit . . . ins que moi l'obligé de la fortune, quoique, à parler en toute simplicité, je doive attribuer à mon étourderie une bonne partie de mes malheurs. Je n'ai pas à me plaindre de la longueur de ma vie. J'ai près de soixante ans, et si, dans ma jeunesse, un astrologue ou un chiromancien m'eût prédit que j'arriverais jusqu'à cet âge, je ne l'aurais pas cru. Et même, à me comparer à de plus jeunes, je me sens encore plus vivant qu'eux. Je meurs prématurément si je pense à saint Jérôme, ou encore à Varron, qui par son *traité de l'agriculture*, écrit à quatre-vingts ans, témoigne quel vif esprit il avait gardé, et quelle douceur avait encore pour lui l'étude. Je me compare plutôt à ceux qui, en me dépassant par leur science, ont vécu moins d'années. Je ne parle

Ego me inter felices numerare non possum. Vix enim arbitror quemquam vivere qui minus debeat fortunæ. Tametsi bonam malorum partem, ut ingenue loquar, meæ ipsius incogitantiaë debeo. De longævitate queri non possum, jam enim non procul absum ab anno LX. Quantum ætatis si quis astrologus aut chiromantis mihi juveni promississet, nunquam fueram crediturus. Ac tum etiam mihi videor vivacior, quoties me confero cum his qui paucioribus vixerunt annis. Ante diem morior, si me conferam cum divo Hieronymo, si cum Varone qui, LXXX agens annum, scripsit libros *de Re rustica* et ita scripsit, ut ex his videatur adhuc alacri animo fuisse, et sensisse studiorum dulcedinem. Cum his potius me confero qui cum tanto me præcesserint eruditione, tanto paucio-

pas de Lucain et de Perse. Virgile est mort à cinquante et un ans. Ovide n'était guère plus âgé. Cicéron mourut à soixante-quatre ans. Mais les exemples plus rapprochés nous touchent davantage. Je mets Laurent Valla au nombre de ceux dont la postérité doit éternellement conserver la mémoire : il semble n'avoir pas atteint la vieillesse. Hermolao Barbaro y est parvenu tout juste, mais il est mort bien avant l'âge de la décrépitude. Pic de la Mirandole, Ange Politien, qui furent l'honneur de leur siècle, sont morts dans la fleur de la jeunesse. Si tu parcours l'histoire ancienne, beaucoup de lettrés célèbres s'y présentent, qui ont vécu jusqu'à un âge avancé. Notre temps n'en offre qu'un très-petit nombre. Faut-il en accuser un monde qui vieillit ou dire que la science ne s'acquiert aujourd'hui qu'avec une plus grande dépense de vie ?

ribus annis vixerunt. Non jam loquar Lucanos et Persios. Virgilius anno LI periit. Ovidius non multo major. Cicero anno LXIV. Magis nos movent exempla viciniora. Laurentium Vallam pono inter eos qui sempiternam posteritatis memoriam promeruerunt : videtur ante senectutem obisse diem. Hermolaus ad justam senectutem pervenit, sed multo ante decrepitam excessit ætatem. Picus Mirandulanus, Angelus Politianus, quæ sui seculi decora, viginti adhuc ætate perierunt. Si veterum monumenta revolvās, comperies multos in litteris celebres viros ad multam ætatem vixisse, hac nostra memoria perpauca reperias, sive hoc imputandum mundo vergenti ad senium, sive quod nunc eruditio majore dispendio comparatur.

Quant à moi, j'ai déjà, comme on dit, dévidé mon écheveau. Heureux si je pouvais rajeunir avec mon expérience ! Mais un tel vœu n'est qu'une parole jetée au vent (*ὄνεμώλιον*) comme j'ai plaisir à le dire après Homère, et je m'en tourmente assez peu. Je suis sans résistance le cours naturel des choses. Je ne me plains pas de la durée de ma vie, elle a dépassé ce que j'attendais. Cependant j'aurais pu quelques années encore goûter la faveur dont m'entouraient tant d'amis que m'ont fait mes ouvrages, si je n'étais tombé dans ce siècle tragique « comme un rat dans la poix », selon le proverbe grec. Moins j'ai eu ici-bas de bonheur, plus j'espère en obtenir dans un monde meilleur.

Malgré tout mon malheur a été pour moi plutôt que pour les autres. Il y a des gens qui naissent

Ego ultra colum, quod aiunt, vivo. Felix si cum eorum quæ expertus sum memoria liceret repubescere. Verum hoc ut votum est *ὄνεμώλιον*, nam Homericō verbo libenter utimur, ita nihil me torquet. Volens sequor quo vocat communis naturæ cursus. De vitæ spatio nihil queror, ultra spem contigit; quamquam poteram annos aliquot in amicorum favoribus quos industria mearum lucubrationum mihi per universum orbem non paucos paravi, conquiescere, nisi veluti mus, quod Græco proverbio dicitur, in picem, in hoc tragicum seculum incidissem. Quo minus obtigit hic felicitatis, hoc confido melius mihi futurum in altero seculo.

Et tamen mihi fui infelix potius quam aliis. Sunt qui sibi nati, sibi vivunt, omnibus incommodi, sibi solis felices, neque

pour eux, vivent pour eux. A charge à tout le monde, heureux pour eux seuls, ils ne font de bien que quand ils meurent. Ce n'est pas qu'alors même leur manque la bonne volonté de donner encore de l'ennui. Ils imposent à leurs héritiers des prières, des messes, des vêtements de deuil, des cérémonies funèbres, des battements de cloches, de sorte qu'une fois morts ils tracassent encore les vivants. J'aimerais mieux me charger des travaux d'Hercule. Pour le genre de mort qui me menace, bien qu'il n'y en ait pas de plus douloureux, je me console en pensant que ceux qui vous approchent n'en souffrent pas, à la différence de certaines infirmités, même légères, comme la lippitude ou le bégaiement si incommode pour qui vit avec vous. Quand on souffre de la gravelle, on souffre seul, seul on est en danger. Il n'est pas de douleur que la nature humaine ne puisse supporter par l'habitude unie à la force d'âme. C'est

cuiquam benefaciunt nisi quum moriuntur. Ne tum quidem deest animus incommodandi. Onerant posteros parentalibus, precibus, sacris vestibus, ceremoniis, nolarum strepitu, ut vel mortui negotium facessant vivis. Ego malim Herculanis immori laboribus. De mortis genere, quo non aliud cruciabilius, sic me consolor, quod nihil habet omnino contagii, quum leviora etiam corporis vitia, quod genus sunt lippitudo, aut linguæ balbuties afficiant convictorem : cui cum calculo res est, solus dolet, solus periclitatur. Nullus autem est cruciatus tantus quem humana natura non ferat, si assueverit, præ-

une parole vraiment virile que prononce l'Électre d'Euripide :

Si lourd soit le fardeau, si dure la souffrance,
Il n'est pas de malheur envoyé par les dieux
Que ne puisse porter, d'un cœur sans défaillance,
L'homme sage et soumis aux volontés des cieux.

Pour ce qui est de l'âme, non-seulement je pense qu'on adoucit par la patience le mal qui ne peut pas s'éviter, mais, en ce qui me regarde, je dois à la philosophie chrétienne d'avoir une fois pour toutes abandonné au Christ mon pauvre corps, comme le malade en danger de mort se livre au médecin, qui le frictionne, le baigne, le coupe et le brûle, persuadé que, de quelque manière qu'il traitera ce domicile de mon âme, il fera tout dans l'intérêt de mon salut. Je ne prescris rien; qu'il me sauve seu-

sertim si adsit fortis animus. Nec muliebriter dictum est apud Euripidem ab Electra :

Οὐκ ἔστιν οὐδὲν δεινὸν ὧδ' εἰπεῖν ἔπος,
οὐδὲ πάθος, οὐδὲ συμφορὰ θεήλατος,
ἧς οὐκ ἂν ἄραιτ' ἄχθος ἀνθρώπου φύσις ¹.

Porro, quod ad animum attinet, non solum sic cogito mitius reddi malum, si quis ferat æquo animo quod vitari non potest : verum etiam hoc evangelicæ debeo philosophiæ, quod corpusculum hoc totum semel dedidi Christo, non aliter quam ægrotus ac de vita periclitans se credit medico ungenti, proluenti, secanti, urenti, persuasus quod quibuscumque modis

1. *Orest.* v. 1.

lement et fasse ce qu'il voudra. Je sais qu'il ne veut que ce qui nous est le meilleur.

D'ailleurs je suis libre à peu près de ces attaches qui ne permettent pas à d'autres de dire de bonne grâce à leurs survivants : « Adieu et applaudissez ! » Dès ma jeunesse, le boire et le manger n'ont été pour moi que des remèdes, et j'ai souvent gémi de ne pouvoir m'en passer. Jamais je n'ai été au service de Vénus, ma vie laborieuse ne m'en laissait pas le loisir. Si je ne lui ai pas tout à fait échappé, l'âge, et je l'en remercie, m'a délivré depuis longtemps de cette tyrannie.

J'ai toujours été étranger à l'ambition, et je commence aujourd'hui à m'en repentir. Je ne devais pas repousser les honneurs qui pouvaient me

ille tractaverit hoc animæ domicilium, salutis meæ causa facturum sit. Nihil illi præscribo, tantum servet, ac faciat quod velit. Scio illum nihil velle, nisi quod nobis est optimum.

Ceterum ab his remoris quæ non patiuntur alios æquo animo superstitionibus dicere : Valetate et plaudite, jam propemodum sum liber. Et juvenis cibum ac potum semper ita sumpsi, ut pharmacum. Ac sæpenumero doluit, non licere sine cibo potuque perpetuo degere. Veneri nunquam servitum est, ne vacavit quidem in tantis studiorum laboribus. Et si quid fuit hujus mali, jam olim ab eo tyranno me vindicavit ætas, quæ mihi hoc nomine gratissima est.

Ab ambitione semper abhorruï, cujus rei nunc me suppœnitet. Tantum honoris accipiendum erat quantum sat erat ad vindicandum a contemptu. Sed nec tum poteram imaginari tales esse belluas sub humana specie, quales experior : et nunc

préservé du mépris. Mais je ne pouvais alors imaginer qu'il existât, comme j'en ai fait l'expérience, des bêtes féroces à face humaine. Il est trop tard maintenant pour rechercher des charges dont je ne puis plus m'acquitter. Souvent la vieillesse rend les hommes attentifs à l'argent. C'est une maladie dont mon âme n'a pas reçu la plus légère atteinte. Puissé-je régler ma dépense de manière à mourir sans argent et sans dettes, laissant juste de quoi déposer mon corps où l'on voudra. Quant au fardeau de ma renommée, puisse-je le déposer avant mon corps lui-même ! tant je me soucie peu de la gloire, si même la gloire est quelque chose !

Je n'ai aucune affection particulière, comme celle d'enfants ou de parents, qui me retienne ici-bas. J'aime également tous ceux qui aiment le Christ. Je n'ai pas à lutter contre moi-même pour prendre

ambire serum est quod obire non possim. Senectus solet ad rem attentos reddere. Hujus morbi ne tantulum quidem adhuc attigit animum meum. Atque utinam sic liceat moderari sumptus, ut morienti nec proprium æs nec alienum supersit, præterquam quod huic ubicunque reponendo corpusculo sit satis. Porro famæ sarcinam utinam liceat et antequam corpus deponere. Tantum abest ut me gloriæ pœniteat, si quid tamen omnino est gloria.

Nulli sunt affectus privati, puta liberorum aut parentum, qui me remorentur in vita. Omnes amo ex æquo qui Christum diligunt. Nonnihil mihi luctandum fuit cum animo meo, ut erga eos, qui scientes volentes, destinata malitia, nihil commerito, imo bene merito oblatrant, obtrectant, atque etiam

des sentiments chrétiens à l'égard de ceux-là même qui de propos délibéré, et avec une méchanceté calculée, aboient contre moi, me dénigrent, et cherchent à me perdre, moi qui ne leur ai fait aucun mal, et qui souvent leur ai fait du bien. J'ai obtenu de moi non-seulement de ne pas penser à me venger d'eux, mais encore de ne leur souhaiter aucun mal. Si l'exemple du pardon nous est donné par des soldats qui sont près de mourir, combien à plus forte raison cette mansuétude ne doit-elle pas nous être inspirée par la philosophie chrétienne ? Présentement je n'ai quelques luttés avec moi-même que sur un point, c'est pour acquérir une pleine confiance en mon salut. C'est un sujet dont je m'entretiens souvent avec moi-même et quelquefois avec de savants amis. Cette confiance ne m'est pas encore donnée suffisamment ni par les luthériens ni par

exitium moliantur, sumeret affectum pure Christianum. Impetravimus et hoc, ut non solum non cogitemus de vindicta, sed ne male quidem precemur. Videmus hanc lenitatem etiam in militibus, quum certa mors urget, quanto magis hunc affectum nobis præstare debet Evangelica philosophia? Nunc aliquantulum in hoc luctor, ut certam fiduciam animo concipiam de salute. Atque hac de re frequenter ipse mecum confabulor, nonnunquam et cum eruditis amicis communico. Nec adhuc fit satis, nec a lutheranis, nec ab antilutheranis. Itaque mihi nihil videtur consultius, quam hanc securitatem modis omnibus ambire precibus ac benefactis a Christo, usque ad supremum vitæ diem, ac tum hujus quoque rei iudicium illi permittere : sic tamen, ut quam est minimum

ceux qui les combattent. Aussi le plus sage parti, à mes yeux, jusqu'au dernier jour, est de demander cette sécurité au Christ par la prière et les bonnes œuvres, et même alors de le laisser juge de la chose; en sorte que moins nous espérons en nos propres mérites, plus nous serons confiants en son amour infini pour nous et en ses miséricordieuses promesses. C'est là ma philosophie, très-savant ami, et je t'y exhorterais toi-même, si je ne savais que pieux et savant comme tu es, c'est la seule que depuis longtemps tu médites. Tu as à te plaindre, et non sans motif, de ta santé. Ton âme aussi méritait d'être mieux logée. Prends garde cependant que l'imagination n'ajoute à ton mal. Use ensuite des médecins, je t'en approuve, mais je te blâmerai de t'y fier sans réserve.

(Bâle, 1^{er} mars 1524.)

spei ex nostris meritis, tam sit plurimum fiducia ex illius immensa erga nos caritate, eque promissis adeo benignis. In hac philosophia nunc versor, eruditissime Gavere, ad quam te quoque hortarer, nisi scirem te virum juxta pium ac doctum, jam olim hæc omnia fuisse meditatam. Incusas incommodam valetudinem, nec injuria quereris. Erat istud ingenium omnino dignum meliore domicilio, sed vide ne multum adjiciat mali morbi imaginatio. Deinde medicis uti laudo, indulgere non laudo.

(Basilea, 1 martii, anno a Christo nato 1524).

III. — ÉRASME DE ROTTERDAM AU CHARTREUX
JEAN EMSTEDIUS, SALUT.

JEAN FROBEN.

À l'âge que j'ai atteint, excellent ami, je viens de découvrir que je ne me connaissais pas encore bien moi-même. Je pensais que les leçons de la philosophie, que l'habitude longue et presque continuelle de la souffrance m'avaient d'avance assez préparé contre des accidents communs, qui se voient tous les jours, et que d'humbles femmes elles-mêmes supportent avec résignation. Cependant la mort imprévue de mon ami Jean Froben m'a tellement abattu que rien n'a pu encore me distraire de ma douleur. Le temps, qui adoucit les peines les plus

III. — ERASMUS ROT. JOANNI EMSTEDIO
CARTUSIANO S. D.

DE JOANNE FROBENIO.

Quum huc ætatis pervenerim, vir integerrime, tamen ipsa re comperi me mihi nondum satis notum esse. Siquidem existimabam me tum philosophiæ præceptis, tum diutina peneque perpetua malorum ferendorum assuetudine, satis instructum adversus istos vulgares ac prope quotidianos casus, quos a mulierculis etiam videmus moderate ferri. Ceterum amici Joannis Frobenii mors inopinata sic afflixit animum meum, ut mœrorem nullis avocamentis potuerim eximere præcordiis. Jam tempus, quod acerbissimis etiam doloribus mederi solet, adeo non leniit ægritudinem, ut paulatim magis

vives, a si peu cabné la mienne, qu'elle s'est accrue peu à peu, comme ces fièvres lentes et dangereuses qui, dit-on, sont les plus rebelles aux remèdes. Malgré mes efforts, le chagrin me minait et pénétrait plus avant dans mon cœur. Combien les amitiés formées par un mutuel et affectueux penchant ont plus de force que les liens du sang! Vainement je me suis fait honte à moi-même de ma faiblesse. Où est-il, me disais-je, ce rhéteur qui a coutume par de magnifiques paroles de dissiper les chagrins d'autrui ou de les blâmer? ce stoïcien qui foule aux pieds les affections humaines? ce théologien qui enseigne qu'on ne doit pas pleurer la mort des hommes pieux, mais la célébrer comme un triomphe? Bref, je n'ai jamais plus rougi de moi. Je ne savais pas combien est forte une vraie amitié, combien peut être étroite l'union de deux âmes. J'ai supporté avec ré-

ac magis increverit dolor, quemadmodum solet lentum et insidiosum quoddam febris genus obrepere, quo non aliud aiunt immedicabilius esse. Exedebat me reluctantem cura, penitus medullis insita. Tanto potentius est quod conglutinavit animi inductio, mutuaque benevolentia, quam quod natura conjunxit. Quam hic mecum litigavi, quibus conviciis meam mihi molli-
 tiem exprobravi? Ubi nunc est, inquam, ille rhetor qui splendidis dictis solet aliorum mœrorem vel eximere, vel objurgare? Ubi philosophus ille stoicus, domitor humanorum affectuum? Ubi theologus qui docere consuevit piorum hominum mortem non luctu lacrimisque, sed gratulationibus plausuque prosequendam esse? Quid multis? Nusquam me magis puduit mei. Nunquam enim antehac expertus sum quantam vim haberet

signation la mort d'un frère, mais je ne puis supporter la perte de Froben.

Certes je ne m'irrite pas contre une trop juste douleur, mais je m'indigne qu'elle soit sans mesure et sans fin. Quand il vivait, ce n'était pas une simple amitié que je lui portais, maintenant qu'il m'est ravi, ce n'est pas un simple regret que je ressens. J'aimais plus encore dans Froben l'homme appelé par les destins à illustrer et à propager les études libérales que l'ami dévoué et loyal. Qui n'eût aimé son caractère? Ami vraiment unique, si simple, si sincère, eût-il voulu feindre ou cacher quelque chose, sa nature s'y fût opposée : si prompt à rendre service qu'il se réjouissait d'avoir obligé même des indignes. Aussi c'était plaisir aux voleurs et aux banqueroutiers de l'exploiter. De l'argent lui avait-il été soustrait par des fripons ou retenu par des

sincera amicitia, ac mutuus animorum nexus. Fratris germani mortem moderatissime tuli. Frobenii desiderium ferre non possum.

Non irascor dolori meo nimirum justissimo, sed immodicum nimisque diuturnum esse indignor. Porro, quemadmodum non erat simplex amor quo vivum prosequerbar, ita nec erepti simplex me cruciat desiderium. Magis enim amabam illum ob liberalia studia, quibus ornandis provehendisque vir ille factorum providentia datus videbatur, quam ob animum in me propensum, moresque candidissimos. Quis enim tale non amet ingenium? Solus erat amico amicus, tam simplex ac sincerus, ut etiamsi quid voluisset simulare aut dissimulare, non potuisset repugnante natura : tam promptus et alacer ad

débiteurs de mauvaise foi, il racontait sa perte aussi gaiement que d'autres le font pour un gain inespéré. Telle était sa loyauté que nul ne méritait mieux qu'on lui appliquât le proverbe : « On peut jouer avec lui à la moure les yeux fermés ». Incapable de tromper, il ne soupçonnait personne de vouloir le tromper lui-même, quoiqu'il y eût été pris plus d'une fois. Pour l'envie, elle était pour lui ce que la couleur est pour un aveugle de naissance. Il pardonnait de mortelles offenses avant que l'offenseur l'en priât. S'il ne pouvait se souvenir d'aucune injure, en revanche il ne pouvait oublier le plus léger service. Sa bonté allait même, à mon sens, au delà de ce que permettait la vigilance du père de famille. Plus d'une fois je lui recommandais d'être pour ses vrais amis comme il convenait qu'il fût, mais de n'être pour les imposteurs libéral qu'en

hene merendum de omnibus, ut indignis etiam ex ipso beneficii quippiam accessisse gauderet. Unde et furacibus ac decoctoribus erat et gratus et idoneus. Ereptam furto aut a malæ fidei debitoribus interceptam pecuniam ea solet alacritate commemorare, qua lucrum præter spem objectum alii. Fide tam incorrupta ut in neminem magis congruat illud : « Dignus quicum in tenebris mices » : atque ut ipse fraudem nemini machinabatur, ita de nullo tale quidquam suspicari poterat, tametsi non raro delusus. Quid esset invidiæ morbus nihilo magis imaginari potuit quam ii, qui cæci nascuntur, animo fingere possunt quid sit color. Offensas, quamvis capitales, prius condonabat, quam rogaret is qui offenderat. Nec ullius omnino injuriæ poterat meminisse, contra nullius

paroles, et de ne pas leur donner l'occasion de le voler et de rire de lui. Un sourire aimable était sa réponse; j'avais parlé à un sourd. Les conseils ne pouvaient rien contre sa candeur naturelle.

Mais à moi, quels pièges ne me tendait-il pas, et comme il épiait les occasions de me faire de gré ou de force accepter un présent! Je ne le voyais jamais plus heureux que lorsqu'il était arrivé à ses fins par ruse ou par prière. Il fallait se bien garder pour ne pas être pris à ses ruses, et je n'eus jamais tant besoin de ma rhétorique que pour imaginer des prétextes à refuser sans l'affliger ce qu'il m'offrait, car pour le voir triste, c'est ce que je ne supportais pas. Mes serviteurs allaient-ils acheter de l'étoffe pour m'en faire un vêtement; il en avait eu vent et déjà, à mon insu, il l'avait payée. J'avais beau le prier, il ne souffrait pas que je lui en ren-

quamlibet vulgaris officii poterat oblivisci. Atque hic sane, mea sententia, melior erat interdum quam expediebat vigilantanti patrifamilias. Admonebam interdum ut in sinceros amicos esset qualem esse deceret, in impostores verbis duntaxat benignus esset, interim sibi cavens ne damnum cum ludibrio lucrifaceret. Arridebat humaniter, sed surdo canebam fabulam. Vicit omnia monita naturæ candor.

Mihi vero quas non tendebat insidias, quas non venabatur occasiones ut aliquid obtruderet muneris? Nec unquam vidi lætiorem, quam quum vel dolo perfecisset, vel precibus impetrasset, ut aliquid acciperem. Hic adversus hominis captiones erat opus cautione maxima, nec usquam magis opus erat mea rhetorica, quam ad excogitandum colorem, quo

disse l'argent. A mon tour je devais user d'artifices du même genre pour lui épargner quelque dommage. C'était ainsi entre nous une lutte bien différente de ce qui se voit dans la vie commune, où l'un cherche à extorquer le plus qu'il peut, et l'autre à donner le moins possible. Si je n'ai pu tout refuser de lui, sa famille du moins me sera témoin, je pense, que j'ai usé de sa libéralité avec la plus grande réserve. Tous les travaux que j'entreprenais je les entreprenais pour l'amour de l'étude. Quand je voyais Froben, vraiment né pour honorer les lettres, les embellir et les répandre, ne reculer devant aucun travail, aucune fatigue, et se croire assez payé quand il mettait dans les mains du public un bon auteur imprimé d'une manière digne de lui, comment aurais-je pu me conduire en pirate à l'égard d'un homme animé d'une si noble pas-

citra molestiam amici recusarem quod ingerebat : tristem enim illum videre non sustinebam. Si forte pannus ad vestem erat emptus per famulos meos, ille subodoratus, me nihil suspicante jam solverat. Nec ullis precibus adigi potuit ut reciperet. Arte simili fallendus erat, si voluissem illum eximere damno. Tale certamen inter nos fuit assidue, longe diversum a vulgi moribus, dum alter hoc agit ut abradat quamplurimum, dum alter hoc agit ut det quam minimum. Ne quid omnino daret efficere non potui; certe moderatissime illius benignitate usum esse me testabitur, ut arbitror, omnis illius familia. Mihi quidquid laborum suscipiebatur amore studiorum suscipiebatur. His quum ille cohonestandis, illustrandis, provehendisque natus videretur, nec ullum defu-

sion? Quand il montrait à nous et à ses autres amis les premières pages imprimées d'un grand écrivain, son visage rayonnait. Il paraissait avoir amplement recueilli tout le fruit de son travail et n'avoir plus aucune autre récompense à attendre.

Je ne veux pas louer ici Froben aux dépens des autres. Mais on sait que d'éditions vicieuses et négligées nous donnent les imprimeurs, et même ceux de Venise et de Rome. De la maison de Froben combien, en peu d'années, sont sortis de magnifiques volumes? Quant aux ouvrages de polémique, qui ont été pour d'autres une source de gains considérables, il s'est toujours refusé à les publier, pour ne pas laisser la haine souiller de son contact les lettres et les sciences. Il avait donné deux éditions de saint Jérôme. Vainement plusieurs de ses

geret laborem, nullas vigilias, satis magnum quæstum esse ducens, si bonus auctor cum dignitate prodiret in manus hominum, qui potuissem in hominem sic animatum prædonem agere? Si quando nobis ac ceteris amicis ostendebat primas paginas magni cujusdam auctoris, ut gestiebat gaudio, quæ vultus alacritas, qui triumphus? Diceres illum jam tum totius operæ fructum cumulatissime percepisse nec aliud expectare præmium.

Non hic attollam Frobenii laudes aliorum vituperatione. Nimis notum est quos auctores quam mendose, quam sordide excusos nobis typographi, quidam etiam e Venetia Romaque miserint. Ex hujus autem domo paucis annis, quæ volumina quanta cum dignitate prodierunt? Eoque suam officinam a contentiosis libellis, unde quæstum haud mediocrem fecerunt

amis, et moi avec eux, nous voulions le détourner d'imprimer saint Augustin avec la même magnificence; l'ayant entrepris néanmoins, il y mettait tant de passion qu'il ne souhaitait, disait-il à ses amis, que vivre assez pour achever ce grand travail. Il vit le premier et le second volume achevés. Le vœu qu'il en avait fait respirait la piété, et, certes un tel homme était digne de ne pas mourir; mais Dieu en a décidé autrement, Dieu dont il ne nous est permis ni de scruter, ni de blâmer les mystérieux desseins.

Quoique dans un âge avancé, la santé qu'il avait gardée était si vigoureuse que, pendant tout le cours de sa vie, jamais la maladie ne lui fit prendre le lit. Il y a six ans il fit dans l'escalier une chute

alii, semper immunem servavit, ne litteras ac disciplinas aliqua contaminaret invidia. Hieronymum bis excuderat. Ab Augustino pari cum dignitate rursus excudendo quum amici complures, in quibus et ipse, deterrerent, tamen totum animum sic huc appulerat, ut inter familiares subinde dicere solitus sit, se non optare longius vitæ spatium quam quod absolvendo sufficeret Augustino. Primum ac secundum tomos vidit absolutos; pium erat hominis votum, et erat animus ille dignus immortalitate, sed aliter visum æterno numini, cujus in abdito sunt consilia, quæ nobis scrutari fas non est, reprehendere nefas.

Ætas erat provecior, sed valetudo ita prospera, vegeta, ut per omnem vitam nunquam morbo decubuerit. Ante annos sex e summis gradibus in solum lateritium decidit; casus erat

qui devait être mortelle, il se rétablit; mais, comme il arrive souvent, cet accident lui laissa des traces qu'il dissimulait tant bien que mal. Il avait l'âme si forte qu'il eût rougi de se plaindre. L'année qui précéda sa mort, il ressentit une cruelle douleur à la cheville du pied droit. Les médecins ne faisaient qu'irriter ses souffrances, et comme ils ne s'entendaient pas sur la nature de la maladie, chacun apportait son remède; quelques-uns même étaient d'avis de couper le pied. Enfin il se présenta un médecin étranger qui lui procura quelque soulagement, et lui rendit le sommeil et l'appétit. Il se trouva même assez rétabli pour entreprendre deux fois à cheval le voyage de Francfort. Le mal était comme relégué au pied droit dont il ne pouvait remuer les doigts. D'ailleurs il se portait bien.

plus quam lethalis, convaluit tamen, sed ut solet, mali reliquis in corpore residentibus, utcumque dissimulabat ille : tam erat animi generosi, ut puderet dolere. Anno priusquam moreretur, corripuit illum gravissimus cruciatus circa talum dextri pedis. Ibi præsto erant medicorum officia, quæ nihil aliud quam exasperabant malum, dum de morbi genere dissentientes, alii aliud admovent remedium, nec deerant qui auctores essent pedem resecandum esse. Tandem aliunde venit medicus, qui dolorem hactenus sedaret, ut et tolerabilis esset, et somni cibique sumendi permetteret facultatem. Demum ita confirmatus est ut bis equo proficisceretur Francfordiam, malo in dextri pedis digitos relegato, quos solos flectere non poterat, cetera valens. Tum a me, tum a medico frequenter monitus ut rarius prodiret in publicum, aut vestitu

Nous lui recommandions souvent, son médecin et moi, de ménager ses sorties, de se préserver du froid; il ne nous écoutait pas, regardant comme une honte de changer quoi que ce fût à ses anciennes habitudes et de prendre des airs de malade. Déjà, ce qui était le symptôme d'une maladie imminente, la paralysie avait envahi deux doigts de la main droite. Il le dissimula encore, estimant qu'il était peu digne d'un homme de céder rien à la maladie. Enfin, pendant qu'il rêve à je ne sais quoi, saisi tout à coup, comme il est vraisemblable, par la violence de la maladie, il tombe sur le pavé la tête la première et se blesse grièvement. Porté dans son lit, il demeure là les yeux fermés, ne donnant d'autre signe de vie qu'un mouvement léger de la main gauche, car tout le côté droit était rendu immobile par la paralysie. Après être resté ainsi assoupi pendant deux jours, aux approches de

contra frigus munitior prodiret : non obtemperavit, pudendum esse ratus, si quidquam omnino pristinae consuetudinis omit- tens, morbi speciem præ se ferret. Jam et duos manus dex- træ digitos stupor occuparat, morbi imminentis præludium. Dissimulavit et hoc, parum virile ducens quicquam morbo concedere. Denique dum in sublimi agit nescio quid, correptus, ut est probable, vi morbi, in pavementum decidit pronus, non sine gravi cranii vulnere. Delatus in lectum nec oculos attol- lebat, nec ullum sensus indicium dedit, nec ullam omnino vitæ significationem, nisi quod manum sinistram movebat, nam dextrum latus omne dissimulata paralysis stupefecerat. Ita bi- duum consopitus, sub mortem experrectus est, ægre paulum

la mort, il sembla sortir de son engourdissement; il entr'ouvrit avec peine l'œil gauche, mais il ne dit pas une parole, six heures après il rendit l'âme.

Notre Froben est ainsi passé des misères de ce monde à une vie meilleure, laissant un deuil amer à sa femme, à ses enfants, à ses amis, et un douloureux regret à tous ses concitoyens comme à tous ceux qui l'avaient connu. Oui tous ceux qui cultivent les bonnes lettres devraient, en habits de deuil, pleurer la mort de Froben, suspendre des couronnes de fleurs à son tombeau, y répandre des libations, y brûler des parfums, si de tels honneurs servaient à quelque chose. Du moins nous devons par reconnaissance prier pour son âme et entourer sa mémoire des hommages qu'elle mérite. Que l'imprimerie de Froben reste assurée de toute notre faveur : elle ne périra pas avec son maître, mais

diductis oculi sinistri genis, lingua tamen immobili, nec super vixit ultra sex horas.

Ita noster Frobenius rebus humanis exemptus, ad vitam transiit felicior, uxori, liberis, amicis, acerbo luctu, toti civitati notisque omnibus gravi sui desiderio relicto. Ob hujus mortem decebat omnes qui colunt bonas litteras, pullatos, lacrimas et luctum sumere, apio, flosculisque sepulchrum ornare, lymphas adspargere, odores adolere, si quid talibus officii proficeretur. Certe illud erit gratitudinis, ut omnes defuncto bene precemur, memoriamque laudibus debitis celebremus. Officinæ Frobenianæ faveamus, quæ non solum non

elle s'efforcera d'améliorer et de développer ce que ce grand homme a commencé.

(Bâle, 1527.)

cessabit ob heri sui decessum, sed summa vi adnitetur, ut quod ille instituit semper in majus meliusque provehatur.

(Basilea, anno 1527.)

FIN DU TOME PREMIER



TABLE DES MATIÈRES

ÉRASME.

	Pages.
I. Histoire de la statue d'Érasme. — Dispute entre Rotterdam et Ter-Gow. — Naissance d'Érasme. — Jules Scaliger la lui reproche	1
II. Comment Érasme fut fait homme d'Église. — Son tuteur Guardian. — Érasme entre au couvent. — On veut en faire un moine; sa résistance; il prend l'habit. — Ses deux <i>Colloques</i> sur la profession monastique	9
III. Érasme chez l'évêque de Cambrai. — Le collège de Montaigu. — Érasme donne des leçons. La marquise de Wéere. Érasme fait naufrage sur la côte de Calais. — Il est attaqué par des voleurs. — Ses flatteries, pour être payé de ses pensions. Il va en Italie, et il y est témoin du triomphe de Jules II à Bologne. — La peste éclate dans cette ville. — Danger que court Érasme. — Ce qu'il dit de l'Angleterre et de la France.....	25
IV. État de l'Europe au commencement du seizième siècle. — Caractère d'Érasme. — Sa santé. — Les puces de Fribourg. — Érasme tombe de cheval. — Les auberges d'Allemagne. — Le moine et le soldat. — Explication que donne un certain théologien du mystère de la Trinité. — Contrastés entre	

	Pages.
Érasme et les moines de son temps. — Le repas entre amis. — Éloge du vin de Bourgogne.....	44
V. Causes de la haine des moines contre Érasme. — Le Ren- naissance en Allemagne, en France, en Angleterre. — Érasme et Voltaire.....	63
VI. Les amis d'Érasme, et ses principaux associés dans l'œuvre de la Renaissance. — Guillaume Budé. — Thomas Morus. — Colet. — Louis Vivès. — Alciat. — Sadolet. — Philippe Mélanchthon. — Situation d'Érasme dans l'année 1519....	69
VII. Érasme et Luther. — De la politique qui tendait à les confondre et à les supposer amis de la même opinion. — Contrastes entre ces deux hommes. — La popularité de l'un et de l'autre. — Les hommes d'action et les spéculatifs. — La réforme dans les vœux et les écrits d'Érasme. — L'Eu- rope chrétienne se partage entre lui et Luther. — Difficultés du rôle d'Érasme. — Première lettre de Luther à Érasme. — Réponse d'Érasme. — Sa lettre à J. Jonas à la même date.....	76
VIII. Fautes d'Érasme dans les premières luttes de la réforme. — Effet de sa lettre à Luther. — Ses tiraillements entre les deux partis. — Ses efforts pendant les cinq années pour n'être pas entraîné. — Impatience des deux partis. — Souf- frances morales d'Érasme. — Il publie le traité du <i>Libre ar- bitre</i> en réponse à Luther. — Effets de ce livre. — Seconde lettre de Luther à Érasme. — Le traité du <i>Serf-arbitre</i> . — Lettre d'Érasme à Luther. — Quelle a été la vraie croyance d'Érasme. — La <i>Philosophie chrétienne</i>	99
IX. Nouveau trait de ressemblance entre Érasme et Voltaire. — Puissance morale d'Érasme. — Il est le chef du parti modéré en religion et de tous les lettrés de l'Europe. — Sa prodigieuse correspondance. — Sa petite maison à Bâle. — Ses travaux à l'approche de la foire de Francfort. — Sa lettre à des religieuses de Pologne qui lui ont envoyé des dragées. — Sa lettre à l'évêque Jean Turzon dans les inter- valles de sa gravelle. — Érasme martyr du travail et de la réputation.....	140

Pages.

X. Par quelles raisons Érasme se plaisait à Bâle. — Froben lui offre une maison et une pension. — Sa mort; douleur qu'en éprouve Érasme. — La réforme s'introduit à Bâle. — OEccolampade. — La réforme se rend maîtresse; ravage des églises. — Érasme songe à quitter Bâle. — Son entrevue avec OEccolampade. — Projet de départ. — Le grand et le petit port. — Érasme se retire à Fribourg. — Ses deux quatrains	154
XI. La santé d'Érasme est de nouveau en péril. — Il fait bâtir. — Le pape Paul III lui fait offrir le chapeau de cardinal. — Son refus. — Il se fait ramener à Bâle sur un brancard. — Ses derniers projets en mai 1536. — Sa mort deux mois après. — Ses funérailles. — Souvenir que Bâle a conservé d'Érasme. — Impossibilité de faire son portrait en abrégé.	168
XII. Influence littéraire d'Érasme. — Jalousie de l'Italie contre l'Allemagne, la France et l'Angleterre. — Tableau des travaux littéraires d'Érasme. — Le livre des <i>Adages</i> . — <i>L'Éloge de la Folie</i> . — Les <i>Colloques</i> . — La querelle entre Érasme et les cicéroniens. — Habitudes païennes des lettrés chrétiens. — Longueuil est reçu au Capitole citoyen romain. — Érasme, l'homme de la liberté et de la tradition. — Conclusion.....	184

EXTRAITS D'ÉRASME.

EXTRAITS DE L'ÉLOGE DE LA FOLIE.

I. La Folie a ses auditeurs.....	203
II. La Folie expose ce que lui doit chaque âge de la vie....	209
III. Risible spectacle que les hommes donnent chaque jour aux dieux.....	217
IV. Les rois et les courtisans	233

EXTRAITS DES COLLOQUES.

I. La jeune fille et le prétendant.....	240
-----------------------------------------	-----

	Pages.
II. Les hôtelleries.....	276
III. Charon.....	293
IV. Le chevalier sans cheval ou la noblesse empruntée.....	309
V. Le point du jour.....	332
EXTRAITS DU CICÉRONIEN.	
I. Nosoponus explique comment il est parvenu à être cicéronien.....	351
II. Folie de ceux qui prétendent copier Cicéron.....	382
EXTRAITS DES LETTRES.	
I. Érasme de Rotterdam à Marcus Laurinus doyen du collège de Saint-Donation à Bruges, salut.....	402
II. Érasme de Rotterdam à Jacobus Gaverus, jurisconsulte et savant, salut.....	415
III. Érasme de Rotterdam au Chartreux Jean Emstedius, salut.....	430









